

Ceux du moulin

Chapitre 1

Hiver 2015

Le *Pacific Superblue* – supertanker de 484.000 tonnes, en provenance de Mobile (Alabama – USA) où il avait déchargé sa cargaison de pétrole brut, faisait route au cap 130 en plein océan Atlantique, laissant derrière lui un sillon rectiligne d'écume blanche. Propriété de la société panaméenne *Tanker Pacific Transport*, ce navire était l'un des plus gros tankers naviguant : un ULCC - *Ultra Large Crude Carrier*, impressionnant par ses dimensions : 378,90 m x 62 m x 28 m.

Son cap actuel le menait droit sur Cape Town, en Afrique du Sud, qu'il contournerait pour remonter entre le continent africain et Madagascar. Sa destination finale était le port de Umm Said au Qatar, via le détroit d'Ormuz.

Situé entre l'Iran, le Sultanat d'Oman et les Emirats Arabes Unis, ce long et étroit passage était la porte d'entrée du Golfe Arabo-Persique. Outre ces trois pays, le détroit donnait accès à d'autres pays producteurs d'hydrocarbures tels que l'Arabie Saoudite, le Qatar, Bahrein, le Koweït et l'Irak.

Le détroit d'Ormuz était une voie commerciale essentielle du trafic maritime international. Chaque année, vingt mille navires y transitaient, transportant 22% de la production mondiale et devant passer par l'étranglement à l'entrée, large de seulement 6,4 km.

Karl était opérateur radio, à bord depuis deux ans. Il venait de terminer son quart et quitta son poste pour se reposer dans sa petite cabine. A bord de ces géants des mers, les aménagements destinés à l'équipage surprenaient les non-initiés par leur confort. Pour permettre aux marins de vivre dans de bonnes conditions tout au long de leurs voyages autour de la terre, les armateurs avaient privilégié ce détail et demandé aux architectes de prévoir des espaces de vie agréables.

Les vingt six membres d'équipage -du simple matelot au commandant - se partageaient donc deux étages dans le château arrière. A ces niveaux, on ne ressentait qu'un très léger tremblement dû aux moteurs lancés à pleine puissance, mais aucun bruit ne provenait de l'immense salle des machines, seul le ronronnement de l'air conditionné perturbait le silence.

L'opérateur radio ne s'arrêta pas à l'étage des cabines, mais continua à descendre pour rejoindre le troisième pont. Les couloirs étaient déserts. A ce niveau, on sentait bien vibrer les deux énormes moteurs. Les mécaniciens de quart se situaient deux ponts en dessous et étaient trop occupés à surveiller la bonne marche des machines. Ils n'avaient aucune raison de monter à ce niveau où ils auraient pu surprendre Karl. Personne ne venait ici durant la traversée, sauf pour réparer une éventuelle panne immédiatement détectée sur les consoles de l'ingénieur, là-haut au PC de surveillance électronique.

Il n'était pas un marin ordinaire. C'était un mercenaire, vendant son savoir-faire de la guerre à travers le monde.

Ainsi travaillait-il depuis deux ans pour Hussein, un homme dont il ne connaissait que le prénom et qui lui donnait ses instructions via une « boîte aux lettres » qui changeait d'aspect et d'endroit à chaque fois. Un message laconique lui demandait d'appeler un numéro de portable

à carte prépayée, qui ne servait qu'une fois, pour connaître le lieu et l'heure du prochain rendez-vous.

Cette fois-ci, il s'agissait d'un contrat en or ! Deux ans de salaire mirobolant durant lesquels Karl attendait le feu vert à bord de ce navire, avec pour seul objectif, ne pas se faire remarquer. Les dernières instructions reçues de Hussein étaient de provoquer une avarie légère du gouvernail afin d'obliger le commandant à se dérouter vers Dakar pour réparer.

Pour cela, Karl devait intervenir à un endroit précis (position géographique et vitesse du navire), afin que ce port soit la seule option envisageable. Travaillant à la passerelle, il lui était facile de connaître la position du navire à tout moment.

Arrivé au troisième pont, il s'assura qu'il était seul et se dirigea vers l'armoire électrique qui lui avait été désignée.

Il ouvrit le panneau étanche et prit l'enveloppe qu'il avait placée dans une de ses poches avant sa prise de quart. Jetant un œil dans la coursière, il sortit la carte électronique qu'il y avait mise. Ce petit morceau de plastique allait provoquer dans le monde des ravages sans précédent. Karl sourit. Il aimait le travail bien fait.

Ce boulot lui rapporterait une fortune. Il pourrait, après ce contrat, se retirer et vivre tranquillement dans un endroit paradisiaque, où personne ne le retrouverait.

Le travail était simple. Il repéra la carte d'origine qui assurait le contrôle du gouvernail dont il prit une photo avec son Smartphone. Il approcha, ensuite, avec précaution celle qu'Hussein lui avait confiée. Les deux ne devaient surtout pas se toucher car cela provoquerait un court circuit. Il isola donc les deux cartes avec un morceau de l'enveloppe. Cette nouvelle carte devait être installée à la place de l'originale, sans que personne ne se doute de la manipulation.

Les trois fils qui en sortaient étaient équipés de connecteurs automatiques. Il pinça chacun d'entre eux sur le fil correspondant. Un LED s'alluma, lui aussi tout à fait semblable à l'original. Il put alors couper les fils de la première carte, qu'il enfuit dans sa poche. Il mit à la place celle qu'il venait de connecter. Il vérifia que son travail ne pourrait être détecté grâce à la photo prise quelques instants plus tôt. Satisfait, il prit l'épingle à nourrice qu'il avait cachée sous le revers de sa veste, et en appuya la pointe sur une minuscule touche de la carte, quasi indétectable.

A cet instant précis, un signal lumineux clignota sur la console du PC-ELECTRO. Le navire ne serait plus manœuvrable à 100% ; le programme inclus sur la nouvelle carte empêchant le gouvernail de faire virer le supertanker à plus de 30° sur tribord.

*

Pierre aimait contempler sa verticalité. Les hauts murs de la tour fortifiée du moulin contrastaient agréablement avec les méandres de la rivière et la douceur des collines alentours. La chaude couleur de ses pierres et la tranquillité du lieu donnaient à cet endroit un sentiment de sérénité incomparable.

Grâce à l'héritage de ses parents, il avait acheté le moulin des années auparavant, tombant amoureux de ses formes pures et anguleuses. Il l'avait déniché après des mois de recherche dans toute la France, trouvant enfin son bonheur dans cette magnifique région qu'est le Limousin.

« Une folie ! » lui avait dit l'architecte appelée à la rescousse avant la signature qui lierait le sort de Pierre à cette ruine.

C'était un rêve, une « envie abyssale », selon ses propres termes, qu'il ne pouvait expliquer. Il avait toujours été attiré par les moulins à eau, les rivières et le bruit de l'eau, si apaisant.

Des mois de remise en état du bâtiment le séparaient alors de la renaissance de ce moulin dont les premières pierres avaient été érigées en 1647.

Il avait fallu consolider les infrastructures avec du béton pour combattre l'humidité qui rongait les murs, changer certaines des pierres taillées pour lui redonner beauté et grandeur.

La toiture avait été complètement refaite, car elle s'affaissait dangereusement.

Le corps principal du moulin enjambait le bief de ses trois arches. C'était un canal qui détournait l'eau de la rivière située à trois cents mètres pour approvisionner la roue d'un courant relativement rapide. La largeur de cette partie, qui était la plus ancienne du bâtiment, était de quatorze mètre. L'arche du centre abritait la roue, quasiment détruite au jour de l'acquisition.

Après la lecture de nombreuses archives et documentations diverses, la roue à aube de six mètres de diamètre et large d'un mètre cinquante, avait été reconstruite en métal, plus solide que le bois originel, à la grande déception de Pierre qui aurait préféré une roue en bois, mais dont le coût prohibitif avait décidé pour lui.

L'ensemble formait un L ; la tour d'habitation formant le pivot entre le moulin enjambant la rivière et les dépendances basses – garages et autres entrepôts abritant les pièces mécaniques de rechange, bâties sur la terre ferme.

Les parties techniques du moulin avaient été rénovées et tout fonctionnait, désormais, parfaitement : la roue à aube entraînait le *Rouet* (roue fixée sur le même axe que la roue à aube) dont les dents en cormier faisaient tourner la *Lanterne* - l'engrenage de l'axe vertical sur lequel était fixée la meule courante qui chapeautait la meule dormante. Ces dernières reposaient dans une mezzanine. Une fois moulue, la farine complète était dirigée vers une gouttière à l'aide d'un petit balai fixé à la meule tournante. Cette gouttière alimentait une machine appelée *blutoir* qui permettait de séparer le son de la farine blanche.

On trouvait au-dessus des meules la *trémie* qui pouvait recevoir jusqu'à 50 kg de blé ; cette dernière alimentant les meules en grains.

Tout le système était donc en état de marche et, pour l'heure, débrayé. On pouvait, en effet, freiner ou arrêter la roue et désolidariser la lanterne.

Pierre avait fait installer en parallèle un système construit autour de deux alternateurs conçus pour les moulins à eau, permettant ainsi de produire, de façon entièrement autonome, une électricité de qualité suffisante pour assurer l'eau chaude et l'éclairage, malgré une faible vitesse de rotation de la roue. Ce système fonctionnait parfaitement et convenait aux besoins de fonctionnement de la demeure en complément de l'électricité fournie par EDF.

La partie du bâtiment qui enjambait le bief, longue de seize mètres et large de six, était divisée en trois pièces: une immense cuisine (cinq mètres sur six) attenante à la salle à manger située dans la tour et toutes deux séparées par un mur épais. Un passe-plat y avait été découpé et une cheminée à récupération de chaleur permettait de chauffer les étages au niveau de chaque couloir. Un grand four à pain qui occupait un angle avait été restauré. La pièce était équipée d'une cuisinière à bois et de nombreux ustensiles anciens fonctionnant à la main comme le moulin à café, le presse purée ou bien encore un hachoir à viande à manivelle. Tout cela apportait à la cuisine un cachet particulier.

Venait ensuite la salle de la roue qui occupait une surface de sept mètres sur six, située au centre de la bâtisse.

Enfin, la dernière pièce servait d'atelier où différentes machines outils permettaient de faire face à toutes sortes de pannes.

Enfin, un grand grenier abritait la réserve de blé et la trémie. L'autre partie était utilisée pour stocker la farine après meulage. Une pièce avait été aménagée à l'époque par le meunier, que l'on appelait la chambre du meunier. Pierre racontait à qui voulait l'entendre qu'après avoir déversé son blé dans la trémie, le meunier pouvait laisser travailler son moulin, et se consacrer à d'autres occupations, telle que la sieste, par exemple. Ce qui expliquait la fameuse chambre. Il continuait par un détail technique intéressant : pour prévenir le meunier que la trémie était presque vide, cette dernière était équipée, à l'époque, d'un système d'alarme tout simple : une pelote de chiffons reliée à une ficelle maintenant une cloche y était enfouie, maintenue au fond par le grain. Lorsque la trémie était presque vide, la pelote était libérée ; faisant ainsi tinter la cloche.

Des moulins avaient brûlé par inattention ; les meules n'ayant plus de grains à moudre, s'emballaient et créaient ainsi, des gerbes d'étincelles. D'où la fameuse chanson : *Meunier tu dors, ton moulin va trop vite !...Meunier tu dors, ton moulin va trop fort !*

Dix longues années s'étaient donc écoulées avant que sa propriété redevienne une demeure chaude, accueillante et reposante.

*

Cette maison secondaire s'égaillait lorsque toute la famille était présente, surtout pendant les vacances ou les longs week-ends. Pierre était marié à Hélène depuis 35 ans. Ils avaient trois filles et un garçon. Seule, la « petite dernière » qui avait 19 ans, vivait encore avec eux dans leur appartement de Paris.

Tant de bons souvenirs de tous ces moments passés au moulin ! Ils y venaient très souvent lorsque les enfants étaient encore petits.

Pour l'heure, un feu de bois crépitait joyeusement dans l'immense cheminée, les lueurs des flammes se reflétant agréablement sur les lambris en chêne du plafond et la pierre blonde des murs. Il avait pris quelques jours de congés pour superviser quelques travaux et s'était retrouvé seul ; sa femme n'ayant pas pu l'accompagner, cette fois-ci. A sa grande tristesse, Hélène ne venait pas aussi souvent qu'il le souhaitait.

Assis dans un confortable fauteuil, Pierre réfléchissait au rendez-vous qu'il avait dans moins d'une heure avec Sarah, l'architecte à qui il avait confié l'ensemble des travaux de rénovation. Ils se connaissaient depuis dix ans maintenant.

Il se souvint de cette rencontre, dans cette même pièce, quatre ans plus tôt, après une journée qu'ils n'oublieraient jamais et qui avait celé leur amitié.

*

Lors de travaux au rez-de-chaussée pour la réfection des canalisations de chauffage, les ouvriers avaient découvert que l'escalier qui desservait les étages ne s'arrêtait pas au rez-de-chaussée comme on pouvait le croire, mais continuait vers les profondeurs insoupçonnées d'un sous-sol. Cela avait été savamment dissimulé par de larges carreaux de pierre identiques à

ceux recouvrant tout le sol du rez-de-chaussée. Appelé par Sarah, Pierre venait d'arriver de Paris, remettant à la semaine prochaine ses deux rendez-vous prévus ce jour-là. Il gérait sa propre société de conseil en patrimoine, ce qui lui laissait pas mal de temps pour se consacrer à sa famille et à sa passion, le moulin.

Sarah l'attendait. Elle avait congédié les ouvriers le jeudi soir, jusqu'au lundi matin. Elle était en train d'étudier des plans lorsqu'il arriva.

Ils s'étaient connus grâce à un ami commun. C'était une jeune femme de trente cinq ans, dont le dynamisme et les idées avant-gardistes avaient tout de suite plu à Pierre.

Ils s'entendaient donc bien tous les deux car Sarah, de son côté, le trouvait sympathique, aimait bien son franc-parler et sa façon de vivre. Entendant la voiture s'arrêter dans la cour, elle vint accueillir Pierre sur le perron :

– Bonjour Pierre. C'est gentil d'être venu si vite.

– Bonjour Sarah. Cela m'avait l'air urgent !

– Oui, en effet, car j'ai dû tout arrêter. J'ai besoin de votre accord pour continuer.

Ils avaient décidé que Sarah le contacterait tout de suite, en cas d'imprévu. Il la suivit jusqu'à la table de la salle à manger, où elle avait étalé ses plans.

– Qu'avez-vous trouvé exactement ? demanda-t-il en se penchant sur les documents.

Elle répondit :

– Il semble qu'il existe un souterrain partant de la tour. Selon ce que j'ai pu voir, il est très ancien, peut-être plusieurs centaines d'années. Cela veut dire que la tour a été construite au

dessus des infrastructures du bâtiment originel. Le souterrain a apparemment été rénové depuis, voici quelques dizaines d'années.

Il s'interrompit le temps de lui montrer sur le plan leur découverte et continua :

– Selon les ouvriers, la construction continue sur plusieurs dizaines de mètres. J'ai tout arrêté, leur ai donné congé pour le week-end et vous ai appelé. Je vous propose que nous explorions ce souterrain ensemble, sans témoins.

– Pourquoi de telles précautions ? s'étonna Pierre.

– Nous ne savons pas ce que nous allons découvrir, et il est primordial de découvrir ce que nous avons sous les pieds avant d'entreprendre quoi que ce soit. De plus, et c'est là la principale raison, j'ai compris depuis longtemps que vous souhaitiez garder une certaine discrétion sur vos projets.

Sarah est décidément loin d'être une idiote pensa Pierre, qui ne fit pas de commentaires. Il lui adressa seulement un sourire en coin avec une mimique interrogative. Mais Sarah n'était pas dupe. Eludant la question, il lui dit :

– D'accord, mais n'y a-t-il pas de danger ?

– J'ai pris mes précautions. Venez, je vais vous montrer, dit-elle en se levant.

Des casques munis de lampes frontales les attendaient au pied de l'escalier. Deux baudriers, des mousquetons, des cordes, des lampes torches, des gants et deux combinaisons légères complétaient le matériel que Sarah avait préparé.

– Je suis impressionné, Sarah !

– C’est pour cela que vous me payez si cher ! dit-elle avec toujours ce petit sourire en coin.

–Humm...

– Prenons nos téléphones portables. Des outils ont été laissés à notre intention au bas de l’escalier. On y va ?

–C’est parti !

Ils s’équipèrent et Sarah précéda Pierre. Elle alluma sa frontale et descendit les marches. L’air était saturé de poussière en suspension. Une masse, des pinces-monseigneurs, un pied-de-biche et différents outils tels que tournevis, pince multiprise, marteau les attendaient en effet au début du souterrain. Ils se partagèrent la charge et s’enfoncèrent dans les ténèbres, éclairés par les puissantes torches et les lampes fixées à leurs casques.

A cinquante neuf ans, il était encore en bonne forme physique, et n’hésitait pas un instant devant une situation sortant de l’ordinaire. Il vibrait d’excitation comme un gamin. *Qui n’a pas rêvé de vivre ce genre de truc au moins une fois dans sa vie ? Indiana Jones en plein Limousin !* Pensa-t-il en souriant dans la pénombre.

Ils découvrirent que les murs et le plafond étaient bien conservés. Il était évident que l’ensemble avait été rénové dans le passé. Des arches de bétons consolidaient la voute et les murs étaient eux-mêmes partiellement bétonnés. Le couloir dans lequel ils évoluaient mesurait environ trois mètres de large, mais ils n’en voyaient pas l’extrémité, celle-ci restant invisible derrière les particules de poussière en suspension. On apercevait des lanternes rondes accrochées au plafond, protégées par des grilles.

Leur avancée était entravée par de nombreux débris parsemant le sol. Ils n’avaient pas parcouru cinq mètres qu’ils découvrirent une porte en fer de chaque côté du couloir. Pierre essaya d’ouvrir celle de gauche, mais elle était fermée à clé. Il se tourna vers Sarah et dit :

– Il nous faudra trouver les clés ou revenir avec un chalumeau pour arriver à bout d’une telle serrure. Essayons celle de droite.

Sarah se tourna vers l’autre porte. Celle-ci n’était pas fermée à clé, mais les gonds couinèrent en opposant une belle résistance. Ils durent s’y mettre à deux pour l’ouvrir.

Ils se trouvaient au seuil d’une pièce dont les dimensions dépassaient largement la lueur de leurs lampes frontales. Seules les torches trouèrent les ténèbres environnantes et trouvèrent une dizaine de caisses en bois de différentes tailles, dont la plupart étaient éventrées. Elles occupaient le centre de cet espace rectangulaire large d’au moins quatre mètres et long d’une dizaine. La hauteur devait être de trois mètres environ.

Trois lampes identiques à celles du couloir étaient fixées au plafond, perdues dans une myriade de toiles d’araignées et de poussière. Sarah chercha un interrupteur et l’actionna, en vain.

– Voyons ce que contiennent ces caisses, marmonna Pierre en s’approchant de l’une d’elle.

De longs paquets de papier kraft étaient visibles, et après avoir déchiré l’un d’eux, quelle ne fût pas leur surprise de découvrir un pistolet mitrailleur n’ayant apparemment jamais servi, soigneusement emballé dans son écrin de papier graissé !

– Des armes allemandes !

– Pardon ? Pierre regarda Sarah, ne comprenant pas sa remarque.

Elle éclaira le côté de l’une des caisses. Elle était marquée de la croix de la Wehrmacht et portait l’inscription *HEERE MUNITION/ 1943* – ce qui signifiait selon les notions en allemand de Pierre : Munition - Armée de terre.

– La propriété a dû être réquisitionnée par les allemands, qui ont restauré les souterrains et s’en sont servi d’entrepôt. Je suis curieuse de voir ce que l’on va découvrir plus loin.

Sarah repassa le seuil.

Ils découvrirent une cave à vins dont tous les casiers à bouteilles étaient vides et quatre autres pièces de dimensions identiques dont l’une contenait également une vingtaine de caisses détériorées. Chaque pièce avait eu une utilisation évidente : un réfectoire-cuisine, une buanderie, deux dortoirs et une salle avec des machines outils, munie également d’une cellule. La huitième porte donnait sur un couloir plus étroit et apparemment très long. Son exploration fût remise à plus tard. Il restait également à ouvrir la toute première porte.

Ils s’attaquèrent aux caisses restantes pour en faire l’inventaire. Trois heures après être descendus, ils remontèrent couverts de poussière et de toiles d’araignées.

Le jour déclinait et il neigeait fortement. Pierre se dirigea vers la cheminée du salon pour y ranimer le feu.

– Vu l’heure et ce qu’il tombe, il serait plus sage de rester dormir ici, Sarah.

Elle regarda à travers l’une des fenêtres et observant les vingt centimètres tombés ces dernières heures. Elle accepta la proposition à condition de préparer elle-même le dîner pour le remercier. Alors qu’il entretenait le feu et servait un verre de Chablis pour elle et un scotch pour lui-même, Sarah mit de l’eau à chauffer pour cuire des pâtes. Elle avait trouvé une sauce tomate toute faite en boîte qu’elle ferait réchauffer. Elle n’avait jamais excellé en cuisine. Elle laissa mijoter la sauce et rejoignit Pierre au salon.

Il était en train de dessiner le plan du sous-sol qu'ils venaient d'explorer. Il leva la tête et lui sourit :

– Asseyez-vous, Sarah. Que dites-vous de mon croquis ? lui demanda-t-il en retournant la feuille vers elle.

– Pas mal ! Je vais vous embaucher pour dessiner mes plans.

– Très drôle, marmonna-t-il. Savez-vous si la découverte de ces armes doit être déclarée et si je peux les garder ?

– Vous ne pourrez sans doute pas les conserver toutes puisqu'il s'agit d'armes de guerre. Il me semble que vous devrez les rendre inoffensives, mais je n'en suis pas certaine. Il faudrait vous renseigner directement auprès du Ministère compétent.

– De toutes les façons, c'est au propriétaire qu'il revient de faire les démarches auprès des autorités, non ? Je vais être franc avec vous, Sarah, je n'ai pas l'intention de déclarer quoique ce soit. Je veux garder ces armes ici mais j'ai besoin de votre silence. Me dénoncerez-vous ?

– Bien sûr que non, mais j'aimerais savoir le pourquoi d'une telle décision !

– En fait cela m'a donné envie de faire une collection et de les exposer sur les murs du souterrain. Ce sera mon musée privé.

– Bien que j'aie un peu de mal à vous comprendre, même de vous croire pour être honnête, tout ceci ne me regarde pas. Faites ce que bon vous semble, Pierre. Après tout, vous êtes chez vous !

– Merci Sarah. Bien entendu, si cela venait à être connu des Autorités, je déclarerais avoir découvert ces armes tout seul. Jamais vous ne serez impliquée dans cette affaire. Merci à vous, Sarah. On trinque ?

Ils finirent leurs verres et dînèrent dans la cuisine. La conversation porta sur les dernières tendances en termes d'habitat et de décoration. Sarah donna plusieurs conseils à Pierre concernant l'aménagement du souterrain.

Le lendemain, ils réussirent à ouvrir la porte récalcitrante en utilisant un chalumeau à gaz laissé sur place par les ouvriers. N'étant pas expérimentés dans le maniement de cet engin, il leur fallu une bonne heure avant que la serrure cède. Pierre était certain d'avoir quasiment vidé les bouteilles de gaz !

Ils découvrirent un mortier ayant déjà servi, et quantité de boîtes de munitions diverses, que les allemands avaient dû abandonner lors de la débâcle.

Laissant leur dernière trouvaille sur place, ils se dirigèrent vers le tunnel. Armés d'un balai coco pour les toiles d'araignées, de cordes, de quelques outils et de puissantes torches, ils pénétrèrent encore une fois dans l'obscurité. Le sol cimenté était encombré de nombreux gravats et toute sorte de détritiques tels que sacs de ciment durs comme de la pierre, cageots, planches de bois, bouteilles vides.

Un silence pesant accompagnait leur difficile avancée. Ils durent même enjamber un énorme rouleau de fil barbelé qui bloquait le passage. Ils devaient faire attention où ils posaient les pieds à chaque instant pour ne pas tomber. Passé les cinquante premiers mètres le terrain était plus dégagé.

Le sol était à présent en terre battue. Cela faisait une heure qu'ils étaient dans le tunnel. Ils estimaient avoir parcouru environ cinq cents mètres lorsque le sol s'affaissa sous les pieds de Pierre qui marchait en tête.

Sarah sentit tout d'abord une vibration accompagnée d'un grondement sourd. Elle vit avec horreur le sol s'ouvrir sous Pierre et celui-ci basculer et disparaître dans un trou énorme. Sentant le terrain glisser sous ses pieds, elle se jeta en arrière et tomba sur les fesses, sa torche roulant sur le sol.

Elle se releva rapidement et ramassa sa lampe. Le silence angoissant poussa Sarah à appeler Pierre. Braquant sa lampe dans le trou, elle l'aperçut, allongé sur le dos, au fond d'une cuvette de deux mètres de profondeur, couvert de poussière, de terre, le balai en travers du corps, et les cheveux blancs de poussière.

L'effroi passé, ils éclatèrent de rire devant le comique de la situation. Pierre fit remarquer :

- Quels idiots ! On emmène une corde et on ne s'en sert pas !
- Allez, on s'encorde pour continuer, dit-il une fois remonté.

Moins d'une demi-heure plus tard ils arrivèrent, sans autre incident, à la fin du tunnel qui se terminait sur une échelle disparaissant dans un conduit vertical, long de six ou sept mètres. Après avoir testé la solidité des barreaux, Pierre grimpa jusqu'à une sorte de plaque d'égout munie d'une grosse charnière qui en fermait l'extrémité. Cette dernière ne bougea pas d'un millimètre malgré la poussée de Pierre. Aucune lueur n'en émanait, il supposa que la plaque était enfouie sous terre.

Il redescendit et ils firent des relevés à l'aide de leurs boussoles. Lors du retour vers le moulin, Sarah nota sur une feuille de papier leurs estimations de distance parcourue pour chaque tronçon et la direction prise afin de repérer ensuite l'entrée du tunnel. Elle estimait la longueur totale entre sept et huit cents mètres.

Pierre marchait en silence, pensif. Il réfléchissait à l'utilisation future de ce souterrain et des différentes pièces qu'ils venaient de découvrir.

*

A bord du *Pacific Superblue*, après deux heures de tentatives infructueuses pour trouver d'où provenait cette panne survenue sur le gouvernail, le commandant informa la Compagnie, par mail, de son intention de rallier Dakar, le port le plus proche.

Cette panne électronique ne laissait aucune autre alternative, malgré le détour et le temps que cela prendrait. Le propriétaire du navire, la *Tanker Pacific Transport*, contacta les autorités du port qui acceptèrent d'organiser l'arrivée et la réparation du supertanker.

A l'arrivée à Dakar, Karl avait été contacté par le correspondant de Hussein, un certain Victor. Il devait, le soir même, entraîner avec lui deux hommes de pont dans une beuverie comme les marins adorent. A terre, tout avait été parfaitement organisé par l'équipe embauchée par Victor. Le rôle de Karl se bornait à les faire boire puis à les ramener à bord en passant par le quai n°4 où régnait une forte activité pour le déchargement d'un cargo. Les trois lascars chaloupaient en riant aux éclats et se racontant des histoires de picole. Karl laissa ses compagnons avancer le long du dock, seuls, prétextant une envie d'uriner.

L'un des dockers resté un peu en retrait, alluma une cigarette donnant ainsi le signal au grutier. Manœuvrant avec dextérité un container, il fit pivoter la grue en visant les deux hommes, et au moment opportun, laissa tout simplement filer le câble de la grue afin que le container s'écrase sur les malheureux. Il actionna le klaxon trop tard pour leur laisser la moindre chance, mais afin de donner l'impression aux nombreux témoins qu'il avait tout fait pour éviter la catastrophe.

Dans la confusion qui s'ensuivit, le grutier ouvrit le boîtier électrique du poste de conduite de l'engin et y jeta une clé anglaise pour créer un court-circuit.

Il retira ensuite la clé, referma le boîtier et descendit l'échelle de poste de conduite, criant et geignant comme on lui avait dit de faire.

La police locale décréta rapidement que c'était un malheureux accident. L'affaire avait été parfaitement préparée, et ne pouvait éveiller aucun soupçon des Autorités du port. La soirée précédente, Victor s'était approché du bar où le chef de la police avait ses habitudes. Quelques verres plus tard, deux enveloppes grassement remplies de dollars changèrent de poche.

Pablo Almecija, le commandant du *Pacific Superblue* trouva dès le lendemain deux remplaçants auprès d'une société spécialisée dans le recrutement de marins. Cette dernière lui avait été chaudement recommandée par le même officier de police, responsable de l'enquête.

Ainsi, Karl, qui était impressionné par l'organisation de son client, vit monter à bord Amram, l'un des deux remplaçants des victimes de l'accident et qui était en réalité son futur complice. Il regarda la malle que celui-ci traînait derrière lui. Victor y avait dissimulé trois bombes. Elles s'ajoutaient au trois autres que Karl avait introduites sur le navire, le matin même.

Le navire appareilla dès que la réparation fut terminée, c'est-à-dire lorsque Karl eût introduit, à nouveau, une épingle dans le petit orifice de la carte électronique, ce qui eut pour conséquence immédiate de faire disparaître le dysfonctionnement du gouvernail.

Les ingénieurs qui travaillaient sur ce problème, se félicitèrent, trop heureux de se débarrasser de cette panne mystérieuse dont ils ne comprenaient rien. Le navire reçut l'autorisation de reprendre la mer.

Il avait tout le temps de brief Amram et préparer l'attaque.

Chapitre 2

Pierre attendait donc Sarah. Il attisa le feu dans la cheminée tout en se faisant la réflexion que la température extérieure était plutôt clémente en cette fin de janvier.

Il désirait lui demander de réaménager la terrasse supérieure de la tour car le toit quatre pans construit au-dessus convenait parfaitement à ses desseins, sauf le courant d'air important que la construction générait et le froid qui en découlait. Il souhaitait pouvoir disposer de celle-ci, même l'hiver. Très bricoleur, il avait une idée de ce qu'il souhaitait faire pour cela, mais préférait confier de tels travaux à des professionnels.

Ils avaient, tous deux, tenu leurs engagements : elle ne fit jamais allusion au stock d'armes que le sous-sol renfermait et en échange, Pierre l'avait recommandé à tous ses amis, et lui avait également confié tous les projets et la gestion des travaux effectués au moulin depuis.

Cinq des six pièces du sous-sol avaient été aménagées en entrepôts, où il était possible de conserver à l'abri de l'humidité toutes sortes de consommables et autres matériaux divers, dont une abritait une cave à vins. La sixième pièce, verrouillée en permanence sous prétexte que des travaux de consolidation devaient y être pratiqués, avait été transformée en armurerie. Elle renfermait donc un joli petit arsenal :

- Onze fusils semi-automatique Walther G43 dont 10 en version "sniper" équipés de lunettes Zeiss ZF 4 à grossissement 4 (le top en 1943), et de chargeurs amovibles de 10 cartouches.

- Dix neuf pistolets mitrailleurs MP 40, calibre 9 mm Parabellum - portée efficace : 200 mètres, cadence de tir : 400/500 coups/min.
- Trente pistolets double action semi-automatique Walther P38. Chargeur de 8 cartouches 9 mm parabellum, portée 100 m, cadence de tir : 20 coups/min.
- Quatorze fusils d'assaut MP43 ou Stg 44, calibre : 7.92mm balle courte, capacité du chargeur long : 30 cartouches et 10 pour le chargeur court.
- Trois Maschinengewehr 42 ou MG42, mitrailleuse considérée comme la meilleure du monde à l'époque.
- Un lance-roquettes Panzerschreck ou RPzB 43.
- Vingt boites de 30 grenades à main : la grenade ovoïde modèle 39 ou grenade "œuf" : (Eierhandgranate)
- Un mortier SGW 34 et une centaine d'obus de calibre 80, d'une portée de 2400 m dont une portée utile de 1000 m.
- Une grande quantité de balles et autres munitions pour cet arsenal.
- Trois Lunettes de tir nocturne *Luger Jagd NA 8x56* qu'il avait acheté sur internet et adapté sans difficulté aux fusils Walther G43.
- Trois paires de jumelles de vision nocturne *Yukon Ranger 5x42 Pro Digital*, elles aussi nouvellement acquises.

Pierre avait sorti les armes de leur caisse, les avait nettoyées de leur graisse de stockage, démontées, vérifiées et remontées, correctement lubrifiées. Elles reposaient sur des racks en bois spécialement construits pour cela. Personne, hormis Sarah, ne savait ce que cette pièce renfermait.

Au centre de la pièce, une longue table en bois entourée de banc, permettait d'entretenir ces armes, confortablement installé.

Une seconde pièce serait, dès à présent, interdite à la famille ;cette dernière venant d’être rénovée en infirmerie. Les murs étaient peints en blanc, la dalle de ciment était recouverte d’une peinture spéciale. Une table d’auscultation qui pouvait servir de table d’opération trônait au milieu de la salle, éclairée par deux lampes puissantes.

Deux meubles vitrines occupaient l’un des murs. Sur le mur d’en face, un long meuble à tiroirs était prêt à abriter les médicaments mais aussi, des instruments chirurgicaux. Enfin, un évier et un fourneau à gaz, pour chauffer de l’eau par exemple, complétaient l’équipement de cette pièce.

Pierre ne pourrait en effet donner accès à ces deux pièces tant qu’il n’aurait pas expliqué à sa famille, la raison de tous ces travaux.

Le tunnel avait été nettoyé et consolidé par l’entreprise qui avait remis à neuf le sous-sol. L’entrée secrète extérieure avait été retrouvée, après une longue recherche, grâce aux relevés de Pierre et Sarah, cachée au milieu d’un amas rocheux, à une cinquantaine de mètres de la route. La plaque d’égout d’origine qui en fermait l’issue, en parfait état après tout ce temps, avait été simplement dérouillée et ses charnières huilées. Elle se verrouillait de l’intérieur, et permettait ainsi de sortir de l’enceinte en toute discrétion.

Il entendit la voiture de son amie. Il déboucha la bouteille de Chablis qui refroidissait dans un seau à glace et vint lui ouvrir la porte.

– Salut Pierre-le-châtelain.

– Arrête de charrier et viens t’asseoir, lui répondit-il en souriant.

Ils se tutoyaient depuis près d'un an.

- Je regardais ce que nous avons fait de cette maison... C'est un véritable château retranché ! Vas-tu, un jour, me dire ce qui te trotte dans la tête ?

Elle regardait les derniers aménagements commandés par Pierre : toutes les fenêtres basses avaient été équipées de volets intérieurs en bois massif. Elle se souvenait que les issues et fenêtres des dépendances donnant sur l'extérieur du « L » avaient été murées.

- Rien. C'est juste qu'aujourd'hui, on est obligés de se barricader pour ne pas se faire cambrioler dès qu'on a le dos tourné.

Sarah avala une gorgée de vin, puis répondit :

- Humm... Pierre tout cela ne me regarde pas, mais je t'ai toujours dit ce que je pensais, et là, je crois que tu es en train de péter les plombs. Cela dit, ton Chablis est toujours aussi bon.

Elle prit place dans un fauteuil, et sortit son bloc notes.

- Bref, de quoi veux-tu me parler ? Je suis désolée mais j'ai un autre rendez-vous et je ne vais pas pouvoir rester longtemps, comme je te l'ai dit.
- Pas de soucis. Le toit de la tour est parfait. C'est exactement ce que je voulais. Par contre, il y a beaucoup trop de courants d'air, maintenant. Que peut-on faire pour casser le vent ? Il y fait froid la nuit et bien évidemment en hiver, aussi.

– Tu as vu la surface ! Et puis c’est plutôt fait pour l’été ! Evite d’y monter en hiver, tu feras des économies de travaux.

Pierre ne tint pas compte de la remarque et continua :

– Que penses-tu d’installer des cloisons tout autour ? Une espèce de couloir recouvert d’un plafond, également en bois ? Une porte, au milieu de chacun des côtés donnerait accès au centre de la terrasse.

– Tout cela va ressembler à un chemin de garde ! elle dessinait en même temps sur son carnet ses premières idées. Bon. Je réfléchis à tout cela et je reviens avec un projet et un devis le plus tôt possible.

– Sarah, as-tu entendu parler des tensions grandissantes entre l’Occident et l’Iran à la suite des menaces de ce dernier de bloquer le Détroit d’Ormuz ? Et ce pic de production dont on parle avec insistance dans la presse ? Cela ne te fait-il pas peur ?

Bien qu’il eût pris la décision de ne rien dévoiler de ses craintes à quiconque pour le moment, une impulsion l’avait poussé à poser cette question à Sarah. Peut-être qu’elle comprendrait, après tout ?

– J’ai entendu les mises en garde, les longs discours des uns et des autres ! Tout cela pour nous préparer à de nouvelles hausses du pétrole et de tout le reste ! C’est clair comme de l’eau de roche. Mais je ne vois pas où tu veux en venir ! J’entends parler de tensions au Proche-Orient depuis que je suis toute petite. Mais on arrive toujours à trouver un compromis et ça repart pour quelques mois ou quelques années de trêve. En quoi cela est-il différent aujourd’hui ? Ouvre les yeux, Pierre.

Il décida de pousser plus loin :

– Cette fois-ci, je pense que c’est du sérieux, Sarah. Il y a de nouveaux articles dans les journaux tous les jours. Les tensions entre l’Arabie Saoudite et l’Iran ne cesse de croître. Je vais te donner une photocopie d’un article qui date de 2012, qui annonçait, déjà l’époque, la crise qui nous vivons aujourd’hui. La production de pétrole ne peut que baisser, à présent, et nous n’avons pas trouvé de véritables ressources palliatives. Promets-moi que tu le liras à tête reposée. D’accord ?

– Aïe...Voilà l’explication de tous ces aménagements ! C’est bien ce que je pensais : tuas fini par craquer ! Bon, donne-le moi cet article, je le lirai, promis. En fait, cette chimère qui grossit dans ta tête va m’enrichir, avec tous ces travaux que cela entraîne ! Mais je crains que tu ne dépenses tout ce fric pour rien, mon p’tit Pierre. Je te le dis comme je le pense, tu fais fausse route, tu es entrain de te focaliser sur des tensions qui ont toujours existé au Proche-Orient. Parles-en autour de toi, et surtout avec ta femme, je crois que tu as besoin d’avis extérieurs sur la question.

Elle finît son verre, se leva en rangeant ses affaires dans son sac, et se dirigea vers la porte d’entrée. Elle semblait énervée, sans que Pierre comprenne pourquoi. Après tout, il n’avait fait qu’aborder un sujet dont tous les médias faisaient leurs choux gras !

– Merci Monsieur mon « presque-meilleur-client » pour cet excellent vin, mais il faut que j’y aille.

– Salut Sarah, j’attends ton projet.

– Je m’absente une quinzaine de jours, mais j’essaierai de te faire une proposition dans la première quinzaine de février.

Elle descendit le perron et se dirigea vers sa voiture. Après un dernier salut de la main, Pierre referma la porte. Il ne savait pas encore qu'il ne reverrait jamais son amie.

*

Il se retrouvait seul devant son dilemme : passer pour un illuminé ou se taire car personne ne le prenait au sérieux lorsqu'il évoquait cette crise qu'il sentait venir. Il avait malheureusement rencontré trop souvent la réaction que Sarah avait eue : se réfugier dans le déni et l'hypocrisie. En 2012, les médias commençaient à parler de *pic pétrolier* ou *pic de production* que l'on avait atteint, mais dans des termes non alarmants.

Depuis, le ton avait changé. Il les avait tellement lues qu'ils connaissaient par cœur les manchettes des journaux qui ne cessaient de parler de la montée inexorable de la tension internationale:

Les tensions dans le détroit d'Ormuz exacerbe les craintes de l'Institut Français du Pétrole.

Nouvelles tensions entre l'Iran et Israël.

Ou bien encore :

La fermeture du Détroit d'Ormuz priverait l'Occident du quart de sa consommation de pétrole. Quatre vingt dix pour cent du pétrole produit par le Golfe y transitent !

Et le dernier en date, le plus éloquent selon lui :

Malgré les découvertes de gisements récemment médiatisées, le monde continue de consommer beaucoup plus de pétrole qu'il n'en trouve par l'exploration. L'extraction du pétrole difficile, appelé non-conventionnel [...] sera beaucoup plus coûteuse et surtout beaucoup plus lente. Elle ne permettra donc pas d'éviter la baisse de la production mondiale après un plateau qui ne devrait durer que jusqu'en 2015-2020.

[La tribune sur LeMonde.fr]

Chaque jour, les informations donnaient un peu plus de détails, mentionnant tantôt les problèmes que rencontraient les producteurs de pétrole, tantôt la baisse des réserves des pays consommateurs et bien sûr la hausse continue des cours du brut. Aujourd'hui encore, ils en avaient parlé aux infos : une réunion des ministres de l'énergie des pays de la zone euro devait se tenir sous peu pour prendre des mesures communes pour faire face à cette situation.

La tension grandissante entre l'Arabie-Saoudite et l'Iran et ses alliés ainsi que l'augmentation de la facture énergétique inquiétaient au plus haut point les Etats qui se remettaient difficilement de la crise économique de 2013/2014.

Pierre ouvrit le tiroir où il gardait tous les articles concernant le sujet. Sa conviction d'un prochain conflit majeur était basée sur ces documents, notamment.

Il en prit les plus anciens qu'il feuilleta. Ceux- là dataient de 2011 et faisaient preuve d'une réelle clairvoyance de la part de leurs auteurs.

Les heures passèrent sans qu'il s'en aperçût. Finalement, il relut l'ensemble des documents qu'il avait collectionné depuis quatre ans.

On va droit dans le mur. Pensa-t-il. Personne ne peut plus éviter cette catastrophe qui va entraîner le monde dans sa plus grave crise depuis la guerre de 1939, parce que l'on a trop attendu et toujours remis à plus tard les décisions difficiles et coûteuses à prendre pour éviter l'inéluctable. L'Etat ne pourra plus très longtemps cacher la vérité à la population, même si celle-ci, abreuvée de technologie s'est endormie dans son petit confort sans réagir aux signes d'alarmants. Cela pue vraiment !

Pierre se redressa, le coup raide et ankylosé. Il se passa la main dans la nuque, et s'aperçut qu'il ne restait que quelques braises dans la cheminée. Le jour déclinait. Il lisait depuis 13h00 environ, heure à laquelle était partie Sarah !

Il se leva, remit des bûches dans l'âtre et réactiva le feu. Il alluma les lampes du salon, tira les rideaux et décida d'appeler Hélène, sa femme. Il avait besoin d'entendre sa voix. Il se sentait si seul.

*

Après avoir raccroché, son moral chuta encore. Il se retrouvait dans cette grande maison, avec des idées noires et seul devant son dilemme. Il se servit un scotch, y versa trois glaçons et s'assit près de la cheminée.

C'est à ce moment précis qu'il prit la décision de passer à la vitesse supérieure, car il était persuadé que le temps était désormais compté. Cette crainte qui le minait depuis près de quatre ans, devenait de plus en plus réalité chaque jour. Néanmoins, il et avant toute chose, il devait se convaincre qu'il n'avait pas tort.

Il prit son carnet dans lequel il notait toutes ses idées en vrac. Il écrivit :

Les arguments négatifs :

1. *Production du pétrole brut stagnante et voire déjà en baisse – les Etats n'ayant pas intérêt à trop communiquer là-dessus.*
2. *Consommation mondiale en hausse régulière.*
3. *Ressources palliatives trop faibles pour couvrir les besoins mondiaux.*
4. *Tensions de plus en plus palpable entre plusieurs Etats dans le monde entier.*
5. *Colère des populations entraînant à nouveau de violentes manifestations dans de nombreux pays.*
6. *Un rien pourrait mettre le feu aux poudres.*

Les arguments positifs :

1. *comme l'avait dit Sarah, le monde savait apaiser de telles tensions et étouffer la colère du peuple, parfois avec l'aide de l'armée.*

Il ne voyait pas d'autre chose à mettre sous cette dernière rubrique. Il prit alors sa décision. Il lui fallait préparer le moulin à devenir un fort retranché dans le plus grand secret, capable d'accueillir une douzaine de personnes pour ... trois mois ? Six mois ? Un an ? Plus ?

Et tant pis s'il se trompait, non... Tant mieux ! Il passerait juste pour un con. Sa famille lui en voudrait d'avoir dépensé tant d'argent. Mais peu importait, il en avait plus qu'il n'en aurait jamais besoin !

Son idée de retranchement au moulin s'appuyait sur des études plus ou moins récentes de sociologues qui constataient un changement sensible, depuis les cinq dernières années, dans le comportement des populations de tous pays devant les difficultés nationales d'ordre financières ou sociales. L'année 2013 avait été marquée par de nombreuses manifestations et des émeutes devant la crise économique qui touchaient la plupart des pays.

Le besoin de stocker des produits de consommation avait toujours existé, mais aujourd'hui la violence était devenue la manière la plus employée dans cette quête de survie.

La police était souvent dépassée dans certaines banlieues en temps normal. Le danger décrit par les sociologues était l'explosion de cette violence dès les premiers jours en cas de crainte de pénurie alimentaire et énergétique. Les spécialistes étaient tous d'accord : la police serait très vite débordée par l'ampleur des pillages et abus de toutes sortes. De plus, elle subirait très rapidement de grosses pertes en effectifs, par blessures mais aussi par désertions.

*

Pierre décida que la première chose à faire était d'établir une liste de tout ce dont ils auraient besoin. La tâche était complexe et il ne pourrait compter que sur lui-même. Il fallait s'y mettre dès maintenant : qui et combien de personnes, liste et quantité des consommables, en essayant de ne rien oublier. Et par quoi commencer ?

Il devait convaincre l'un de ses enfants de l'aider. Il décida d'en parler à sa fille aînée, car c'était celle qui l'écouterait le mieux, du fait qu'elle soit médecin. Il l'appellerait dès son retour à Paris.

Il alla s'asseoir à son bureau, ouvrit une feuille Excel sur son ordinateur, et...

Pierre souleva les sourcils, interrogateur : *Par quoi vais-je commencer ? Bon, le basique... Heu... Viande, légumes, produits corporels... Le PQ ! Moteur de recherche... Voyons...*

Il tapa : Consommation moyenne papier hygiénique. La réponse s'afficha : *Consommation moyenne par an par habitant de papier hygiénique : 15 kilos.*

Que pèse un rouleau de PQ ?

Pierre se retrouva dans la cuisine devant le pèse-aliments avec un rouleau à la main : 96 grammes, *soit 100 gr le rouleau.*

Retour devant l'ordinateur : tableau Excel.

Il faut d'abord définir une fois pour toute le nombre de personnes concernées :

- Sa femme Hélène et ses quatre enfants : Camille, Jean, Julie et Clara.
- « Les pièces rapportées » : Sébastien et Vincent.
- Le frère d'Hélène et sa femme : Philippe et Claire et leurs enfants : Sylvain et Thierry.

Soit douze personnes.

Donc : $(15 \text{ kg} \times 12 \text{ personnes}) = 180 \text{ kg} / 0,100$ soit... 1800 rouleaux de 100 grammes !

Non ! J'ai dû me tromper. Se dit-il et il recalcule : le résultat était bien 1800 rouleaux !

Alors en volume de stockage, si le rouleau mesure en gros 10x10 cm, son volume est de ... Ne se souvenant plus de la formule pour calculer le volume d'un cylindre, il la rechercha sur Internet : $3,14 \times (\text{rayon})^2 \times \text{hauteur}$.

Quoi !? 1,413 m³ par personne et 16,95 m³ pour 12 personnes pour une année !

Oh mon Dieu ! Un quart du volume total d'une des pièces du sous-sol. Et comment acheter autant de rouleaux ?

Il referma le capot de l'ordi, écœuré... Il n'en était qu'à la première ligne de ses courses ! Tout en se resservant un scotch, Pierre se donna du courage en se disant qu'il allait trouver tout cela sur internet.

Il avait faim. Il se cuisina une omelette, accompagnée de champignons sautés, la tête pleine de calculs et ébauchant déjà une liste de courses. Il revint à son bureau en emportant son assiette fumante.

Il suffisait de définir quels produits il leur faudrait, et le reste serait facile. Il passa le reste de la soirée en recherches, établissant les besoins sur une base de douze personnes, sur un an.

Il établit ainsi le tableau suivant :

PRODUITS DE BASE

Quantité pour une année	en kg par	Quantité	Pour 12	Quantité
	Personne	retenue		retenue

Pain	:	51,7	55,0	660	840
<i>Farine 620 gr/kg de pain</i>				409	520
<i>Sel 10 gr/kg de pain</i>				7	10
<i>Sucre 15gf/kg de pain</i>				10	15
<i>Levure 6gf/kg de pain</i>				4	10
<i>Blé 1 hg = 850 gr de farine complète</i>				481	1000

Pommes de terre	:	68,5	80,0	960	1500
Légumes frais (1)	:	86,0	86,0	1032	Production
Bœuf	:	13,3	10,0	120	0
Volailles	:	19,1	15,0	180	Production
Œufs	:	13,5	10,0	120	Production
Farine (avant production au moulin)	:			5	5
Sel pour la cuisine	:			20	20
Café	:	5,5	5,5	100	100
Lait frais (en litres) lait UHT	:	51,5	30,0	360	500
Huile d'arachide	:	8,8	10	120	120
Huile d'olive	:	2	8	96	100
Sucre	:	6,2	6,2	74	150
Vins de table (en litre)	:	22,7	25,0	300	600
Vins A.O.C. (en bouteilles)	:				500
Champagne (en bouteilles)	:				100
Alcools divers	:				100
Eaux minérales et de source (en litres)	:	151,1	150,0		Puits
PQ (en rouleaux de 100 gr)	:	15,0	20,0	1800	2400*

Vu les quantités qu'il aurait à acheter, il n'était pas question d'aller à l'hyper-marché du coin ! La seule solution était de trouver tout cela sur internet par l'intermédiaire de plusieurs fournisseurs et de se faire livrer.

Sûr de ses calculs, il passa les premières commandes, tout en se disant qu'il venait de passer la ligne rouge. Il ne pouvait plus qu'avancer dans son projet, à présent.

Il restait, en outre, à définir la quantité d'autres produits de consommation tels que confitures, conserves de légumes et de fruits, poivre, épices, céréales, vinaigre, etc.

Il fallait lister également savon, dentifrice, champoing, piles alcalines, pelles de déneigement, allumettes, essence à briquet, lessive... Et puis bois de chauffage (à débiter sur le domaine), essence et diesel, cartouches de chasse, etc. ! Sans compter la pharmacie courante. Il craignait d'oublier un maximum de choses !

Il fallait compter également sur le fait que sa famille viendrait avec peu de bagages. En effet, Pierre ne pouvait espérer avoir tout le monde autrement qu'en les conviant pour un week-end, pour l'anniversaire de son filleul, le fils de Philippe et Claire, par exemple. Il fallait, par conséquent, prévoir des bottes, chaussettes, sous-vêtements chauds, vêtements d'hiver, chaussures chaudes et étanches, gants, bonnets... voire des vêtements de demi-saison !

Pierre ne s'attendait pas à un tel travail ! Il ne fallait rien oublier, car une fois retranchés dans le moulin, ils ne pourraient plus aller faire leurs courses comme avant.

Il lui fallait impérativement établir des listes par degré de nécessité.

Il n'y avait pas d'autre solution, Camille devait l'aider, ne serait-ce que pour les médicaments et matériel chirurgical de premier secours. Camille était médecin. Il avait besoin de ses connaissances et de son expérience pour l'aider à lister tout cela. Elle devrait prévenir les carences alimentaires inhérentes à ce qu'ils allaient vivre. Elle aurait à s'occuper d'organiser l'infirmerie et la garnir en matériel et médicaments.

Ils ne seraient pas trop de deux pour ne rien oublier !

Camille était l'aînée de ses enfants. Jolie brune aux cheveux bouclés, elle avait 32 ans et était médecin-urgentiste. Travaillant pour le SAMU 75, elle était actuellement détachée auprès de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à Paris. Femme de caractère, elle adorait sa famille et savait entretenir ce lien qui unissait ses proches. Elle était mariée à Sébastien.

Pierre, soulagé, était à présent absolument certain d'avoir pris la bonne décision, et convaincu que sa fille le suivrait sans rechigner ; ses propres doutes ayant été balayés ce soir.

*

Il appela sa fille le lendemain matin. Ils convinrent de déjeuner ensemble le mercredi de la semaine suivante, du côté de la Salpêtrière. Il savait comment aborder le sujet : en lui montrant l'article dont il avait parlé à Sarah. C'est après avoir lu ce dernier que Pierre avait commencé à craindre l'avenir. Tout était parti de là.

Il fallait que Camille le lise. Il y joindrait deux ou trois articles récents. La lecture de ces documents lui donnerait une vision claire et précise de la situation mondiale actuelle et la convaincrerait, comme son père.

Il alla chercher le fameux article dans son bureau et en fit une photocopie.

Il s'assit et le relut une fois de plus, soulignant les passages qui lui paraissaient les plus importants :

Après plus d'un siècle d'augmentation importante de la production et de la consommation de pétrole, la Terre s'essouffle et la notion de « pic de production », autrefois ignorée, s'impose comme une réalité inéluctable. Cette tension se manifeste d'ores et déjà à travers le déploiement de techniques d'extraction demandant toujours plus d'investissements, d'énergie et de matériaux.

En effet, lorsque des réserves sont limitées, le rythme de leur exploitation suit une courbe croissante, puis elle plafonne à son maximum en formant un plateau, avant de décroître. C'est le cas du pétrole facilement accessible et bon marché dont la plupart des experts, y compris, désormais, l'Agence internationale de l'énergie, admettent qu'il a atteint son pic de production mondial il y a quelques années.

Malgré les découvertes de gisements récemment médiatisées, le monde continue de consommer beaucoup plus de pétrole qu'il n'en trouve par l'exploration. L'extraction du pétrole difficile, appelé non-conventionnel (sables asphaltiques, pétrole de roche-mère, grands fonds marins) sera beaucoup plus coûteuse et surtout beaucoup plus lente. Elle ne permettra donc pas d'éviter la baisse de la production mondiale après un plateau qui ne devrait durer que jusqu'en 2015-2020. Les énergies alternatives, même si elles sont développées à un rythme soutenu, ne pourront pas compenser le déclin de la production de

pétrole, que ce soit en quantité ou en coût de production. Aucune solution de substitution aux carburants liquides n'est disponible à l'échelle de la demande, actuelle ou future.

A l'avenir, nous disposerons fatalement de moins d'énergie et de ressources alors que nous sommes de plus en plus nombreux sur Terre et que les pays émergents sont en phase d'industrialisation rapide. Par ailleurs, les pays exportateurs consomment une part toujours plus importante de leur production pour alimenter leur développement.

Or force est de constater que le fonctionnement de notre société dépend aujourd'hui d'une croissance économique soutenue qui va de pair avec une consommation toujours plus importante d'énergie et de ressources.

L'urgence apparaît donc d'anticiper une inexorable descente énergétique. Les limites physiques devraient déclencher une réelle transition de la société vers une diminution majeure de notre dépendance aux ressources non renouvelables, par un changement profond des comportements, de l'organisation du territoire et de notre économie. Si cette transition n'est pas anticipée, elle sera subie de manière chaotique et provoquera des conséquences économiques désastreuses, à l'image de la crise des subprimes. Les fondements de la démocratie et la paix pourraient donc être menacés.

Dans ce contexte, il est indispensable que les responsables politiques, mais aussi l'ensemble des acteurs sociaux et économiques ainsi que les citoyens français, prennent conscience de cet

enjeu et fassent preuve d'anticipation, car nous sommes face à un péril réel pour la cohésion sociale et le fonctionnement de l'ensemble des secteurs vitaux de notre collectivité. ¹

Il passa les deux jours suivants à commander sur internet toutes sortes de marchandises chez plusieurs fournisseurs différents pour ne pas attirer l'attention. Il acheta deux serres en kit, suffisamment grandes pour produire légumes, herbes aromatiques et salades.

Il prît rendez-vous pour le lendemain, avec un grossiste local qui proposait clapiers et autres poulaillers.

Il avait franchi le pas. Il ne reviendrait pas en arrière, mais craignait tout de même les réactions de sa famille.

A partir de cet instant, plus rien ne serait pareil. Soit il avait raison et leur avenir était effrayant malgré les dispositions prises, soit il se trompait et dans ce cas, sa femme et ses enfants ne le regarderaient plus jamais comme avant !

Il imprima une carte du domaine afin d'y tracer une aire de « sécurité » : enceinte qui serait cernée par une clôture en grillage, haute de deux mètres. Il vérifia auprès de la société chez qui il avait commandé une quantité suffisante de grillage, poteaux et autres clips de verrouillage que cette dernière le livrait bien le lendemain.

Il appela ensuite Francis, un jeune homme de vingt ans que le maire du village voisin lui avait présenté, un an auparavant. Lui et son ami Simon avaient effectué, par la passé, divers travaux

¹ Article paru dans *La Tribune* du journal le Monde.fr le 22 mars 2012

au moulin. Ils travaillaient vite, avec application et étaient très sympathiques. Il lui confirma qu'il les attendait, lui et son ami, le lendemain matin.

Il avait loué une foreuse à atteler au vieux tracteur qu'il avait acquis d'occasion cinq ans plus tôt. Cela permettrait de creuser les bases des piquets qu'il faudrait ensuite cimenter.

Bien qu'il puisse prélever sans problème du bois sur sa propriété, il commanda cinq cordes de bois sec. Il acheta également trois tronçonneuses à essence, deux fendeurs, des masses et plusieurs haches.

Il avait déjà stocké plus de six cents litres d'essence et quatre cents de diesel, dans des cuves spéciales, loin des bâtiments dans le souterrain. Il faudrait également quelques pièces détachées pour le tracteur et le 4x4 tels des pneus par exemple, qu'il commanda immédiatement.

Les *entrepôts du sous-sol* étant déjà équipés d'étagères en aluminium, les achats pourraient être entreposés dès leur livraison.

Chapitre 3

Le *Pacific Superblue* quitta le terminal d'approvisionnement de Ra'sTannurah situé dans une péninsule du Golfe Persique. Il renfermait 573.300 mètres cubes de pétrole brut dans ses soutes. Le nom de « Ras Tanura » désignait à la fois les installations portuaires et pétrolières de la plus grande compagnie pétrolière du monde et la ville privée attenante, construite pour les employés de la compagnie. Le complexe se situait au Sud du port industriel de Jubail et au Nord de la ville de Dammam en Arabie Saoudite.

L'énorme navire mit le cap au « 93 ». Route qu'il suivrait pendant 118 milles, avant de virer au cap 102 jusqu'au rail du détroit d'Ormuz, où il prendrait la file des bateaux naviguant dans le couloir de sortie.

Amram attendait l'heure du rendez-vous que lui avait fixé Karl. Ils devaient se retrouver dans le local électrique du troisième pont, là où ils étaient sûrs de ne rencontrer personne durant cette traversée. Ils avaient largement le temps d'amorcer le système de mise à feu des six bombes embarquées à Dakar et dissimulées par Karl et lui-même durant la traversée jusqu'à Ra'sTannurah.

Karl attendait son complice depuis trois minutes lorsque ce dernier entra dans la pièce climatisée et bourdonnante. Il lui donna les codes d'activation des bombes et lui expliqua comment procéder. Il regarda son compagnon qui suait abondamment malgré la fraîcheur régnante dans les locaux techniques et l'expérience qu'il prétendait avoir dans ce métier de

mercenaire. Karl avait côtoyé suffisamment de vrais soldats pour deviner qu'Amram n'avait pas l'expérience requise. Mais il devait faire avec...

Ils s'étaient répartis la tâche, Amram devant s'occuper de deux des six bombes. Ces dernières étaient fixées aux vannes de vidange des réservoirs de carburant du navire. En explosant, elles déclencheraient un énorme incendie.

Les retardateurs devaient être réglés à 10 minutes, et mis en marche par signal radio par Karl. Le timing était essentiel pour la réussite de la mission. De son côté, Karl devait activer les quatre bombes restantes : deux fixées sur l'arbre de l'hélice bâbord et deux autres placées sur les turbines du même côté.

Karl s'adressa à son acolyte :

– On a le temps. Ne prends aucun risque ! On se retrouve ici dans une heure.

Amram semblait terrifié.

Le but de la mission était de faire exploser le *Pacific Superblue* dans le détroit d'Ormuz en plein milieu du rail.

Ils devaient quitter le navire le plus discrètement possible.

Karl regarda sa montre. Le timing était bon. Il avait, en effet, retardé l'appareillage d'une heure et demi en créant une panne électrique, afin d'arriver au point névralgique à la nuit tombée. Une fois à l'abri, Karl mettrait le feu au monde, en créant un gigantesque embouteillage et fermant cette zone stratégique pour des mois.

L'opération était simple : dans un premier temps, explosion des quatre bombes fixées sur l'arbre et la turbine bâbords. Cela entraînerait un virement du même côté du fait de la poussée de la turbine tribord. Malgré les ordres immédiats de l'officier de quart de mettre *en panne* puis *machine arrière toute*, l'énorme navire virerait du fait de son erre.

Une fois le navire en travers, les autres bombes exploseraient incendiant tout le pétrolier.

Durant la halte technique à Dakkar, trois plongeurs sous-marin avaient aimanté à la coque du *Pacific Superblue* une quarantaine de mines flottantes miniatures, mais tout aussi redoutables que leurs grandes sœurs. Par un simple signal radio, Karl les décrocherait de la coque, essaimant dans le courant du détroit ces bombes à retardement.

*

Pierre retrouva sa fille ainée, au restaurant *Les blouses blanches*, un petit troquet de quartier où les habitués des bureaux environnants et de l'hôpital s'entassaient, à l'heure du déjeuner, pour déguster le seul et unique plat du jour que Bernard, le patron, cuisinait et servait avec sa bonne humeur habituelle. Cette jovialité et les spécialités du terroir français qu'il préparait faisaient sa renommée dans le quartier et remplissaient son restaurant.

Ils s'installèrent à une table où six personnes étaient déjà assises sur des bancs en chêne. Camille était ravie de déjeuner avec son père, et resplendissait de bonne humeur malgré des traits tirés dus aux nombreuses heures qu'elle consacrait à son métier. En regardant son père, elle devina que quelque chose le perturbait.

Elle vida un grand verre d'eau fraîche avant de l'interroger :

- Alors Papa, qu'est-ce qui t'amène dans mon quartier ?
- J'ai quelque chose à te dire d'important. Mais d'abord comment va ton p'tit mari ?
- Séb est en pleine forme ! La boîte marche très fort en ce moment, il a plein de commandes. Maintenant que tu es rassuré sur notre état de santé, Papa, dis-moi ce qui te tracasse.
- Désolé Cami, mais cela risque de gâcher un peu le plaisir de ce déjeuner.

La mimique de sa fille le pressant de continuer, il se lança :

- Sais-tu ce que veut dire le pic de production ou pic pétrolier ?
- Il me semble avoir déjà lu quelque chose là-dessus, lui répondit-elle en tendant le bras pour appeler la serveuse : deux menus avec une demi-gazeuse et un quart de rosé, lança-t-elle en se tournant vers son père d'un air interrogateur, pour le rosé.

Il ne répondit pas à cette question non formulée mais lui tendit trois feuilles sur lesquelles il avait photocopié le fameux article de 2012 et deux autres plus récents, en disant :

- Lis ça, Cami.

Elle s'adossa au mur et commença à lire.

Pierre observait le visage sans expression de sa fille.

Elle lui rendit les feuilles, un peu plus pâle peut-être, ou était-ce son imagination ? Il craignait tant de ne pas réussir à la convaincre.

Elle se resservit un verre d'eau.

Pierre attendait les premières réactions de sa fille qui tardaient à venir.

– Où veux-tu en venir, Papa ?

– Cami, la situation mondiale évolue depuis deux ou trois ans. Il ne se passe pas une semaine sans qu'un attentat ait lieu, des émeutes éclatent de plus en plus souvent, même dans les pays européens. La crise que nous vivons depuis 2013 tout autour de la planète a ruiné de nombreux pays. Il y a de plus en plus de pauvres dans le monde. La situation est explosive. Mais le plus important est que nous n'avons pas de solutions palliatives à notre consommation pétrolière qui ne cesse de croître, alors que la production ne peut que baisser. Tu as lu cet article concernant le pic de production. Force est de constater que l'on en parle de plus en plus aux infos et dans la presse.

Il but une gorgée de vin et reprit :

– Il y a urgence. Cela explique les réunions croissantes du G20 ces derniers temps. Nous courrons à la catastrophe, Camille. Nous devons nous y préparer. Mais pour cela j'ai besoin de toi.

– Papa, tu fais une fixation sur le sujet. Pourquoi penses-tu que tout cela va exploser prochainement ? Je préférerais que tu en parles avec Sébastien. Ce n'est vraiment pas ma tasse de thé ; la géopolitique. Et pourquoi t'adresser à moi ?

– Tu es la seule susceptible de m'écouter sans me prendre pour un vieux con gâteux ! De plus, lorsque je t'aurai expliqué mon projet, qui est déjà bien avancé, tu comprendras mieux mon besoin de t'avoir à mes côtés. Et pour ta première question concernant les crises qui ont eu lieu dans le passé, les gens se sont rués dans les magasins pour y acheter des produits

de base en quantité afin de stocker chez eux. Lorsque cela va arriver et vu l'évolution de la société, les gens vont s'étriper pour passer les uns devant les autres. Il n'y a plus de convenances ou de respect. C'est le chacun pour soi qui prévaut aujourd'hui.

– Mais nous ne sommes pas au bord d'une catastrophe ! Cela se saurait. Les médias en feraient leurs choux gras !

– Justement, leur silence m'inquiète et me fait penser qu'il est urgent d'agir... Nous sommes au bord de la rupture d'approvisionnement ou tout du moins de restrictions drastiques que les gouvernements ont prévu. Les prix vont flamber ! Ce que je crains, Chérie, c'est un acte terroriste provoqué pour des raisons économiques et qui jetterait le monde dans le pire scénario. Ce n'est peut-être pas pour demain, mais il faut être prêts, au cas où.

Leurs plats arrivèrent – une choucroute, cuite et recuite comme il se doit, accompagnée de la charcuterie habituelle.

Ils la dégustèrent, bien que leur appétit en ait prit un coup. Ils débattirent des craintes de Pierre. Il lui était difficile de convaincre sa fille ; ne trouvant pas les propos adéquates. Et puis c'était plus un sentiment de sa part que du concret, même si cela s'appuyait sur des faits réels.

Il sentait qu'il avait quand même ébranlé l'assurance de sa fille.

Il commanda deux cafés à la serveuse qui passait comme une fusée auprès d'eux.

Il baissa le ton, se méfiant de leurs plus proches voisins qui commençaient à s'intéresser à leur conversation :

– Au moindre signe de dégradation de la situation actuelle, tu peux être sûre que la population va se ruer sur les pompes à essence, les hyper-marchés, les magasins en tout genre.

– Comme toujours ! On fera la queue aux pompes. On stockera. Tu as raison sur ce point. Je crois que tu t’es enfermé dans une idée à un seul scénario. Je suis sûre que tu n’en as pas parlé à Maman. Ne tombes pas dans le pessimisme, mon p’tit Papa. Attendons de voir comment cela évolue !

– A chaque fois que l’on a parlé d’une éventuelle pénurie, que ce soit du sucre ou du pétrole, les gens achetaient pour stocker et ils vidaient les magasins en un jour ! Il faut se préparer au moins à cela.

– Tu es à bout d’arguments, tu te répètes. Je vais quand-même en parler à Séb.

– Venez passer le week-end au moulin, nous pourrons en parler tranquillement.

– Cela devrait pouvoir se faire, je t’appelle ce soir pour confirmer.

Alors que Pierre se levait pour aller régler l’addition, Camille lui attrapa le bras et lui demanda :

– Tu ne m’as pas répondu, Maman est au courant de tout cela ?

– Non, pas encore. Je ne voulais pas l’alarmer trop tôt.

Camille se dirigeait vers l’hôpital, songeuse. Son père l’avait malgré tout ébranlée. Il était tellement convaincu ! Et ces articles. Elle ne suivait pas suffisamment l’actualité, son métier l’accaparait totalement en ce moment. En cherchant ses clés dans son sac, elle aperçut les articles que son père avait glissés dans celui-ci, alors qu’ils s’embrassaient pour se dire au revoir.

Papa...!

Détroit d'Ormuz

.

- C'est fait ?
- Ouais, j'ai amorcé les deux bombes.
- Tu n'as rencontré aucune difficulté ?
- Aucune. Tout s'est passé comme prévu. Qu'est-ce qu'on fait maint'nant ?

Amram n'était pas au courant du déroulement exact de l'opération, il devait simplement obéir à Karl et ne poser aucune question.

Karl lui dit d'aller regarder la télévision au mess, puis de dormir en attendant l'heure à laquelle ils devaient se retrouver. Il avait prévu de quitter le navire en sautant du sas de sortie de secours du premier pont à tribord. Dès qu'ils actionneraient l'ouverture de cette porte étanche, une alarme retentirait à la passerelle ; avertissant ainsi l'officier de quart d'une anomalie sur le sas. Dès lors, ils n'auraient que peu de temps pour jeter le radeau de survie à la mer et sauter eux-mêmes. Le navire étant rempli au maximum, la hauteur entre le sas et le niveau de la mer atteignait six mètres, ce qui représentait un saut impressionnant. Karl comptait là-dessus en espérant que l'homme dépêché à cet endroit, ne se douterait pas que quelqu'un ait pu sauter ! De plus, l'obscurité de la nuit sans lune les cacherait à la vue d'éventuels observateurs restés à la passerelle.

Au pire, s'ils étaient repérés, l'officier de quart n'aurait que très peu de temps pour intervenir avant la première explosion.

Le *Pacific Superblue* avançait à allure modérée. Il approchait du passage le plus étroit du détroit. Même à cette heure avancée de la nuit, une file ininterrompue de pétroliers sortant du Golfe croisait ceux, non moins nombreux, qui y entraient, vides.

Les coursives étaient silencieuses. A deux heures du matin, Karl et Amram se retrouvèrent à l'endroit convenu, au deuxième pont pour s'emparer d'un radeau de survie. Ainsi la disparition de ce dernier, loin du sas qu'ils allaient emprunter, passerait inaperçu.

C'était une sorte de malle en plastique d'un mètre de long sur 60 cm de large et pesant 43 kg. Ils le descendirent sans bruit, en peinant sous l'encombrante charge. Karl attacha solidement à la main courante de la coursive, à proximité du sas, le cordon qui permettait de déclencher l'ouverture du radeau. Il vérifia ensuite que sa banane étanche était bien fermée. Il y avait placé un pistolet, la commande radio pour les bombes et son téléphone satellite qui leur permettrait d'être récupérés par une équipe qui les évacuerait en bateau. Il réajusta la bandoulière qui supportait le petit moteur à pulsion d'air qui leur permettrait de s'éloigner rapidement et silencieusement du *Pacific Superblue*. En effet, le radeau n'était pas équipé de système de propulsion. Il leur suffisait de maintenir à la main le moteur dans l'eau pour propulser le bateau pneumatique.

Enfin, il actionna le volant d'ouverture du sas. A peine ce dernier était-il entrouvert qu'une lampe rouge se mit à clignoter au-dessus de la porte, ainsi que sur la console d'alerte de la passerelle. L'officier de quart devait être en train d'ordonner à un des marins présents d'aller voir ce qui se passait. Du fait de la distance qui les séparait, ils avaient entre quatre et cinq minutes devant eux. Ils jetèrent par-dessus bord le radeau de survie qui s'ouvrit avant de

toucher l'eau et sautèrent à sa suite. Amram se hissa à bord en premier, suivi de Karl. Ce dernier démarra le petit moteur, le plongea dans l'eau et ils s'éloignèrent du navire.

La nuit était chaude. Le silence les enveloppait. Ils avançaient rapidement grâce à ce petit bijou de technologie qu'était ce moteur silencieux. Ils étaient à environ deux cents mètres du tanker lorsqu'ils aperçurent une silhouette dans l'ouverture illuminée du sas.

Karl regarda sa montre et la position du navire. *Maintenant*. Deux ans d'attente pour cet instant. Il regarda Amram, qui finalement avait assuré, lui sourit et appuya sur le contacteur n°1 de sa radio. Une impulsion électronique déclencha l'explosion des charges de l'arbre bâbord et de la turbine, sans qu'aucun bruit ne sorte des flans.

Karl vit le navire virer doucement. Il imaginait la panique de l'officier de quart, là-haut à la passerelle, criant ses ordres sans que cela ne change rien. Toutes les tentatives de manœuvre – arrêt, marche arrière toute ou encore virement à tribord, ne purent contrer l'erre du navire. Une telle masse ne pouvait être stoppée en quelques kilomètres, même à allure modérée ! L'officier brancha la sirène d'alarme pour réveiller tout l'équipage, et appela le commandant, mais il savait déjà que le navire courrait à la catastrophe dans ce passage si étroit. Il ordonna à l'officier radio de lancer un *mayday*, répété trois fois comme il se doit, sur le canal 16 - la fréquence internationale de détresse.

« Que se passe-t-il ? » Le commandant venait d'émerger à la passerelle. Soulagé de ne plus être seul à décider, l'officier de quart rendit compte de la situation et des ordres donnés.

Le mercenaire était aux anges. L'immense pétrolier s'engageait en plein travers du détroit et telle une boule de bowling géante, allait jouer au jeu de quilles dans ce goulet.

Il regarda sa montre, laissa l'aiguille du chronomètre atteindre son but fixé et dix minutes après les deux premières explosions, Karl déclencha ce qu'il appelait l'apocalypse.

De sourds grondements ébranlèrent le *Pacific Superblue* avant que ce dernier ne s’embrase. A la troisième impulsion radio de Karl, la quarantaine de mines miniatures qui jetteraient la panique dans les heures à venir, se décrochèrent de la coque où elles avaient été fixées. Elles dériveraient tranquillement et s’éparpilleraient dans le détroit, grâce au courant.

Bien que la vitesse soit réduite dans le passage, les supertankers ne pouvaient manœuvrer facilement dans ce goulet. L’officier de quart du *Hellespont Star* – navire grecque, vit avec horreur le *Pacific Superblue* dévier de sa route à seulement un mille nautique devant lui, alors que les deux navires allaient se croiser. Il entendit le Mayday sur le répéteur radio avec horreur. L’erre de son pétrolier, pourtant moins gros que le *Pacific Superblue*, ne lui permettrait pas d’éviter la collision. Il donna ses ordres au barreur, fit mettre en marche arrière toute et actionna le signal d’alerte collision pour prévenir l’équipage de se conformer aux consignes préétablies.

L’étroitesse des couloirs et la maniabilité réduite de ces deux géants ne permirent pas une fin heureuse de l’incident. Le *Hellespont Star* percuta le côté tribord du *Pacific Superblue* au tiers avant de sa longueur. On entendit un déchirement de tôle, suivi de plusieurs explosions. L’incendie qui ravageait déjà le pétrolier panaméen se répandit sur le navire grec dont les cuves vides exploseraient dans quelques minutes, à cause des vapeurs qu’elles renfermaient.

Karl regardait son *apocalypse* embraser le détroit. Sa mission était une parfaite réussite, d’autant plus que trois autres pétroliers, arrivant des deux côtés, allaient sans aucun doute finir leur route dans le brasier. Mission accomplie.

La petite embarcation s'éclipsa sans que personne ne la remarque dans le désordre ambiant. Il appela l'équipe de récupération qui lui indiqua un azimuth à suivre qui les rapprocherait les uns des autres.

Le monde allait se souvenir de ce jeudi ! Les gouvernements s'efforceraient de minimiser l'impact sur les prix, la distribution et les multiples conséquences. Mais le mal était fait, et le temps jouait à présent en faveur des auteurs de l'attentat du Golfe Persique.

Il leur suffisait de laisser les hommes réagir selon leur habitude depuis la nuit des temps : diplomatie, menaces puis intervention armée.

En position de force, ils se présenteraient alors comme les sauveurs de l'humanité, et dicteraient leur loi au monde.

*

Rentré dès le mercredi soir au moulin, Pierre eut le plaisir de découvrir l'avancée des travaux de la clôture. Francis et Simon avaient bien travaillé.

Le carottage des cent cinquante trous de 10 cm de diamètre et 30 cm de profondeur était terminé, grâce à leur dextérité et à l'engin que Pierre avait loué pour ce travail. Le lendemain, ces trous devraient être remplis de ciment. Ils seraient la base des piquets qui soutiendraient les trois cents mètres de grillage.

Epuisés, les garçons se reposaient dans les transats de la terrasse. Pierre les félicita et pour les remercier de leur effort, les invita au restaurant. A trente kilomètres du moulin, *le Coq*

accrocheur proposait une cuisine traditionnelle qu'il appréciait beaucoup. Pendant que les jeunes se douchaient il appela le restaurant pour réserver trois places.

Certaines des commandes faites sur le Net avaient été livrées durant son absence, et entreposées dans le bâtiment annexe par Francis et Simon.

Ils se posaient sans doute des questions devant la quantité astronomique de papier toilette et autres produits du quotidien. Bien sûr, moins de personnes étrangères au moulin seraient au courant, mieux cela vaudrait, mais Pierre allait devoir leur dévoiler une partie de son plan...C'était incontournable. Et puis, il les appréciait et leur faisait confiance.

Installés au restaurant, non loin de la cheminée où un bon feu crépitait, ils dégustaient un Puligny-Montrachet blanc de 2010 comme apéritif. Les deux lascars étaient de fins connaisseurs et partageaient avec Pierre cette passion du bon vin. L'ambiance était amicale et l'alcool déliant les langues, Francis plaisanta sur le « nombre phénoménal » de livraisons de toutes sortes ces derniers jours. Pierre commença à leur expliquer qu'il craignait une pénurie de produits de première nécessité, du fait de difficultés à venir sur les importations de pétrole brut. Mais manifestement, les deux garçons n'étaient pas sensibles aux tensions économiques et à la politique en général, et ne s'intéressaient pas du tout aux préoccupations de Pierre.

Ils passèrent donc à d'autres sujets plus intéressants aux yeux des jeunots. La soirée fut très agréable.

Simon insista pour offrir à ses amis un digestif. Chacun y alla de sa tournée, et c'est au-delà des limites en vigueur en matière d'alcoolémie, qu'ils reprirent la direction du moulin, prudemment et sans rencontrer quiconque sur la route.

*

Le lendemain matin, alors qu'il prenait son petit déjeuner confortablement installé dans la vaste cuisine, Pierre entendît la nouvelle à la radio :

« Quatre superpétroliers brûlent actuellement dans le détroit d'Ormuz, le passage d'entrée du Golfe Persique. Ils interdisent ainsi toute navigation dans les deux sens. Des explosions ont été entendues cette nuit avant que le premier d'entre eux ne s'embrase .Vous pouvez voir à l'écran les images prises depuis la côte d'Oman par notre correspondant sur place, au petit matin.

Un navire de la marine Saoudienne, qui se portait au secours des rescapés, a été endommagé sérieusement en heurtant ce qui semble être une mine sous-marine. On parle ici d'un acte terroriste de grande ampleur. Les eaux seraient infestées de ces mines. Cela créé la plus grande confusion dans cette partie la plus étroite du passage. Des pétroliers sont actuellement stoppés sur zone, n'osant ni avancer ni reculer, de crainte d'être, à leur tour, touchés par les bombes semi flottantes. Les conséquences économiques et politiques d'une telle attaque au moment où l'on parle d'un pic de production sont incalculables. Ici Michel Desjardins pour LCI.»

Le choc fût terrible pour Pierre ! Il s'affala sur la chaise qu'il venait de quitter car, bien qu'il s'attende à un tel évènement depuis maintenant quatre ans ; entendre ses pires craintes devenir réalité était cauchemardesque !

Il rejeta sa serviette, termina sa tasse de café et alla s'habiller en toute hâte. Il régla les derniers détails des travaux prévus dans la journée avec Francis : un bout de tasseau graissé de vingt centimètres devait être inséré, verticalement, dans chaque trou après que celui-ci ait été rempli

de ciment. La graisse permettrait de retirer facilement le tasseau avant le séchage complet du ciment. Le trou ainsi laissé serait la base de chaque piquet du grillage.

Puis il laissa un message à Camille pour qu'elle l'aide à faire venir tout le monde dès le week-end, au moulin. Il lui demanda d'apporter du matériel médical d'urgence pour faire face à toute situation d'urgence. Les choses s'accéléraient, il ne fallait plus perdre de temps. Il était certain, à présent, que sa fille le soutiendrait et ferait tout son possible pour réunir tout le monde au moulin.

Il termina ses achats sur le Web, et vérifia la liste des « courses ». Tout s'accélérait et il n'était pas prêt !

Il fit plusieurs allers et retours à l'hypermarché pour acheter confitures, conserves diverses et autres produits de consommation courante et d'entretien. Il enrageait car il n'aurait jamais le temps de tout acheter. Pendant ce temps, plusieurs de ses commandes furent livrées et entreposées dans les bâtiments annexes par Francis et Simon.

De ce fait, ils terminèrent tard le remplissage des trous. Pierre les attendait dans le salon en regardant les infos à la télévision.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes ; le détroit était à présent fermé en raison des gigantesques incendies. La crainte de sauter sur une des mines éparpillées empêchait les pompiers et les secours d'approcher. Les Etats-Unis et l'Europe envoyaient des navires de guerre dans la région pour éviter un envenimement de la situation. Des escadres russes et chinoises convergeaient également vers la zone.

Les journaux s'en donnaient à cœur joie, et étalaient à la une des titres tels que : *LE PRIX DU BRUT FLAMBE* ou bien encore : *LES PRIX A LA POMPE S'ENFLAMMENT* et *LA FIN DE LA SUR-CONSUMMATION*.

Déjà, les consommateurs, craignant une restriction des approvisionnements et une augmentation conséquente des prix, formaient des files à perte de vue aux pompes à essence. La vente en jerrican était désormais interdite, et Pierre se félicita d'avoir commencé sa réserve quelques mois auparavant. Il en était à environ 900 litres d'essence et 600 de diesel stockés dans le tunnel. Les grandes surfaces commençaient à être prises d'assaut, également.

Le gouvernement appelait la population à la sagesse et la priait de ne pas céder à la panique. Il affirmait maîtriser la situation et promettait une sortie de crise dans moins d'une semaine.

Pierre téléphona à Hélène. Elle avait entendu les infos mais n'était pas réellement inquiète, étant de nature optimisme. Après s'être assuré qu'elle allait bien et ne risquait rien dans leur quartier, il lui demanda d'appeler Julie, Clara et Jean, leurs trois autres enfants, pour passer le week-end au moulin afin de fêter l'anniversaire du filleul de Jean et ainsi laisser passer l'agitation que la situation actuelle allait entraîner dans les grandes agglomérations. Il insista sur la présence de tous.

Tout le monde devait être arrivé au plus tard samedi matin. Il la prévint qu'il allait lui-même contacter Philippe, le frère d'Hélène, pour les inviter. Il lui dit qu'il l'aimait et qu'elle lui manquait. Il termina sur « Fais attention à toi, chérie. » et raccrocha.

Il appela ensuite son beau-frère, afin de l'inviter, lui et sa famille, ce week-end au moulin pour l'anniversaire de leur fils aîné Sylvain, le filleul de Jean. « Venez dès vendredi soir, vous profiterez ainsi pleinement du week-end ».

Ils ne parlèrent pas des évènements, ce qui soulagea Pierre qui n'avait donc pas à argumenter. Il était heureux que Philippe et Claire soient libres et enthousiastes de venir au moulin. Il laissa ensuite un message sur le portable de Camille, lui demandant de le rappeler.

Hélène, de son côté, sut être persuasive, sauf avec Jean, le cadet de la famille, qui ne pouvait venir que dimanche, ayant « un plan d'enfer avec une super minette ». Il n'y eût rien à faire.

A vingt huit ans, Jean, ébéniste de formation et ne trouvant pas de travail dans sa spécialité après son CAP, travaillait dans une menuiserie industrielle spécialisée dans l'ameublement de magasins. Il se comportait avec les femmes comme lorsqu'il avait vingt ans. C'était apparemment sa seule réelle préoccupation : plaire aux femmes. Ses sœurs et ses parents en étaient affligés. Il ne se formalisait absolument pas des moqueries et réprimandes de ses sœurs. Ses parents, quant à eux, avaient abandonné le combat depuis longtemps. Après tout Jean était adulte.

*

Pierre n'avait toujours pas reçu les vêtements et autres chaussures et bottes commandés le vendredi précédent. Il appela donc la boutique en ligne. La livraison était en cours.

Les serres et clapiers ainsi que le bois de chauffage avaient été livrés la veille. Francis et Simon avaient commencé le montage des clapiers et du poulailler car les animaux devaient être livrés avant midi. Pierre irait les aider dans un moment.

Il savait que les livraisons cesseraient bientôt, faute d'essence et espérait recevoir le maximum de ce qu'il attendait. Il enrageait d'avoir tergiversé et avoir perdu ainsi tant de temps.

Les deux jeunes ne posaient aucune question, mais leurs regards en disaient long sur leurs pensées devant cette débauche d'achat.

Pendant le déjeuner, Pierre avait allumé la télévision pour écouter les dernières infos. Les mines avaient endommagé deux autres navires. L'un d'eux s'était embrasé très rapidement. Le présentateur avait une carte de la région à sa disposition et montra à ses auditeurs la position des navires en détresse.

*

Les pays producteurs de pétrole fermaient leurs frontières les uns après les autres. Ils craignaient des actes terroristes sur leurs propres territoires. La plupart d'entre eux avaient même décrété l'état d'urgence. Les tensions n'avaient jamais été aussi élevées entre l'Iran et l'Arabie Saoudite ; cette dernière accusant l'Iran de ce désastre qui menaçait de fermer le détroit depuis 2012.

Plusieurs navires de guerre de différents pays convergeaient rapidement vers la zone.

Les gouvernements tentaient de minimiser l'importance de la situation auprès de leurs compatriotes pour éviter une grave crise au sein même de leurs frontières. Ils craignaient, en effet, des manifestations dégénérant rapidement en émeutes.

Les garçons commençaient à prendre conscience de ce qui se passait réellement. Mais ne comprenaient pas tout à fait comment un problème si lointain pouvait entraîner les conséquences que Pierre envisageait. Il leur expliqua le plus simplement possible ses craintes d'une catastrophe mondiale imminente :

– Aujourd’hui les énergies fossiles - c'est-à-dire le pétrole, le charbon et le gaz naturel - représentent 80% de la consommation mondiale. Elles ne sont pas renouvelables car une fois que l’on a consommé, on ne peut pas en fabriquer d’autre.

Le pétrole représente 35%, le charbon vingt cinq et le gaz vingt. En ce qui concerne le pétrole, nous arrivons à la fin de l’exploitation des puits connus. Nous allons donc connaître une période de hausse du pétrole nous appauvrissant financièrement davantage. Les recherches sur de nouvelles énergies ont tardé à venir.

Ceci arrive alors que le monde traverse une crise économique importante depuis 2012, ce qui n’arrange rien. Les tensions dans ces cas là sont importantes et peuvent mener à des conflits de frontière pouvant entraîner un embrasement de la situation. Vous me suivez ?

– C’est parfaitement clair ! acquiesça Simon.

– Pour envenimer cette situation, un groupe de terroristes fait sauter des pétroliers dans le Détroit d’Ormuz afin d’en bloquer le passage. Conséquence immédiate : les pays sont au bord du cahot, étranglés par l’arrêt des approvisionnements en pétrole.

– Il n’y a qu’à faire des économies sur notre consommation ! On se chauffe moins, on roule moins et le tour est joué !

– Ce n’est malheureusement pas si simple, Francis. Moins de pétrole veut dire baisse de la production de la plupart des industries. La demande devient incontrôlable. Les entreprises ne pouvant plus produire ou livrer leurs stocks, perdent de l’argent et finissent par licencier. La boucle est bouclée et tout s’accélèrent.

Devant le grand silence de ses interlocuteurs, Pierre continua :

– Je schématise, mais imaginez : vous êtes père de famille, vous avez des enfants à nourrir. Votre femme vous fait une liste de courses indispensables, angoissée en vous demandant ce

que la famille va devenir. Vous lui répondez : « Ne t'inquiète pas, tout va s'arranger ! » et vous partez au supermarché. Là, vous vous apercevez que vous êtes le énième type à vous pointer et c'est le cauchemar ; car il n'y a plus rien à vendre...

Pierre s'interrompt. Il avait simplifié au maximum son explication de la crise, mais il les avait ébranlés ! Son but était atteint. Il savait maintenant comment aborder ce sujet auprès de sa famille ce week-end.

Appréciant beaucoup ces deux jeunes, il les invita, soit à rester au moulin, soit à retourner auprès de leurs familles respectives, le plus tôt possible.

Il avait décidé de ne plus prendre de gants. Après tout il avait eu raison en ce qui concernait les événements et tort d'avoir été si timide dans ses décisions.

Francis après avoir jeté un coup d'œil à son ami et apparemment obtenu son accord tacite, dit à Pierre :

– Je crois qu'il faut qu'on te dise une chose, Pierre... Heu... Simon et moi... Nous sommes ensemble... Nous vivons en couple, quoi ! Alors... Ton invitation... C'est pas évident, tu comprends ?

Pierre ne put cacher sa surprise, mais se reprit très vite :

– Excusez ma réaction, je ne m'en doutais pas du tout. Cela ne me gêne absolument pas et ça ne change rien à ma proposition. Je pense qu'il en sera de même pour tous les membres de ma famille. Ils arrivent entre vendredi soir et samedi. En tous les cas, je vous remercie de m'avoir dit la vérité.

Il rajouta en souriant:

– Et moi... avec mon exemple de père de famille qui va faire ses courses..!

Ils rirent tous les trois. Pierre se leva, prétextant aller chercher les fruits, il voulait leur laisser le temps de réfléchir et de pouvoir parler entre eux.

– Qu’est-ce que t’en penses ? demanda Simon à son ami.

– J’aime bien Pierre, ça me tente. Même si ses idées sur la situation semblent un peu déjantées, on a rien à perdre. Et puis c’est plutôt agréable de vivre ici.

– Tout dépend comment il imagine la suite !

– Il suffit d’y mettre nos conditions. On lui demande de nous laisser vivre ensemble. Tu serais d’accord dans ce cas ?

– On serait mieux installés ici que dans notre appart. Qu’est-ce qu’on fait pour ton boulot et le studio ? Sinon moi aussi je l’aime bien. Et puis il a besoin de nous. Pour une fois que quelqu’un nous accepte tels qu’on est ! Je suis d’accord.

– On lui dit qu’on est d’accord pour vivre ici, mais que je dois partir travailler lundi, à moins que la crise s’aggrave. Pour l’appart, on pourra toujours le rendre plus tard.

Pierre avait pris son temps, il revenait de la cuisine avec la corbeille de fruits. Il s’enquit de leur décision en s’asseyant.

– Merci Pierre, nous acceptons avec plaisir ta proposition et nous t’en sommes reconnaissants. Nous aimons le moulin et nous vous apprécions beaucoup, toi et ta famille.

Nous saurons nous rendre utiles. Tu ne le regretteras pas. Juste une chose : il faut que j'aille travailler lundi si la crise ne s'aggrave pas.

– Pas de soucis, Francis. Je suis sûr que tout le monde y trouvera son intérêt. Alors c'est entendu ! Cependant... On ne pourra pas proposer à vos familles de venir, vous en êtes bien conscients ?

– Ne t'inquiète pas pour cela, il y a longtemps que nos familles nous ont reniés et oubliés ! Comment tu vois les choses ... je veux dire ... en ce qui concerne notre installation ?

– Je suis désolé pour vos relations avec vos proches. Donc c'est d'accord. Je vous propose que vous vous installiez dans la chambre du meunier. Je pense que cela vous conviendra parfaitement et j'ai besoin que quelqu'un demeure dans cette partie du moulin.

Les deux jeunes se regardèrent, étonnés.

– La chambre du meunier... C'est quoi ? demanda Simon.

– Venez, je vais vous montrer. Je pense que vous allez aimer. On débarrassera la table plus tard.

Pierre se leva et se dirigea vers la salle de la roue.

Suivi de ses deux jeunes amis, il grimpa l'escalier qui desservait le grenier, au fond duquel, adossée à la tour, se trouvait la fameuse chambre du meunier.

C'était une belle pièce de six mètres sur cinq, éclairée par deux chiens-assis, dont l'un servait à l'époque, de monte-charge pour les sacs de blé livrés par bateau à fond plat.

Une salle de bain/WC attenante avait été construite récemment, dans l'intention d'installer une vraie chambre dans cette pièce.

Les jeunes furent tout de suite emballés par leur nouvelle chambre qui était bien plus spacieuse que leur studio en ville. Ils remercièrent Pierre. Simon voulut savoir :

– Pourquoi ce nom : chambre du meunier ?

Pierre leur expliqua, ainsi que le système de la cloche pour réveillon le meunier. Il précisa qu'à son avis cette chambre devait être beaucoup plus petite à l'époque. Il continua :

– Il me reste pas mal de choses à faire cet après midi, je ne peux pas vous accompagner, mais vous irez acheter des meubles pour vous installer confortablement. Je vais vous donner une liste de courses à faire en plus, et de l'argent pour payer tout ça. Ah, en parlant d'argent, à partir de maintenant, si vous êtes d'accord, je vous considère comme résidents du moulin, nourris et logés comme tout le monde. Je vous règle ce que je vous dois pour les travaux déjà effectués, et ensuite, il ne sera plus question de salaire. D'accord ? Cela est valable jusqu'à la fin de la crise.

– D'accord. Merci pour ton offre et pour tout cela, dit Francis en montrant la pièce en un geste circulaire.

Avant de s'en aller, Pierre ajouta :

– J'attends dès cet après midi les premiers membres de ma famille. Vous connaissez la plupart d'entre eux. Prévenez-moi lorsque vous serez de retour, je viendrai vous aider à monter vos achats au premier.

Prenez le camion, ce sera plus facile. S'il n'y a pas trop de monde, faites le plein au supermarché. Passez chez vous pour prendre des affaires, on ne sait pas combien de temps tout cela va durer... A tout à l'heure les gars.

Pierre redescendit en les laissant seuls dans leur nouvelle demeure. Il fallait qu'ils prennent leurs marques et qu'ils digèrent tout ce qu'ils venaient d'entendre.

*

Alors qu'ils cahotaient sur la petite route qui descendait vers la nationale, les deux jeunes, tout heureux de rester au moulin pour un temps, discutaient à bâton rompu sur cette opportunité que leur donnait Pierre. Ils ne croyaient pas vraiment à ses prévisions apocalyptiques, mais son discours les avait malgré tout alarmés.

La route serpentait et lorsqu'ils aperçurent la nationale, ils furent étonnés d'y voir autant de circulation. D'habitude, le vendredi à cette heure-ci, elle était plutôt dégagée. On ne pouvait pas parler d'embouteillage, bien sûr, mais ils mirent quelques instants à passer le stop, tout de même. Jamais ils n'avaient vu autant de voitures sur cette route !

Après avoir acheté les meubles chez un brocanteur que Pierre leur avait recommandé et qui était manifestement pressé de partir ; acceptant leur contre-offre sans rechigner pour l'achat d'une vieille armoire limousine et d'un lit non moins ancien, ils arrivèrent sur le parking de l'hyper et ne trouvèrent pas de place libre !

Alors qu'ils tournaient pour pouvoir se garer, ils assistèrent, ébahis, à une sévère algarade entre deux automobilistes. Cela n'arrivait jamais dans le coin, d'habitude.

Plus loin, une femme sortant avec un caddie du magasin, se fît bousculer par deux hommes qui lui volèrent plusieurs choses avant de renverser le caddie et se sauver en courant.

Francis se tourna vers Simon et vit la même surprise chez son compagnon. Il se rappela l'exemple de Pierre : le père de famille qui va faire ses courses. Craignant pour les meubles sur le plateau du camion, Francis resta au volant pendant que Simon se dirigeait vers le magasin. Deux minutes plus tard, il ressortait et pressant le pas, il rejoignit Francis.

– Démarre ! Il n'y a plus rien et c'est le bordel à l'intérieur. Les gens paniquent !

Francis mit le contact, passa la première et se dirigea vers la station service de l'hyper. Simon avait branché la radio. Ils comprirent ce qui se passait en entendant un speaker dire :

« ... l'Italie vient de décréter l'état d'urgence. La vente de carburants y est désormais restreinte et il est conseillé à la population de rentrer chez elle. Il semblerait que plusieurs émeutes aient actuellement lieu dans certaines grandes villes, telles que Rome et encore Naples, selon nos sources sur place.

En France, Henri LEPORTE, le porte parole du gouvernement vient de faire une déclaration selon laquelle la France n'a pas les mêmes préoccupations que notre voisin, l'Italie. Il appelle la population à la modération ; assurant que la sortie de crise est une question de deux ou trois jours... »

– Regarde !

Francis avait arrêté le camion. Ils n'écoutaient plus la radio, l'actualité se déroulait devant eux. Ce qu'ils voyaient était inimaginable : deux clients se battaient pour prendre le pistolet d'une pompe libre. Trois jeunes sortaient en courant de la boutique où ils venaient de voler

quelque chose. On sentait chez les automobilistes qui faisaient la queue de l'impatience et même de la crainte. Cela était bizarre et malsain.

L'employé, visiblement excédé, sortit de la boutique et annonça en criant qu'il fermait car il n'y avait plus d'essence. Quelques clients qui attendaient patiemment leur tour s'en prirent à lui. L'employé, n'ayant pas envie de se faire taper dessus, tourna les talons et abandonna la station sans se poser d'autres questions.

Ils en avaient assez vu, et craignant pour leur propre sécurité, démarrèrent. Ils passèrent chez eux où Simon enfouit rapidement les affaires qu'ils souhaitaient emmener au moulin, pendant que Francis restait au volant pour surveiller le camion.

Ils mirent trois fois plus de temps que d'habitude pour atteindre la route du moulin ;un nombre impressionnant de véhicules encombrant la route nationale.

Une voiture était garée dans la cour. Ils arrêterent le camion au plus près de la porte de service du moulin, pour décharger leurs achats. Pierre sortit avec un jeune couple et leur présenta sa fille Julie et son compagnon, Vincent.

Ils aidèrent Francis et Simon à monter au premier étage les meubles et les installer. Ils s'apprécièrent immédiatement les uns les autres, au grand soulagement de Pierre. Tout en bricolant, les deux amis racontèrent leur périple. Ils étaient surtout scandalisés par la rapidité avec laquelle les gens s'énervaient.

– Souvenez-vous de notre père de famille qui a promis à sa femme de rapporter tout ce qu'il fallait, leur rappela Pierre.

– On s'en ai souvenu, crois-moi !

– C’était facile à deviner. En 2013, lors des crues, la police avait dû sécuriser contre le pillage organisé des quartiers entiers qui avaient été évacués.

Devant le regard interrogateur de Julie, il lui dit simplement :

– Je vous en parlerai tout à l’heure.

Alors que son père les précédait pour redescendre, Julie ralentit le pas et se tourna vers Vincent, lui chuchota :

– T’as-vu, c’est bizarre, il n’y a qu’un seul lit...

– Hum... Vincent semblait avoir compris plus vite qu’elle.

*

Dix huit heures sonnaient lorsque deux autres voitures arrivèrent. La femme de Pierre, Hélène était accompagnée de Clara, la plus jeune de leurs enfants. Elles s’étaient relayées au volant depuis Paris, ne s’arrêtant qu’une fois pour prendre un café et aller aux toilettes. Elles n’avaient pas fait le plein d’essence vu la file interminable aux pompes.

Elles descendirent de l’auto, aidé par Pierre qui embrassa sa femme puis sa fille.

Camille et Sébastien sortaient de leur cabriolet dont la capote était déchirée sur le côté gauche. Sébastien, visiblement très énervé, sortit les bagages, embrassa rapidement ses beaux-parents et entra dans la cuisine sans plus regarder sa voiture.

- Que s’est-il passé ? demanda Pierre en serrant sa fille dans ses bras.
- Une bande de jeunes types nous ont attaqués à un rond-point où l’on était obligés de rouler doucement à cause d’une voiture qui été renversée ! J’ai eu la peur de ma vie, Papa !
- Qu’est-ce qu’ils voulaient ?
- Je ne sais pas. Ils nous ont traité de tous les noms. Quand ils ont compris que Séb ne s’arrêterait pas, l’un d’eux a découpé la capote avec un couteau, lorsque l’on est passé à côté de lui.
- Allez, viens rentrons. Vous êtes en sécurité, à présent.
- Tu avais raison, Papa, j’aurais dû t’écouter.
- Il faut toujours prendre en compte ce que disent les sages, dit-il en souriant.

Il entraîna sa fille vers la tour d’habitation du moulin. C’était un bâtisse imposante : un carré de douze mètres de côté et quatre étages qui dominaient les environs. Les murs étaient percés de fenêtres cintrées à meneaux, chacune munie de solides volets intérieurs en bois.

Un perron de quatre marches donnait accès au rez-de-chaussée par une double porte en bois épais qui s’ouvrait directement sur le salon. La pièce était séparée de la salle à manger par un assemblage d’arcatures et d’un porche à claire-voie provenant d’une église qui avait été détruite après la seconde guerre mondiale. Pierre avait acheté cet assemblage à un antiquaire qui n’espérait plus trouver d’acheteur depuis longtemps pour ces vieux blocs de pierre.

Cela donnait au lieu une certaine solennité, baigné d’une lumière chaleureuse diffusée par une série de quatre fenêtres cintrées sur chacun des murs de la tour. La vue sur la campagne environnante était saisissante.

Les murs en pierre, la cheminée du salon de belle taille et les hauts plafonds lambrissés en vieux chêne, y ajoutaient une convivialité et une ambiance particulières.

La salle à manger accueillait une énorme table massive où trente convives pouvaient y « ripailler », selon le terme qu’aimait utiliser Pierre.

A droite de l’entrée, dans l’angle, se trouvait l’escalier qui desservait les étages supérieurs et le sous-sol. Les quatre étages abritaient les chambres : au premier : une chambre, une salle de bain et WC desservis par un couloir, et une suite – chambre, bureau et salle de bain. Les autres étages étaient construits différemment : trois chambres à gauche du couloir traversant la tour de part en part et à droite un WC et deux salles de bain.

Vincent avait vingt sept ans. Passionné de photographie, il travaillait en Free-lance et vendait ses œuvres aux agences de com. Il était connu pour ses « visages du monde ». Apprécié pour son art particulier, ses revenus lui permettaient de sillonner le monde à la recherche d’un visage, d’un regard ou d’un sourire.

Fou amoureux de Julie, il était malheureux de ne pas pouvoir l’emmener avec lui, partout. Très communicatif, il s’entendait particulièrement bien avec Sébastien et Pierre. Beaucoup de photos prises sur le domaine et encadrées soigneusement par Pierre, ornaient les murs des couloirs des chambres et de l’escalier.

Pour l’heure, il servait des rafraîchissements aux nouveaux arrivants. Tout le monde écoutait le récit de leurs voyages mouvementés. Ils entendirent une nouvelle voiture stopper près de l’entrée.

Philippe, le frère d’Hélène, sa femme Claire et leurs enfants Sylvain et Thierry venaient d’arriver, complétant le groupe que Pierre avait prévu de « retrancher » au moulin.

Il ne manquait plus que Jean. Son père espérait qu’il ne tarderait pas à les rejoindre. Décidément, son fils ne faisait jamais ce que l’on attendait de lui !

Le salon s'anima, rempli des récits plus ou moins « chauds » des trajets de chacun. Au bout d'un moment, Pierre leva la main et prît la parole :

– S'il vous plaît !... Je vous propose de monter vos affaires avant le dîner. Les « *Phil-Claire* » and *Co* prendront les chambres du quatrième comme d'habitude. Pour info, Francis et Simon sont installés dans la chambre du meunier.

L'escalier avala la joyeuse bande, toute heureuse de se retrouver et passer un bon moment, comme d'habitude, dans cette maison que tout le monde appréciait.

La répartition des chambres avait été faite depuis longtemps, ainsi:

- Hélène et Pierre se réservaient le premier étage.
- Au second, Clara et Jean dans leurs chambres respectives.
- Camille et Sébastien ainsi que Julie et Vincent se partageaient le troisième.
- Philippe, Claire et leurs enfants utilisaient les chambres d'amis du quatrième, et enfin, Francis et Simon dans la chambre du meunier.

*

Le portable de Pierre sonna. Jean lui annonça son arrivée pour le soir même ou dans la nuit car les nouvelles n'étaient pas bonnes et il ne se sentait plus en sécurité en ville. Pierre lui demanda d'être prudent. Il raccrocha.

Ca y est. On y est ! Pensa-t-il, non sans un énorme frisson dans le dos. Il se préparait à cela depuis longtemps, mais le fait d'être à la veille de ce qu'aucun de leur contemporain n'avait jamais vécu, Pierre eût soudain peur de ce à quoi ils allaient devoir faire face durant les prochains jours. Une sueur froide trempa sa chemise, il sentit le besoin de s'asseoir. Il était persuadé d'avoir pris la bonne décision, mais ses prévisions étaient-elles justes ? Ce dont il craignait le plus, c'était qu'ils soient balayés en quelques jours par la folie humaine, malgré leurs armes et leur isolement.

Il entendit Hélène qui redescendait. Il se releva et essayant de faire bonne figure, il sourit à sa femme. Mais elle le connaissait trop bien et lui demanda :

- Ca ne va pas Chéri ?
- Si, ça va aller, ne t'inquiète pas.
- Tu viens m'aider à préparer le dîner ?
- Allons-y.

Il lui prit la main et ils passèrent à la cuisine.

- Rôti, pâtes et salade. Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle.
- Parfait. Je vais préparer le rôti. Ah ! Jean a appelé, il arrivera dans la soirée ou dans la nuit.
- Oh ! Je suis soulagée, je me faisais tellement de soucis !
- Chérie, tu as entendu les dernières nouvelles à la radio ?
- Oui. Il semble que tu aies vu juste. Je serai complètement rassurée quand Jean sera là.
- Oui, moi aussi. C'est la raison pour laquelle tout le monde est ici, Chérie. Je pense que nous allons devoir y rester le temps que tout cela se tasse.

- Mais ils ont tous certainement des choses à faire à Paris lundi. Ils ne seront jamais d'accord ! D'ailleurs j'ai moi-même rendez-vous chez le coiffeur.
- On va en parler tous ensemble ce soir.

Pierre se fit la réflexion que ça n'allait pas être si simple de convaincre tout le monde. Sébastien, le mari de Camille, entra dans la cuisine et demanda ce qu'il pouvait faire pour aider. « On va commencer par mettre la table, si tu veux bien, Séb. » Hélène lui passa un plateau sur lequel elle avait posé quatorze serviettes.

Bel homme d'un mètre quatre vingt cinq, Sébastien avait 37 ans et était marié à Camille depuis deux ans. PDG d'une entreprise spécialisée en domotique, il avait équipé le moulin d'un système qui permettait à son beau-père d'allumer ou d'éteindre le chauffage depuis leur appartement de Paris, mais aussi de gérer l'alarme et bien d'autres choses encore.

C'était un homme agréable, intelligent et qui s'entendait bien avec sa belle famille. Il acceptait volontiers de venir passer un week-end au moulin, malgré le fait qu'il n'aimait pas trop la campagne. Camille l'avait emmené une ou deux fois en ballade à cheval à travers la forêt, mais n'avait pas insisté devant le peu d'enthousiasme de son mari. Elle s'était résignée à faire ses promenades équestres seule ou parfois accompagnée de Catherine, la propriétaire du club d'équitation où elle était inscrite.

Ils ouvrirent le long buffet où l'on rangeait la vaisselle, et commencèrent à mettre la table pour quatorze personnes. Ils étaient un peu plus nombreux que la moyenne des week-ends passés au moulin, sauf à de rares occasions, telles que fêtes particulières ou vacances.

Francis et Simon les rejoignirent et les aidèrent. Sylvain, quinze ans, le fils aîné de Philippe et Claire arriva dans la salle à manger. Timide de nature, il cachait ce handicap par une allure

bougonne, sauf avec son parrain, Jean, qu'il adorait et admirait, enviant ses aventures sentimentales et sa facilité de communication. Très grand pour son âge, il mesurait un mètre quatre vingt, il portait des lunettes et repoussait une mèche rebelle qui lui retombait sur le front à tout instant. Son sport favori était le tennis, et sa passion : les échecs.

Sylvain savait se rendre utile et aidait volontiers sa mère aux tâches ménagères. N'appréciant pas vraiment la campagne, lui non plus, il préférait passer des heures devant sa console de jeu, son ordinateur ou bien encore un échiquier. Il s'approcha de Simon et lui tendit la main :

– Salut, je m'appelle Sylvain, et toi c'est... Simon, c'est ça ?

– Oui. Viens, on va aller chercher à boire. Pierre ? Veux-tu que nous remontions des boissons de la cave ?

– Euh... D'accord, je vous fais confiance pour bien choisir. Merci Simon.

Pierre avait hésité car il ne souhaitait pas dévoiler les aménagements récents du sous-sol, tant qu'il ne leur aurait pas parlé. Ce qu'il se promettait de faire dès ce soir, après le repas. Mais Simon avait participé au rangement de la cave et savait déjà ce que renfermait le sous-sol.

Il briefa Sylvain à leur retour, lui demandant de garder pour lui ce qu'il avait vu en bas, pour le moment.

Le dîner fût animé. Julie la troisième des enfants de Pierre et d'Hélène, était en grande forme et riait des dernières aventures de sa sœur, Clara.

Agée de vingt quatre ans, les yeux pétillants de malice, les cheveux raides à l'inverse de ses sœurs, Julie suivait des études de cuisine. Son rêve était d'ouvrir un restaurant branché dans la capitale. Accro aux émissions à la mode sur la cuisine, elle espérait y participer un jour ou l'autre, sûre que lorsque le monde de la gastronomie la découvrirait, il ne pourrait plus se passer d'elle.

Garçon manqué, elle aimait la vitesse, la moto et tous les sports que la plupart des femmes n'appréciaient pas vraiment. Malgré cela, elle était très féminine.

Amoureuse de Vincent, elle venait d'emménager avec lui et respirait le bonheur.

Clara, quant à elle, était la petite dernière et avait 20 ans. Chevelure bouclée et abondante, elle s'habillait plus classique que ses sœurs au même âge. Etudiante en Droit, elle souhaitait devenir juge d'instruction.

Très impliquée dans ses études, elle y consacrait une grande partie de son temps.

Assez secrète, elle parlait rarement de ses « petits amis », du moins à ses parents. Ses sœurs arrivaient toujours à lui tirer quelques informations, malgré tout.

*

A cent quinze kilomètres de cette ambiance bon enfant, Jean roulait prudemment car beaucoup de voitures abandonnées encombraient les routes. Il était effaré du nombre de gens à pied, seuls ou en bande. Il ne se sentait pas du tout en sécurité.

Il roulait sur une départementale et suivait une camionnette depuis cinq minutes. Il laissait entre eux deux cents mètres afin de rester maître de son véhicule, juste au cas où.

Il vit la camionnette virer brusquement à gauche sur une route perpendiculaire. Il aperçut alors, devant lui, une voiture en travers bloquant le passage. Elle était sur le toit, en feu.

Il ralentit et regarda à gauche, là où le véhicule avait tourné. Ce dernier était arrêté au milieu de la chaussée à une centaine de mètres, entouré d'une dizaine d'individus armés de bâtons et de barres de fer.

Il ne pouvait aller nulle part ! Il avait deux solutions, soit rebrousser chemin, mais cela lui ferait un énorme détour, soit forcer le passage au milieu de la bande.

Il devait vite prendre une décision.

Il tourna à gauche et accéléra d'un coup. Il atteignait les soixante kilomètres à l'heure en abordant les assaillants de la camionnette. En serrant les dents, il klaxonna et vit les types se pousser, craignant de se faire percuter.

En même temps qu'il entendit le choc, sa fenêtre éclata en mille morceaux et il ressentit une grosse douleur à la tête. Il enfonça la pédale de l'accélérateur à moitié conscient de ce qu'il faisait.

*

Pierre éleva la voix pour se faire entendre :

– S'il vous plaît...Je vous propose de débarrasser la table, puis de nous retrouver tous ici, juste après. J'ai à vous parler de choses importantes.

Personne ne rechigna. Ils se levèrent et débarrassèrent. Tout le monde se retrouva donc une demi-heure plus tard autour de la table.

Pierre s'assit en bout afin de voir et d'être vu de tous, regarda sa montre et leur dit :

– C'est l'heure des infos. Nous allons peut-être avoir de meilleures nouvelles. En tous les cas cela nous permettra d'avoir une idée de la situation actuelle.

Il avait ouvert les deux grands panneaux de bois sculptés, anciennement les portes d'une grande armoire, qui cachaient un écran plat de belles dimensions. Il tendit le bras, appuya sur la télécommande et ils regardèrent, effarés les terribles images. Un journaliste, la tête enveloppée d'une espèce de pansement sanguinolent fait de chiffons, était à l'écran, et commentait ce qu'ils apercevaient, lui et son cameraman, quelques étages plus bas, dans la rue.

« ...nous sommes actuellement retranchés sur les toits de l'hôtel Ambassadeur, place de la Bourse. Les bandes d'individus que vous apercevez dans la rue, ressemblent aux dizaines d'autres bandes qui se forment spontanément dans les rues de la ville. Elles attaquent et pillent toute personne qu'elles croisent. Ces bandes n'hésitent pas à se servir d'armes telles que pistolets et même des pistolets mitrailleurs, d'après ce que nous avons entendu tout à l'heure. Nous avons vu il y a dix minutes trois policiers se faire a..... »

Un staccato interrompît le journaliste, qui reprit :

« Vous venez d'entendre le bruit d'une mitraillette ! Je disais : trois policiers ont été abattus sous nos yeux à la tombée du jour. Selon une de nos sources sur place, que nous avons eu au téléphone, l'armée serait en train de se positionner autour de l'Elysées et de plusieurs ministères.

Le Président pourrait décréter... » Des fracas d'armes à feu couvrirent la voix du journaliste, pourtant caché à plusieurs mètres du sol.

Courageusement, il ajouta :

« Je vous disais qu'il est probable que le Président décrète rapidement la Loi Martiale et un couvre feu pour endiguer ces atrocités, impensables hier encore. La situation a évolué à une rapidité incroyable ces deux derniers jours. Il semblerait que ce soit des bandes

organisées venues des cités des banlieues proches qui soient à l'origine de cet embrasement. C'est du moins l'explication qu'à fournit le Ministre de l'Intérieur. Nous sommes passé de pillages que les autorités connaissent bien dans des cas similaires, à une quasi guerre civile, puisque beaucoup d'individus se sont armés et n'hésitent pas à tirer.»

Pierre changea de chaîne, et toutes celles qui émettaient encore, montraient le même carnage, dans tout le pays. Sur LCI, le commentateur affirmait que le Gouvernement était en train de mettre en place des camps de refuge pour les personnes qui le souhaitaient, où ces derniers pourraient trouver nourriture et hébergement sous des tentes de l'armée. Ces camps seraient gardés 24 heures sur 24 par l'armée et clos de barbelés. Selon les mêmes sources, la Loi Martiale pourrait être décrétée dans les prochaines heures. Un autre journaliste évoquait le pillage et le saccage de magasins mais aussi de propriétés privées, du fait du manque de déploiement de la police.

Les images étaient de moins en moins bonnes ;les cameramen ayant de plus en plus de mal à filmer. Ils ne pourraient continuer longtemps. Pierre jugea qu'ils en avaient vu assez pour comprendre la situation.

Il éteignit l'appareil et laissa le silence s'installer. Tous avaient du mal à croire ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Pierre reprit la parole:

– Cela fait suite à ce qui s'est passé dans le détroit d'Ormuz, il y a quelques jours. Et ce n'est que le début des conséquences, au niveau mondial, de cette attaque.

Il se leva et dit à la cantonade, tout en regardant Camille :

– Les choses s’accélérent, et cela va beaucoup plus vite que je le pensais ! Il est temps de vous expliquer pourquoi je vous ai demandé de venir ici. Qui connaît le terme de *pic de production* ou *pic pétrolier* ?

Deux ou trois mains se levèrent. Il continua :

– Voici l’article dont je vais vous parler.

Il passa trois exemplaires de chaque côté de la table et continua :

– Cet article date de mars 2012. Veuillez bien à ne pas l’abîmer, car à partir d’aujourd’hui, il nous faut vivre en économisant toutes sortes de choses, en commençant par le papier. Mais nous en reparlerons.

Pierre avait voulu, par cette réplique, sensibiliser les uns et les autres au fait qu’à partir de cet instant, ils allaient devoir vivre différemment. Il continua :

– Pour résumer : l’augmentation importante de la production et de la consommation de pétrole appauvrissent la Terre. Les réserves de pétrole étant limitées, leur exploitation plafonne avant de stagner puis décroître. Il a été admis en 2012 que le pic d’exploitation mondial avait été atteint quelques années plus tôt. Selon ces études on ne pourra pas éviter la baisse de production, et cela devrait arriver entre maintenant et 2020.

Il est écrit dans cet article que les fondements de la démocratie et de la paix pourraient à ce moment être menacés.

Il leva le pouce en disant « Un » et poursuivit : la démocratie à cause des conséquences directes d’un manque de pétrole survenant trop rapidement, les gouvernements seront

obligés de durcir leur politique intérieure (Loi Martiale – état d’urgence) On passe sous une autorité plus despotique que démocratique et « Deux » la paix : les tensions entre pays peuvent dégénérer en conflits armés, voire en guerre mondiale.

Nous sommes face à un péril réel de la cohésion sociale et du fonctionnement de la société. Nous venons de voir aux infos les conséquences immédiates de ces événements sur la population.

Clara jeta un regard à ses sœurs, avec une mimique, du genre *Mais qu’est-ce qu’il raconte ? Papa dit n’importe quoi !* Mais elle ne reçut aucun signe en retour de ces dernières. Simplement un certain scepticisme affiché chez Julie, quant à Camille, elle avait l’air de se souvenir de quelque chose qui la perturbait. Clara ne pouvait deviner que sa sœur aînée était en effet troublée par ce qu’elle avait vu aux infos, et sur la route. Son père ne délirait pas, finalement.

Pierre se rassit, et laissa à tout le monde le temps de digérer ses paroles. Un grand silence les entourait. Il poursuivit :

- Les événements du Golfe ne font qu’accélérer l’échéance. De plus, le sentiment d’urgence qui en découle pousse, comme nous venons de le voir, les gens à s’entretuer, d’abord pour une goutte d’essence, puis pour leur propre survie, car nous allons vite manquer de vivres. Cela nous paraît irréel, n’empêche que plusieurs études de spécialistes, tels que sociologues et psychiatres, avaient prédit ces mêmes réactions.
- Pourquoi ? Ce ne sont pas les vivres qui sont en cause, c’est le pétrole ! Thierry était atterré. Il avait la même réaction qu’avait eue Francis, quelques heures plus tôt.

C’est Philippe, son père, qui répondit :

– Parce que les gouvernements vont rationner ou arrêter l’approvisionnement de l’essence et ceci va entraîner une hausse extraordinaire des prix. Les consommateurs le savent et se ruent vers les magasins qui devront rapidement fermer ne pouvant plus être livrés. Je suis prêt à parier que nos dirigeants vont décréter l’état d’urgence dès aujourd’hui. Il faut endiguer cette folie du stockage irresponsable.

Pierre ajouta :

– Certains d’entre vous ont été, en venant au moulin, en contact avec des bandes. Elles sont aujourd’hui mal préparées, mais dans quelques jours, elles deviendront dangereuses, très dangereuses, car armées et composées des plus agressifs.

– Mais que cherchent-elles ? demanda Julie.

– J’imagine qu’il y a, aujourd’hui, des raisons bien différentes telles que le simple pillage devant le peu de policiers dans les rues, l’amusement, la peur de manquer et la nécessité. Mais demain, c’est le manque de vivres qui les poussera dans les rues. Ces bandes seront composées de gens comme vous et moi, qui sortiront pour faire vivre leurs familles.

– Comment vois-tu les choses, Papounet ? continua Julie.

– Nous sommes en sécurité au moulin, mais nous devons y aménager certaines choses pour cela. C’est la raison pour laquelle je vous ai fait venir ici. Nous avons sans doute quelques jours devant nous avant que les bandes, ne trouvant plus rien en ville, se ruent sur la campagne où les agriculteurs vont devenir des cibles de choix ! J’ai le sentiment que nous allons devoir nous défendre nous-mêmes. Considérons que nous sommes en guerre.

– A moins que l’armée n’intervienne !

Philippe avait parlé fort pour être entendu malgré le déchainement de réactions diverses qu'avait provoqué le terme de « guerre ».

Il s'était levé, et se tourna vers ses enfants, avec un sourire aux lèvres. Sa remarque fut accueillie par un silence pesant.

– Nous l'espérons tous, Philippe, j'ai moi-même des rendez-vous importants la semaine prochaine à Paris. Attendons de voir l'évolution des choses. Nous aurons des nouvelles fraîches demain. Cela dit, je pense que Pierre a raison, l'armée sera vite débordée. Sans compter les désertions et autres défections. Les militaires vont devoir faire face à une situation de guerre civile. Leurs familles seront, comme tout le monde, en danger. Si tu étais militaire, tu tirerais sur la foule en te demandant si ceux que tu aimes s'y trouvent ?

Sébastien venait de résumer ce que tous pensaient. Mais Philippe ne voulait pas en rester là :

– Tu dramatises un peu, là. Si j'ai bien compris Pierre, tu nous proposes de vivre retranchés dans ton moulin jusqu'à la Saint Glinglin !?

Hochement de tête de Pierre.

– Avant de prendre une décision aussi importante, il faut attendre demain. Nous téléphonerons les uns et les autres, à nos contacts à Paris. On verra ce qu'il en est !

– Bien sûr, Philippe, c'est ce que nous devons faire.

Mais le ton de Pierre en disait long sur ses pensées. Il ne souhaitait pas entrer en conflit avec son beau-frère, qu'il appréciait malgré son franc-parler et ses remarques parfois désagréables. Il poursuivit :

– Pour en revenir à ce que je disais, j'ai longuement réfléchi à l'organisation de notre retranchement, au cas où, bien sûr, dit-il en regardant Philippe. Demain matin je vous montrerai les stocks, les installations déjà faites et je vous parlerai de celles que nous devons mettre en œuvre rapidement.

Le niveau sonore était à son comble, chacun avançant sa théorie ou ses craintes. Clara attira l'attention de son père et lui cria d'une voix pleine d'appréhension :

– Où est Jean, Papa ?

– Il est sur la route, il ne devrait plus tarder. Il m'a dit tout à l'heure au téléphone qu'il pensait être là d'ici demain matin.

Hélène était irritée contre son mari. Il réagissait trop vite en voyant le mal partout, comme d'habitude ! Il était incorrigible, et n'imaginait pas un instant avoir tort ! En ce qui la concernait, elle était sûre que tout reprendrait son cours dans moins d'une semaine. Mais elle n'exprima pas ses pensées à haute voix, elle attendrait d'être en tête à tête avec son mari pour essayer de lui faire entendre raison.

Chacun d'eux voyait les choses à sa manière. C'est ce qui les avait toujours différenciés depuis leur mariage, sans pour autant affecter leur amour. Pierre avait tendance à se méfier des

inconnus, alors que sa femme ne distinguait pas le mauvais côté des gens ou l'ignorait volontairement.

Elle voyait le monde à son image, elle qui était toujours prête à aider les moins chanceux, à pardonner et partager, en bonne chrétienne. Elle était d'ailleurs très appréciée de Louis – le curé du village voisin, pour ces qualités.

A Paris, Hélène était bénévole auprès d'une association qui s'occupait de personnes dans le besoin.

A cinquante cinq ans, Hélène était encore très jolie et dynamique. Elle était naturellement accueillante, aimait la lecture, le jardinage et la déco. C'était en grande partie grâce à elle que le moulin, austère par nature, était devenu une maison conviviale et agréable à vivre.

*

Une grosse pierre, lancée par l'un des agresseurs, avait cassé la vitre avant gauche, et atteint Jean à la tête, heureusement pas assez fort pour l'assommer, mais suffisamment pour le blesser. Etourdi, il appuya à fond sur l'accélérateur, et entendit plus qu'il ne vit un corps percuter l'avant de sa voiture.

Le bruit effrayant le ramena à la réalité. Le corps venait de retomber sur son pare-brise et rebondir sur le côté, mais il continua sur sa lancée. Il était passé !

Putain, je l'ai tué !

C'était un véritable cauchemar ! Il eût soudain envie de vomir, mais il se concentra sur sa conduite et recentra la voiture sur la route.

Et puis il perçut un coup de feu et un grand bruit le fit sursauter lorsque la vitre arrière éclata.

Il sentit une brûlure à l'oreille droite avant de voir le pare-brise se morceler.

Des dizaines de morceaux de verre lui entaillèrent le visage, mais il continua en accélérant à fond. Jean tremblait de tout son corps. Jamais, de toute sa vie, il n'avait eu aussi peur !

Concentré sur sa conduite, il ne sentait pas le sang couler de sa blessure à l'oreille. Juste une vague sensation de chaud dans son cou.

Il lui fallut plus de quinze minutes pour se calmer et ralentir. Il jeta un regard dans le rétroviseur pour voir si personne n'essayait de le rattraper. Son reflet l'effraya. Son visage était plein d'égratignures et saignait à plusieurs endroits. Après cet incident, il ne rencontra plus personne sur la route. Il lui restait une cinquantaine de kilomètres à parcourir.

*

A 22h00, Il arriva au moulin, exténué. Il était à bout de nerfs mais se sentit enfin en sécurité dans la propriété familiale. Son visage était boursoufflé, crasseux et plein de sang séché.

Il sortit de la voiture et Hélène, Julie et Clara, déjà dehors pour l'accueillir, restèrent pétrifiées devant son allure : du sang avait coulé sur son épaule et imbibé tout le haut de sa chemise. Son visage était méconnaissable. Julie appela Camille qui arriva en courant au ton alarmant de sa sœur, suivie des autres.

D'un coup d'œil elle comprit qu'il n'était pas grièvement blessé. Elle l'examina rapidement et le prit par la main pour l'emmener à l'intérieur. Elle demanda à Julie de venir l'aider à soigner leur frère.

– Oh mon Dieu, Jean ! Que t'est-il arrivé ? Hélène était à la limite de la panique de voir son fils dans cet état.

Camille la rassura :

– Ne t'inquiète pas Maman, ce ne sont que des blessures superficielles, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Il est juste un peu choqué. Il aura besoin d'un bon dîner, Maman. Vous pourriez lui préparer quelque chose pendant que je l'examine ?

Pierre lui dit de le suivre jusqu'à « l'infirmerie ». Ils descendirent, aidés de Julie. Jean était encore sous le choc et épuisé.

Camille, en entrant dans la pièce, ouvrit grand les yeux, impressionnée par les aménagements : une table de consultation, des étagères vitrées remplies de médicaments, pansements et autres produits divers. Elle était contente d'avoir pensé à amener du matériel avec elle : médicaments, instruments chirurgicaux, pansements, etc. Avec ce que son père avait réussi à emmagasiner ici, elle pourrait faire face à n'importe quelle situation d'urgence !

Pierre lui sourit et en dirigeant vers la porte, lui lança :

– Avec le matériel que tu as sans apporté, je pense que cela nous permettra de faire face à pas mal de choses. A tout à l'heure les enfants.

Il ferma la porte et remonta, sachant son fils entre de bonnes mains.

Après avoir reçu les soins de sa sœur, Jean était encore sous le coup d'être passé si près de la mort ; la balle avait touché et découpé la partie haute du lobe de son oreille ! Il en garderait une belle cicatrice.

Après être remontés, Jean était attablé dans la salle à manger, enturbanné d'un pansement impressionnant et entouré de tout le monde. Tout en dévorant son repas, il commença le récit de ses aventures. La consternation se lisait sur les visages. La tournure des événements était très inquiétante de par sa rapidité et son envergure.

Ils débattirent longuement sur le sujet et regardèrent les dernières nouvelles à la télévision, ils décidèrent d'aller se coucher, la journée les ayant tous épuisés. Pierre, Sébastien et Vincent firent le tour des différentes pièces pour fermer les volets et verrous de toutes les issues. Francis et Simon s'occupèrent, quant à eux, de vérifier les issues du moulin proprement dit et des dépendances. Puis ils montèrent dans le grenier pour se coucher dans leur nouvelle chambre. Simon se tourna vers son ami et lui dit :

- On a eu du nez d'accepter la proposition de Pierre !
- C'est surtout lui qui a eu du nez. On serait où, maintenant, sans lui ? Tu as vu les images à la télé !
- Oui c'est terrible. Ça fiche la trouille.

Ils finirent d'aménager la pièce, tout en parlant des dernières nouvelles et de l'opportunité que Pierre leur avait offerte.

Pendant ce temps et alors qu'ils se préparaient pour la nuit, Pierre annonça à Hélène qu'il avait l'intention de rendre visite au Maire du village pour essayer d'avoir des informations plus fiables qu'à la radio.

*

Il se réveilla au chant du coq, le nouveau « réveil » du moulin. Il s'éclipsa de la chambre pour ne pas réveiller sa femme.

Il ouvrit les volets de la cuisine, et le soleil inonda la pièce. La campagne était aussi paisible et belle que d'habitude. Les méandres de la rivière et son doux bruit apaisant lui redonnèrent espoir.

Il se demanda un instant s'ils n'avaient pas rêvé les événements de la veille... Il se versa du café et s'assit pour réfléchir à leur situation. Durant la période de préparation, son esprit était concentré sur la manière de mettre en œuvre tout cela, maintenant qu'ils étaient plongés dans l'inconnu, une terrible angoisse le tenaillait.

Il espérait apprendre beaucoup de choses auprès de Christophe - le Maire. Agé de cinquante deux ans et ancien militaire, il vivait seul dans une jolie petite maison, égayée de géraniums aux fenêtres, en plein milieu du village.

Pierre et Christophe s'appréciaient beaucoup. Il aurait ainsi des nouvelles toutes fraîches par un élu.

Lorsqu'il revint, près de deux heures plus tard, les femmes mettaient la table pour le petit déjeuner, tandis que les hommes étaient devant la télévision à écouter les dernières nouvelles. Il entra dans la cuisine. Les femmes bavardaient entre elles :

- J’ai rêvé ou j’ai bien entendu un coq tout près ce matin ? s’étonnait Julie.
- Oui moi aussi, je l’ai entendu. Jean avait mauvaise mine. Avachi sur une chaise, on voyait qu’il n’était pas au mieux de sa forme. Il se servait un verre d’eau pour avaler deux cachets d’aspirine.
- En tous les cas, je me demande d’où il venait, car nous sommes trop loin de la ferme la plus proche et jamais nous n’avons entendu de coq depuis que nous avons acheté le moulin. Ah, Chéri ! Alors ? demanda Hélène en souriant à son mari.
- En ce qui concerne le coq, il fait partie des nouveautés et des aménagements dont je vous ai parlés hier soir.
- La Loi Martiale est décrétée, il y a eu trop de dérapages, Vincent venait d’entrer dans la cuisine. Il se servit une tasse de café.
- Oui, Christophe le Maire du village, me l’a confirmé. De plus, un couvre-feu a été décrété : toute circulation est interdite après 18h00, et interdiction de sortir à pied après 20h00.
- C’est la première fois que cela arrive en France ! s’exclama Hélène.
- On en a parlé hier soir, chérie. Personne d’entre nous n’a connu cela, il faut remonter à l’occupation allemande.
- Ça veut dire qu’on ne peut pas sortir du moulin quand on veut ? demanda Thierry
- Cela ne pose pas de problème dans le secteur puisque le Maire et le Commandant de gendarmerie me connaissent. Ils m’ont dit que nous n’étions pas concernés. Cela a été mis en place pour mieux gérer les villes.

Philippe, énervé, coupa la parole à son beau-frère :

- J’ai essayé d’avoir des amis au téléphone ce matin, sans y parvenir. Il est même parfois impossible d’obtenir la tonalité.
- Le Gouvernement a décidé de fermer les liaisons satellitaires par mesure de sécurité. On vient de l’apprendre à la télé. Il paraît même que nous allons avoir plusieurs coupures d’électricité pour économiser l’énergie, annonça Sébastien en pénétrant dans la cuisine.
- Bon, nous partons après le petit déjeuner et rentrons avant qu’il ne soit trop tard !
- Philippe, c’est de la folie ! La situation a encore évoluée depuis hier. Souviens-toi de ce qu’il m’est arrivé !
- Merci Jean pour ton conseil, mais nous prendrons un autre itinéraire.
- Philippe, ne fais pas prendre de risques inutiles à ta famille. Restez avec nous au moulin, et voyons ce qu’il va se passer dans les prochaines heures.
- Pierre a raison. Ecoute ton beau-frère ! De toutes les façons, les enfants et moi, nous ne bougerons pas d’ici.

Claire, avait dit cela d’un ton sans réplique. Issue d’un milieu rural, elle avait quarante cinq ans, et bien qu’elle soit naturellement plutôt douce, elle savait prendre des décisions et s’y tenir. Elle conclut :

- Nous attendons ici en sécurité, et on voit la tournure que prennent les évènements.

Philippe ne releva pas, mais il n’avait manifestement pas dit son dernier mot. Pierre profita des quelques secondes de silence qui suivirent pour changer de sujet:

- Bon, tout le monde a déjeuné. Je vais vous montrer les aménagements qui ont été faits.

Ils le suivirent et se retrouvèrent au pied de l'escalier dans le sous-sol. Le souterrain avait bien changé depuis sa découverte. Le couloir avait été repeint couleur pêche et le système électrique restauré et modernisé.

La première pièce à droite était devenue l'armurerie. Pierre prit un trousseau de clés dans sa poche, et ouvrit la porte. La pièce était pourvue de racks muraux où les différentes armes étaient rangées. Des meubles spécialement conçus pour les boîtes de balles, grenades et obus étaient plaqués le long du mur du fond. Au milieu trônait une table entourée de bancs. Pierre expliqua la provenance des armes.

A part les jeunes qui s'émerveillaient à la vue de ces armes de guerre, un lourd silence de désapprobation emplissait la pièce. Pierre préféra abrégé et les invita à continuer la visite.

Il leur fit découvrir l'infirmerie, installée en face. Là, tout le monde fut très impressionné.

Les deux pièces suivantes étaient équipées de longues étagères de deux mètres cinquante de haut, installées dos à dos et formant des rangées. Y était stockées toutes sortes de produits alimentaires : conserves, pâtes, riz, déshydratés, céréales, épices, confitures, etc.

Venaient ensuite le stock de piles, pelles, pièces de rechanges et outils divers, mais aussi des tubes de dentifrice, champoing, savon, lessive et les 4800 rouleaux de papier toilette, etc.

Enfin, on trouvait dans la sixième pièce tout l'habillement : chaussettes, gants, chaussures chaudes, bottes, sous-vêtements de quatre tailles différentes. La petite geôle qui prenait un des angles de la pièce avait été conservée, au cas où. Elle serait appelée plus tard la *prison* par le groupe.

Puis la cave à vin enfermait, quant à elle, une quantité impressionnante de bouteilles et containers, des plus grands crus au vin de table sans prétention et alcools. On y trouvait également toutes sortes de boissons – sodas, eau, mais aussi huile alimentaire en tout genre.

Hélène et ses enfants étaient ébahis ; Pierre avait réussi à aménager et stocker tout cela sans que personne ne le sache !

Pour finir, il leur montra l'entrée du tunnel, leur expliquant comment avait été conçue la sortie et où elle se trouvait géographiquement.

– Pourquoi t'as construit ce tunnel, Pierre ? demanda Thierry.

– Je l'ai trouvé comme cela. Je l'ai juste fait nettoyer et consolider, et l'ai gardé tel qu'il était. La porte dérobée a été restaurée afin de pouvoir sortir du moulin sans être vu. On ne sait jamais.

– Tu nous montreras ?

– Oui bien sûr.

– Et le coq ? insista Julie.

– Suivez le guide, dit-il en souriant.

Ils remontèrent puis traversèrent la salle de la roue et l'atelier pour sortir dans la partie que Pierre appelait l'île. C'était un lopin de terre formant une vague cercle de 500 m de diamètre, enserré entre la rivière et le bief – la canal d'alimentation en eau du moulin. Le clapier, le poulailler et les deux serres y avaient été montés. Thierry fut très intéressé par la quinzaine de lapins et une vingtaine de poules sans oublier le coq qu'ils avaient entendu au petit matin.

Ils se retrouvèrent, ensuite, dans la salle à manger.

Pierre commença par ces propos :

– Vu la tournure si rapide des évènements, la crise que nous allons traverser est sans commune mesure avec ce que nous connaissons. On ne sait pas quand et comment cela va finir.

– Qui a voulu ça ?

– Il y a pas mal de possibilités, Sylvain, difficile à deviner. Même Christophe et Serge, le gendarme du village, l'ignorent. Cela peut être un pays producteur de pétrole qui veut s'enrichir encore plus, des terroristes rêvant d'avoir le monde à leurs bottes, ou bien les russes, les chinois ou encore les iraniens ! Il y a tellement de possibilités et de causes envisageables... Il poursuivit : seul l'avenir nous dira comment se terminera cette guerre, car c'est bien d'une guerre dont on parle. Notre souci, ici au moulin, est de survivre le plus longtemps possible par nos propres moyens. Nous devons apprendre à nous défendre nous-mêmes, car on ne pourra pas compter sur la police pour venir nous aider. Nous devons mettre de côté notre éducation judéo-chrétienne qui nous interdit toute violence car nous serons peut-être obligés de nous servir de nos armes pour défendre notre peau !

Il essayait peu à peu d'introduire dans leurs esprits, cette notion nouvelle de ce qui allait devenir leur vie dans les jours à venir.

– En ce qui me concerne je l'ai déjà compris, croyez-moi ! Jean se leva, et regarda ses compagnons un à un, et d'un ton déterminé il continua : je ne laisserai personne s'approcher de notre maison.

Pierre approuva :

– Voilà comment nous devons réagir. Je sais qu’il va falloir un certain temps avant que tout le monde soit prêt pour cela, mais dites-vous que si on en arrive là, la survie du groupe dépend de chacun d’entre nous !

– Justement, comment avons-nous pu en arriver là ? s’étonna Hélène.

– Parce que c’est la nature de l’homme, répondit Claire. Nous l’avons oublié car voici plus de soixante dix ans que nous n’avons pas connu de guerre. Nous nous sommes endormis sur nos lauriers, gavés de gadgets électroniques, de confort, de fric.

Ça c’est le côté militant de Claire qui ressort, pensa Philippe. Malgré les arguments avancés par son beau-frère, il refusait d’admettre que l’avenir était aussi sombre. Il s’exclama :

– Je ne crois à ces conneries. Les autorités de chaque pays vont réagir, et la crise va vite être enrayée ! Je vais rentrer à Paris aujourd’hui. Je suis sûr que la circulation est en passe de revenir à la normale, si ce n’est déjà fait ! Il doit y avoir un maximum de flics dehors pour faire respecter la Loi !

– Tu cours à la catastrophe, Philippe ! Jean explosait devant l’entêtement de son oncle, il continua : ta famille a besoin de toi ici, vivant, pas mort bêtement au bord d’une route !!!

– Jean, tu n’as pas eu de chance, et je comprends que tu aies eu peur, mais vous me remercirez d’avoir vu les choses autrement. Je crois que Pierre a réussi à vous entraîner dans son délire.

Ce dernier allait contre-attaquer, mais Claire fut plus rapide :

– Philippe, pour tes enfants et pour moi, je t’en prie, reste ici !

– Non chérie. Vous me remercirez, crois-moi. Je pars maintenant, et je vous appelle dès que....

Il s'interrompit devant la bêtise qu'il allait sortir ; se rappelant que les portables ne fonctionnaient plus. Il se leva et quitta la pièce, suivi de sa femme, de ses enfants et d'Hélène.

Bon ça ne va pas être facile de convaincre ma p'tite femme, après cet éclat, pensa Pierre.

Après leur départ, il réaffirma son autorité sur le groupe :

– Nous allons vite le revoir, ne vous inquiétez pas, je pense qu'il ne pourra pas aller bien loin. Bref... Nous devons nous organiser, planifier les tâches et responsabilités de chacun. Pour une bonne gestion du domaine, je veux que les grandes décisions soient prises par nous tous réunis. Appelons ça le Conseil. Je vous propose de commencer dès aujourd'hui.

Il sourit. Il avait réussi à convaincre quasiment tout le monde.

*

Hélène revint, accompagnée de ses neveux et de leur mère. Le départ précipité de son frère l'énervait. Elle ne comprenait pas pourquoi il s'entêtait à ce point. Et son mari qui n'avait même pas essayé d'arranger les choses... Ils pourraient tous reprendre la route au cours de la semaine ! Elle s'assit à une place libre entre Julie et Sébastien. Claire et ses fils prirent place en bout de table. Pierre leur sourit et résuma :

– Je disais donc que chacun d'entre nous, à partir de maintenant, doit se considérer comme partie intégrante du groupe que nous formons au moulin. J'insiste, car cela est important

pour notre avenir à tous. Nous allons gérer le domaine ensemble. Pour cela nous tiendrons un Conseil, où tout le monde pourra intervenir. Les grandes orientations ou décisions seront prises au vote. Qu'en dites-vous ?

Chacun voulut parler au même moment, il s'ensuivit un brouhaha incroyable. Pierre était aux anges ; il avait suscité l'intérêt général, et de ce fait validé son projet, même si beaucoup de discussions s'ensuivraient. *Et nous voilà baignés dans la politique !* pensa-t-il en jouissant de la naissance du « groupe » du moulin.

Il leva une main et attendit que l'assemblée s'apaise avant de reprendre :

– Nous pourrons tous exprimer nos idées, nos attentes ou encore notre désaccord. Je vois que certains d'entre vous restent en retrait : Francis, Simon, Sylvain et Thierry, notamment. Quand je dis tout le monde, c'est vous aussi.

Avant de passer au premier vote du Conseil, je me propose comme *Responsable de la sécurité* car je connais parfaitement la propriété et les aménagements qui ont déjà été faits.

Hochements de têtes.

– Pour les votes, nous oublierons l'abstention qui fait perdre du temps et qui ne sert à rien.

Si tout le monde est d'accord ! Mais il n'attendit pas leur acquiescement et poursuivit :

– Passons au premier vote du Conseil : pour la gestion du moulin par le Conseil : qui est contre ? ... Qui est pour ?

Toutes les mains s'élevèrent.

– Pour ma nomination comme responsable de la sécurité : qui est contre ?... Qui est pour ?

Encore une fois toutes les mains se levèrent.

– Le Conseil est donc créé et sera représenté par toutes les personnes vivant au moulin.

Thierry leva la main, tout intimidé par la solennité de l'instant. Il vivait des choses importantes depuis leur arrivée et le fait que les adultes acceptent son vote l'étonnait plus encore. A l'invitation de Pierre, il parla :

– J'n'ai pas rêvé, moi aussi j'ai le droit de voter ?!

– Oui, Thierry, tu viens de le faire, répondit Pierre en souriant.

Tout le monde riait autour de la table. Thierry avait, sans le vouloir, déridé l'ambiance lourde de cette matinée.

*

A midi, le premier Conseil était clos. Les décisions prises concernaient l'organisation de tous les jours. Les tâches et responsabilités avaient été âprement discutées, et finalement, arrêtées ainsi :

Cuisine

Julie, Claire

Culture maraîchère

Claire,

Culture du blé	Claire, Pierre
Gestion du stock des consommables	Hélène
Etablissement des menus	Hélène, Claire
Elevage (basse-cour)	Sylvain, Thierry
Chasse	Pierre, Francis, Simon
Cours de tir	Francis
Travaux d'entretien	Jean, Simon, Clara
Surveillance et entretien de la clôture extérieure	Sébastien, Sylvain
Gestion du bois de chauffage et bricolage	Vincent, Jean
Meunerie et boulangerie	Pierre, Clara
Gestion des stocks des non-consommables	Vincent
Gestion de la « clinique » et de la pharmacie	Camille
Sécurité du domaine	Pierre, Camille et Sébastien
Gestion des tours de garde	Philippe et Pierre
Armurerie : nettoyage et entretien des armes et	
Gestion du stock d'armes et munitions	Philippe
Gestion des cours d'eau et vérification	
des diverses parties techniques du moulin	Sylvain, Clara
Coordination et tenue des diverses	
Astreintes et le suivi du calendrier de l'année	Julie, Thierry

Les pièces de stockage seraient fermées à clé ; ces dernières étant détenues par les responsables : Pierre et Philippe pour l'armurerie, Claire et Hélène pour la nourriture, Vincent

pour les non-consommables, Camille pour l'infirmierie et le stock de médicaments, et enfin Sébastien pour la cave à vin et alcools. Les doubles étant enfermés dans le coffre de la chambre de Pierre.

Il avait été décidé que Francis, le plus doué pour le tir à la carabine, assurerait les cours à ses compagnons.

Tous les volets devaient être fermés à la tombée du jour. Jean devant vérifier les dépendances, Francis et Simon le moulin, Sylvain et Thierry la partie habitation.

Il n'avait pas été arrêté une nouvelle date pour un prochain Conseil ; celui-ci se réunissant sur simple demande de l'un d'eux.

Ils sortirent du salon. Vincent, se tournant vers Julie et lui chuchota :

- Ton père s'est bien débrouillé, dis-donc. On a l'impression d'avoir pris plein de décisions tous ensembles, sauf que c'est lui qui les a toutes proposées. Filou le Papounet...
- Pas du tout, je dirais que c'est de la diplomatie, mon chéri, lui répondit-elle avec un sourire canaille.
- Il est très fort.

Pierre était aux anges. Jamais il n'aurait espéré une adhésion si rapide de la plupart d'entre eux. Même s'il sentait que Sébastien, Clara et Hélène avaient un peu de mal à accepter son point de vue, l'adhésion quasi générale aux décisions du Conseil augurait une bonne cohésion au groupe.

La mise en place du grillage de l'enceinte avait été confiée à Vincent, Simon, Sylvain et son frère Thierry. Ils devaient s'y mettre dès la fin du déjeuner, sous la surveillance de Francis qui serait armé. Pendant ce temps, Sébastien, Jean, Julie et Clara devaient s'atteler à la conception et l'élaboration d'une alarme manuelle pour les veilleurs. Il avait en effet décidé de commencer le soir même les tours de garde pour protéger le poulailler et les clapiers d'éventuels pillers. Les veilles seraient donc assurées en binôme ainsi : 20h00/00h00 – 00h00/04h00 – 04h00/08h00, sur la terrasse de la tour.

La journée passa très vite pour tout le monde. La mise en place du grillage n'était pas terminée à l'heure du couvre-feu imposé au moulin par le Conseil, soit 19h00. Ils devraient s'y remettre le lendemain matin.

L'équipe de Sébastien présenta, non sans fierté, leur création. Ils avaient accroché dans la cage d'escalier entre le premier et le second étage, la cloche du moulin, celle qui servait, à l'époque, à réveiller le meunier lorsque la trémie était vide. Elle était longtemps restée accrochée à l'extérieur, à la porte d'entrée.

Cette dernière était reliée, par une corde et un système de poulies à la terrasse. Le veilleur pouvait ainsi donner l'alerte, de jour comme de nuit, sans avoir à quitter son poste. A la demande de Sébastien, Clara monta et actionna la cloche. Tout le monde applaudit l'ingénieux système.

Pierre demanda à Vincent de l'aider à préparer l'apéritif. Il souhaitait fêter l'anniversaire de Sylvain et leur première soirée en tant que « groupe ». Camille et Claire, selon le calendrier des astreintes mis en place par Julie et Thierry, s'occupaient du dîner.

Elles faisaient mijoter depuis trois heures une daube, accompagnée d'un énorme plat de coquillettes.

Claire avait prévu de cuire ainsi une grande partie de la viande achetée par Pierre, craignant une coupure d'électricité dans les jours à venir, et par conséquent la perte des produits congelés. Il fallait donc mettre en bocaux tout ce que l'on pouvait sauver. Elles avaient donc passé, toutes les deux, une bonne partie de la journée devant les fourneaux.

Vincent et Hélène mettaient le couvert et débarrassaient la table, ensuite. La routine s'installait au moulin. Malgré l'inquiétude de Claire et de ses enfants concernant l'absence de Philippe, la soirée se passa agréablement.

Les deux premiers veilleurs – Pierre et Julie – ne montèrent sur la terrasse qu'à 22h00, à titre exceptionnel. Tout le monde était d'accord : c'était exceptionnel ! Ils seraient relayés par Sébastien et Francis à 00h00, puis Simon et Clara finiraient cette première garde.

La terrasse était immense. Elle formait un mirador confortable et sécurisé, puisque le pourtour était crénelé d'origine.

*

Philippe de son côté n'était pas allé bien loin ; l'accès aux routes principales et autoroutes étant fermé par des barrages de militaires. Il avait donc décidé de rouler sur les routes secondaires. Sa voiture était passée en réserve d'essence, ce qui l'angoissait beaucoup ; toutes les stations services qu'il avait croisées étant fermées.

Au bout d'une trentaine de kilomètres, il dut faire demi-tour devant l'impossibilité de trouver de l'essence. Le retour lui prit deux fois plus de temps, car il avait dû faire un énorme détour à cause d'un arbre abattu, couché en travers de la route.

Depuis une demi heure, une envie d'uriner le titillait. Ne pouvant plus attendre, il se gara sur le parking d'une station service fermée. Alors qu'il s'apprêtait à descendre de voiture, trois hommes sortirent d'une camionnette proche et se ruèrent vers lui. Il eut juste le temps de refermer sa portière, de s'enfuir en marche arrière et faire demi-tour plusieurs centaines de mètres plus loin.

Il se maudit tout au long du retour de ne pas avoir écouté sa femme et les autres. Il se résigna enfin à accepter la réalité. C'est comme s'ils étaient en guerre. Son beau-frère n'était pas devenu fou. Il se promit de s'excuser auprès de lui et de le remercier.

Il tomba sur un barrage de militaires à la sortie d'un virage. Il stoppa juste avant une herse qui traversait la route. Sa portière s'ouvrit en grand et il fût extrait de sa voiture, puis plaqué sur le capot sans ménagement.

Voyant la panique sur le visage de Philippe et à qui il avait à faire, l'officier s'adressa à lui moins rudement qu'il n'en avait eu l'intention au départ :

– Ne savez-vous pas qu'un couvre-feu national a été instauré, Monsieur?

– Si ! Mais je rentrais chez moi et n'ai pas fait attention à l'heure, Monsieur l'officier. Je suis désolé !

– C'est une erreur grave car nous sommes sous la Loi Martiale, Monsieur. Je peux vous mettre aux arrêts !

– Je vous en prie, laissez-moi repartir ! Il faut que je rentre, ma famille va s'inquiéter ! J'ai été attaqué par des hommes armés.

– Je ne peux pas vous laisser partir. Nous allons vous conduire à notre PC où vous passerez la nuit en cellule. L'officier en charge du secteur décidera de votre sort.

Deux militaires l'encadrèrent et le firent monter dans un Sherpa 2, tandis que deux autres s'occupaient de sa voiture. Arrivé au PC, ils l'enfermèrent dans une cellule, après l'avoir fouillé et lui avoir confisqué tout ce qu'il avait en poche, ainsi que ses lacets et sa ceinture. Ses affaires personnelles – téléphone portable, portefeuille, clés - furent déposées sur le bureau du capitaine. Philippe se maudissait. Quelle journée !

*

A la relève de minuit, Sébastien informa Pierre qu'il n'y avait plus d'électricité nulle part. Ce dernier s'en était aperçu dans l'escalier ; la lueur provenant des éclairages publics du village n'étant plus visible. Leur veille ayant été très calme, ils en avaient profité pour bavarder. Ils avaient abordé la situation mondiale actuelle, bien sûr, mais surtout les projets de Julie et Vincent qui envisageaient de se marier.

Laissant Sébastien et Francis s'installer pour leur tour de veille, ils descendirent et se dirigèrent vers la salle de la roue pour enclencher les générateurs afin de produire eux-mêmes l'électricité dont ils auraient besoin, pour l'éclairage.

Ils déconnectèrent l'arrivée d'électricité publique, vérifièrent que le système du moulin fonctionnait et allèrent se coucher.

*

L'aube pointait. Clara contemplait le paysage qui reprenait forme avec la venue du soleil. Elle adorait cette heure où la nature s'ébroue, où les couleurs reprennent leur place et se mêlent pour former ce tableau unique. La rivière scintillait à travers les arbres, une légère brume emplissait le creux des vallons.

Le coq chanta à ce moment, déchirant le silence qui était encore plus profond que d'habitude. Il y avait toujours les bruits des oiseaux, de la rivière, de la brise dans les feuillages, mais plus du tout ce bruit de fond que l'on entendait avant, ce léger ronronnement des moteurs des tracteurs et des autos.

Simon vint se placer à côté d'elle et regarda le paysage qu'elle contemplait :

- C'est beau.
- J'ai toujours adoré la vue que nous avons d'ici.
- Il y a longtemps que vous avez le moulin ?
- Une dizaine d'années.
- On s'y sent bien. C'est beau, vous êtes sympas, la maison est ravissante et le paysage merveilleux.
- J'aime bien comment tu dis cela. Et toi, comment as-tu connu Papa ?
- Par Christophe, le Maire du village. C'est un ami. Un vrai ami. Il nous a beaucoup aidé, Francis et moi. On aime bien ton père, c'est un type bien. Il nous a proposé de nous installer au moulin, le temps que passe la crise. J'ai beaucoup d'admiration pour lui. Il a su dès le premier jour, réinstaurer la normalité au moulin. Il a imposé des tâches qui nous permettent de ne pas sombrer dans la déprime.
- Oui, c'est vrai. Quand je pense qu'il a mis tout cela au point tout seul ! Il savait bien que personne ne le croirait ! Et Francis, il y a longtemps que tu le connais ?

- Si tu veux tout savoir, cela fait trois ans que nous nous connaissons, et un an et demi que nous vivons ensemble. Cela a fait scandale dans nos villages respectifs, quand on a annoncé que nous avions l'intention de nous marier. Je ne sais si tu imagines... On ne voit plus nos parents, ni personne de nos familles, d'ailleurs. Seuls Christophe et ton père nous ont acceptés, sans hésiter.
- T'inquiète pas, ici personne ne vous le reprochera, la famille est cool !
- Oui je sais Clara. C'est vrai, vous êtes cools. N'empêche que j'en connais certains qui ne sont pas spécialement contents de nous savoir sous le même toit.
- Là, tu m'étonnes. Dis-moi à qui tu penses.
- Laisse tomber, ce n'est pas important.
- Allez viens, allons déjeuner, il est huit heures et j'ai faim !

*

C'est seulement vers 10h30 que Philippe débarqua. Il fut accueilli avec soulagement. Son retour mit tout le monde de bonne humeur. Tous écoutèrent le récit de ses aventures avec attention. Ils manquaient cruellement de nouvelles. Puis chacun s'attela à ses tâches respectives de la journée.

Pierre et Clara étaient dans la cuisine depuis 8 heures du matin. Ils se lançaient dans leur première fabrication de pain.

Ils avaient décidé d'en préparer cinq kilos. Tous les ingrédients étaient réunis : farine, eau à bonne température, du sel et de la levure de boulanger. Pierre avait décidé de se passer de levain car trop compliqué à faire. Il avait donc acheté de la levure en quantité.

Il fallait respecter plusieurs étapes ; toutes importantes pour la qualité du pain qui allait sortir du four. Pierre avait longuement lu différents ouvrages et articles recueillis sur internet. Ils se mirent au travail avec entrain.

Une fois la cuisson commencée, ils eurent la visite des uns et des autres, alléchés par l'odeur caractéristique. Les deux « boulangers » s'en amusaient et étaient tout heureux de ce chaleureux accueil que l'on faisait à leur labeur. Ils espéraient que le pain serait aussi bon que la bonne odeur qu'il dégageait.

Camille et Hélène, d'astreinte à la cuisine, avaient décidé de préparer un plat en sauce, pour faire honneur à cette première fournée et en profiter au maximum.

L'électricité fabriquée au moulin ne pouvant alimenter qu'un seul frigo, il fallait donc consommer en priorité la viande fraîche, et stériliser le surplus en bocaux. Claire avait bien avancé dans cette tâche et en fut remerciée.

Une blanquette mijotait donc. Les effluves qui sortaient de la cuisine ce matin là donnaient faim à tout le monde et à midi, la table était dressée, et le salon était rempli d'impatients.

Pierre avait ouvert quatre bonnes bouteilles, prélevées dans la réserve « grands crus ». La blanquette était succulente et le pain était bon, mais quand même améliorable selon les « boulangers ».

Au milieu de l'angoisse des récents événements, chacun apprécia grandement de ces quelques heures de convivialité et de chaleur. Cela leur permit d'oublier un peu leurs craintes des jours à venir.

Chapitre 4

Printemps 2015

Cela faisait un mois que le monde était plongé dans cette crise que personne n'avait vu venir. La plupart des gouvernements avaient beaucoup de mal à affirmer leur autorité au sein de leur propre pays. Le gros de leurs armées était occupé à des milliers de kilomètres, dans un conflit qui allait s'éterniser. Les forces de l'ordre ne pouvaient faire face à une telle vague d'insoumission de la part de la population. Il était dangereux de sortir dans les rues qui étaient aux mains de malfaiteurs en tout genre.

Il n'y avait plus de réseaux téléphoniques ni d'électricité. Des attaques de bandes errantes contre des habitants, regroupés entre voisins pour sauver leurs familles et leurs biens, avaient lieu tous les jours. Les rues étaient encombrées de cadavres et de déchets de toute sorte. A la nuit tombée, les gens se barricadaient dans leurs maisons ; tremblant de crainte qu'une bande choisisse leurs maisons pour piller, violer et peut-être tuer.

Les magasins et autres hyper-marchés avaient été vidés dès les premiers jours. On commençait à tuer pour survivre. Le bien le plus précieux était la nourriture entreposée dans les garde-mangers.

Les bandes les mieux organisées écumaient à présent les grandes banlieues, se dirigeant inexorablement vers la campagne où elles savaient trouver de la nourriture en abondance.

Games, 24 ans, s'était rebaptisé ainsi parce que ça sonnait bien, et que ce mot signifiait « jeux » lui avait dit un jour son meilleur ami, qui était mort depuis, abattu par un de ses client qui lui devait une livraison de dope qu'il n'avait jamais payé. Il ne s'était pas méfié de ce *petit trou du cul* qui avait sorti un rasoir à la place de son fric.

Il avait toujours fait plus vieux que son âge. Et puis son culot, sa hargne faisaient le reste. La crise était arrivée au bon moment. Il était recherché par la police pour plusieurs délits. Et maintenant, il était libre, les policiers étaient quasi inexistants, on pouvait même leur tirer dessus ! C'était les « meilleurs » qui gagnaient. C'était cool. On était revenus au temps du western, la seule période de l'histoire qu'il ait retenu des cours peu nombreux qu'il avait suivis à l'école.

Avec ses sept copains actuels, il s'amusait bien. Games aimait leur répéter : « On mange à notre faim, y'a des nanas à profusion, pas toujours jeunes, mais on s'en fout... On n'a qu'à se servir ! On conduit des belles bagnoles et personne pour nous faire chier ! La vie est belle ! ».

La bande était en train de surveiller une villa dans laquelle ils pensaient qu'il y avait tout ce qu'ils cherchaient : une famille composée de la mère et de deux filles entre 17 et 20 ans, d'après ce qu'ils avaient pu apercevoir. Le père et le fils aîné devaient être abattus tout de suite. Après...La belle vie car, apparemment, la propriété regorgeait de fric. Les proprios avaient dû faire pas mal de provisions. La bande pourrait y rester jusqu'à épuisement des provisions, en profitant un max !

*

Au moulin, la vie s'était organisée. Ils ignoraient ce qui se passait ailleurs ; les radios et télévisions s'étant tues dès les premiers jours et de toutes les façons il n'y avait plus d'électricité. Leurs amis, Christophe et Serge n'avaient plus aucun contact non plus.

Ils veillaient à ce que chacun ait des activités pour occuper une bonne partie de la journée. Certains souffraient davantage que d'autres. Ils en parlaient souvent, surtout au moment des repas et se soutenaient mutuellement. Les plus secrets d'entre eux préféraient en parler dans l'intimité. L'important était d'extérioriser ses craintes, sa tristesse, son vague à l'âme.

De nombreuses questions sur les retombées de cette crise et sa durée assaillaient la plupart d'entre eux. Il fallait bien s'y résoudre : cela allait durer, contrairement à ce qu'ils pensaient au début.

Philippe essayait à nouveau de convaincre sa femme que Pierre s'était trompé, et qu'en fait tout était rentré dans l'ordre dans les grandes villes. Il en voulait pour preuve qu'aucune « attaque » du moulin, prédite par son beau-frère n'avait eu lieu ! Le confort de leur vie retranchée lui avait fait oublier la peur ressentie lors de son retour mouvementé.

Il était persuadé que l'on apprendrait le retour à la normale à la télévision lorsque l'électricité serait rebranchée dans ce « trou perdu ». On ne pouvait même pas recharger correctement les téléphones portables pour savoir si l'activité repartait !

De ce fait il ne prenait pas vraiment ses tours de garde au sérieux, et oubliait la prudence élémentaire lors des sorties à l'extérieur de l'enceinte. Claire s'en était ouverte discrètement à Pierre, qui lui avait promis de parler à son beau-frère.

L'état d'esprit de Philippe et son manque de vigilance qui en découlait, pouvaient déteindre sur une partie du groupe et entraîner des conséquences dramatiques comme par exemple une attaque du moulin qu'il serait impossible de maîtriser.

Dans la partie rectiligne du souterrain menant à la sortie secrète, Francis avait aménagé un stand de tir. Cela leur permettait de s'entraîner sans faire de bruit pour ne pas attirer l'attention d'éventuels rodeurs et de tirer en toute sécurité.

Les cours que Francis donnait à tout le monde avaient permis à Julie de se découvrir un véritable don au tir éloigné. Elle se familiarisait actuellement à l'art du tir à l'arbalète que son père avait achetée sur un coup de tête, quelques mois auparavant. Lorsqu'il la vit sortir la première fois avec l'arc pour chasser, le souvenir de sa fille, qui avait une dizaine d'années pendant des vacances à la campagne, le fit sourire. Elle s'était affublée de plumes dans les cheveux, d'un carcan rempli de flèches et tenait fièrement un arc plus grand qu'elle, le tout fabriqué par Pierre.

*

Ce jour là, Sébastien, en charge de l'entretien de la clôture extérieure, avait programmé d'envoyer une équipe faire le tour de la propriété pour vérifier le mur, les parties grillagées et les trois issues aux limites du domaine.

Pierre - sécurité du domaine, Jean - bricolage et Sébastien - entretien des extérieurs décidèrent ensemble de la composition de l'équipe : Philippe et Sébastien comme réparateurs, Francis et Julie, armés, pour veiller sur l'équipe et Vincent comme chauffeur de la Land Rover. Ils seraient équipés d'un talkie-walkie et d'une fusée de détresse rouge et chacun serait porteur d'un pistolet, en plus des armes emportées par Francis et Julie. Pierre avait insisté pour que Philippe fasse partie de cette « mission » en espérant que cela le remotiverait.

La réaction de son beau-frère étonnait Pierre. Il ne le connaissait pas aussi entêté. Ils étaient assez proches, avaient le même âge et partageaient, en général, le même point de vue sur l'actualité et la politique. Sa bonne humeur naturelle était aujourd'hui occultée par son obstination et son manque de réalisme.

C'était la première fois qu'ils allaient s'éloigner autant de l'enceinte sécurisante du moulin. C'était également une grande première car ils étaient tous armés, avec pour consigne de tirer en cas de danger. Julie était visiblement moins à l'aise que Francis pour assumer sa mission. Un grand pas existait entre tirer sur une cible ou un gibier et être prêt à tuer un homme ! Elle avait malgré tout accepté.

Par sécurité, Pierre imposa à ceux qui restaient de ne pas sortir de l'enceinte de sécurité et demanda à Sylvain et Thierry de le suivre au sous-sol. Francis lui avait parlé de l'implication des deux frères et de leurs efforts pour améliorer leur tir. Pierre avait donc décidé de confier à chacun de ses neveux un fusil équipé d'une lunette de visée et d'une paire de jumelles. Il voulait ainsi leur marquer sa confiance. Ils étaient suffisamment mûrs à ses yeux pour leur confier une telle mission. Il s'équipa de la même façon et prit une boîte de balles. Ils précédèrent leur oncle dans l'escalier, très fiers et rejoignirent la terrasse pour surveiller les alentours.

Pendant qu'il scrutait son secteur, l'idée lui vint qu'il fallait impérativement laisser des armes en haut de la tour, à tout moment, ainsi qu'aux postes d'alerte définis en cas d'attaque. En effet, cela prenait trop de temps de passer à l'armurerie et ensuite rejoindre son poste. Il se promit de faire acter cette nouvelle disposition par le conseil dès ce soir. Il était conscient que le doute commençait à s'insinuer dans les esprits quant à la réalité des dérapages de bandes errantes et de la réelle opportunité de leur retranchement. Il lui fallait maintenir la pression.

*

L'équipe avait parcouru plus de la moitié du périmètre de la propriété, roulant sur la petite route qui longeait celle-ci, avec quelques petites réparations rapidement exécutées. Cela avait permis à Francis et Julie de se roder. Chacun couvrait 180° du secteur, cinq mètres de chaque côté des deux « bricoleurs » - Philippe et Sébastien.

Vincent, resté au volant, était prêt à démarrer rapidement, et surveillait également les environs. Philippe trouvait qu'ils en faisaient trop. Il agaçait Francis et Julie ; ne se pliant pas aux règles élémentaires de prudence. Elle se promit d'en parler à son père en rentrant. Sébastien était également énervé mais se retenait, de peur de s'emporter. C'était quand même le frère de sa belle-mère !

Ils entamaient la partie la plus difficile de leur équipée, du fait de la configuration du terrain. Un chemin de terre suivait plus ou moins la clôture d'enceinte. Vincent négociait un virage en fort dévers lorsque Julie lui dit de stopper d'un ton si impérieux qu'il pila net. Elle montra une zone escarpée où trois silhouettes couraient pour se cacher. Pendant ce temps, Francis regardait tout autour de lui, sur 360° pour s'assurer qu'ils n'étaient pas tombés dans un piège.

– On se sépare ! dit-il d'une voix tendue mais ferme. Vincent tu fais marche arrière et tu vas te garer, moteur tournant, sur le terre-plein, l'avant tourné vers le chemin. Philippe tu restes avec lui. Séb, Julie et moi, on va descendre pour voir ce qui se cache par là bas. Si ça tourne mal, j'envoie une fusée de détresse, vous foutez le camp et vous rentrez au moulin, dare-dare.

Il était surpris par sa décision si rapide et si incisive. D'autant plus qu'il ne se serait jamais permis de leur parler ainsi au moulin ! Cela lui était venu comme cela. Il avait les mains moites. Il avait peur mais sa détermination était plus forte.

Devant le ton impératif de Francis, personne ne songea à discuter ses ordres. Vincent avait ouvert la bouche mais son refus de voir Julie s'exposer resta dans sa bouche. *Il a raison, on ne peut pas tourner le dos à ce danger.* Pensa-t-il en se tourna vers Julie. Il lui posa une main sur son bras et lui dit, angoissé : « Fais attention à toi ! ».

Sébastien et Julie descendirent du 4x4 à la suite de Francis. Le regard aux aguets, ils suivirent le chemin que les trois inconnus avaient emprunté deux minutes plus tôt, tous les sens en alerte.

Julie sentait une boule dans sa gorge. Elle avait une trouille bleue ! Son corps était empli de frissons. *Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis complètement tarée de jouer au p'tit soldat...*

Ils arrivèrent au bord d'une vaste clairière toute bosselée, au fond de laquelle ils apercevaient deux voitures et une camionnette. Un feu de camp, éteint à la va-vite, fumait encore.

Accroupis dans les fourrés, ils inspectèrent les lieux, mais n'aperçurent personne. Francis demanda à Julie de rester cachée là où elle se trouvait et de surveiller le camp et les alentours pour assurer leurs arrières. Francis et Sébastien se déployèrent et avancèrent rapidement, courbés. Sébastien, PDG habitué aux costumes et aux belles voitures se demandait le cœur battant à tout rompre, ce qu'il faisait là, à jouer les Rambo ! Il n'avait même pas la forme physique pour sprinter comme dans les films. Il soufflait comme un bœuf et n'était pas sûr d'avoir le courage de tirer s'il le fallait !

A peine s'était-elle installée dans les branches basses d'un arbre, que Julie perçut un mouvement sur sa droite à moins de cent mètres d'elle. Deux silhouettes, cachées derrière un tronc abattu, posaient leurs fusils sur ce dernier pour tirer sur ses deux compagnons.

Elle ouvrit la bouche pour les prévenir, mais se ravisa. Sa respiration se fit plus rapide. *NON !* Elle visa le premier homme. *Oh mon Dieu !* Son doigt posé sur la queue de détente, elle ajusta son viseur. La tête du type emplît la lunette. Le centre de la mire se fixa sur la tempe de l'inconnu. Trempée de sueur, Julie tira, sans plus réfléchir. La bouche sèche, comme dans un cauchemar et n'entendant plus aucun son autour d'elle, elle rechargea tout en cherchant le second homme.

Celui-ci n'eût pas le temps de réaliser ce qu'il se passait, avant d'être touché mortellement à son tour, en pleine tête.

*

Francis s'était jeté à terre en entendant le premier coup de feu, imité par Sébastien. Ils ne savaient pas qui avait tiré. Mais c'était derrière eux. Après le second coup de feu, ils rampèrent vers le camp.

La camionnette démarra en trombe, mais chassa de l'arrière sur l'herbe humide de la pente et partit dans un long dérapage avant de verser à cause d'une crête de rocher affleurant et caler.

Francis se releva et sprinta vers le véhicule, se plaqua contre lui, en se brûlant contre le pot d'échappement, et s'approcha prudemment du pare-brise. Il jeta un œil dans la cabine. Une femme y était avachie au fond. Elle gisait dans une position bizarre.

Il s'approcha d'elle prudemment, passa le bras au travers du pare-brise brisé et lui posa son canon sur le front. Elle avait les yeux ouverts, immobiles. Il approcha son autre main et lui prit

le pouls carotidien. Il n'en trouva aucun. Elle était morte. Projetée violemment vers le fond du camion durant l'accident, elle avait dû se fracturer les cervicales. Elle n'avait pas eu le temps de s'attacher.

Sébastien arrivait à l'arrière, suant et haletant. Il attendait que son compagnon le rejoigne. Il était épuisé et avait l'impression que tout cela avait commencé des heures plus tôt. Il se demanda ce qui passait dans la tête de Francis, car il avait l'air de maîtriser la situation, lui.

Francis arriva de l'autre côté. Il lui fit signe d'ouvrir la porte arrière droite, celle qui était le plus près du sol. Ils se baissèrent au moment où cette dernière touchait le sol et regardèrent à l'intérieur en pointant leurs pistolets vers le fond de la camionnette.

Ebahis, ils découvrirent une femme et un jeune homme, tous deux attachés aux renforts des côtés par des menottes. Le corps de la femme, attachée au côté gauche du véhicule, pendait dans une position incroyable !

Ils étaient inconscients. Le jeune homme gémissait et la femme semblait saigner abondamment du flanc droit.

Trois coups de feu provenant du 4x4, où étaient restés Vincent et Philippe, leur fit relever la tête. Ils aperçurent Julie qui repartait en courant pour les rejoindre. La situation dérapait ! Sébastien prit conscience que leur manque d'expérience les mettait dans une situation dangereuse. Malgré ce qu'il avait été décidé, ils se retrouvaient maintenant loin les uns des autres, en danger. Ils ne maîtrisaient rien !

L'urgence était du côté de la Land Rover, aussi laissèrent-ils les deux inconnus sur place, et rebroussèrent-ils chemin en courant, prêts à tirer sur tout ce qui bougeait.

*

Au moulin, tout le monde avait entendu les coups de feu. La panique était à son comble. Hélène, Claire et Clara décidèrent de prendre une voiture pour aller voir et les ramener ! Pierre attrapa le bras de Claire qui était la plus proche de lui et lui intima de rester. Claire lui jeta un regard mauvais et tout en se dégageant, lui dit d'un ton agressif :

– C'est mon mari qui est là-bas !

– Il y a ma fille aussi ! répliqua-t-il.

Jean, voyant que cela allait dégénérer, intervint auprès de sa tante :

– Claire, il faut rester là pour assurer la sécurité du moulin. Et puis c'est trop dangereux de sortir dans ces conditions, tu le sais bien !

Clara prit la main de sa mère et la tira vers la maison :

– Ils ont raison, Maman, il faut attendre.

Hélène releva le menton, lâcha la main de sa fille, et rentra, drapée dans son amour-propre.

Claire la suivit, visiblement en colère contre Pierre, Jean et tout le monde.

Camille suivit les deux femmes pour tenter de les calmer.

Jean aida son père. Ils devaient armer tout le monde. Ceci conforta Pierre dans sa décision de laisser les armes aux postes d'alerte. Ils en assignèrent un à tout le monde, avec ordre de ne l'abandonner sous aucun prétexte. Les ordres étaient de tenir à distance tout étranger qui tenterait de s'approcher.

La radio resta muette. Il descendit, fit signe à Camille de le rejoindre dans l'escalier et lui annonça qu'il y avait un ou plusieurs blessé(s). Devant sa tête livide, il lui posa ses deux mains sur les épaules et tenta de la rassurer. Ils ignoraient la gravité des blessures...

Mais c'était forcément l'un des leurs qu'ils ramenaient, pensa-t-il.

*

Francis, qui courrait plus vite que Sébastien, arriva le premier sur le terre-plein. Philippe était allongé sur le ventre, avec Vincent auprès de lui, qui lui maintenait un chiffon ensanglanté au niveau des reins. Ce dernier était pâle et luttait visiblement pour ne pas s'évanouir.

Julie assurait la sécurité des lieux, prête à tirer sur tout ce qui bougeait. Malgré l'urgence de la situation, la posture de guerrière de Julie rappela à Francis l'actrice Nathalie PORTMAN dans le film *Votre Majesté* de David Gordon Green.

Il se reprit. Le visage de Julie était dur, mais elle était visiblement soulagée que Vincent soit sain et sauf. Une autre pensée fugace lui traversa l'esprit : oui, c'était une guerrière, elle aussi et il valait mieux l'avoir dans son camp.

Sébastien arriva à son tour, et vint prendre la place de Vincent, qu'il savait sensible à ce genre de situation.

– Que s'est-il passé ? lui demanda-t-il.

Mais celui-ci, hagard, ne répondit pas. Il se leva et se précipita vers les buissons pour vomir. Sébastien tendit le talkie-walkie à Francis et lui demanda de joindre le moulin.

Ils devaient arrêter l'hémorragie de Philippe et le ramener au plus vite auprès de Camille.

Francis envoya donc son message :

« Allô, Pierre, ici Francis. Nous avons été attaqués. Philippe est blessé. Nous rentrons dès que possible, il a besoin de soins. A vous. » Mais il n'obtint aucune réponse.

Vincent revint vers eux, visiblement en meilleur état et leur dit :

– On était inquiets après avoir entendu les coups de feu. Philippe voulait y aller mais je n'étais pas d'accord. Il fallait qu'on reste ici pour garder la voiture. A un moment, il est sorti de la bagnole et s'est dirigé vers vous. Et puis j'ai vu le type qui a tiré dans le dos de Philippe ! J'ai moi aussi tiré, mais trop tard... Le mec est dans les buissons. Je l'ai tué, putain !

– Où est-il ? voulut savoir Francis.

Vincent fit un geste dans la direction où ils avaient laissé le cadavre. Francis alla s'assurer qu'il était bien mort et revint. Ils allaient faire des cauchemars cette nuit !

Ils installèrent Philippe le plus confortablement possible dans la voiture. Il avait l'air très mal en point ; la balle l'avait atteint dans le bas de la colonne vertébrale. Il était toujours inconscient.

Sébastien prit le commandement :

– Nous l'emmenons le plus vite possible au moulin, et revenons chercher les deux prisonniers.

Julie leva la tête :

- Quels prisonniers ? s'étonna-t-elle.
- Une femme et un jeune homme sont menottés dans une camionnette. Ils sont blessés. Ils ont besoin de soins.
- Laissons les crever, si ça se trouve ils sont avec les autres !
- Julie...! Séb a raison, dit gentiment Francis, on doit au moins les libérer. C'est juste derrière cette colline, on en a pour deux minutes en voiture. Et après on file au moulin.

Il rechargea son arme et marmonna :

- Allons-y, ne perdons pas de temps.

Sébastien grimpa dans le 4x4, pendant que sa belle-sœur s'installait à l'arrière, assise sur le haillon ouvert, les jambes pendantes.

- Vas-y Vincent, tu suis le chemin. On va tomber dessus. Ouvrez les yeux, on ne sait jamais, dit-il en haussant le ton pour être entendu de tout le monde.

Rien n'avait bougé. Seul un mince filet de fumée montant tout droit du feu de camp, donnait un peu de mouvement au décor. Ils s'approchèrent prudemment de la camionnette et descendirent de voiture.

Julie et Francis assurèrent la sécurité du groupe pendant que Sébastien et Vincent ouvraient prudemment une porte arrière du camion.

Le jeune homme avait repris connaissance. Ses yeux noirs trahissaient sa haine et sa peur. Le corps de la femme pendait toujours. Elle semblait inconsciente. Sa blessure saignait encore.

Sébastien resta hors de portée et s'adressa au jeune, gentiment :

– Salut. Je m'appelle Sébastien, et toi ?

Pas de réponse, il reprit :

– Nous avons tué quatre hommes et la femme qui conduisait s'est brisée la nuque. Ils étaient combien ? Qui est cette femme à côté de toi ?

Toujours pas de réponse de la part du jeune homme. C'est la femme qui répondit d'une voix faible :

– Je m'appelle Marie et lui, c'est mon fils, Julien. Nous étions prisonniers de ces salopards depuis quinze jours. Je vous en prie, délivrez-nous Monsieur.

– Ok. Je vais commencer par vous, mais ne faites pas de geste brusque et gardez les mains bien en vue lorsque vous serez détachée. D'accord ?

Elle acquiesça. Il prit les clés que lui tendait Francis. Ce dernier les avait trouvées dans la poche de la conductrice.

– Attention, tenez-vous.

Elle se releva et se tint difficilement sur ses jambes. Elle remonta son corps vers la paroi à laquelle elle était attachée. Il déverrouilla la menotte qui la reliait au montant et la referma sur l'autre poignet de la femme.

– C'est juste par prudence, on ne vous veut pas de mal.

De nouveau elle acquiesça, mais ses yeux trahissaient le doute et la crainte. Il fit pareil avec le jeune homme, mais avec encore plus de prudence. Sébastien recula et sortit de la fourgonnette. Francis leur dit de sortir, la femme en premier, et les attachèrent l'un à l'autre, avec une cordelette trouvée dans la cabine.

Ils les conduisirent à l'arrière du 4x4 et leur demandèrent de s'asseoir au fond du coffre.

– Où nous emmenez-vous ? s'inquiéta la femme.

– Nous allons vous soigner, vous n'avez pas besoin de savoir où, pour le moment.

– Et lui, qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda-t-elle dans un mouvement du menton en direction de Philippe.

– Il a été blessé par l'un des hommes qui vous retenaient prisonniers.

– Sébastien, c'est bien comme ça que vous vous appelez, n'est-ce pas ? Ces types ont parlé d'un moulin dans lequel il y avait tout pour bien vivre. Ils voulaient l'attaquer cette nuit. Je suppose que c'est là que nous allons...

Personne ne répondit. Ils s'entassèrent comme ils pouvaient en prenant soin de ne pas être en contact avec les prisonniers. Philippe occupait à lui tout seul la banquette arrière. Le retour se fit dans le silence.

Ils arrivèrent enfin à l'enceinte de sécurité. Francis descendit et ouvrit le portail. Les femmes se précipitèrent. Il leur fit signe de ne pas approcher davantage. Pierre les observait du haut de

la tour. Lorsqu'il comprit que Philippe était blessé et qu'il y avait deux inconnus en plus, il descendit quatre à quatre les escaliers.

*

Camille s'était approchée de la voiture et avait rapidement embrassé son mari, rassurée qu'il soit en bonne santé. Après avoir jeté un coup d'œil sur les deux inconnus, elle se pencha sur son oncle pour l'ausculter rapidement.

– Mon Dieu, c'est grave ? s'inquiéta Pierre, en arrivant. Et eux, qui sont-ils ?

– Papou, ce sont des prisonniers que nous avons délivrés. On leur a laissé les menottes par mesure de prudence, mais nous pensons qu'ils sont de bonne foi, chuchota Julie.

Epuisée par tous ces événements, sale et assoiffée elle se dirigea ensuite vers le perron. Pierre se tourna vers les autres :

– Bien, allez-vous laver et vous reposer. Jean et Simon, vous pouvez prendre le relais ? demanda-t-il en désignant les deux étrangers qui étaient toujours dans la voiture. Surveillez-les pendant que Camille les soignera. Et pour Philippe ?

Personne ne répondit à Pierre. Sylvain revenait de l'infirmerie avec un brancard sur lequel ils allongèrent Philippe. Claire demanda à Camille pourquoi il ne revenait pas à lui. Celle-ci expliqua qu'il avait fait une syncope due au choc de la balle. Elle poursuivit en disant que cela était une réaction automatique du corps à des situations extrêmes, mais s'abstint de préciser

qu'une syncope ne dure pas si longtemps, en général. Sébastien et Vincent soulevèrent délicatement Philippe et se dirigèrent vers l'infirmerie. Pierre sentit un énorme reproche dans le regard que lui lança sa belle-sœur en passant à côté de lui.

– Papa, tu veux bien m'assister ? Je vais avoir besoin d'aide.

Il acquiesça en hochant la tête, et sourit à sa fille. Elle le prit par le bras et ils suivirent Claire. En entrant dans l'infirmerie, Camille repoussa gentiment sa tante qui souhaitait rester avec eux :

– Claire, je t'en prie, laisse-nous. Tu devrais plutôt être auprès de tes enfants. Ils ont besoin de toi. J'ai vu Thierry pleurer. Vas les reconforter.

*

Vincent venait de prendre une douche aussi chaude que le système électrique du moulin le permettait. Il se sentait malgré tout fatigué et courbaturé. L'image de Philippe s'effondrant après reçu la balle ne le quittait pas.

Julie se reposait sur le lit. Il vint s'asseoir à côté d'elle, s'adossant à la tête de lit.

– Comment tu te sens, chérie ?

– Tu te rends compte de ce qu'on a fait aujourd'hui ?

- Oui, dur... J'ai cette image qui ne me quitte pas. J'ai descendu deux hommes en tirant sans réfléchir !
- Deux partout, lui répondit Julie, une larme à l'œil. Le pire, c'est que sur l'instant je n'ai rien ressenti. C'est comme si j'étais quelqu'un d'autre. J'étais prise d'une hargne, un désir de les détruire. Incroyable. Je ne me reconnais pas !

Elle posa sa tête sur l'épaule de Vincent et pleura sans bruit. L'image de sa future femme, la crosse de son arme calée dans le creux du bras et le regard hargneux lui revint. Il ne l'avait jamais vue ainsi. Un vrai soldat.

Il referma son bras autour d'elle et ils restèrent là, sans plus rien ajouter, chacun dans ses pensées.

*

L'attente sembla interminable à tout le monde. Certains bavardaient en chuchotant dans le salon, d'autres s'occupaient l'esprit par la lecture ou la cuisine.

Au bout de trois heures, le père et sa fille sortirent de l'infirmerie. Bien qu'il eût été secouriste dans sa jeunesse, Pierre était épuisé. Il était devenu en quelques minutes l'assistant d'un chirurgien, devant tenir une pince en place, éponger le sang, préparer une seringue, faire une piqure, etc. Et tout cela en mettant de côté sa douleur et sa peur de perdre son beau-frère qu'il aimait bien.

Camille s'approcha de Claire et de ses enfants qui attendaient derrière la porte, dans le souterrain, depuis le début de l'opération. Leur angoisse était palpable. Ils redoutaient ce qu'elle allait leur annoncer. Elle s'adressa à sa tante en lui posant la main sur l'épaule :

– Philippe a reçu une balle dans la colonne vertébrale au niveau des lombaires. J'ai réussi à l'extraire et à juguler l'hémorragie. Ensuite il a fallu nettoyer la plaie de tous les fragments d'os. Honnêtement, avec le peu de moyens à ma disposition ici et la gravité de la lésion de sa colonne, j'ai peur qu'il reste handicapé. Je préfère te le dire. Mais il est encore trop tôt pour pronostiquer s'il pourra remarcher. Il faut attendre deux ou trois jours. Nous allons devoir l'aider et l'entourer.

Claire s'effondra dans ses bras. Sylvain et Thierry, les yeux gonflés d'avoir pleuré, vinrent aider leur oncle à asseoir Claire sur l'une des chaises qu'Hélène et Jean avaient descendues en prévision de l'attente.

Le reste de la journée se passa dans la tristesse générale. Camille, malgré sa fatigue, avait nettoyé et recousu Marie qui avait reçu, de la part de leurs ravisseurs, un méchant coup de couteau, heureusement pas suffisamment profond pour endommager des organes. A part quelques autres contusions et une malnutrition évidente, Julien et elle étaient en bonne santé.

Tous les deux eurent une longue discussion avec Pierre et Sébastien, qui les mitraillèrent de questions. Ils avaient été fait prisonniers après que leur voiture fut tombée en panne au bord d'une route où le convoi des trois véhicules était passé, un peu plus tard.

Julien servait de bonne à tout à faire, tandis que sa mère subissait les viols à répétition des quatre hommes.

La veille, elle avait réussi à leur voler un couteau. Elle avait alors tenté d'attaquer celui qui était avec elle dans la pièce. Elle l'avait blessé mais les autres s'étaient rués sur elle. Dans la bagarre, elle avait été poignardée, la lame passant sous les côtes. Heureusement pour elle, celui qui l'avait blessée avait porté le coup alors qu'il était déséquilibré et projeté en arrière. La lame avait entaillée les chairs sans pénétrer trop profondément. Depuis cet incident, ils étaient menottés dans la camionnette, là où les avaient trouvés Francis et Sébastien.

A la fin de cette discussion, Jean les avait à nouveau enfermés dans la *prison*, surveillés par Sylvain et Simon. On ne leur avait pas remis les menottes.

Pierre et Sébastien décidèrent de tenir un Conseil. Tout le monde se retrouva assis autour de la table de la salle à manger, sauf Simon qui restait auprès des deux étrangers. Il serait, plus tard, mis au courant des décisions prises en son absence. Claire restait au chevet de son mari.

Pierre entama le Conseil ainsi :

– Camille, comment va Philippe ?

– L'opération s'est bien passée avec les moyens du bord. Sans les équipements hospitaliers requis pour une telle blessure, j'ai dû me contenter de retirer la balle fichée dans la deuxième vertèbre lombaire, et nettoyer la plaie des esquilles d'os. Philippe ne réagit à aucune stimulation, ses jambes restent insensibles. Il faut attendre 48 heures pour faire un diagnostic plus sûr. Il a repris conscience et se souvient parfaitement de tout ce qui s'est passé. Ceci est encourageant, du moins pour ses capacités psychiques.

– Merci Cami, attendons et espérons.

Il se tourna vers Vincent et lui demanda :

– Vincent, que s’est-il passé exactement ?

– Nous avons fait demi-tour pour avoir l’avant de la voiture dans la bonne direction. Et puis tout d’un coup, on a entendu les coups de feu. Philippe voulait y aller. Je n’étais pas d’accord. Nous devions rester près de la voiture en attendant le retour de Julie, Séb et Francis. Au bout d’un certain temps, Philippe m’a dit que ce n’était pas normal que l’on n’entende plus rien. Il avait raison, c’était trop long. Il est sorti et a pris le chemin menant à la clairière. Tout a été très vite : j’ai vu un homme sortir des fourrés et tirer dans le dos de Philippe. J’ai vidé mon chargeur sur le type. Il s’est écroulé. Je me suis précipité vers Philippe et Julie est arrivée. C’était la pagaille la plus totale.

– Justement, c’est de cela que je voulais vous parler, Sébastien regarda Pierre puis Camille et continua : nous avons fait un grand nombre d’erreurs aujourd’hui. Tout le monde donnaient des ordres et prenaient des initiatives. On a tous fait des conneries. Ensuite, ça a été Julie qui s’est précipitée seule après les derniers coups de feu, nous laissant dans la clairière...

– Je vous ai sauvé la vie en abattant les deux premiers connards ! son visage flamboyait de colère.

– Julie ne le prend pas mal ! C’est normal, aucun de nous n’avait connu ce genre de situation, avant. Essayons d’analyser les conneries qu’on a tous faites. Juste pour ne pas recommencer... Quand tu es partie, on était dans la merde, car nous étions trop éparpillés sans savoir à qui on avait à faire, ni à combien. Ce que je veux dire, c’est qu’un seul d’entre nous doit donner des ordres. Il doit désigner à l’avance son second, qui prendra la direction de la deuxième équipe, si l’on doit se séparer. On aura de gros ennuis si on continue comme ça !

– Séb a raison, je me suis fait la même réflexion. On doit adopter une tactique militaire, remarqua Francis.

– Tu as raison Francis. Vous avez tous les deux raison. Mais parfois la situation fait qu'on est obligé de prendre l'initiative. Julie s'était radoucie, sachant que c'était ce qu'ils auraient dû faire. Elle changea de sujet : et ce putain de talkie-walkie qui ne marche pas ! C'était quoi le problème ?

Sans regarder sa mère, elle savait qu'elle l'avait choquée en parlant si crûment. Pierre répondit :

– Les batteries n'ont pas été rechargées correctement, sans doute. Le courant que nous produisons n'est pas assez puissant. Il va falloir se passer des radios. Trop aléatoire.

Nous avons eu notre baptême du feu, enfin... vous avez eu. A partir de maintenant, il va falloir redoubler de prudence. Les bandes sont sorties des villes et vont se déverser dans les campagnes. Cela a mis plus de temps que je ne le pensais. Nous devons adopter une discipline quasi militaire, dès aujourd'hui, comme l'a dit Francis.

Il regarda successivement Hélène, Claire et Clara et leur dit :

– Nous avons fait des erreurs, ici aussi. Votre réaction Mesdames, par exemple. Si on ne vous avait pas arrêtées Jean et moi, vous seriez parties en voiture, abandonnant la place et vous précipitant, sans armes, vers la mort. Vrai ou faux ?

– Mais Papa, on ne peut pas abandonner les équipes qui sont en danger ! s'exclama Clara.

– Nous devons avant tout assurer la sécurité du moulin. On ne peut prendre le moindre risque. Nous n'avons aucune chance de nous en sortir en cas d'invasion. J'ai fait une erreur, en tant que responsable de la sécurité, et Philippe en a subi les conséquences. J'aurais dû être moins confiant. On s'est endormis du fait que rien ne s'est passé pendant un mois. Croyez-moi, je m'en veux et je demande pardon à Philippe et à Claire.

Il prit la feuille qu'il gardait devant lui depuis le début de la réunion, et leur lut les décisions qu'il avait prises, en tant que responsable de la sécurité, avec mise en place immédiate :

- Des armes et munitions seront disponibles et prêtes à chaque poste d'alerte. Ces postes vont être redéfinis par Séb, Camille et moi.

Il s'interrompit, le temps que cela rentre dans les esprits, et poursuivit :

- D'autre part, j'ai décidé que Francis doit reprendre les cours de tir avec ceux qui ne sont pas encore au point. Nous allons définir quel poste correspond le mieux à chacun, en fonction de ses dons au tir, vision lointaine ou nocturne, etc.... Jean tu vas nous fabriquer des racks pour y ranger les armes. Elles doivent être facilement accessibles.

Les veilles de nuit devront être impérativement faites à deux, avec pour consigne d'être très vigilants, surtout à la tombée de la nuit et à l'aube. Il s'interrompit un instant et reprit : un chef et son remplaçant seront désignés pour toute sortie. Personne ne doit sortir de l'enceinte de sécurité sans veilleur.

Enfin, lors d'une alerte, qu'elle soit donnée de jour comme de nuit, nous devons rejoindre notre poste le plus vite possible. Je vous rappelle que nous ne devons pas hésiter à tirer. Oui je sais, vous n'êtes pas tous d'accord, mais n'oubliez pas que c'est eux ou nous ! La vie du groupe repose sur chacun d'entre nous.

Hélène s'écria :

– Nous y voilà, tu voulais une discipline militaire... Et bien, c'est fait. On se croirait à la caserne ! Et tu décides tout, tout seul !

Camille prit alors la parole pour appuyer les décisions de son père :

– Papa a raison, Maman. Nous devons pouvoir compter les uns sur les autres, et donc être tous très vigilants. N'oublions jamais ce qui est arrivé à Philippe. Nous avons été tranquilles jusqu'à présent, mais je pense que ça va changer. Et cela ne va être facile, car personne ici n'est préparé. Peut-être que ceux qui ont été impliqués aujourd'hui ressentent déjà cette déprime dont on parle lorsque l'on tue pour la première fois ? Sachez que le groupe est là, autour de vous. Je suis votre médecin aussi, vous pouvez venir me voir. En tous les cas, n'hésitez pas à en parler à qui vous voulez. Nous formons un groupe et ce groupe doit être solide.

Un grand silence suivit cette remarque. Hélène qui se sentait de plus en plus en opposition avec les idées de son mari, tout en reconnaissant, au fond d'elle-même, qu'il n'avait pas complètement tort, demanda d'une voix pincée et froide :

– Que fait-on de Marie et de son fils ?

– Tu as raison, chérie, il faut prendre une décision : les renvoie-t-on une fois qu'ils seront capables de reprendre la route, en sachant qu'il y a une forte probabilité qu'ils revivent la même chose, voire pire.

Il s'interrompit le temps qu'ils prennent conscience de la gravité de la situation, puis reprit :

– Ou les garde-t-on ? Si oui, peut-on se le permettre au niveau des vivres ? Et peut-on leur faire confiance ? Pierre avait résumé ce que chacun pensait.

Une grande discussion s'ensuivit ; chacun voulant exposer ses idées. Hélène, Clara et Sylvain craignaient que Marie et son fils soient un piège pour pénétrer le moulin et permettre à une bande extérieure de s'en emparer. Ils se méfiaient notamment du jeune aux yeux noirs et haineux. Sylvain leva la main. Son intervention surprit tout le monde et le niveau sonore baissant, il en profita pour demander :

– Si on décide de les garder avec nous, ce n'est pas dangereux de laisser les armes à leur portée ?

Cela relança les débats de plus belle. A la première accalmie, Camille intervint en faveur de Marie et de Julien :

– J'ai eu l'occasion de leur parler pendant que je les soignais. Ils sont réellement traumatisés par ce qu'ils ont vécu, il faut se mettre à leur place, et surtout à celle de Julien. Marie, en tant qu'adulte, a mieux encaissé. Il faut laisser du temps à Julien pour se remettre et pour réapprendre à faire confiance aux étrangers comme nous. Il n'est pas méchant, juste craintif. Je suis convaincue de leur sincérité. En ce qui concerne les armes, on peut attendre d'être sûrs d'eux avant de les sortir de l'armurerie, non ?

– D'accord avec toi. Si l'on décide de les garder avec nous, on attendra quelque temps.

Pierre comprenait parfaitement leurs réticences et ne voulait surtout pas froisser sa meilleure alliée du moment. Se tournant vers Thierry et Sylvain, Camille rajouta :

– Les frangins, vous pourriez beaucoup aider Julien.

La plupart pensaient comme elle. Finalement, il s'avéra que les divergences portaient essentiellement sur leur utilité au sein du groupe.

*

Vincent proposa alors d'écouter Marie et son fils. Peut-être apporteraient-ils la réponse aux diverses questions que tous se posaient. Jean descendit les chercher. Pendant ce temps, Claire était remontée ; Philippe s'étant endormi. Elle donna à Camille les derniers relevés qu'elle venait d'effectuer –température, pouls et taux d'oxygène dans le sang. Son état était stationnaire.

En entrant dans le salon, Marie regarda avec bonheur la chaleur que dégageaient cette grande pièce et le groupe de personnes qui s'y trouvaient, même si elle sentait la retenue palpable de certains. Elle prit conscience que même les plus jeunes étaient présents à cette réunion et cela lui plut. Elle sut, à cet instant, que c'était là qu'elle souhaitait vivre. Pierre lui donna la parole :

– Marie, nous venons d'avoir un long débat concernant votre arrivée au moulin. Mais avant de prendre une décision, nous souhaitons savoir ce que vous désirez faire, et écouter vos arguments si votre choix est de rester.

– Merci Pierre. Je désire, avant tout, remercier l'équipe de ce matin qui nous a sauvés, et j'espère que celui d'entre vous qui a été blessé s'en remettra vite.

Nous avons fui la ville pour échapper aux horreurs qui s’y déroulaient. Un vrai repère de bêtes. Les gens n’ont plus aucune retenue. La police est quasi inexistante. Elle se contente de garder certaines zones, des camps apparemment. Notre espoir était de trouver un endroit où nous pourrions vivre sans danger. Malheureusement, on est tombés sur cette bande... Nous avons eu une chance inouïe que vous passiez par là ! Vous êtes des gens bien, je le sens. Trop bien peut-être, parce que vous n’êtes pas encore préparés aux hordes de salopards qui sillonnent les routes. Pour répondre à votre question : oui nous aimerions rester avec vous, et faire partie de votre groupe.

Elle s’interrompit un instant, trop émue pour continuer. Elle avait besoin de reprendre son souffle. Elle regarda son fils, lui sourit en se remémorant leur discussion pour préparer cet instant. Elle jeta un œil à Simon, le remerciant silencieusement pour les avoir aidés à cette confrontation, afin de mettre tous les atouts de leur côté. Suivant ses conseils, elle reprit en souriant :

– Voici nos atouts : premièrement, je suis ingénieure agronome. Je peux donc m’occuper de la production du blé et des légumes.

Devant le haussement de sourcils de Pierre, elle expliqua en souriant : « nous avons un peu parlé avec nos gardiens... ».

Simon et Jean eurent quelques mimiques gênées, qui firent sourire presque tout le monde. Marie continua :

– Donc je peux vous apporter mon expérience et assurer la survie ou plus humblement, le complément alimentaire du groupe. Deuxièmement, j’ai suivi des cours de tir au club où

était inscrit le père de Julien. J'étais assez bonne à l'arme de poing. Avec un peu d'entraînement ça devrait revenir. Troisièmement, je sais couper les cheveux, pas comme un coiffeur bien sûr, mais suffisamment pour améliorer vos coupes, Mesdames et Messieurs.

Elle dit cela avec une grimace sympathique qui fit sourire tout le monde. Leurs cheveux avaient en effet poussé durant ces premières semaines, pas encore trop longs mais il était évident que d'ici quelques semaines, cela deviendrait problématique. Elle finit son discours en disant :

– Et c'est Julien qui va conclure.

D'un geste de la main, elle invita son fils à prendre la parole :

– Nous avons tellement besoin de vous, que nous serions reconnaissants à vie si vous décidez de nous garder avec vous. Je suis un bon chasseur et un bon pêcheur. Je sais m'occuper des bêtes et Maman fait pousser n'importe quoi, n'importe où, comme personne ! Et en plus, je sens que je vais bien m'entendre avec Sylvain et Thierry. Voilà.

Claire apprécia leur démonstration. Elle jugeait Marie honnête et capable de s'intégrer, mais elle ne « sentait » pas son fils. Elle ne pouvait lui faire confiance, il y avait quelque chose en lui qui ne lui plaisait pas ! Elle craignait qu'ils fassent entrer le ver dans la pomme en acceptant de les garder. Elle savait ce qu'elle allait voter. Elle regarda les autres pour tenter de déchiffrer leurs sentiments. Clara ne semblait pas partante non plus. Les autres...? Difficile à dire.

Pierre reprit la parole :

- Nous avons l’habitude de ne rien cacher au sein du groupe. Nous allons donc voter en votre présence, il faut que vous sachiez que chacun est libre d’exprimer sa pensée, sans devoir se justifier.

Il s’interrompit un instant et reprit :

- Bien, on vote ?

Tous hochèrent la tête et Pierre reprit :

- Pour accueillir au moulin Marie et Julien, qui est contre ?

Claire et Clara levèrent la main. Pierre se tourna alors vers Marie et lui dit :

- Nous avons décidé qu’il n’y a pas de vote blanc et d’abstention. Donc... Bienvenue au moulin !
- Merci à vous tous. Je n’oublierai jamais ce moment ! Marie, la voix tremblante, essuya une larme sur sa joue.
- Julie, peux-tu les installer dans la chambre libre du second ? Et donne-leur de quoi se changer et s’habiller, s’il te plait, demanda Hélène.
- Suivez-moi, dit-elle avec un sourire.
- Vincent, peux-tu leur apporter des vêtements de la remise ?
- Oui bien sûr, Hélène, répondit-il.

Ils quittèrent la pièce.

Camille se leva en informant tout le monde qu'elle allait à l'infirmierie pour s'occuper de Philippe. Claire lui emboîta le pas. Il dormait. Elle fut soulagée de constater qu'il n'avait pas de température. Elle pria Claire, qui allait rester au chevet de son mari, de la prévenir s'il y avait le moindre changement de son état. Elle sortit et se mit à la recherche de son mari.

Elle le trouva avec Vincent. Ils étaient en grande discussion sur les derniers événements. Ces deux là s'entendaient comme deux larrons en foire ! Bon elle attendrait un autre moment pour chercher un peu d'intimité avec Séb. En fait, Camille appréciait beaucoup leur nouvelle vie, à ceci près que ce manque d'intimité la gênait beaucoup. Elle lui en parlerait ce soir.

Après avoir pris une bonne douche et s'être habillée avec les vêtements que lui avait donnés Clara, Marie fit une entrée remarquée dans le salon. Vincent donna un coup de coude à Sébastien, amusé par le regard de Jean, qui manifestement trouvait Marie « canon », terme qu'il employait tout le temps lorsqu'une femme lui faisait tourner la tête.

Elle et son fils prirent leur premier repas avec leurs nouveaux amis. Le bonheur de Marie était évident. Elle répondit avec plaisir aux nombreuses questions que les uns et les autres lui posèrent et n'hésita pas à en poser elle-même.

Julien, quant à lui, resta en retrait, malgré les efforts de Sylvain.

Chapitre 5

Eté 2015

Les camps de réfugiés mis en place par les autorités sous la surveillance de l'armée avaient parfaitement fonctionné et rempli leur rôle jusqu'à présent. Le respect des règles était maintenu fermement par les militaires qui n'acceptaient aucun manquement à la discipline. Cela avait permis à un grand nombre de personnes de survivre dans des conditions acceptables. Malheureusement, l'approvisionnement commençait à poser quelques problèmes. Les livraisons étaient de plus en plus sporadiques et la fraîcheur des produits alimentaires douteuse. Les installations sanitaires, trop rapidement mises en place, n'avaient pas résisté au nombre de réfugiés et se bouchaient les unes après les autres. Tout cela ne permettait plus de vivre dans des conditions acceptables et les camps étaient au bord de l'insurrection. En plus, le nombre de militaires assurant la sécurité, diminuait peu à peu. L'armée enregistrerait chaque jour de plus en plus de désertions, sans pouvoir endiguer ce phénomène.

Dans certains camps, des bagarres éclataient et cette indiscipline entraînait les mêmes conséquences vécues cinq semaines plus tôt dans les villes. Les autorités, impuissantes, ne pouvaient que constater leur échec. La loi du plus fort ressurgissait à grande vitesse. Dans l'un de ces camps, deux militaires avaient été sauvagement attaqués après qu'ils eurent tiré sans sommation sur trois hommes qui les menaçaient, n'ayant plus rien à donner à manger à leurs enfants.

Fuyant l'enfer qu'allaient devenir leurs camps, des familles entières se retrouvèrent sur les routes, avec ce défi : soit elles trouvaient de quoi manger, soit elles crevaient.

Cette nécessité fit que certains se groupèrent afin de mieux s'organiser pour survivre. Ces nouvelles bandes pillaient pour leurs besoins propres. Elles ne vandalisaient pas, ne violaient pas et laissaient en vie leurs victimes, sauf quand elles rencontraient trop de résistance.

La bande de Games ne fonctionnait pas ainsi. Il avait réussi à s'entourer de vrais mecs, selon lui. Ils étaient vingt et un, à présent. Il avait toujours de bonnes idées pour trouver nourriture, femmes et confort. De ce fait, les hommes dont il s'était entouré, lui faisaient confiance et lui obéissaient au doigt et à l'œil. Certes, le Q.I. moyen de la bande n'était pas très élevé, mais Games s'en fichait et en profitait. C'était plus ainsi de maintenir son emprise sur eux.

Il entrevoyait déjà pour lui-même, un avenir brillant, riche et plein de femmes. Il lui fallait trouver davantage de « soldats » comme il appelait ses troupes et un endroit où ils pourraient s'installer. A partir de ce moment là, il grignoterait de plus en plus de territoire et un jour, peut-être, le pays serait à lui !

*

Au moulin, les jours suivant la rencontre avec la bande furent très actifs pour tout le monde : construction de racks pour les armes aux postes d'alerte, construction d'un sas d'entrée et renforcement de l'enceinte de sécurité. Pour cela, un fossé de soixante centimètres de côté, soit la largeur de la pelle mécanique attelée au tracteur, et d'un mètre de profondeur, fût creusé à un mètre du grillage pour empêcher toute velléité de le défoncer avec un véhicule.

Ils terminèrent la vérification des grillages et murs extérieurs du domaine, et récupérèrent par la même occasion les armes et les véhicules en bon état de la bande.

Que devaient-ils faire des cadavres ? Ils ne pouvaient pas les laisser sur place ! Après concertation, il fût décidé de les jeter dans l'aven, distant de treize kilomètres de la propriété. Cet abîme naturel dont personne ne connaissait la profondeur exacte, n'avait qu'un seul accès : une ouverture circulaire de moins d'un mètre de diamètre, à même le sol, là où s'était effondré la voute de la caverne des centaines, voire des milliers d'années auparavant. Il y avait sur cet endroit une bonne dizaine d'histoires plus extraordinaires les unes que les autres qui remontaient à la nuit des temps.

Puisque personne ne se portait volontaire pour cette corvée, Pierre s'énerva et dit qu'il allait s'en occuper. Il prit la direction du garage d'un pas décidé et raide. Finalement, Jean et Vincent lui emboîtèrent le pas. Julien se retourna vers sa mère et lui dit :

– Maman, j'y vais.

Surprise par la décision de son fils, elle lui demanda :

– Tu es sûr ? Ça risque d'être dur, Julien.

– Oui, mais ça me fera du bien d'enterrer ces pourritures. On en parlera plus, comme ça.

– Bon... Si tu y tiens, vas-y. *Il a raison*, pensa-t-elle, *c'est ce que j'aurais dû faire ! C'est le meilleur moyen de tourner la page. Mais c'est dur à son âge*, pensa-t-elle.

Il suivit Francis qui s'était décidé à les accompagner comme « garde du corps ». Pierre refusa que Julien, qu'il trouvait trop jeune pour ce genre de corvée, vienne les aider. Mais il abdiqua

devant l'entêtement de ce dernier et l'assentiment de Marie. Il se dit, lui aussi, que c'était sans doute le meilleur moyen d'exorciser le mal que ces salauds avaient fait.

Ils embarquèrent les corps à bord du camion plateau et les firent disparaître un à un dans le trou. Ils vidèrent un demi sac de chaux vive au dessus, ainsi que Camille les avait enjoins de le faire pour des raisons sanitaires. Enfin, ils dissimulèrent l'ouverture avec une énorme pierre plate, et rentrèrent, soulagés de s'être débarrassés de cette macabre besogne.

Marie exposa au Conseil, réuni à sa demande par l'intermédiaire de Pierre, son plan pour produire des légumes et du blé. Il n'y avait pas d'urgence, mais il fallait mettre en œuvre ces deux projets bien à l'avance (préparation du champ et des serres). Il fut décidé d'utiliser une partie du champ qui se trouvait de l'autre côté de l'étang, du fait de sa proximité – on pouvait le surveiller de la tour, mais également parce que le paysan, à qui Pierre le louait, l'avait déjà préparé pour une future récolte. Bien entendu, le projet fut accepté et Marie fut promue responsable des récoltes.

*

Philippe reprenait chaque jour des forces. Quelques signes encourageants, comme des petites réactions aux stimuli de Camille, laissaient espérer qu'il ne resterait pas complètement handicapé des jambes.

Ce qui inquiétait le plus Camille, était la dépression dans laquelle il semblait s'enfoncer. Philippe, moins occupé que ses compagnons, du fait de son immobilisation, ressassait cette violence dont il avait été la victime, et ses conséquences. Il s'en voulait d'avoir pris les

événements à la légère. Il était resté dans le déni et le payait très cher ! Claire et ses enfants l'entouraient le plus possible. Ils venaient souvent le voir, lui demandait de bricoler telle ou telle chose, sans réellement de succès sur son moral, malheureusement.

Il était primordial que Philippe participe plus activement à la vie commune, afin de retrouver son entrain et sa joie de vivre. Ils en étaient tous conscients et décidèrent qu'il fallait, de toutes les manières, redistribuer les tâches, du fait de l'arrivée de Marie et de Julien.

Le tableau des astreintes fut révisé rapidement, du fait de leur expérience déjà acquise.

	PIERRE	HELENE	CAMILLE	SEBASTIEN	JULIE	VINCNET	JEAN	CLARA	PHILIPPE	CLAIRE	SYLVAIN	THIERRY	FRANCIS	SIMON	MARIE	JULIEN
Responsables Cuisine		X								X						
Culture maraîchère										X					X	
Culture du blé												X			X	
Stocks consommables		X														
Gestion des menus		X								X						
Elevage basse cour											X	X				X
Chasse et pêche					X								X	X		X
Cours de tir					X								X			
Travaux d'entretien							X							X		
Clôture extérieure				X		X										
Bois de chauffage						X	X									
Bricolage						X	X		X							
Boulangerie et meunerie	X							X								
Stocks non consommables			X					X								
Pharmacie			X													
Sécurité du domaine	X			X	X											
Calendrier des tours de garde									X							
Armurerie									X							
Cours d'eau et moulin				X				X			X					
Tenue du calendrier									X							
Salon de coiffure															X	

Ce nouveau tableau fut établi en fonction des compétences de chacun et de ses désirs. Ils avaient convenu qu'il pouvait être modifié à la demande et avec l'aval du Conseil.

Durant ces deux dernières semaines, ils n'eurent pas trop le temps de réfléchir à l'évolution dramatique de la crise, même si parfois, le moral de l'un ou de l'autre baissait. Ils se surveillaient mutuellement, et intervenaient dès le moindre signe de faiblesse de l'un d'eux. Marie s'émerveillait de voir une telle communion entre des gens si différents. Chaque jour, elle remerciait la providence de les avoir menés jusqu'au moulin. Julien renaissait peu à peu. C'était un tel plaisir de retrouver son fils comme il était avant leur triste aventure !

*

Jean débarqua à l'atelier où Philippe bricolait une vieille bicyclette trouvée dans le garage. Il s'approcha de lui avec un sourire marqué qui lui barrait le visage. Son oncle, sentant quelque chose de particulier dans cette arrivée impromptue, releva la tête et fut surpris de l'expression de Jean.

- Que dirais-tu si je te fabriquais une chaise roulante ?
- Quoi !? Mais ce serait génial !
- Tu pourrais ainsi te balader partout dans la maison, enfin au rez-de-chaussée.
- Ce serait génial, Jean, je suis tellement dépendant...
- Bon... On va s'y mettre. Je reviens avec des petites mains.

Il chercha des volontaires et les pria de le retrouver à l'atelier pour réfléchir à la conception et la fabrication d'une chaise roulante pour Philippe.

L'atelier s'anima peu à peu : Philippe voulait y participer impérativement, Julie était venue avec quelques idées, Simon ayant un don certain en mécanique, Vincent par curiosité, Sylvain pour aider son père et Jean l'ébéniste.

Ils ébauchaient des plans depuis plus d'une heure, essayant de trouver comment attacher les roues d'un vélo sur les flancs d'une chaise, lorsque Thierry et Julien entrèrent. Ils restèrent en retrait un moment, souriant en écoutant leurs aînés. Enfin Thierry prit la parole :

- Vous vous êtes renseignés au village ? Ils ont peut-être une chaise roulante qui ne sert pas.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire. « Qu'est-ce qu'on est cons ! » s'exclama Jean.

Jean alla voir son père et lui fit part de leur projet d'aller rendre visite à leurs voisins et voir si on pouvait y dénicher une vieille chaise roulante. Pierre était tout à fait d'accord et apprécia l'effort que le groupe faisait pour Philippe. Il répondit à son fils qu'il avait projeté de se rendre chez Christophe, prochainement. Il leur fallait simplement organiser « l'expédition ».

Thierry passait beaucoup de temps avec son père. Ils s'étaient toujours bien entendus et étaient très proches. Alors qu'il venait de lui apporter un thé au citron, préparé comme son père l'appréciait -très chaud et très fort, il s'assit en face de lui et demanda :

– Papa, en 1939, lorsque la France a déclaré la guerre à l'Allemagne, le gouvernement a appelé les civils à rejoindre l'armée.

– Oui, c'était la mobilisation.

– Alors pourquoi la situation est différente aujourd'hui ? On n'a aucune nouvelle du gouvernement et il n'y a pas eu de mobilisation. A moins qu'on soit en guerre sans le savoir !

– Non, ce n'est pas possible. S'il y avait eu mobilisation, les gendarmes seraient venus chercher les hommes valides et en âge d'être appelés sous les drapeaux. Ils auraient ratissé le fin fond du moindre village !

– Pourquoi c'est différent, alors ?

– Je ne sais pas, Titi. C'est aussi pour cela que je ne croyais pas à une crise si importante. Je ne comprends pas ce qui se passe. Il faudra poser la question au Maire du village. Mais je ne suis pas sûr qu'il sache répondre. C'est aberrant, au siècle de la communication...

*

Cela faisait donc deux semaines que Marie et son fils avaient rejoint le groupe.

Ce jour-là, il faisait très chaud ; la température frisant encore les trente degrés à dix huit heures. Les grands travaux étaient terminés, et l'équipe avait ralenti son rythme. Ils avaient finalement décidé d'installer les armes aux différents postes d'alerte, faisant ainsi cent pour cent confiance à Marie et Julien.

Ce dernier avait organisé une partie de pêche à laquelle participaient également Sylvain, Thierry et Simon. Francis les surveillait du haut de la tour. L'étang était distant de cent cinquante mètres et se trouvait donc à l'extérieur de la zone de sécurité. Francis surveillait, à la jumelle, surtout l'orée des bois alentours. Il se trouvait donc sur le côté de la tour opposé au sas d'entrée. Il regardait ses compagnons avec envie car il aurait bien aimé partager cet instant avec eux. En fait non, il s'imaginait plutôt plonger dans l'étang et profiter de la fraîcheur de l'eau.

Sébastien et Vincent consolidaient la partie du grillage qui longeait le bief en amont du moulin. Ils se situaient en contrebas de la rive, à une trentaine de mètres du sas.

Hélène sortit du garage avec un vieux panier à œufs percé qu'elle désirait faire réparer par son frère. Elle entendit la voix à peine audible d'une vieille femme qui se trouvait derrière la porte du sas.

Surprise, elle sursauta. A une quinzaine de pas, la vieille tendait la main à travers le grillage et lui demandait quelque chose. Mais Hélène ne comprenait pas ce qu'elle disait.

Elle chercha de l'aide à droite et à gauche, mais ne vit personne, car Vincent et Séb étaient en contrebas, invisibles à ses yeux.

Dehors, la vieille semblait bien seule et toute menue pour être une menace ! N'écoutant que son cœur, elle s'approcha de la vieille femme, un sourire aux lèvres. Malgré la chaleur, l'inconnue portait une robe épaisse et un gros châle qui lui cachait presque tout le visage. Ses yeux avaient une drôle de lueur, mais elle souriait à Hélène qui se rapprocha encore, presque à la toucher.

C'est à ce moment que la femme tendit le bras à travers le grillage pour crocheter Hélène par le cou et la plaquer, le dos au grillage, contre son corps. Un couteau apparut, qu'elle fit passer devant les yeux de sa prisonnière, puis lui piqua la pointe dans le cou. Elle dit d'une voix parfaitement audible, à présent, et en serrant davantage son étreinte :

– Donne-moi les clés du portail.

Sentant son haleine fétide et ne pouvant reprendre correctement son souffle à cause du bras qui lui enserrait la gorge, Hélène devint écarlate et eût du mal à reprendre son souffle. Néanmoins, elle réussit à prononcer :

– Je ne les ai pas sur moi !

Elle sentit que son assaillante la fouillait. Hélène commençait à réaliser la gravité de sa situation. Comment avait-elle pu se laisser berner ? ! L'inconnue n'avait plus rien d'une pauvre vieille femme affaiblie. Elle leva les yeux vers les créneaux de la tour, mais ne vit personne.

*

Vincent grimpa le talus de la rive pour aller chercher un nouveau piquet dans le garage, lorsque son regard se porta dans la direction du portail. Il ne comprit pas pourquoi Hélène était adossée au grillage, puis il vit au loin, trois inconnus en haillons, munis de fourches et ce qui semblait être des couteaux, qui se dirigeaient, moitié courant, moitié marchant, vers le sas. Il s'apprêtait à dire à Hélène de s'éloigner du grillage, lorsqu'il prit conscience de ce qui se passait. Il cria à Sébastien :

– Séb, Hélène est en danger au sas, viens vite !

Sans attendre, il se précipita vers elle, dégainant son pistolet, et criant à la vieille femme de la lâcher.

Celle-ci resserra sa prise. Les choses tournaient mal ! Elle était en première ligne, un homme armé sortant de nulle part lui fonçait dessus et ses trois abrutis de fils qui n'arrivaient pas ! Elle cria :

– N'approchez pas ou je la tue !

Cela sembla marcher ; le type ralentissant immédiatement, alors qu'un second émergeait à son tour du bord de la rivière.

Francis, alerté par les cris de Vincent, fit rapidement le tour de la terrasse. Il vit la femme hurler à Vincent de ne pas approcher. Il donna immédiatement l'alerte en tirant sur la corde de la cloche, puis mit en joue le premier des trois *pouilleux* qui arrivaient en courant, à présent.

Julie déboula sur la terrasse à peine essoufflée, prit un fusil, vérifia le chargeur et regarda ce qui se passait. Elle sentit ses jambes fléchir et ses yeux s'agrandirent au maximum quand elle comprit que c'était sa mère qui était en danger. Une colère noire l'envahit instantanément. Elle s'accouda au mur et mit aussitôt la vieille femme en joue. Son cœur battait à tout rompre. *MAMAN !...Calme-toi, respire...* Sa mère était en danger de mort ! Elle inspira profondément, il fallait qu'elle se calme. Un sentiment de haine la transperçait. Elle ressentait la même chose que l'autre fois, ce mélange de dégoût d'elle même et de volonté d'anéantir les « méchants », quand les siens étaient en danger.

Mais elle était prête : suffisamment haineuse pour ne pas hésiter à tirer. Elle qui n'avait jamais porté la main sur quiconque ! Elle qui n'avait jamais éprouvé le besoin de se confronter physiquement à quelqu'un, voilà qu'elle était prête à tuer... Elle regarda l'expression apeurée de sa mère dans son viseur puis décala son arme légèrement vers la droite. Le visage à moitié caché de la femme apparut dans le réticule. Elle n'était pas si vieille qu'elle voulait le laisser croire !

Le tir était possible grâce à sa position décalée et au fait que sa cible ne l'avait pas encore repérée.

– Je peux avoir la femme, dit-elle à Francis. Essaie d'avoir celui qui est le plus proche, après on s'occupe des deux autres.

Elle avait parlé d'une voix calme, froide et déterminée.

– Ok Julie. C’est bon pour moi.

Il était vraiment impressionné par Julie, par son sang froid et sa détermination.

– Alors, à trois, on tire.

Elle ajusta sa mire sur la vieille femme et lorsqu’elle fut certaine de la toucher, sans blesser sa mère, elle annonça :

– Un...

– Deux...

Francis avait ainsi fait comprendre à Julie qu’il était prêt à tirer, lui aussi. C’était à présent à Julie de dire « trois », lui donnant ainsi le feu vert.

Ils avaient souvent évoqué une telle situation, et ces fans de tir sur cible, avaient mis cette stratégie au point. C’était la première fois qu’ils la testaient.

Elle tira en même temps qu’elle prononçait « trois », et comme si le temps s’était ralenti, elle entendit le coup de feu de Francis, vit la vieille lâcher sa mère et tomber. Elle hurla « COUCHEZ-VOUS ! » à l’attention de sa mère, de Vincent et de Sébastien, décala le canon de son fusil de quelques centimètres à gauche en réarmant et visa en même temps que Francis les deux autres types.

– Je prends celui de gauche.

Les deux coups de fusil partirent quasiment en même temps. Elle aperçut à la limite de sa vision, Vincent qui arrivait auprès d'Hélène, restée debout, tétanisée et la plaquer au sol, sans ménagement. *Ouille, Maman a dû se faire mal.* Sébastien restait en arrière pour ne pas les gêner, en position de tir au cas où l'un d'eux se relèverait. Mais aucun des attaquants ne bougeait, le danger était écarté.

Julie craqua alors. Elle s'assit dos au parapet, la main sur la bouche, secouée de sanglots incontrôlables. Elle était déchirée entre le bonheur d'avoir sauvé sa maman et l'horrible sentiment d'avoir tué deux personnes coup sur coup sans la moindre hésitation ! C'est à peine si elle entendit Francis :

– Bravo Julie ! Super tir. Je vais voir de l'autre côté.

Les réactions de Francis étonnaient de plus en plus Julie. Elle se remémora son comportement lors de la première attaque, dans la clairière. Il avait l'air d'être à l'aise ! En tous les cas, il savait comment réagir. Qui était-il ? Il n'avait pas l'air de subir les affres qu'elle ressentait après chaque tuerie. Où avait-il appris ce genre de choses ? A l'armée ? Il avait l'air bien jeune pour cela. Bizarre... Elle se promit de le surveiller et de le questionner, oui... Elle voulait en savoir plus sur lui. Elle l'aimait bien mais il était une énigme.

Elle se releva, s'essuya les yeux et jeta un œil en bas et aux alentours. Voyant qu'il n'y avait plus de danger, elle rechargea le fusil puis le rangea, après avoir mis la sécurité. Elle cria à Francis qu'elle descendait et s'engagea dans l'escalier, étonnée d'être aussi fatiguée.

Celui-ci était reparti de l'autre côté de la terrasse pour s'assurer que tout se passait bien pour les pêcheurs. Ceux-ci se repliaient vers le moulin en formation de défense mutuelle. Francis se

dit que le groupe était en train de changer à vitesse grand V ! Il scruta encore les environs et ne remarquant rien d'anormal, il descendit à son tour.

En entendant les coups de feu, chacun avait rejoint son poste d'alerte. Claire, installée à l'une des fenêtres du second, enclencha la sécurité de son fusil, avant de le remettre dans le rack de l'étage. *On n'est pas passé loin, aujourd'hui.* Se dit-elle. La piété de sa belle sœur l'irritait parfois. Cela avait failli lui coûter la vie, aujourd'hui. Elle vit sortir Francis qui se dirigeait vers le sas, où s'affairait Vincent, Sébastien et Simon. *Elle peut dire merci à Francis !*

Ils discutèrent un moment puis, alors qu'ils se séparaient et que son regard quittait le groupe des quatre hommes, Claire aperçut plus qu'elle ne vit, un geste de la part de Francis, qui la laissa abasourdie. Il avait caressé furtivement le visage de Simon !

Le regard qu'eut ce dernier vers son ami ne laissait aucun doute sur les sentiments de ces deux-là.

Claire était sans voix. Un couple d'homos sous leur toit ! Son cœur cognait à tout rompre. Comment avait-on pu ne pas s'en apercevoir plus tôt !? Il fallait qu'elle en parle à Pierre. On ne pouvait accepter ce genre de choses dans une communauté telle que la leur. Ils devaient partir. Trop dangereux pour ses enfants. *On sait comment ça se passe !*

*

Protégé par Sébastien, Vincent entraîna Hélène aussi vite qu'il put vers l'entrée où les attendaient Camille, qui prit en charge sa mère, rassurée en voyant que la blessure au cou n'était pas profonde.

– Je vais me faire houspiller par ton père ! s'exclama Hélène, paniquée.

Ce terme désuet et l'expression qu'avait prise Hélène, qui n'avait pas lâché le vieux panier à œufs, firent rire sa fille qui avait besoin de décompresser.

– Oui, je crois qu'il va te passer un savon ! Aller bavarder avec une inconnue !...

– Mais elle faisait peine à voir, la pauvre !

– Maman... Arrête ! C'est fini ce temps là. Tu ne peux plus faire confiance à tout le monde. Tu as failli recevoir un coup de couteau !

– Ton père devient un va-t-en-guerre. Il ne jure plus que par son truc, ses fortifications, son moulin, comme si c'était sa guerre !

– Maman, tu es dure avec Papa. Je commence à croire qu'il a raison. De plus, il y a longtemps qu'il pense à tout ça. A part les quelques erreurs du début, je trouve que c'est drôlement bien organisé son « truc », comme tu dis. Excuse-moi, mais tu es la seule fautive, là. Allez viens je vais nettoyer ta blessure. N'empêche que tu as eu beaucoup de chance, aujourd'hui ! Ce n'est pas passé loin.

– Ne dis pas ça à ton père !

Camille sourit en désinfectant la plaie. Elle allait mettre un pansement plus important que ce qu'elle aurait dû, juste pour que sa mère prenne conscience de la gravité de ses actes.

*

A table, Julie, installée à côté de Francis, lui demanda en parlant assez bas pour que personne n'entende :

– Où as-tu appris cet art de la guerre que tu sembles connaître parfaitement ?

– C'est toi qui me poses la question ! Je vais te répondre mais tu me diras ce qui te rend aussi « guerrière » pendant les attaques. J'adore lire des romans de guerre. J'applique ce que j'ai lu, simplement.

Julie était sans voix. Elle imaginait Francis militaire pendant un certain temps, apprenant à être soldat. Des romans... juste des romans. Elle s'apprêtait à lui répondre lorsque son père fit tinter son verre avec un couteau pour attirer l'attention de tout le monde. *Sauvée par le gong !* pensa-t-elle. Pierre s'exprima :

– Je ne demande pas la tenue d'un Conseil, car tout le monde aura compris l'erreur qui a été faite par ma douce épouse...

Il eût un tendre regard pour sa femme à qui il ne pouvait en vouloir ! Il l'aimait et craignait réellement pour sa sécurité. Il souffrait intérieurement car il savait qu'il allait lui faire du mal en prononçant la suite. Prenant une voix plus dure que d'habitude, il s'adressa à tout le monde :

– Je veux juste vous rappeler que nous devons être sur nos gardes à chaque instant. Le temps où l'on pouvait faire confiance à n'importe qui est révolu. Combien de fois faudra-t-il le répéter ?

Le message était bien entendu à l'attention d'Hélène. Il poursuivit :

– Bravo à tous, vous avez réagi très rapidement et en pros. Je suis fier de vous tous car je sais, à présent, que nous sommes en sécurité.

– Mais tu t’écoutes parler ? J’en ai assez de cet air suffisant ! Tu joues au petit chef depuis qu’on s’est enfermés ici. Tu n’as pas la science infuse de la guerre. Tu fais des erreurs comme nous tous. Alors arrête ce petit jeu, tu n’abuses personne !

Hélène jeta sa serviette dans son assiette, se leva et s’en alla. Les épaules de Pierre s’affaissèrent en même temps qu’il soupirait, sous les coups que lui avait portés sa femme. Il se demandait parfois s’il n’en faisait pas trop, en effet. Tout cela lui pesait.

Puis son regard désespéré fit le tour de la table pour voir qui le soutenait, et ce qu’il vit le rassura.

Hélène avait pris de court tout le monde, car personne, pas même son mari, ne l’avait vue ainsi remontée depuis qu’ils s’étaient retranchés. Clara et Julie se levèrent et suivirent leur mère. Un silence suivit leur sortie.

– Avez-vous entendu les coups de feu ce matin, quasiment au même moment, mais du côté du village ? demanda Simon, rompant le silence, au grand soulagement de tous.

– Oui je les ai entendu. La voix de Julien fût couverte par ceux qui avaient perçut également les détonations.

– Nous irons y faire une visite demain matin...

– Je vous accompagnerai, je verrai ainsi le toubib. On a certainement plein de choses à se dire, l’interrompit Camille avec un sourire pour atténuer le ton directif qu’elle avait employé.

– N’oublions la chaise pour Philippe.

– Ah oui ! Jean a raison, c’est l’occasion où jamais de me rapporter cette chaise. Si elle existe.

Pierre reprit, toutefois surprit par l’intervention de sa fille :

– Ne t’inquiète pas Philippe. Nous y penserons. Clara viendra aussi pour affiner nos techniques auprès du boulanger. Vincent et Julien comme soutien armé. Sébastien tu prends la direction du domaine. C’est bon pour tout le monde ? Ah oui, j’allais oublier ... Nous déposerons les nouveaux cadavres au passage.

– On va les « avéniser », quoi...

Tous regardèrent Thierry, qui n’avait pas pour habitude de se manifester de la sorte. Certains souriaient, amusés, mais Philippe, en colère, dit à son fils de sortir séance tenante. Il ne voulait plus jamais l’entendre parler de la sorte.

– Bah quoi ? C’était de l’humour !

Il se leva et suivit le même chemin que sa tante et ses deux cousines, en bougonnant.

A l’annonce de Pierre, à propos de son choix d’emmener Julien comme soutien, Vincent avait discrètement regardé Sébastien et Francis. Il comprit à leurs regards qu’ils pensaient aussi que c’était une curieuse décision, mais personne n’osa faire de remarques. Il tirait bien, certes, mais on ne l’avait encore jamais vu dans le stress d’un combat réel. Pierre voulait sans doute le tester et lui montrer qu’il faisait partie du groupe, mais c’était prendre beaucoup de risques...

Marie, de son côté, était contente que son fils soit désigné pour une mission à l'extérieur, car cela voulait dire que tous deux faisaient partie intégrante du groupe, même si elle eût préféré que Pierre lui demande son avis. Mais c'était comme cela que fonctionnait le moulin. Et puis, elle était heureuse au milieu de ces personnes qu'elle aimait déjà ! Leurs « traumatismes » cicatrisaient au contact de leurs nouveaux amis. Elle avait craint que Julien ne s'en remette jamais. Ses réactions, au début, lui faisaient peur, mais cela s'arrangeait de jour en jour.

Jean prit la parole :

– Papa, j'ai pensé à un truc. La cloche que nous avons installée dans la cage d'escalier pour l'alerte est très efficace, mais il nous faudrait la même chose à l'extérieur pour rameuter ceux d'entre nous qui se trouvent à l'extérieur. On a eu de la chance aujourd'hui que Vincent et Séb soient juste à côté !

– Excellente idée ! Réfléchissons-y, mais nous n'avons pas de seconde cloche. Nous verrons au village s'ils ont quelque chose qui pourrait faire l'affaire.

Pierre aborda un autre sujet :

– A notre retour, nous devons faire de la farine car le stock baisse. De plus j'ai l'intention d'en proposer au village, histoire d'entamer un troc avec eux. J'aurai donc besoin de gros bras. Il y a des volontaires ?

Julien et Sylvain se proposèrent de l'aider.

Pierre et sa fille Clara commençaient à être bien rodés dans leur nouveau métier de boulangers et, après quelques erreurs, régalaient les leurs de pains succulents, variant la forme

de ceux-ci, juste pour le plaisir. Le beurre allait manquer bientôt, mais ils avaient un stock important de confitures confectionnées par Hélène et Claire dès les premiers jours avec la montagne de fruits achetés juste avant le blackout.

Pierre comptait donc proposer une collaboration aux villageois en troquant, régulièrement, de la farine contre d'autres denrées telles que du beurre et de la viande du fait des trois agriculteurs vivant à proximité du village. Il prévoyait d'emmener avec un lui un sac de dix kilos de farine à titre de cadeau pour amorcer les échanges. Il désirait également proposer une protection mutuelle ; n'étant éloignés les uns des autres que de cinq kilomètres, ils pourraient se porter secours rapidement.

Il se leva, dit bonsoir à tout le monde. Il montait pour retrouver sa femme, lorsque Claire le rattrapa pour lui parler « entre quatre yeux ». Malgré sa fatigue et l'envie de retrouver Hélène, il pria Claire de le suivre dans son bureau, au premier.

A peine la porte fermée, Claire entama :

- Juste après l'attaque, j'ai vu quelque chose qui m'a choquée et dont il faut qu'on parle.
- Je t'écoute, Claire, répondit-il épuisé et sur ses gardes, la journée ayant été lourde en rebondissements.
- Je suis désolée de devoir t'apprendre que Francis et Simon sont homosexuels.

Elle se tut pour que ses mots imprègnent bien son interlocuteur. Elle était désolée, au fond d'elle-même, de faire mal à son beau-frère. Elle savait qu'il appréciait beaucoup les deux jeunes.

- Claire, je le sais depuis le début. Ils me l’ont appris lorsque je leur ai demandé de rester au moulin, avec nous.
- Quoi ! Tu veux dire que tu approuves ! s’exclama-t-elle, les yeux écarquillés.
- Enfin, Claire, cela ne regarde qu’eux deux. Ils mènent la vie qu’ils veulent. On ne peut pas leur en vouloir ni les mettre à la porte pour cela. Je te rappelle que ce débat est clos depuis qu’une certaine loi a été votée il y a deux ans... Pierre se souvenait des longues discussions entre beaux-frères et belles-sœurs, entre les « pour » et les « contre ». Il ne souhaitait pas revenir là-dessus.
- Mais, ils s’affichent devant tout le monde !

Pierre, exaspéré et surtout fatigué, répondit un peu durement :

- N’exagère pas, personne ne l’a remarqué depuis que nous vivons retranchés dans le moulin ! Ils sont très discrets, même si aujourd’hui, tu t’en es aperçue. Et alors ?!
- Je te rappelle que j’ai deux jeunes garçons ! Je ne voudrais pas qu’ils tombent dans leurs pattes.
- Claire, non seulement ils sont ensemble, en couple, mais en plus, je sais qu’ils se conduisent en total respect avec tout le monde, ici. Faisons comme eux, respectons-les. Ils le méritent, vraiment. Et surtout ne compte pas sur moi pour aller leur parler. Je n’en ai pas l’intention et je te demande d’en rester là. Concentrons-nous sur le moral de Philippe. C’est plus important.

Il ouvrit la porte et termina leur entretien en disant plus gentiment :

- Je suis fatigué, Claire. Il y a des choses beaucoup plus importantes et urgentes pour notre survie, non ? Allez, bonne nuit.

*

Lorsqu'il pénétra dans leur chambre, la lumière était déjà éteinte. Il s'allongea auprès de sa femme et lui caressa les cheveux. Il sentait qu'Hélène souffrait plus qu'elle ne voulait le montrer.

– Chérie, ça va ?

– Non, tu le sais bien ! J'en ai assez de tout ça ! On vit comme des sauvages. On ne voit personne, on se méfie de tout le monde. Ce n'est pas comme ça que j'aime vivre. On devrait pouvoir aider tous ces pauvres gens qui n'ont pas notre chance.

– Chérie, aucun de nous n'apprécie ce que nous sommes en train de vivre et de faire, mais on ne peut pas y échapper. Rassure toi, la vie reprendra comme avant. Mais sache que je n'ai pas l'ambition ni les moyens de sauver le monde. Si nous arrivons à nous en sortir, alors je serais le plus heureux des hommes.

– On est revenu au moyen-âge ! On ne peut même écouter de la musique alors que nous avons tous les CD que nous aimons ici. J'ai envie d'écouter Mozart, Vivaldi ou les BEE GEES ! Envie que la musique emplisse le salon ! Dans un an, nous serons vêtus d'oripeaux. A chaque instant l'un de nous peut mourir, gémit-elle. Une larme coula sur sa joue.

– Nous sommes ici, tous ensemble, on a réussi à sauver toute la famille. Nous vivons au chaud et au sec, avec de la nourriture. C'est ça qui compte aujourd'hui. Il faut attendre Chérie, tout redeviendra comme avant. Nous sommes tellement chanceux ! Et puis, lorsque

nous n'avons pas réellement besoin de l'électricité, tu peux mettre un CD. Le courant que nous produisons est tout à fait suffisant pour cela. Demain, je te mettrai ce que tu voudras.

Mais elle s'était endormie tout d'un coup dans ses bras, épuisée par les épreuves de cette journée. Doucement, il retira son bras, se leva et se prépara pour la nuit. Hélène portait le malheur du monde sur ses épaules, et cela la minait. Il n'y pouvait rien, elle était comme ça.

*

Le lendemain matin, le Requiem de Mozart accueillit ceux qui descendaient prendre leur petit déjeuner. Chacun apprécia cette sublime mélodie qui s'harmonisait parfaitement avec l'architecture des lieux. Et puis cela rappelait à tous « le bon temps », quand la musique faisait partie de chaque instant. Même si c'était une autre « musique ».

Après le petit déjeuner, Vincent sortit le camion plateau sur lequel ils embarquèrent les quatre cadavres et après les avoir « avénisés » - ils savaient tous que ce terme serait adopté pour désigner, dès à présent, cette horrible besogne - ils prirent la route du village, les fenêtres grandes ouvertes pour que Clara, qui était au volant, reprenne des couleurs, après l'épreuve de l'aven.

Ils ne s'étaient pas éloignés de la propriété depuis plus d'un mois et n'avaient donc pas idée de ce qu'ils allaient rencontrer sur la route. Sur le plateau, Vincent et Julien redoublaient d'attention pour détecter tout danger éventuel. Pierre, pour sa première sortie hors du domaine

depuis les évènements, s'attendait à rencontrer quand même une ou deux voitures ; des gens qui se seraient retranchés, comme eux. Mais ils ne croisèrent pas âme qui vive.

Personne ne parlait dans la cabine. Chacun restait enfermé dans ses pensées. Le silence était si pesant que Clara ; avançant la main vers le poste de radio, mit ce dernier en marche. Seul un chuintement en sortit. Elle l'éteignit, frustrée d'être replongée si brutalement dans la réalité et s'apprêtait à dire quelque chose lorsqu'elle aperçut, en même temps que son père, ce qui semblait être un corps étendu sur la route.

Elle s'arrêta à bonne distance. Un grand silence engloba toute la scène, seulement perturbé par les pépiements des oiseaux.

Bien qu'ils s'attendissent à être confrontés à ce genre de situation un jour ou l'autre, ils étaient loin d'être prêts à le vivre. Pierre ne put se résoudre à envoyer l'un des jeunes, il se tourna vers Clara et lui intima :

- Je dois aller dégager la route, on ne peut pas passer. Sois prête à démarrer. Quoiqu'il arrive, vous ne sortez pas du camion.
- Mais Papa ! Camille fut immédiatement interrompue par son père.
- Vous faites ce que je vous dis, et sortant la tête par la fenêtre, il annonça : Vincent, je sors pour pousser le corps. Restez vigilants. Ok ?
- Pas de problème, Pierre. On te couvre. Fais attention à toi !

Pierre sortit en se disant que son choix des équipiers d'aujourd'hui n'était pas approprié à la situation. Clara n'avait pas assez d'expérience au volant pour les sortir d'un traquenard et le visage de Julien en disait long sur son état psychologique actuel.

Ce dernier, confronté pour la première fois à une telle situation, était couvert de sueur. Il n'avait jamais eut aussi peur de sa vie. Vincent le rassura gentiment :

– Ne t'inquiète pas, il n'y a sans doute plus de danger. Vu l'état du bonhomme, ça fait longtemps qu'il est là. On s'assure simplement que tout va bien pour Pierre. Occupe-toi de nos arrières, on ne sait jamais.

Ils le virent descendre du camion, un pistolet à la main et se diriger vers le cadavre. A deux mètres du corps, il eut un mouvement de recul et porta la main gauche à son visage pour se couvrir le nez. Cela confirma à Vincent son estimation. Pierre s'arrêta un moment auprès du corps et regarda quelque chose dans le fossé, que les autres ne pouvaient pas voir d'où ils étaient. Puis, ayant rangé l'arme dans sa poche, il empoigna le corps du type et le traîna vers le bord de la route. Il fit signe à Clara d'avancer et monta à côté de Camille.

– Vas-y, roule.

Camille plissa le nez. Son père empestait le cadavre ! Lui aussi avait remarqué qu'il puait. Il marmonna :

– Oui... Je pue.

Ils virent ce qui avait fait hésiter Pierre un instant : une voiture renversée dans le fossé, profond à cet endroit, et les cadavres de toutes une famille qui avait été manifestement attaquée. La violence les avait rattrapés et était à leur porte.

Il demanda à sa fille de ralentir à un kilomètre du village. Vincent déploya alors le drapeau blanc qu'il avait confectionné avant de partir. Ils prirent le dernier virage et le village apparut à moins de cinq cents mètres. Joliment ceint de vieux murs, pas toujours en bon état, ce village moyenâgeux accueillait, en temps normal, pas mal de touristes. Aujourd'hui, on apercevait quelques maisons calcinées, dont une fumait encore.

Clara roula doucement et arrêta le camion à vingt mètres de l'entrée sud du village pour laisser le temps aux veilleurs, s'il y en avait, de les reconnaître.

Seul un homme aux cheveux blancs, perché au-dessus de la porte, leur fit un signe de la main. Ils le virent descendre, passant devant les deux meurtrières qui surplombaient la route.

Armé d'un fusil de chasse, il ouvrit la grande porte et sortit imprudemment de l'enceinte. Pierre le reconnut à sa démarche. C'était Louis, le curé du village. Il montait la garde, armé, comme n'importe quel soldat ! Il se pencha à la fenêtre pour que Louis le reconnaisse et continua à s'approcher à la même allure.

Enfin, un large sourire confirma aux arrivants qu'ils étaient les bienvenus. Louis les accueillit chaleureusement. Il leur dit d'avancer afin qu'il puisse refermer la porte d'entrée. Ensuite, Camille descendit pour lui laisser sa place dans la cabine et grimpa sur le plateau. Louis grimpa à sa place, plissa le nez en présence de cette odeur tenace qu'il connaissait trop bien, à présent, mais ne fit aucun commentaire. Il laissa sans surveillance apparente la porte. Il dit d'un ton joyeux :

- Allons voir Christophe, il va être ravi de vous voir ! Ah mes enfants, vous ne pouvez pas savoir quel plaisir vous me faites !
- Vous laissez la porte sans surveillance !?
- Ne vous inquiétez pas, nous étions deux là-haut.
- Ah, pas mal ! Impossible de le savoir. Mais vous avez eu quelques soucis hier, non ?
- Oui. Certes, mais je ne resterai pas longtemps absent.

Pierre n'insista pas. Après tout ce n'était pas à lui de gérer la sécurité du village ! Il s'adressa de nouveau à Louis :

- Il y a beaucoup de maisons qui ont l'air d'être abandonnées. Et l'on voit tout de suite qu'il y a eu pas de mal de grabuge ici, s'étonna-t-il en voyant Clara éviter les pierres, parpaings et divers débris éclatés au sol.
- Il y a eu une grosse attaque quinze jours après la coupure d'électricité. Nous n'étions pas préparés. On a quand même réussi à les repousser. En fait, que Dieu me pardonne, on les a quasiment tous tués. Mais ils ont fait beaucoup de dégâts dans nos rangs.

On devinait aux fenêtres des visages cachés derrière les rideaux ou les volets. On était loin de l'ambiance du moulin ! Ils se garèrent devant la mairie. Au milieu de la place pavée, une jolie fontaine égaillait l'ensemble. Les vieilles bâtisses datant de plusieurs centaines d'années, de guingois pour la plupart donnaient au village un cachet incroyable. Pierre adorait ce petit village, avec ses ruelles, ses pavés et ses boutiques qui avaient conservé leur cachet d'autrefois. Tout cela lui rappelait sa tendre enfance et les vacances qu'il passait dans sa jeunesse chez sa marraine, à Peyreleau dans l'Aveyron. Mais aujourd'hui, la propreté du village laissait à désirer ; des poubelles jonchant le sol et tous ces débris non ramassés !

Les retrouvailles entre Christophe et Pierre furent chaleureuses. Louis retourna à la porte sud et les autres allèrent s'installer dans la salle de réunion de la mairie. Pierre déposa le sac de farine devant Christophe :

– Tiens, c'est un cadeau du moulin. Désolé pour l'odeur dont mes vêtements sont imprégnés, j'ai dû pousser un cadavre qui nous barrait la route. Je te présente Vincent, le fiancé de Julie que tu connais, Julien notre plus jeune combattant, le fils d'une amie. Tu connais Camille et Clara.

– Oui. Bonjour et bienvenue à tous. Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que vous nous faites. Ne t'inquiète pas pour les effluves, dit-il en souriant, on a l'habitude maintenant. Combien êtes-vous au moulin ?

– Quatorze à présent. Capacité maximum ! Et vous ?

– Cinquante deux personnes dont dix huit femmes et douze enfants. Nous avons subi de grosses pertes lors de la première attaque que nous avons eu à affronter. Une bande d'une trentaine d'individus de tous âges qui voulaient voler les vaches de René. Heureusement, ils n'étaient pas fortement armés et manquaient d'expérience. Pour être honnête, nous aussi nous en manquions, mais nous avons la chance d'avoir Serge, le commandant de la gendarmerie. Ils nous ont pris par surprise. On ne s'attendait pas à ce genre d'attaque. Les portes du village étaient ouvertes, comme d'habitude. Le premier coup de feu de René a été le début d'une fusillade en règle. Nous étions quand même mieux équipés qu'eux. Le problème, c'est qu'avant de tirer sur un homme, tu réfléchis. Et tu te fais descendre... Il marqua une pause et poursuivit : pour finir, on les a tous eu, mais quarante deux personnes sont mortes chez nous ! Les vaches vivent dans les maisons des morts maintenant. On a transformé les rez-de-chaussée en étables.

Christophe leur demanda ce qu'ils voulaient boire et fit signe à un jeune homme qui était resté dans la salle d'aller leur chercher de quoi se désaltérer. Puis il reprit :

– Nous manquons cruellement d'armes. Heureusement que nous avons Serge, comme je l'ai dit. Ses deux collègues ont perdu la vie dans la grande bagarre. Il supervise la sécurité du village. Tout ça a l'air bordélique mais ne t'y trompe pas, jamais vous ne seriez arrivés jusqu'ici sans Louis, vous auriez été abattus par les veilleurs cachés !

– Mais où sont les habitants ?

– A cette heure-ci, une vingtaine d'entre nous surveillent les vaches dans le champ. C'est une des principales tâches de la journée : assurer la sécurité du cheptel qui nous fait vivre. Sans ces vaches, nous ne pourrions pas survivre !

– Curieux que nous n'ayons rien entendu lors de cette attaque dont tu parles, au contraire de celle d'hier !

– Sans doute à cause du vent. Il soufflait du nord, hier. Ce qui fait que vous avez pu entendre les coups de feu. C'est tellement vallonné dans le coin !

– Oui, tu as sans doute raison. Nous aussi, nous avons eu une attaque, hier matin. Hélène, ma femme, a failli y rester. Camille est venue pour rencontrer votre toubib et Clara le boulanger. Je te propose qu'elles y aillent maintenant, pendant que nous voyons ce que nous pouvons faire pour nous entraider.

– Oui, sauf que le médecin est mort lors de la fameuse attaque ! C'est encore un de nos gros soucis...

Camille prit la parole :

– Si vous le voulez bien, j'aimerais voir son cabinet, le matériel médical et les médicaments que vous avez afin que je m'organise pour vous apporter mon aide.

– Il n’y a pas de pharmacie au village, mais le toubib stockait des médicaments chez lui.

Christophe demanda au jeune homme, qui était revenu avec les boissons, de lui montrer le chemin. Elle se leva. Elle ne voulait pas laisser paraître son désarroi.

En le suivant, elle se dit que les jours à venir allaient être bien remplis si elle devait être le médecin de tout un village, en plus des siens ! Mais le pire, et son moral chuta encore, c’était de se remémorer la joie de Sébastien lorsqu’il avait appris qu’un autre médecin vivait à proximité et pourrait, ainsi, l’assister.

Une huitaine de jours auparavant, elle avait fait un test de grossesse qui s’était révélé positif. Elle était enceinte de cinq semaines environ. Ils étaient les seuls au courant pour le moment. Son mari était très angoissé pour l’accouchement. Et hier soir, ils étaient tellement soulagés de penser qu’un médecin était dans les parages.

Mais elle ne pourrait compter sur aucune aide médicale ! En plus, elle se devait de garder pour elle ses sombres pensées. *Vivement ce soir*, pensa-t-elle, elle avait hâte de se retrouver auprès de lui. Le pauvre, il allait être si déçu ! *Mais bon, peut-être que tout ceci serait terminé dans huit mois !* Elle informerait le Conseil, lors de la prochaine réunion.

Pierre et Christophe s’enfermèrent dans le bureau de ce dernier et commencèrent leurs négociations.

La gestion du village n’avait rien à voir avec celle du moulin ; Christophe restait le Maire et le chef de la police pour prendre toutes les décisions, avec les conseils de Serge, bien sûr.

Camille vint les rejoindre au bout d’une heure. Ils convinrent de ceci : en cas d’attaque importante, « ceux du moulin » et « ceux du village » - sic Christophe - se porteraient secours

mutuellement. Pour cela, il fallait mettre en place une alarme qui s'entendrait des deux sites et ce, quel que soit le vent. Le village prêterait donc au moulin une des petites cloches du clocher de l'église. Christophe envoya de ce pas deux hommes pour en décrocher une. L'alarme était : quatre coups de cloche : appel au secours pour renforts urgents, deux coups signifiaient qu'une réunion était demandée chez celui qui sonnait, un coup annulait toute demande.

Ils se mirent d'accord, également pour s'entraider en produits alimentaires : le moulin fournirait 50 kg de farine tous les mois et le village cinq litres de lait et un kilo de beurre chaque semaine.

De plus, le moulin se proposait de donner au village trois fusils Walther 3 et leurs lunettes de visée, huit pistolets mitrailleurs MP40, dix pistolets Walther P38 et une mitrailleuse MG42, deux boîtes de trente grenades et un certain nombre de balles contre 10 kg de viande (bœuf ou porc) par mois jusqu'à la fin de la crise. Serge avait rejoint le groupe et Pierre avait dû expliquer comment il était en possession d'un tel arsenal.

Camille devenait le médecin de la communauté et organiserait une permanence au cabinet de son ex-confrère, une fois tous les quinze jours. Les urgences seraient gérées au cas par cas. « Ceux du village » se chargeant d'amener au moulin les éventuels blessés. Elle mettrait sous clé les médicaments qui étaient sous sa seule responsabilité, à présent.

A la fin de la réunion, les deux hommes envoyés à l'église, les attendaient sur la place et les aidèrent à hisser sur le camion une cloche de 39 cm de diamètre pesant près de 40 kg. En parlant de petite cloche, Pierre doutait de son efficacité mais en voyant l'engin, il fut rassuré et même inquiet : ils allaient ameuter toute la région !

Ils allèrent ensuite chercher Clara, et la trouvèrent en compagnie du fils du boulanger, Nicolas. Ce dernier avait perdu ses parents lors de la première attaque, et assurait la production de pain pour le village. Clara l'avait déjà informé de l'intention de son père de livrer régulièrement de

la farine au village et ce dernier s'en réjouissait d'avance. Nicolas lui parlait des techniques de meuneries pour la production de différentes farines mais Clara ne semblait pas vraiment intéressée par cela... Camille sourit, elle connaissait bien sa sœur et avait tout compris au premier regard.

Christophe leur promit de venir les voir dans quelques jours, pour leur premier échange. Il livrerait ainsi la viande, le lait et le beurre et repartirait avec les armes.

Ils firent de grands signes à Louis qui referma le portail derrière eux, un grand sourire aux lèvres. Cette visite avait mis tout le monde de bonne humeur ; cela leur rappelant un peu la vie d'avant mais surtout, ils savaient à présent qu'ils n'étaient plus seuls.

Clara fut la cible des plaisanteries grivoises de ses compagnons, à qui les regards du jeune boulanger, subjugué, n'avaient pas échappés. Ils avaient hâte de partager leur bonne humeur avec *ceux du moulin* ; terme qu'ils avaient d'emblée adopté. Cela concrétisait le groupe, la communauté. *Ceux du moulin...*

A leur retour, Clara, Julien, Sylvain et Pierre s'attelèrent à leur besogne de meuniers. Pierre leur expliqua le fonctionnement des différentes parties du moulin, mais seuls les garçons écoutaient réellement ; sa fille ayant manifestement la tête ailleurs.

Ils montèrent à l'étage pour déverser les premiers sacs de blé dans la trémie. Cet entonnoir positionné au dessus des meules pouvait contenir environ 50 kg de blé. Une fois la trémie remplie, le moulin fonctionnait tout seul. Le meunier pouvait alors s'occuper d'autres choses comme faire la sieste selon la légende.

Pierre enclencha le mécanisme qui, entraîné par la roue, mit les meules en mouvement. Il commençait à expliquer le réglage effectué sur ces dernières, mais s'arrêta très vite et proposa à Clara de rejoindre les autres au logis, vu le peu d'intérêt que sa fille portait à ses propos.

Il n'y avait plus qu'à remettre du blé dans la trémie lorsqu'elle cette dernière serait vide.

*

Camille avait pris la main de son mari, et l'avait entraîné dans l'escalier. Elle voulait passer un moment seule avec lui, sans personne autour. Elle savait qu'il souffrait parfois de ce manque d'intimité. Il y avait toujours quelqu'un à moins de cinq mètres. Ils arrivèrent sur la terrasse.

– Chéri, j'ai une mauvaise nouvelle : le toubib du village est décédé. Je suis le seul médecin dans la région !

Sa voix se brisa et elle se mit à pleurer. Sébastien n'avait vu que très rarement Camille pleurer. Il la prit dans ses bras, lui caressant les cheveux et embrassant son front. Il devait soutenir sa femme, lui qui était si inquiet !

– Ne t'inquiète pas Cami. Tu vas donner des cours aux femmes pour t'assister lors de l'accouchement. Je suis sûr qu'à vous toutes, vous allez nous faire naître un joli bébé. J'ai confiance en toi.

Sébastien se voulait rassurant, mais il aurait bien besoin, lui aussi, que quelqu'un lui remonte le moral !

Un « GONG » assourdissant les fit sursauter. *La cloche d'alerte*, pensa Camille. Elle se dirigea vers la porte la plus proche, qui menait au centre de la terrasse, et l'ouvrit. Ils entrèrent dans cet espace immense, d'où était venu le bruit.

Jean et Vincent avaient suspendu la nouvelle cloche à la jonction des quatre arbalétriers supportant les pans du toit et venaient d'en actionner le battant, une fois, pour faire un essai. Ils se regardèrent, les uns surpris de ne pas être seuls, les autres un peu gênés d'avoir entendu leur discussion.

Une minute plus tard, la cloche du village répondait, également d'un seul coup, à leur tout premier signal. Ils se félicitèrent de ce nouveau système qui leur ferait un peu oublier leur isolement.

Jean s'approcha de Camille et Sébastien, et dit à sa sœur :

– Espèce de cachottière ! Un bébé. Mon premier neveu. YOOOOO !

Camille le bouscula gentiment et porta son index devant sa bouche en s'exclamant :

– Chut, tu vas ameuter tout le monde !

Elle s'essuya les yeux. L'arrivée impromptue de son frère et de Vincent lui faisait du bien. Leur bonne humeur lui remonta le moral. Vincent prit Sébastien et Camille par les épaules et leur dit :

– Ne vous inquiétez pas, il y a suffisamment de femmes ici pour que tout se passe bien !

Sébastien décida que la mise en place de la cloche devait officiellement se fêter, et que c'était l'occasion où jamais d'annoncer la venue du bébé. Tous les quatre étaient d'accord. Avant de descendre, il se tourna vers sa femme et avec un sourire pour dédramatiser ses propos et lui chuchota :

– Tu vois, on ne peut jamais être seuls...

Il s'engouffra dans l'escalier. Il allait mettre deux bouteilles de champagne au frais, et prévenir tout le monde qu'un apéritif était prévu ce soir, pour clore cette bonne journée.

Chapitre 6

Automne 2015

Le succès de sa mission avait permis à Karl de signer un nouveau contrat avec son client dont il ne connaissait, officiellement, ni l'identité ni le but de l'attaque perpétrée dans le détroit d'Ormuz. Mais officieusement, il avait appris grâce à ses nombreux contacts – anciens clients et relations « professionnelles » qu'il entretenait avec soin, que le fameux Hussein travaillait pour une multinationale qui s'appelait IHTBio-Holding - *INTERNATIONAL HYDRO TECHNOLOGY-Bio Holding* et dont le siège était aux Bahamas.

Spécialisée dans les nouveaux développements énergétiques, notamment l'élaboration d'usines hydrauliques productrices d'énergie, l'IHTBio-Holding, peu scrupuleuse, avait élaboré ce stratagème avec le gouvernement d'un pays du Golfe Persique, dont l'identité restait inconnue à Karl.

Il suffisait de laisser les nations s'entretuer pour le contrôle stratégique du détroit, actuellement bloqué par plusieurs navires en flamme.

IHTBio-Holding n'avait plus qu'à attendre la fin des conflits qui commençaient à éclater un peu partout, pour ensuite se propulser au premier rang grâce à l'appui de son « associé » le fameux pays qui tiendrait le monde entre ses mains.

En effet, ils apporteraient à eux deux la solution finale pour se débarrasser définitivement du pétrole en proposant une technologie nouvelle plus performante, immédiatement disponible. Il va sans dire que les deux associés se débarrasseraient ainsi de leurs concurrents ; ruinant pour des décennies les pays producteurs de ce pétrole vieillissant.

Le rôle de Karl dans cette nouvelle mission, était de perpétrer des attentats entre les belligérants afin de faire monter la pression et d'envenimer la situation au maximum. C'est ce qu'il faisait le mieux. Les gouvernements, débordés par la situation internationale, les attentats, les désertions et la guerre civile qui sévissait dans la plupart de pays occidentaux, étaient littéralement débordés et subissaient de plein fouet la crise.

Karl venait d'expliquer à ses trois interlocuteurs comment il comptait mettre le feu aux poudres entre la France et l'Arabie Saoudite. Ils devaient mettre au point un attentat visant le Président français et laisser suffisamment d'indices accusant cette dernière, pour que la France lui déclare la guerre. Il souriait. Il était le cavalier de l'apocalypse !

*

A des milliers de kilomètres, Games assis dans le salon, avec à ses pieds la vieille que ces cons avaient violée avant de lui trancher la gorge, réfléchissait.

Je mérite mieux que cette bande de pauvres mecs avec qui je passe mon temps. Un jour je serai reconnu pour mon intelligence, ma capacité d'organiser et de gérer les attaques des trous du cul à qui ils confisquaient leurs petites vies de merde et leurs biens. Ces pouilleux ne méritaient même pas de vivre.

Y sont en train de tout casser dans la baraque, comme d'hab. On aurait pu rester plusieurs jours ici, mais non, ces idiots s'amuse à chaque fois à tout péter. Mort aux riches ! C'était leur... comment on dit déjà, leur... Bref c'était ce qu'ils disaient toujours !

Mais ses réflexions n'allaient pas durer longtemps car il sentait déjà l'odeur du feu que les autres venaient d'allumer à l'étage ! Il lui fallait trouver un second avec qui il pourrait réellement maîtriser tous ces idiots. A ce moment là, il pourrait envisager de monter une vraie armée, une centaine de types, et vraiment s'enrichir. Avec cette bande, ils parcourraient le pays à la recherche d'un endroit où il pourrait créer son royaume. Pour l'instant, il était obligé de les laisser faire pour mieux se tenir à leur tête. Ce qui l'inquiétait le plus c'est qu'ils rencontraient de plus en plus de bandes errantes avec lesquelles ils devaient se battre. Il lui fallait plus de types !

Bon, la chaleur de l'incendie commençait à se faire sentir. *On va encore devoir coucher dans les baignoires. Mais quels cons !*

Il était temps que Games se trouve un second ! Seul, il maîtrisait de moins en moins la bande.

*

L'été touchait à sa fin, les vallons se paraient de brume le matin et la température baissait. Les veilleurs qui assuraient la veille de quatre à huit heures devaient se couvrir à présent, et savaient que cela deviendrait rapidement beaucoup moins agréable !

Certains matins, Julien se levait très tôt et, parfois accompagné d'un autre amoureux de la pêche au carnassier, s'en allait vers l'étang, non sans avoir prévenu les veilleurs de ses

intentions. En effet, la première fois qu'il avait décidé d'aller pêcher, il s'était équipé et s'était dirigé vers l'étang sans prévenir personne !

Quelle ne fut pas la surprise de Simon et Clara, de veille ce matin là, lorsqu'ils aperçurent un homme marcher silencieusement vers l'étang ! Simon ajustait déjà son fusil lorsque Clara ; reconnaissant le bonnet de ski que Julien adorait, l'arrêta juste avant qu'il ne l'abatte.

Ce fut l'engueulade du siècle par un Simon, d'habitude plutôt relax mais dont la colère n'avait d'équivalent que la peur rétrospective d'avoir frôlé l'erreur fatale. Marie, de son côté, était partagée entre la honte de l'inconséquence dont son fils avait fait preuve et l'indignation de la réaction exagérée de Simon. Mais elle n'intervint pas.

C'était toujours un surcroît de travail pour les veilleurs, car c'était l'heure la plus propice pour une attaque éventuelle : manque de visibilité, fatigue des veilleurs. Il y avait eu, durant l'été, quelques fausses alertes mais de vraies frayeurs, là-haut derrière les créneaux !

Ces parties de pêches étaient une véritable passion pour Julien et, en plus, elles apportaient des vitamines et un changement bien agréable au menu quotidien du groupe.

Seuls les quelques amoureux de la nature ressentaient et partageaient ce plaisir du petit matin lorsque le soleil levant faisait briller et renaître peu à peu, à travers le brouillard, les couleurs de la campagne environnante.

Ils aimaient aussi le bruit des pas dans l'herbe humide, le chuintement de la rivière, les odeurs de ces matins humides chargés de mille senteurs subtiles.

Camille avait annoncé son état et tout le monde s'était levé pour l'embrasser. Hélène, inquiète, cassa l'ambiance en demandant qui l'aiderait à accoucher. On se rassit. La réalité de leur solitude les rattrapait. Camille voulut être rassurante en arguant que la situation aurait peut-être évoluée d'ici là, et qu'ils avaient du temps pour organiser la naissance de son bébé.

Elle pouvait accoucher seule, bien sûr ! Elle était médecin, après tout. Elle reconnut, devant l'air sceptique des femmes, qu'elle aurait besoin de leur aide. Elle leur donnerait donc des cours.

Julien avait demandé au Conseil l'autorisation de chasser. Là encore, il fallait toute une organisation pour sécuriser les chasseurs sans faire fuir le gibier ! Chacun devait réfléchir afin de faire une proposition acceptable par tous.

Tout au long de ce mois de septembre, on avait aménagé le domaine pour sécuriser les serres et en construire une autre, plus grande. Une nouvelle clôture fut donc construite autour des ces dernières, équipée de plusieurs clochettes de pêche que Pierre avait achetées en quantité dans ce but, quelques mois plus tôt. Vincent venait de les découvrir au fond d'un carton, rangé à la va-vite et oublié depuis.

Jean en installa également sur la clôture d'enceinte. Il fallait également s'occuper de préparer une partie du champ pour la future récolte de blé que Marie se proposait de cultiver. Comme ce dernier serait forcément en dehors de l'enceinte de sécurité, Marie avait proposé de construire deux miradors pour couvrir le champ afin d'éviter le vol. Sa proposition fut rejetée par le Conseil, car trop dangereux pour les deux vieillards qui devraient y monter et difficile à mettre en place. Il fallait donc prendre le risque de voir une partie de la récolte être volée ou abîmée.

La production de lapins et de poulets, sous la houlette de Sylvain, Thierry et Julien tournait à plein rendement. Les éleveurs en herbe, notamment Thierry, y consacraient beaucoup de leur temps et s'en occupaient en vrais professionnels. Cela permettait, aussi, de troquer de la volaille contre du porc – jambon, saucisson, etc.

Claire leur avait proposé de leur apprendre à tuer, plumer les volailles et dépouiller les lapins, mais seul Julien avait accepté. Elle n'avait pas insisté, pourtant irritée par la réaction « bêtement citadine » de ses fils.

Ceux du moulin avaient donc une alimentation équilibrée et diversifiée et étaient donc en bonne santé.

Camille assurait une permanence tous les quinze jours au cabinet médical. Il y restait en général toute la matinée. Clara en profitait pour se rendre chez Nicolas et parfaire sa technique en boulangerie. Le terme faisait sourire tout le monde, et elle avait fini par prendre son parti des blagues, répétitives et lourdes des jeunes. Marie s'entendait bien avec tout le monde, mais était devenue particulièrement amie avec Claire et Sébastien.

Ceux du moulin et ceux du village avaient donc pris l'habitude de se rendre visite de temps en temps, et échangeaient ainsi les dernières nouvelles et des vivres. Une vie communautaire renaissait malgré quelques jalousies et rancœurs de la part de certains villageois.

*

Les loisirs étaient limités : la lecture : Pierre avait veillé à ce que la bibliothèque du moulin soit très fournie, tant en livres techniques sur les sujets les plus utiles pour leur survie qu'en romans, biographies et autres livres d'histoire.

Ils avaient également à leur disposition toutes sortes de jeux de société, des jeux de cartes, un billard et un baby-foot.

Un magnifique jeu d'échecs ancien permettait aux amoureux de ce jeu de se mesurer. Pierre, Sébastien, Simon et plus récemment Sylvain et Camille passaient de longues heures à réfléchir

aux meilleures attaques possibles et autres bottes secrètes. A tout moment une partie était en cours, il fallait donc attendre que les pièces soient correctement rangées par les joueurs qui venaient de finir une partie pour s'accaparer le jeu. Pierre n'avait pas prévu qu'autant de monde s'intéresse et se passionne pour lui. Il allait se renseigner au village si par bonheur, on pouvait y dégouter un second échiquier.

Certains découvraient le bricolage, le tricot, la broderie, mais aussi la vannerie et la tapisserie. En quelques mois, ils avaient appris les gestes oubliés de leurs aïeuls, et passaient leurs longues soirées au coin de la cheminée, quand il faisait froid ou humide. Le dimanche, ils avaient pris l'habitude de se préparer un repas plus élaboré. Chacun avait alors une recette de famille ou sortie de derrière les fagots, qu'il suffisait d'adapter aux réserves disponibles.

Au grand bonheur de leurs parents, les velléités de Sylvain et son frère de jouer avec leurs consoles de jeux furent vite oubliées ; l'envie n'étant pas la même qu'avant et ce, malgré le fait que l'électricité produite au moulin suffise

En l'absence de la société de consommation dans laquelle ils avaient tous été élevés, les valeurs et la vie moyenâgeuse revenaient à grands pas. Le moulin était leur château fortifié, au sein duquel la vie sociale prenait une importance inconnue alors.

Les vivres, le bois, les vêtements ou encore les outils y étaient gérés très sérieusement avec le moins de pertes ou de casse possibles.

Deux nouvelles grosses attaques avaient eu lieu ces quinze derniers jours, l'une au moulin et l'autre contre le village, ce qui avait permis de tester les alarmes. Les cloches s'entendaient parfaitement des deux endroits, ce qui avait apporté un grand soulagement général.

Le moulin avait été pris d'assaut par quatre hommes en pleine forme physique, qui avaient pris le temps de les épier afin de comprendre leur fonctionnement avant d'attaquer. Deux d'entre

eux avaient même réussi à pénétrer dans l'enceinte de sécurité et tenté d'enfoncer la porte d'entrée !

Les renforts étaient arrivés moins d'un quart d'heure après l'alerte. Julien s'était endormi un moment et n'avait repéré que trop tard leur assaut.

A la stupeur du Conseil, Pierre ne l'avait pas sermonné ; prétextant que tout le monde pouvait s'endormir et lui demandant simplement de faire attention la prochaine fois. Ce fut Jean et Sébastien qui le firent à la place de Pierre. Et cela, de manière très sèche, lui rappelant que la vie du groupe était entre les mains des veilleurs !

Une fois montés dans leur chambre, Camille sermonna son mari :

- Chéri, je pense que tu as été un peu trop dur avec Julien, tout à l'heure.
- Moi ! Mais c'est ton père qu'il faut incriminer pour n'avoir rien dit. Je ne l'ai pas reconnu ! Tu devrais l'ausculter, d'ailleurs...
- Ce n'est pas drôle. Papa a raison, cela peut arriver à tout le monde.
- Non, il a tort. Quand on veille, on doit avant tout assumer son rôle. On ne s'endort pas. Pierre l'a dit lui-même il y a quelques mois. Franchement Chouchou, il m'inquiète...
- C'est n'importe quoi !

Sébastien enlaça sa femme. Il aimait l'avoir mise un peu en colère. Ce manque d'intimité qui caractérisait leur vie au moulin depuis qu'ils y étaient enfermés l'exaspérait. Mais il reconnaissait que les moments où ils se retrouvaient seuls dans leur chambre étaient vraiment agréables et excitant.

*

Philippe essayait de cacher son profond désespoir et sa dépression à sa famille. Il en parlait volontiers avec Jean qui faisait tout pour distraire son oncle. Lorsqu'ils avaient ramené du village une vraie chaise roulante dont le propriétaire n'avait plus besoin aujourd'hui car il sucrait les fraises par la racine, selon l'expression employée par Jean, Philippe avait pensé que son calvaire était terminé.

Mais il s'était trompé. Pour combattre cette tristesse quotidienne, il était devenu un expert du nettoyage des armes que les jeunes lui apportaient à sa demande sur une table aménagée pour lui dans la salle de bricolage. Endroit dont il avait d'ailleurs fait son bureau. Il y passait la majeure partie de ses journées à gérer ses agendas et tours de garde. Son état n'avait pas évolué ces derniers temps et Camille ne lui avait pas caché son diagnostic : il ne marcherait plus jamais.

Il lui était reconnaissant de lui avoir dit la vérité, mais c'était dur. Tout le monde venait bavarder ou lui confier rafistolages et petits bricolages, demander conseils ou autres petites tâches. Il apprenait à jouer aux échecs et promettait de devenir un adversaire « intéressant » aux dires de Sébastien.

Ils reçurent, un matin, la visite de Louis, le curé du village, accompagné de Nicolas. Ceux du moulin trouvèrent irresponsable le fait qu'ils viennent seulement à deux. Encore une fois, la gestion du village les étonnait.

Clara entraîna Nicolas dans une visite complète du moulin et de la « boulangerie » tandis que Louis était convié à venir s'asseoir à la table de cuisine pour prendre un café. Hélène lui offrit

une brioche faite maison que l'abbé trouva délicieuse. Elle se promit de demander à son mari d'en prévoir pour leur prochaine visite au village.

Ils venaient inviter leurs amis à la fête du cochon organisée le lendemain. Bien que ce ne soit pas la date habituelle, ils avaient décidé de tuer un cochon pour les besoins de la communauté.

Pierre, Philippe et Hélène, présents dans la cuisine, acceptèrent avec joie. Cela apportait un peu de changement dans leur quotidien, et cela était bon que les deux communautés se retrouvent lors d'une fête telle que celle-ci. Encore fallait-il désigner quatre ou cinq *gardiens* qui resteraient au moulin. Le temps était loin où l'on pouvait s'absenter et laissant les lieux déserts !

*

Ils réunirent le conseil le soir même et apprirent aux autres la bonne nouvelle. Pierre se porta volontaire pour rester au moulin ; n'étant pas très porté sur ce genre de fête. Julie, que cette « boucherie » ne tentait pas resterait également. Vincent, ravi de passer un moment en petit comité au moulin annonça qu'il resterait avec sa chérie.

Philippe leva la main, mais fut stoppé par sa femme :

– Non Philippe, tu as besoin de changer d'air. Et je sais que tu as envie de voir certains de tes amis au village.

Elle fut épaulée par Pierre, Hélène et Marie qui réussirent à le convaincre. Thierry prétexta qu'il préférerait s'occuper de son élevage, et fut accepté comme quatrième, à sa grande fierté. Personne d'autre ne se constitua volontaire. Pierre hésitait entre quatre et cinq gardiens. Il sentait bien que cette journée ferait du bien au groupe, aussi se décida-t-il :

– J’ai peut-être été trop prudent en parlant de cinq personnes. Nous resterons à quatre.
Après tout, nous pouvons vous appeler au secours avec la cloche ! Qu’en pensez-vous ?

Ils acquiescèrent en arguant du fait que dix minutes leur suffiraient pour être là avec toute une armada.

L’ambiance était euphorique après le petit déjeuner. Ces dames avaient fait un gros effort de présentation : toilettes de sortie, maquillage et cheveux soigneusement lavés et brossés. Mêmes les hommes s’étaient changés !

Ils embarquèrent dans le 4x4 et le camion à plateau, sous les railleries de ceux qui restaient. Leurs armes déformaient leurs vêtements et rappelaient la réalité de leur nouvelle vie.

Vincent proposa aux autres de confectionner un repas sympa pour eux, les corvéables qu’ils étaient. Ils décidèrent de se faire un barbecue : poulet mariné et pommes de terre sous la cendre.

*

Au village, la fête battait son plein. Ils avaient installé des tables dans la salle municipale dont les cuisines regorgeaient de monde. Après avoir tué le cochon, le boucher-charcutier se mit au travail, aidé par nombre de petites mains volontaires.

Christophe, qui discutait avec un groupe d’une dizaine de personnes, fut attiré par une présence à une dizaine de pas sur sa gauche. C’était Marie. *Cette femme est magnifique, quelle classe.* Pensa-t-il.

Il se sentait attiré par cette femme et son charme, mais ne savait comment l'aborder, et quoi lui dire ?

Il était timide avec les femmes et vivait seul depuis longtemps. De plus, il n'avait pas l'habitude des mondanités. Cette fête le mettait mal à l'aise.

Alors qu'il la regardait, elle tourna la tête dans sa direction et lui sourit. Tétanisé, il lui rendit son sourire. Puis, pour trouver une contenance, il se tourna vers le bar, demanda deux coupes de champagne et s'approcha d'elle. *C'est maintenant ou jamais. Lance-toi.* Se dit-il.

Elle tendit la main vers le verre qu'il lui présentait. Il lui dit maladroitement :

- Vous êtes seule Marie, venez donc vous joindre au groupe.
- Non merci Christophe, je préfère rester un peu en retrait. C'est bon d'observer tous ces gens. Ils sont tellement heureux de se retrouver dans une fête, comme avant.
- Oui, c'est une réussite. Dans ce cas, puis-je rester auprès de vous ? J'aimerais vous montrer le village. Il y a plein de choses à voir, des maisons typiques de la région, l'église et le bord de la rivière. Nous avons plein de touristes avant les événements. Et puis, je vous avoue que ce genre de fête ne m'attire pas plus que ça.
- Avec grand plaisir. Je suis comme vous. Allons-y !

Marie s'amusait de voir sa gaucherie alors qu'il était le maire du village et ancien militaire. Elle était ravie de s'éclipser en sa compagnie.

*

Nicolas entraîna Clara vers sa boutique sous prétexte d'aller chercher le pain qu'il avait préparé. Deux ados qui traînaient du côté de la boulangerie furent réquisitionnés pour apporter les miches de pain jusqu'à la salle des fêtes. A peine la porte refermée, Clara se retourna, mis sa main sur la nuque du jeune homme et leurs lèvres s'effleurèrent.

Ils se caressèrent mutuellement les épaules, le visage, les cheveux. Fermant à moitié les yeux, Nicolas « respirait » sa bien aimée. Il voulait que cet instant dure pour ne jamais l'oublier. Ils se déshabillèrent mutuellement, en prenant leur temps, s'explorant et se découvrant. Leurs souffles s'accéléraient au fur et à mesure que leur désir montait.

Ils avaient complètement oublié la fête, le cochon et les miches de pain.

Certains participants dansaient dans la salle ; un orchestre de fortune s'étant improvisé. Louis avait apporté son accordéon et avait été rejoint par trois autres musiciens, un guitariste, un trompettiste et un batteur avec seulement quelques pièces de sa batterie.

L'ambiance de ce bal musette amusait beaucoup Sylvain et Julien qui n'avaient jamais eu l'occasion de participer à une « teuf aussi ringarde » selon leurs propres termes.

Tout le monde apprécia ces instants de franche camaraderie, car cela leur faisait oublier la triste réalité.

De plus, il s'avérait que ceux du village étaient moins bien lotis que leurs compagnons. L'union qui faisait la force de ceux du moulin n'existait pas au village car trop de jalousies, de commérages ou bien encore de rivalités, les divisaient.

Philippe, le plus sobre de la troupe, s'inquiéta de l'heure. Il leur fallait absolument rentrer bien avant la nuit, comme il en avait été décidé le matin. Attrapant Sébastien par le bras, il lui demanda de l'aider à rameuter les autres. La tâche fut difficile et longue.

Il était 17h00 lorsque tout le monde monta dans les véhicules, avec remerciements et promesses de se revoir rapidement. Ils emportaient des côtes de porc, du boudin et devaient revenir dans quelques jours pour chercher rillettes et saucisses, ainsi qu'un gros saucisson que Jean, le charcutier, leur avait promis.

C'est avec un grand soulagement que les veilleurs aperçurent les véhicules. L'équipe restée au moulin les accueillit avec un sourire qui en disait long car il était évident que la plupart d'entre eux étaient éméchés. Certains des fêtards se couchèrent de bonne heure ce jour-là. Il fallut intervertir deux des veilleurs trop « fatigués » pour assurer une veille correcte.

*

En cette fin du mois d'octobre 2015, les corvées de bois allaient bon train. Il fallait en effet, rentrer une partie du bois déjà sec et le stocker dans la cuisine.

Afin d'avoir toujours une réserve suffisante de bois à sécher, ils partaient dans la forêt couper et débiter des arbres entiers.

La fendeuse de bûches tractable à moteur essence achetée d'occasion par Pierre, facilitait grandement le travail pour fendre les billes avant séchage. Mais cela supposait malgré tout, une équipe de cinq hommes, entre l'abattage, le sciage, la conduite du tracteur et de son bras articulé pour amener les billes sur la fendeuse. Ensuite, il fallait encore ranger les bûches sur le plateau de la remorque du tracteur, puis les mettre au sec dans l'une des dépendances.

Les soirées ne s'éternisaient pas et les veilles de nuit devenaient une véritable corvée. Les femmes se proposèrent de remplacer ces messieurs - *les petites natures*, avait plaisanté Claire – le temps de terminer cette tâche ardue.

Camille distribuait des médicaments pour combattre les courbatures et préconisait des bains chauds. Mais la plupart d'entre eux préféraient une bonne douche.

Lors des gros travaux de rénovation du moulin, des récupérateurs de chaleur avaient été installés dans les cheminées du rez-de-chaussée, économisant ainsi une quantité importante de bois tout en procurant au moulin une bonne source de chaleur, notamment dans les couloirs des étages. Il suffisait de laisser les portes des chambres ouvertes dans la journée pour avoir une température agréable le soir. Seule la grande cheminée du salon avait été conservée d'origine ; son grand âtre ouvert procurant à la pièce une ambiance si agréable.

Les chambres côté nord étaient également équipées d'une cheminée, mais d'un commun accord, elles ne serviraient qu'en cas d'hiver rigoureux. Et puis mieux valait dormir dans une pièce froide que surchauffée. De toutes les façons, après ces corvées de bois, chacun s'accordait à penser qu'il valait mieux économiser !

*

Sylvain et Julien montaient la garde en cette fin de nuit. La campagne était noyée dans la brume, et la beauté du paysage subjuguait toujours ces deux amoureux de la nature. Mais il fallait redoubler de vigilance en ces petites heures du matin, juste avant l'aube. L'expression « entre chien et loup » prenait tout son sens. Julien n'oublierait jamais le « savon » qu'il s'était pris par Jean et Sébastien la dernière fois qu'il s'était endormi !

La surface importante de la terrasse contraignait les veilleurs à faire le tour régulièrement, en s'arrêtant à chaque côté pour scruter les environs d'abord à l'œil nu pour détecter le moindre mouvement, et au besoin affiner aux jumelles.

Leur attention se portait plus particulièrement sur le sas d'entrée, l'étang et l'île où le poulailler et les serres avaient été installés. Cette prairie enclavée dans la forêt était devenue une île lors de la construction des biefs amont et aval.

Sylvain se frottait les mains et resserrait sa veste autour de son corps pour se réchauffer car il ressentait particulièrement la morsure du froid ce matin ! Et tout ce brouillard ! Il parcourait d'un regard fatigué la lisière de la forêt derrière l'étang. C'était loin.

Tout d'un coup, il perçut un mouvement à l'orée du bois. C'était pourtant à près de 250 mètres de lui. Incroyable dans ce paysage figé. Il mit en joue son fusil et se servit de la lunette de visée comme jumelles. Le silence l'engloba. Tout se confondait dans la grisaille. Il n'était pas sûr de regarder au bon endroit. Il releva la tête. LÀ... Ça paraissait gros.

Les deux ouverts pour garder la « chose » en vision directe, il colla le viseur devant son œil droit. Un cerf ! A la limite de la forêt, il marchait prudemment.

La tentation était grande de tirer car ce serait une belle prise ! Tout le monde le féliciterait. Il plaça le collimateur au centre de la tête de l'animal, ajusta la mise au point et entendit un léger bruit derrière lui. Julien venait d'arriver et chuchotait :

- Il est trop loin. Ne tire pas, tu risques de le louper, ou pire de le blesser. On ne le retrouverait pas ! Et en plus, tu mettrais la panique dans les étages. Laissons-les dormir. On essaiera de le retrouver plus tard.
- Je l'ai dans le viseur, en plein centre !

- Ce n'est pas un ennemi. Mon père me disait toujours : « Il faut tirer pour tuer quand tu chasses, sinon tu laisses tomber. »
- Hum... T'as raison.

Il n'était qu'à moitié convaincu, mais il baissa son arme.

Les minutes s'écoulèrent, ils regardaient les premières lueurs du jour disperser la nuit sur les environs. Les collines perdaient un peu de leurs ombres pour se couvrir de grisaille colorée de vert et de bleu, alors que la rivière toujours vêtue d'une brume épaisse reflétait un gris argent. Ils grelottaient maintenant et il allait falloir trouver une solution pour chauffer cet espace plein de courants d'air ! La température chutait à l'approche de l'aube. Ils en parleraient à Pierre pas plus tard que ce matin.

Sylvain fut le premier à percevoir un bruit inhabituel dans la campagne environnante. Il tendit l'oreille et chuchota :

- Tu entends ?
- Quoi ?... Ah ouais... On dirait une voiture !

Ils percevaient le bruit lointain d'un moteur. C'était impossible ! Cela leur glaça encore davantage le sang. C'était tellement inattendu puisqu'aucun véhicule ne roulait plus dans le coin, en dehors des leurs et de ceux du village, et compte tenu de l'heure. En outre, il venait de la direction opposée au village !

La source du bruit était encore loin. Bien au-delà des limites de la propriété, mais s'approchait incontestablement. Julien sonna l'alerte intérieure, et ils attendirent les renforts. Aucun

mouvement ne venait perturber les environs immédiats. Marie arriva la première au perchoir, son poste d'alerte. Julie la talonnait.

– Que se passe-t-il ?

– Ecoute... Il y a un véhicule qui approche, lui dit son fils.

– Ok, descendez à vos postes d'alerte et dites-leur, en bas.

Ils ne se firent pas priés, trop contents d'aller se réchauffer dans les étages inférieurs.

Le véhicule roulait doucement, sans doute pour faire le moins de bruit possible, mais se rapprochant inéluctablement du moulin. Sébastien avait rejoint Pierre, ainsi que Francis, sur le perron d'entrée. Le bruit s'arrêta. Tout le monde retint son souffle, aux aguets. Le silence qui s'ensuivit était oppressant, angoissant car ils ne savaient pas à qui ils avaient à faire. Ils rentrèrent et fermèrent la porte à double tour.

Julie, descendit les rejoindre et confirma l'arrêt de la voiture. Elle pensait que c'était un véhicule léger d'après le bruit du moteur. Elle estimait qu'il se trouvait quelque part du côté du portail de la propriété. Francis suggéra que Simon et lui-même empruntent le tunnel pour contourner ledit véhicule. Ils pourraient ainsi savoir à qui ils avaient à faire et apporter leur soutien en cas d'attaque, en les prenant en tenaille.

– C'est une bonne idée, Francis. Qu'en penses-tu Pierre ? Sébastien se tourna vers son beau-père.

– Oui, on va faire cela, mais il vaut mieux y aller à trois.

– Je vais avec vous. J'emporte l'arbalète. Julie se mettait déjà en route pour aller prendre l'arme et les munitions.

Pris de cours par la rapidité de sa fille, Pierre acquiesça :

– Soyez extrêmement prudents, ajouta-t-il, inutilement.

*

Ils descendirent, enfilèrent les tenues noires qu'ils portaient pour les sorties de nuit, ainsi que les cagoules percées de seulement deux trous pour les yeux qu'avait confectionnées Hélène, et disparurent dans le tunnel au pas de course, éclairés par leurs seules torches.

Arrivés à la plaque dérobée, ils éteignirent leurs lampes et Francis ouvrit celle-ci prudemment et sans bruit. S'étant assuré que personne ne rôdait aux alentours, il fit signe à ses compagnons de le rejoindre.

Pas un bruit ne leur indiquait l'endroit où le véhicule s'était arrêté. Sur les estimations faites plus tôt par Julie, ils décidèrent de se diriger vers la route, puisque le tunnel débouchait à environ trois cents mètres de cette dernière.

Alors qu'ils en étaient à environ cent mètres, ils aperçurent, à travers les arbres, une voiture de couleur grise, à peine visible dans le brouillard ambiant. Elle était arrêtée sur le bas côté droit de la route, moteur et feux éteints.

Deux hommes discutaient à l'intérieur et fumaient tranquillement, fenêtres entrouvertes. On ne décelait chez eux aucune agressivité. Ils faisaient plutôt penser à deux types attendant l'heure de leur rendez-vous.

Ils décidèrent d'aborder la voiture par surprise ; le jour n'étant pas encore tout à fait levé, ils pourraient approcher facilement. Francis chuchota :

- Julie tu restes à distance et tu tires s'ils bougent.
- Espèce de machos, je suis aussi capable que vous de les approcher !
- Ouais, c'est sûr, mais nous, on ne tire pas aussi bien que toi de loin, Mademoiselle.

Venant de Francis, c'était un compliment. Elle sourit et se mit à la recherche d'un bon endroit pour les observer. Il lui fallait une vue dégagée où elle serait invisible de la voiture. En alerte, car d'autres individus pouvaient être descendus du véhicule, elle se percha dans les premières branches d'un chêne liège, et arma son arbalète.

Elle l'avait prise car c'était une arme redoutable. Elle imaginait la surprise d'un attaquant de voir son copain s'effondrer, une flèche plantée dans l'œil. Elle se reprit : *Hé Julie ! Tu vas où, là ?*

L'approche fut facile car les deux hommes ne regardaient pas à l'extérieur, tout à leur discussion. Les fenêtres légèrement baissées évitaient d'avoir trop de buée dans la voiture mais cela les empêchait de voir et d'entendre ce qui se passait à l'extérieur.

Francis et Simon arrivèrent par l'arrière du véhicule. Accroupis derrière le coffre, ils mirent au point leur attaque. Ils se séparèrent et approchèrent, courbés et en silence, des portières avant. Ils entendaient des bribes de conversation, les deux hommes étaient d'accord : ils étaient partis trop tôt et répétaient leurs rôles respectifs qu'ils devraient tenir.

Francis ouvrit brutalement la portière du chauffeur, immédiatement imité par Simon. Il lança d'une voix autoritaire :

- Pas un geste ou vous êtes morts !

Il braquait le canon de sa mitraillette sur la tempe du conducteur. Simon n'eût pas le temps d'en faire autant, car les deux hommes, tellement surpris et effrayés, levèrent les mains en l'air brusquement. Le passager tenait un gobelet de café chaud que Simon reçut sur les mains et les bras. Il se recula, promptement, avec une mimique trop drôle qui faillit faire éclater de rire Francis.

Mais se retenant, il leur dit de sortir de la voiture, employant un ton plus agressif, cette fois. Côte à côte, les mains à plat sur le toit de la voiture, les deux hommes se laissèrent fouiller par Simon, pendant que Francis les tenait en joue.

Le passager était un bel homme, bien conservé, qui devait avoir environ l'âge de Pierre, voire un peu plus ; ses cheveux étant presque complètement blancs. Il se tenait droit et l'on sentait chez lui l'habitude de diriger. Il parlait bien, avec une élégance naturelle, malgré l'heure et le lieu.

Malgré cela Francis restait derrière eux sur ses gardes, prêt à toute éventualité. Il demanda d'un ton autoritaire :

- Que faites-vous là et qu'est-ce que vous attendez ?
- Je m'appelle Rodrigue CALIEGUE, et voici mon gendre, Jean-Bernard. Je suis propriétaire du Domaine du Haut à 25 km d'ici. Nous attendions une heure décente pour rendre visite aux habitants du moulin.

La peur faisait légèrement trembler la voix de l'homme, mais l'on sentait chez lui une certaine maîtrise de soi. Le ton un peu snob et supérieur du type irrita Francis. *Y va pas s'la jouer longtemps, ce con*, pensa-t-il en demandant :

– Pourquoi cette visite ?

– Je ne veux pas être désagréable, cher Monsieur, surtout que vous êtes tous deux armés, mais cela ne regarde que le propriétaire du moulin. Je suis désolé.

– Nous sommes du moulin, mon vieux. On vous a entendu arriver et on a décidé d’aller voir de quoi il retournait. Alors soit vous me dites ce que vous attendez de nous, soit vous foutez le camp.

Après un bref regard à son compagnon, l’homme se décida :

– Nous souhaitons vous proposer une entraide afin d’assurer une sécurité mutuelle entre vous et nous. Après avoir parlé à Pierre, nous irons voir ensuite le Maire du village, pour lui proposer la même chose. On a décidé de commencer par vous puisque vous êtes les plus proches du Domaine du Haut.

– Bon, ne bougez pas d’un pouce tous les deux. Francis fit signe à Simon de venir à l’arrière de la voiture. Il chuchota : qu’en penses-tu ?

– Je crois qu’on peut leur faire confiance. Ce sont des aristos, pas de la racaille errante. Ils sont bien habillés, ils connaissent les noms de Pierre et de Christophe. On fait simplement très attention.

Francis cligna des yeux pour acquiescer et se tourna vers le plus âgé des deux :

– Remontez dans votre voiture, nous prendrons les places arrières. Nous sommes trois.

– Trois !?

Rodrigue était impressionné ! Sacrée organisation. Tout d’abord ils les avaient entendu venir, sans doute des veilleurs. Ensuite trois d’entre eux, peut-être plus d’ailleurs, s’étaient rendus rapidement sur les lieux. Et l’un d’eux aurait pu les abattre sans qu’ils s’en rendent compte.

Ils obéirent. Le troisième les rejoignit quelques instants plus tard et monta sans prononcer un mot. Ils étaient vraiment impressionnants avec leurs cagoules, se dit Rodrigue, qui n'en perdait pas une miette ! Il appliquerait ces règles à ses propres troupes par la suite. Même si ceux du moulin ne voulaient pas de cette entraide, il avait déjà appris beaucoup, pensa-t-il, content de lui.

Celui qui semblait être le chef s'adressa de nouveau à Rodrigue et son compagnon :

- Arrêtez-vous à l'angle de la clôture... Ici, coupez le contact et donnez-moi les clés.
- Parfait... Attendez dans la voiture.

Francis sortit du véhicule, fit quatre pas afin que les inconnus ne voient pas le signal de reconnaissance qu'il fit avec sa lampe : trois flashes courts et un long. Sur un signe du veilleur de la tour, il retourna à la voiture et leur dit de descendre. Ils s'avancèrent vers le portail. Francis l'ouvrit et laissa passer tout le monde. Julie se pencha à son oreille et lui rappela que l'entrée du tunnel n'avait pas été verrouillée. Il lui dit qu'il s'en occuperait après.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte d'entrée, Rodrigue et son ami furent accueillis par Pierre qui connaissait le propriétaire du Domaine du Haut :

- Bonjour Rodrigue. Etonnant de vous voir ici à cette heure ! Entrez.
- Bonjour Pierre, ils se serrèrent la main, je vous présente Jean-Bernard, mon gendre.
- Venez, nous allons nous installer au salon. Prendrez-vous un café, un thé ?

Comment il se la joue ! Julie s’amusait de voir son père se comporter en seigneur recevant son égal ! Elle choisit ce moment, il n’y avait pas de raison qu’elle ne s’amuse pas un peu aussi, pour enlever sa cagoule et secouer sa chevelure en un geste très féminin pour ce « troisième » qui les avait, apparemment, tant impressionnés.

Incroyable ! Se dit Rodrigue. Quant au gendre, Julie crut qu’il allait se décrocher la mâchoire, au grand plaisir de cette dernière.

Lorsqu’ils avaient vu arriver la voiture avec deux inconnus à l’avant, leur semblait-il - ils distinguaient mal - Francis à demi sorti par la fenêtre et faisant des signes lumineux, Pierre avait demandé à tout le monde de rester à son poste et invisible. Les étrangers ne devaient pas deviner leur nombre et ainsi avoir trop d’infos sur le moulin.

A part son père, seule Julie dont ils avaient vu le visage, était présente au salon, toujours affublée de sa tenue noire. Elle apporta un plateau sur lequel quatre tasses avaient été dressées, et une cafetière.

– Je vous présente Julie, ma fille.

– Mademoiselle... Heu... Je peux vous appeler Julie ? Vous nous avez beaucoup impressionnés, Jean-Bernard et moi ! Très professionnels, les trois soldats. Et parfaitement maîtres de vous, on vous sentait tellement déterminés ! Se tournant vers Pierre, il poursuivit : et en plus, jamais nous n’aurions pu nous douter que Julie était en embuscade pour sécuriser les arrières des deux autres !

– Oui, nous avons appris tout cela grâce à quelques erreurs qui auraient pu nous être fatales. Arrête-moi si je me trompe, tu habites toujours cette forteresse accrochée à la falaise et qui surplombe la vallée du Solniers, non ?

– C’est cela. Nous avons une vue dégagée sur toute la vallée, et au-delà. Cela nous a déjà permis de voir arriver les ennuis, et notamment lorsque une bande d’une trentaine

d'individus est arrivée par la route menant au village du bas. Nous les avons prévenus avant que cette bande de sauvages n'arrive, mais seul un fermier a accepté de se réfugier avec ses bêtes à la forteresse. Un carnage ! Nous avons décidé d'intervenir, mais nous sommes arrivés trop tard, seuls une dizaine de personnes ont survécu ! Nous avons décimé le reste de la bande, mais la plupart des maisons étaient en feu. J'héberge les survivants. Nous sommes un peu serrés, il est vrai. Rodrigue se tut et prit sa tasse de café.

Jean-Bernard prit la parole :

– Nous avons entendu, plusieurs fois, des cloches sonner et nous nous sommes demandés pour quelle raison elles tintaient ainsi de temps en temps. Nous en avons déduit que c'était une manière d'appeler au secours ou simplement un code préétabli. Et connaissant bien la région, cela ne pouvait venir que d'ici et du village. Je me trompe ?

– Non, vous avez tout à fait raison ! Julie, après avoir reçu l'aval de son père d'un petit hochement de tête, poursuivit : lorsque l'un de nous risque d'être débordé par une attaque qu'il ne peut maîtriser, il alerte les copains à l'aide de la cloche. C'est très efficace ! La cavalerie arrive dans les dix minutes.

– C'est bien ce que nous pensions. Et c'est ce genre de chose que nous souhaiterions mettre en place. Dit Jean-Bernard et il continua : la forteresse étant quasiment imprenable, vu sa configuration et son implantation, cela ne concernerait qu'un grand danger. Comme Rodrigue vous l'a dit tout à l'heure, la vue que nous avons sur la vallée nous permet de détecter très tôt l'arrivée de quiconque. Si nous pensons qu'un danger important guette la communauté : vous, le village et nous-mêmes, alors oui nous vous alerterions. De plus il faut tenir compte de l'éloignement car vingt cinq kilomètres nous séparent.

– L'idée me plaît. Qu'en dis-tu Papa ?

– Oui, je suis partant. Combien êtes-vous au Domaine du Haut ?

- Trente cinq dont dix femmes et six enfants. Et vous ?
- Nous sommes quatorze.
- Le moulin est loin d’être imprenable. Comment faites-vous ?
- Nous ne laissons personne approcher de la clôture de sécurité. Nous ne discutons pas avec les étrangers, répondit Pierre d’un ton vague.

Rodrigue n’insista pas, il avait compris et était suffisamment bien éduqué pour ne pas demander de précisions. Ils convinrent qu’en cas de danger à venir, Rodrigue enverrait deux des leurs prévenir le moulin. Ces derniers venant en voiture, ils devraient s’arrêter au portail, klaxonner trois fois et attendre le signal – un coup de cloche – pour approcher. Il n’y avait pas d’autres solutions ; les propriétés étant trop éloignées et cachées par le relief pour tout signal sonore ou lumineux.

Ils décidèrent de se rendre au village ensemble pour voir Christophe. Avant de partir, Pierre présenta tout le monde à leurs nouveaux alliés.

Camille fut déçue d’apprendre qu’il n’y avait pas de médecin à la forteresse. Par contre leurs nouveaux amis furent enchantés de faire sa connaissance. Camille se renseigna auprès d’eux sur l’existence d’une pharmacie au village du bas, dont parlait Rodrigue quelques instants plus tôt. Heureusement, ils avaient pu en retirer tous les médicaments avant que celle-ci ne soit vandalisée ! Son stock augmentait donc, heureusement car avec une centaine de patients au total, elle n’allait pas chômer !

*

Pierre, Vincent, Marie et Clara s'engouffrèrent dans le 4x4 et précédèrent la voiture de Rodrigue, direction le village. Clara conduisait. Alors qu'elle arrivait aux abords du village, un voyant rouge s'alluma au tableau de bord. Le moteur surchauffait. Elle déposa tout son monde devant la mairie et repartit vers le garage que lui avait indiqué Christophe. Il était tenu par un homme de trente huit ans, Eric, qui était un bon garagiste mais avait également la réputation d'être un dragueur invétéré.

Clara se gara devant le garage, coupa le moteur et descendit de voiture. Eric s'approcha d'elle, un sourire aux lèvres, s'essuyant les mains sur un chiffon noir de crasse :

- 'jour. Qu'est-ce que j'peux faire pour vous, ma p'tite dame ?
- La voiture est en surchauffe. Il faudrait vérifier les niveaux.
- Vous pouvez garer la voiture à l'intérieur, juste devant le lève pont, j'ai les mains pleines de graisse.

Clara redémarra, énervée que cet abruti la déshabille du regard sans vergogne. Lorsqu'elle redescendit et ferma la portière, Eric était tout près d'elle et s'arrangea pour lui toucher la hanche.

- Vous êtes mignonne comme un cœur ! J'pourrais p't'être vous faire un prix !
- Merci mais cela ne m'intéresse pas. De toutes les façons, l'argent ne vaut plus rien aujourd'hui ! Réparez la voiture, c'est tout.

Eric, qui avait fait de la prison, quelques années plus tôt, pour viol d'une cliente qu'il était venu dépanner en pleine campagne, s'emporta soudain :

- Eh la p'tite, tu m'parles pas comme ça ! D'accord ? Tu vas m'payer comment alors ?

Il la prit par le bras, la retourna violemment et essaya de l'embrasser.

Clara, se sachant en danger, car seule dans le garage avec ce type, n'hésita pas et lui envoya son genou dans le bas ventre. Alors qu'il se pliait en deux sous la douleur, elle attrapa un seau à moitié rempli d'huile de vidange qui trainait par là, et lui écrasa sur le dos.

Le bruit avait ameuté les voisins les plus proches. Nicolas, qui était venu chercher Clara, vit la dizaine de personnes agglutinées à la porte du garage et entendant les bruits de lutte, se précipita. Voyant la scène, et connaissant le personnage, il ne lui laissa pas le temps de récupérer et lui envoya son poing dans la figure.

Serge arriva à ce moment-là et mit fin à l'incident en entraînant le garagiste vers le poste de gendarmerie où il allait passer les prochaines heures derrière les barreaux.

Il se devait de maintenir l'ordre dans le village et de faire savoir à tout le monde qu'il ne fallait pas faire n'importe quoi ! Clara, avant de reprendre sa voiture, essuya les tâches d'huile qui l'avaient éclaboussée. Puis elle alla garer le Range devant la boulangerie.

Eric, rageur et dégoulinant d'huile, s'assit sur le banc de la cellule. Il en voulait à tout le monde et surtout à cette « sale pute » et « ce connard de boulanger ». *Tu paies rien pour attendre, salope. J't'aurai !*

Pendant ce temps là, la réunion entre les nouveaux alliés s'était bien passée ; les trois « chefs » se connaissant déjà. Clara et Nicolas arrivèrent. Son père ouvrit de grands yeux à la vue de sa tenue pleine de cambouis et d'huile de vidange. Clara, les joues en feu, leur relata les événements avec le garagiste. Nicolas avoua avoir mis son poing dans la figure de ce dernier. Clara était désolée de s'être ainsi mis à dos le seul garagiste de la région ! « Mais il le méritait » ajouta-t-elle pour finir.

Christophe leur dit qu'il y avait longtemps qu'il méritait en effet que quelqu'un lui apprenne à vivre. Rodrigue leur dit qu'ils avaient un ou deux mécaniciens au Domaine qui pouvaient tout réparer. Nicolas rassura Pierre en lui disant qu'il avait remis de l'huile et vérifié tous les niveaux.

Chapitre 7

Novembre 2015

Ils avaient à présent un camion citerne qu'ils remplissaient de diesel au hasard de leur équipée. Le convoi comprenait également deux 4x4, trois voitures, un car pour transporter la « piétaille » et un camion pour la bouffe et le matériel divers qu'ils transportaient, dont deux motos tout terrain, qui ne servaient que de temps en temps.

Games était dans le 4x4 de tête avec à ses côtés René, son lieutenant. Il avait rencontré ce colosse dans une ferme où ils avaient passé une bonne semaine, après avoir tué tous les hommes sauf ce taré de René car le fermier l'avait enfermé dans la cave après qu'il eut caressé les fesses de la fille ainée. Cela avait plu à Games, qui lui avait rendu la liberté et offert la fille en question pour sa libération. Il ne connaissait rien d'autre du passé du gaillard, mais peu lui importait.

Après avoir bu et mangé tout ce qui était consommable et violé les femmes qu'ils avaient embarquées pour servir de bonnes à tout faire, ils avaient repris la route, riches d'un 4x4 de plus et d'un lieutenant pour Games.

Vingt cinq ans, mesurant 2 mètres et d'une force herculéenne, René n'avait pas inventé l'eau chaude, ce qui arrangeait bien son chef. Totalement dévoué à Games qu'il adorait déjà au bout des cinq premières minutes de leur rencontre, il veillait à sa sécurité et exécutait tous ses ordres sans aucuns scrupules, avec soin et en y prenant grand plaisir.

Ils se dirigeaient vers les hautes collines que l'on voyait au loin, où ils trouveraient sans doute des fermes encore intactes pour s'y réfugier et passer l'hiver tranquillement. Avec un peu de chance, Games y trouverait ce qu'il cherchait : une grande propriété dont il ferait son domaine et y installerait sa troupe. Mais il n'avait pas pris en compte tous les problèmes qu'ils rencontraient : l'état des routes, les autres bandes avec lesquelles il fallait se battre. Et surtout, le ravitaillement ! Car la bande comptait aujourd'hui soixante dix huit personnes.

Bon... Le nombre changeait tous les jours, mais quand même ! Ils ne mangeaient pas toujours à leur faim. Il s'était entouré d'une dizaine d'hommes de confiance, mais il risquait une rébellion à tout moment ! Il devait trouver sans cesse de nouvelles idées pour nourrir ses troupes et les occuper. On était début novembre, et les collines étaient encore loin ! Il faisait très froid dès la tombée du jour, et la grogne s'installait.

Il entrevit une ferme à un kilomètre sur la droite, derrière un rideau d'arbres, et ordonna au chauffeur, un rouquin au visage en serpe, qui conduisait bien malgré un fort strabisme de l'œil gauche, de prendre le chemin qui y menait, à trois cents mètres plus loin. Ils allaient y passer la nuit.

La ferme avait été pillée depuis longtemps. Il ne restait rien d'intéressant. C'était de plus en plus souvent le cas. La vie des itinérants devenait difficile, ces derniers temps ! C'est pourquoi il était urgent de se fixer quelque part.

A peine arrivés, cinq types, les derniers qu'ils avaient acceptés dans le groupe, vinrent se plaindre de l'endroit, de la nourriture et du manque de femmes. L'un d'eux était particulièrement agressif et cela ne plaisait pas du tout à Games. Il l'écoula en prenant sur lui pour ne pas répliquer sur le même ton, réfléchit aux conséquences prévisibles de la décision qu'il venait de prendre et se tourna vers René. Les quatre autres types comprirent en même temps que René que leurs revendications s'arrêtaient là, maintenant.

Le plus virulent fut le dernier à saisir, à son grand tort !

René avait tout de suite compris ce que voulait son patron. Il l'empoigna à la gorge, para le coup qu'allait lui porter le type avec son couteau bêtement caché dans sa manche, et lui écrasa le larynx entre ses doigts.

Puis il le balança, tel une poupée de chiffon, avant de le finir en lui fracturant les cervicales.

Games se tourna vers les quatre autres et leur demanda : « Autre chose ? ».

Marmonnant un « non », ils retournèrent à leurs affaires. Il faudrait surveiller ces types et se méfier d'eux à l'avenir.

*

Games décida d'envoyer dès le lendemain deux éclaireurs vers les collines. Il lui fallait faire le bon choix. Les deux hommes devaient être moins cons que les autres et avoir toute sa confiance. Des types comme ça, il en avait très peu sous la main !

Il convoqua le rouquin, son chauffeur, et un autre qui se faisait appeler Napoléon ! Allez savoir pourquoi ! Curieux, il lui demanda :

– Pourquoi te faire appeler Napoléon ?

– J’avais un copain qui s’appelait comme ça. C’était un type qui faisait presque deux mètres, comme René et toutes les nanas tombaient amoureuses de lui. Alors j’m’en suis dit que j’avais p’t-être une chance, si j’m’appelais comme ça.

Games hocha la tête et n’insista pas. Lui-même n’était pas très porté sur l’histoire de France, mais croyait se souvenir que ce « Napoléon » avait été un type important mais tout petit... Ce type, devant lui, était con !

Il leur expliqua le plan : ils partiraient au petit matin en direction des collines que l’on apercevait à l’horizon. Leur mission était de trouver une grande propriété entourée de murs pouvant accueillir une centaine de personnes. Il préférait qu’elle n’ait pas été pillée. Dans le cas contraire celle-ci devrait être en bon état. Lorsqu’ils auraient déniché ce qu’ils cherchaient, ils devaient revenir et lui indiquer l’emplacement. Il insista sur l’importance de cette mission. Le rouquin qui s’appelait Emile n’en croyait pas ses oreilles ! C’était une chance extraordinaire, il fallait qu’ils trouvent ! Il serait dans les petits papiers de Games. L’autre taré de Napoléon n’avait pas l’air de comprendre la chance qu’ils avaient, tant pis pour lui. *Non tant mieux pour moi !*

Games convoqua toute sa bande d’abrutis pour expliquer ce qu’il voulait faire :

– Emile et Napoléon vont partir demain matin, en moto, vers les collines. Leur mission est de trouver une grande propriété qui pourra tous nous accueillir. Il y en a sûrement cachées

dans ces collines. Une fois qu'ils l'auront trouvée, ils reviennent et nous montrent le chemin. On s'installe et on pille toute la région. On ne vivra plus sur les routes. On va étendre notre pouvoir dans la région. Vous avez des questions ?

Un type au crâne rasé et le corps rempli de tatouages demanda alors :

- Pourquoi pas y aller tous ensemble dès demain ?
- Nous devons économiser l'essence. Et les deux motos auront fait l'aller et retour plus vite.
- Qu'est-ce qu'on fait en attendant ? Y vont mettre un sacré bout de temps à atteindre ces foutues collines, elles sont loin !
- On s'installe ici en attendant. Il faut juste patienter.

Le débat allait durer, Games en était sûr, mais il avait redonné de l'espoir à sa troupe. Il le voyait sur les visages de toutes ces brutes. L'objectif était atteint.

*

L'hiver promettait d'être très froid. Marie savait que durant cette période, la culture des légumes était impossible, car ils ne pouvaient pas chauffer les serres. De plus, s'il neigeait abondamment, les serres pourraient être endommagées ou carrément écrasées sous le poids de la neige.

Pierre avait acheté un nombre important de conserves de grande taille telles que haricots verts, petits pois, épinards, et autres plats cuisinés. Les conserves faites par Marie, ajoutées au stock, permettraient de passer l'hiver sans problème. Le bon goût des légumes frais manquerait, mais elle avait su diversifier sa production : endives, choux, choux-fleurs, carottes, navets, il y en aurait pour tous les goûts. Sans compter le stock de pommes de terre entreposé à l'ombre dans le souterrain, qui tiendrait jusqu'à la prochaine récolte.

L'ingénieure agronome referma son carnet où elle notait l'état des stocks, les dates d'ensemencement et bien d'autres choses encore. Elle sourit. Marie se sentait bien parmi ses nouveaux amis. Jamais elle n'avait vécu cela ; malgré la promiscuité, le manque d'activités variées et le danger, les quatorze personnes vivant sous ce toit s'entendaient bien. Bien sûr, il y avait quelques tensions de temps, mais en gros cela se passait bien.

A ses yeux, le seul point noir était Claire qui ne supportait manifestement pas Francis et Simon. C'était sans doute parce qu'ils étaient gays. De son point de vue, chacun étant libre de vivre comme bon lui semblait ! De plus, ils étaient très discrets et n'affichaient pas leur intimité. Contrairement à Claire, Marie ne craignait pas que Julien soit influencé par les deux amis, mais Claire était intraitable sur le sujet. Marie avait abandonné toute tentative de discussion sur le sujet.

Assise au petit bureau de sa chambre, elle passa les mains derrière sa nuque et pensa à Christophe. Elle aimait bien cet homme, à la fois autoritaire et timide. Lorsqu'il la regardait, elle se sentait transpercée par sa gentillesse et son amour. Elle n'était pas encore prête pour se donner à lui, mais elle savait qu'elle pourrait se reconstruire auprès de lui.

*

Selon le calendrier tenu par Clara, on était le 25 novembre 2015. A leur arrivée en haut de la tour pour leur veille de 04h00 à 08h00, Jean et Pierre furent surpris par la blancheur du paysage. Il neigeait depuis minuit. Une couche de dix centimètres recouvrait la campagne.

La vue était à couper le souffle. La pleine lune scintillait et reflétait sa blanche lumière dans les flocons qui tombaient drus. Pierre décida d'inspecter le bief et la rivière dès que le jour serait levé. Avec le froid qui arrivait, le fonctionnement du moulin pourrait être perturbé par le gel. Il fallait augmenter le débit pour reculer l'instant où la glace prendrait dans le bief.

Dès l'arrêt de la roue, l'éclairage se ferait grâce aux lampes à huile, à pétrole et les très nombreuses bougies. Pas de changement en ce qui concernait la cuisinière et le four à pain qui fonctionnaient au bois, mais il n'y aurait plus d'eau chaude. Il faudrait en chauffer pour tous les besoins domestiques.

Une nouvelle corvée était donc à inscrire au tableau des tâches : le déneigement. Cela représentait pas mal de travail, puisqu'il fallait entretenir des allées pour atteindre les serres, le poulailler, les dépendances et le portail du sas ; cela devant être fait à la pelle.

Ensuite, il faudrait équiper le tracteur de la pelle de déneigement afin de s'attaquer aux allées, puis à la route qui menait au village !

On distribua les rôles au petit déjeuner, puis chacun se présenta au magasin des non-consommables pour recevoir les vêtements d'hiver que Camille avait préparés : deux jeux de sous-vêtements (caleçons et justes au corps à manches longues) spécialement étudié pour les motards, une polaire, un pantalon et une veste coupe-vent, deux paires de chaussettes chaudes, une paire de gants, un bonnet et une paire de bottes fourrées, tout cela aux mesures les plus approchantes de chacun.

Ce jour-là, tout le monde dut s'y mettre. Sauf Camille qui était à quatre mois de grossesse et Philippe qui se sentait encore plus inutile que d'habitude. Il leur promit de s'occuper du déjeuner. Claire qui connaissait trop les talents culinaires de son mari lui proposa de l'aider. Il refusa son aide, lui assurant qu'il arriverait à se débrouiller.

Une activité débordante commença après la distribution de vêtements et se termina juste avant le dîner. Etant donné qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour que chaque équipe ait son gardien, ils décidèrent que Julie, Francis et Julien, les trois meilleurs tireurs « longue distance », assureraient la sécurité de tous, depuis la terrasse de la tour.

Du bois supplémentaire fut stocké dans la cuisine, les allées furent déblayées, le bief inspecté, et débarrassé des troncs et autres détritiques qui l'encombraient. On régla ensuite son débit au maximum.

Les serres, ainsi que le poulailler et les clapiers durent être débarrassés de la neige qui s'entassait sur les toits, afin que le poids n'écrasât pas ces frêles constructions. Il fut décidé de vérifier cela chaque matin. Sylvain et Thierry y remirent du foin en quantité pour isoler les animaux du froid.

Lorsque les premiers rentrèrent pour le déjeuner, Philippe leur proposa de passer au salon afin de se réchauffer au coin du feu, savamment entretenu, et de déguster un vin chaud qu'il avait lui-même préparé. Personne ne fut admis en cuisine, et lorsque tout le monde fut rentré, une bonne odeur d'omelette au lard et pommes rissolées vint chatouiller leurs narines.

Tout le monde se régala, Philippe très fier de lui, sa femme contente de l'exploit et les autres le charriant pour cet art qu'il leur avait caché. La bonne humeur autour de la table faisait plaisir à

voir. Ils lui demandèrent de ne pas oublier de refaire, de temps en temps, de cet excellent vin chaud.

L'après midi fut consacrée au déneigement de la route. De gros flocons continuaient à tomber. Jean était au volant du tracteur, repoussant la neige sur les côtés de la route. Il était accompagné de Vincent et Julie qui surveillaient les alentours. Il faisait bon dans la cabine et tous trois arrivèrent sans embûches au village. Ils prirent le temps de déguster une bonne tasse de thé offerte par Louis, échangèrent les dernières nouvelles avant de reprendre la route.

Le soir venu, ils se retrouvèrent tous au salon, devant un bon feu.

Pierre alla chercher deux bouteilles de champagne, un bon whisky de douze ans d'âge pour fêter l'arrivée de l'hiver !

– Pourquoi fêter l'hiver ? s'était étonnée Hélène.

– Tout simplement parce qu'on ne boit pas assez ici !

Applaudissements à la réponse de Pierre, jovial. Vincent leva son verre en direction de Pierre et dit à la cantonade :

– A Papounet, pour les vêtements bien chauds qu'il a prévu.

Les verres s'entrechoquèrent joyeusement.

Les premiers veilleurs de ce soir là, commencèrent leur garde un peu éméchés. Le vent froid chargé d'humidité les dessoula rapidement. Leur veille était facilitée par la neige ; un individu

se voyant de loin et laissant des traces. Par chance il n'y eut aucune alerte en ce début de veille.

*

A quatre heures, Jean prit son tour de garde avec Julien. Vêtus de leurs nouvelles tenues, ils supportaient plus facilement le froid vif. Il était un peu plus de six heures lorsque Jean fit signe à Julien de venir auprès de lui en se baissant et sans faire de bruit.

Il chuchota :

– Regarde vers le grand chêne.

Julien ne voyait rien bouger. Il appliqua la règle qu'il avait acquise lors des nombreuses veilles : ne pas fixer un endroit mais déplacer son regard tout doucement sur 180° afin de percevoir, même à la limite du champ de vision, un mouvement, une anomalie dans le paysage.

Respire lentement, calme-toi et évite de faire trop de buée pour ne pas te faire repérer. Pensa-t-il. Il était concentré au maximum. Tout son corps était en alerte. Il ne s'habituaît pas à ce risque de confrontation au danger, quasi permanent. On était loin des bagarres du lycée !

Là ! Une tâche blanche venait de bouger ! Blanc sur blanc. Il repassa doucement sur l'endroit supposé, et tenta de former une image ayant une forme sur ce qu'il ne voyait déjà plus !

Bouger le moins possible, et le faire très doucement. La règle s'appliquait aussi à eux, les veilleurs. En prenant son temps, ayant repéré l'endroit qu'il voulait explorer, il attrapa la paire de jumelles qu'il avait autour du cou, les porta à ses yeux d'un geste lent et sans à coups puis fit la mise au point.

Il repéra de nouveau la tâche. Une forme vaguement humaine, juste au pied du grillage, un bras tendu vers la base de ce dernier, avec quelque chose dans la main.

– Je le vois, au pied du grillage.

Il avait chuchoté tellement bas qu'il crut que Jean n'avait pas entendu. Mais trente seconde plus tard, il entendit :

– Il y en a un autre à cinq mètres sur sa gauche. Il est armé. Baisse tes jumelles, il va nous repérer... A cause de la lune sur les lentilles. Julien regarda à œil nu et dit à voix basse : oui je le vois.

Les deux inconnus étaient à une cinquantaine de mètres du poulailler. Julien devinait que c'était ça leur objectif.

– Garde-les à l'œil, je vais essayer de voir s'il y en a d'autres.

– On ne les descend pas ?

– Pas avant de savoir combien ils sont exactement.

– D'accord.

Il devinait plus qu'il ne voyait que l'un d'eux était en train de cisailer le grillage afin de s'y glisser. Ce que Julien ne comprenait pas, c'était la bêtise des ces deux là : ne pas se douter que

les poules allaient gueuler ! *Ou alors ils le savaient et avaient préparé leur fuite, avec des comparses qui se mettraient à tirer à la moindre alerte. Oui c'était sans doute comme ça que ça allait se passer ! Voilà ce que Jean cherchait ! Quel con je suis ! Je serais tombé dans le panneau, tout seul... Pourquoi les clochettes n'ont-elles pas tinté ?*

– Deux autres perchés dans les arbres, marmonna Jean. Ils regardent souvent par ici. On a la chance d'être dans l'ombre, ils ne nous ont pas vus, sinon ils ne seraient pas si calmes ! Tu penses pouvoir atteindre celui qui est le plus proche du grillage ?

– Heu... Oui.

Il avait envie de vomir. Ses genoux tremblaient. *Je suis à la guerre.* Jean imaginait parfaitement ce qui passait dans la tête de son jeune compagnon. Il lui chuchota :

– Imagine être à la chasse. C'est pareil. Dès que tu auras tiré, tu te baisses, tu sonnes l'alerte et tu te décales de cinq pas à droite. Tu essaieras de descendre l'autre. Sois extrêmement prudent. Tir à volonté après. Je m'occupe des types perchés dans les arbres.

– Ca marche.

– On tire à trois. J'annonce un et trois, tu connais ?

– Oui.

– Alors on les vise en faisant attention à ne pas faire dépasser les canons des armes du parapet.

Julien se concentra pour faire stopper ce tremblement qu'il avait depuis quelques instants, il ne savait pas si c'était le froid ou la peur... Si, en fait, il savait... Il repéra sa cible au travers de sa lunette de visée, fit le point, essaya de se calmer et de bouger le moins possible et attendit le « un » de Jean.

– Un...

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il s’y attendait pourtant à ce « un » ! On y était, c’était vraiment la guerre. Mais tirer sur un homme... Il devait tuer quelqu’un ! Lui !

Alors il chercha une excuse pour ce geste qu’il s’apprêtait à faire : ces types étaient certainement armés. Ils avaient faim et froid et étaient prêts à tout pour leur piquer leurs poulets. *S’ils y arrivent, c’est nous qui allons crever de faim. Ils vont nous piquer le moulin !*

Et puis tout d’un coup, les moments de cauchemar qu’ils avaient vécu, lui et sa mère, l’assaillirent. Malgré le froid, l’angoisse trempa son dos de sueur. La rage l’envahit. Toute la haine accumulée durant ces jours de captivité le submergea. Plus jamais ça !

Julien assura sa visée et prononça comme dans un rêve :

– Deux.

Il voyait la buée que le type dégageait en expirant. Julien pensa qu’il risquait de mourir ce matin. Sa première « guerre ».

Et puis tout alla très vite. A « Trois » il tira, se baissa, alla manipuler la corde de la cloche intérieure. Trois coups.

Il se dirigea ensuite, toujours baissé, vers le mur crénelé pour se positionner comme lui avait dit Jean. Son cœur battait à tout rompre dans ses tympanes. Il entendit Jean tirer deux fois avant de se relever doucement. Il partit de la tâche rouge le long du grillage, et chercha sa seconde cible.

Le type s'enfuyait vers l'orée du bois. Jean tira de nouveau, quelque part sur sa gauche. Julien visa, tira, rechargea et tira à nouveau. Il vivait cela comme dans un rêve. Le fracas de la bataille lui emplissait les oreilles, comme un bombardement. C'était étrange cette impression d'être spectateur. Finalement c'était facile, une fois qu'on était dans l'action.

Puis il entendit un grand bruit, comme un caillou qui éclate et sentit un grand choc et une brûlure intense dans son crâne. Sa vision se brouilla et devint toute rouge.

Il regarda ses mains. Elles paraissaient très éloignées de lui. Elles étaient rouges, aussi. Il ne savait pas où était son fusil. *MAMAN !* Il croyait crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Une terrible douleur dans ses yeux et dans sa tête vrillait sa raison. *J'AI MAL MAMAN !* Les mille couleurs qui emplissaient sa vision s'estompèrent, assombries par le noir et le froid qui l'envahissaient. Et tout s'éteignit. Il ne sentit pas sa chute.

*

Emile, le rouquin qui louchait de l'œil gauche, fit signe à ses hommes de se replier. Trois morts ! Ils étaient tombés sur des pros. Ils savaient tirer et les attendaient. Il n'y avait pas d'autre solution. Pour les canarder comme ça dès leur première tentative pour arriver au poulailler ! Un château fort imprenable. C'était ça que Games cherchait !

Ils s'enfuirent à travers la forêt et se dirigèrent vers la route pour retrouver leur voiture qu'ils avaient laissée suffisamment loin pour que les autres ne les entendent pas arriver.

Emile savait qu'il n'avait qu'une chance de revenir dans les petits papiers de Games : lui ramener les renseignements qu'il attendait, sinon sa colère risquait d'être terrible.

Emile avait failli, quelques mois plus tôt, dans une mission de ravitaillement où il n'avait ramené que quelques kilos de patates, deux bouteilles d'alcool et une bagnole de merde pour remplacer celle qu'il avait perdue ; incendiée par les connards qu'il avait décidé d'attaquer.

Et là, trois types de son équipe y avaient laissé leur peau !

Bref, il était toujours entraîné dans des missions à la con avec des pauvres types pour l'accompagner.

Pas étonnant qu'il ne s'en sorte pas ! Cette fois-ci il se traînait un abruti de première qui se faisait appeler Napoléon ! Et en plus il affirmait que c'était son vrai nom ! Bref, ils étaient partis, tous les deux, depuis trois semaines. Les motos que Games leur avait confiées gisaient au bord de la route. En faisant la course, les deux compères les avaient fracassées contre un mur en prenant trop vite un virage. Ils s'en étaient tirés à bon compte : quelques égratignures et des bleus à gagner un concours !

Deux jours à pieds avant de tomber sur ce couple en train de changer une roue d'un beau 4x4 Toyota flambant neuf, sur une petite route de campagne. Ils s'étaient bien amusés ! La vie était devenue cool, maintenant qu'on ne risquait plus de finir en tôle !

Napoléon l'avait surpris en lui laissant la fille, il avait dit préférer le mec ! Bon, comme on dit : il en faut pour tous les goûts !... Mais quand même... Il se trimballait un pédé.

La neige les avait pris au dépourvu, comme tout le monde, sauf qu'ils n'avaient ni toit, ni vivres pour affronter ce putain de temps. Arrivés dans une ferme ils tombèrent sur quatre types qui étaient en train de s'installer dans la pièce qui avait le moins souffert de la maison. Après un instant d'hésitation, ils avaient décidé de s'entraider plutôt que de se battre. Les quatre

avaient de l'alcool et des vivres, Emile et Napoléon une voiture et des armes. Tout en restant, les uns et les autres, sur leur garde, ils avaient pu dormir cette nuit-là au chaud dans cette propriété isolée qui avait été abandonnée et pillée depuis longtemps.

Les types leur avaient parlé d'un endroit dans la région, qu'ils avaient repéré lors de leurs recherches quotidiennes de vivres. Des gens y vivaient comme des princes. Un moulin.

Il y avait un poulailler, du bois et des vivres en abondance.

– Des vivres ? Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Avait demandé Emile. Parce qu'on la lui faisait pas, à Emile ! L'autre reprit :

– Y sont une vingtaine, faut bien qu'y bouffent ! On les a surveillés, mais on n'était pas assez pour les attaquer. Maintenant, avec vous deux en plus et vos armes... Avait répondu Stan, le plus âgé des trois types.

Cela se tenait. Alors comme la faim tenaillait la bande, et que c'était peut-être le genre de propriété que recherchait Games, ils décidèrent de faire une petite descente à la nuit tombée. Ouais, sauf que ça s'était corsé ! Le domaine était bien gardé. Trois morts dans les rangs des attaquants, et une fuite à travers la forêt en pleine nuit. N'empêche que Emile était heureux car il tenait la propriété idéale ! Inutile de rapporter avec précision toutes les difficultés rencontrées. Il tenait son histoire. Quand ils reviendraient pour prendre le moulin, il irait se poster dans l'arbre où il s'était planqué, et pourrait tirer tout de suite sur les veilleurs ! Il deviendrait le sauveur, le mec grâce à qui on avait gagné facilement. Il serait à coup sûr promu lieutenant de Games. Il le méritait !

Arrivés à leur campement et avant même d'entrer dans la maison, Emile qui se tenait derrière celui des quatre qui avait survécu, lui tira une balle dans la nuque.

Napoléon sursauta en hurlant :

– T'es complètement marteau ! Tu m'as foutu la trouille ! Et pourquoi le descendre ?

– Il ne nous servait plus à rien. On a ainsi plus de bouffe pour revenir au camp. On dort un peu, et on reprend la route.

Emile avait pris les choses en main.

*

Jean avait réussi à tuer l'un des types perchés dans les arbres, mais l'autre avait disparu tout d'un coup ! Sa deuxième balle s'était perdue dans les branches. *Putain, j'tire mal ! Ah si Julie était là !* s'était-il dit. Le mec avait dû sauter. Il entendit les deuxième et troisième coups de feu de Julien, vit l'homme qui courrait s'écrouler, puis encore un coup de feu mais venant du bois. *Il était où celui-là !* Il vit Julien faire un bond en arrière, lâcher son fusil et porter ses mains devant ses yeux comme pour les regarder. Sa tête était pleine de sang. Puis il s'écroula et ne bougea plus.

Alors qu'il allait se lever pour le secourir, une balle se fracassa sur le créneau derrière lequel il se cachait. Le type en embuscade les avait repérés tous les deux ! Il rampa vers Julien, horrifié par tout ce sang.

La cloche puis les échanges de tirs avaient réveillé tout le monde, et tous se précipitaient à leurs postes d'alerte, en pyjamas pour certains ou à moitié habillés pour d'autres. Les premiers tirs de riposte du moulin ne tardèrent pas. Sébastien avait repéré une silhouette qui s'enfuyait. Mais elle était déjà trop loin pour espérer la toucher. Il tira deux balles malgré tout.

Jean se pencha dans la cage d'escalier et cria à l'attention de Camille :

– UN BLESSE À LA TERRASSE ! BESOIN DE SOINS. URGENT.

Celle-ci attrapa sa sacoche de premiers secours et s'apprêtait à grimper l'escalier, lorsque Marie, la stoppa :

– Donne-moi ta mallette Camille, je monterai plus vite que toi. C'est forcément Julien qui est blessé ! Je sais quoi faire en attendant que tu arrives.

Camille la lui donna et monta les marches aussi vite que sa grossesse le lui permit.

*

Arrivée sur la terrasse, les yeux de Marie s'agrandirent d'effroi en voyant son fils allongé, inerte, dans une marre de sang. Elle porta sa main libre devant sa bouche. Jean lui cria de se baisser avant qu'elle ne s'élance.

Elle se courba et s'approcha de son fils. L'angoisse lui tenaillait le ventre. Arrivée auprès de Julien, elle prit sa tête dans ses mains, essuya doucement le sang qui lui recouvrait les yeux.

L'horrible réalité la percuta et la fit vaciller. Un gros éclat de pierre s'était fiché dans l'œil gauche de Julien.

Elle se mit à geindre avant que de gros sanglots ne la secouent. Sa tête heurta la poitrine inerte de son fils où elle resta à pleurer toutes les larmes de son corps. A quoi bon continuer sans lui ? Camille, essoufflée, arriva à son tour. Jean qui était auprès de Marie pour tenter de la consoler se tourna vers Camille et lui dit de s'éloigner du mur et si possible de marcher courbée. Elle suivit les conseils de son frère et s'approcha. Elle s'agenouilla près de Julien et chercha son pouls, bien qu'elle sût d'instinct qu'il était mort.

Il n'avait pas dû souffrir, du moins l'espérait-elle. Elle posa sa main sur l'épaule de Marie et la serra affectueusement.

Pierre, qui les avait rejoint, aida Jean à relever Marie, puis il lui prit la main et l'accompagna jusqu'à la cuisine, où Claire et Hélène prirent le relais pour essayer de soutenir leur amie dans son immense douleur.

Puis Pierre, Sébastien, Vincent et Francis descendirent le corps de Julien, et l'étendirent sur un brancard dans la pièce qui servait le moins, celle de la prison. En effet, Camille, pour des raisons sanitaires, ne voulait pas que le corps de Julien soit installé dans l'infirmerie.

*

Ils décidèrent de prolonger la veille jusqu'à neuf heures. Sébastien et Simon montèrent à la terrasse, chaudement vêtus. Il manquait un individu sur les quatre observés, voire deux. Jean n'était pas certain d'avoir repéré tout le monde. Il était sûr que la riposte était venue d'un endroit situé plus à droite que les deux planqués qu'il avait repérés dans les arbres. En effet, le

tir provenait certainement de la droite de Julien ; la balle ayant percuté le côté intérieur gauche du créneau où il se trouvait. Un gros éclat de pierre s'était détaché pour pénétrer directement dans son œil le plus près du mur.

La rapidité avec laquelle ils avaient répliqué étonnait Jean.

Il fut décidé d'attendre le jour pour aller relever les traces de pas. Il fallait savoir à qui on avait à faire et où ils étaient partis.

En attendant, Jean alla voir Marie. Il s'en voulait tellement ! Il était conscient de n'avoir commis aucune erreur, mais Julien était le plus jeune, et il était mort sous sa responsabilité. Lorsqu'il s'approcha, Marie devina son malaise et lui dit de ne pas s'en vouloir. Elle lui demanda de raconter en détail ce qui s'était passé. Il prit son temps pour ne rien oublier. Elle avait le droit de tout savoir des derniers instants de son fils. Jean resta auprès d'elle longtemps avoir fini son récit. Ils essayèrent de se consoler mutuellement, pleurant silencieusement.

Hélène leur apporta du café, du pain et des confitures. Elle insista pour qu'ils prennent au moins un bol de café.

*

Lorsque la visibilité fut suffisante et que tout le monde fut habillé, ils vérifièrent que plus personne ne rodait aux alentours. Julie et Francis les meilleurs « snipers » du groupe s'installèrent à la terrasse pour assurer la sécurité de ceux qui allaient sortir.

Simon, Sébastien, Pierre et Jean se dirigèrent vers la porte du moulin donnant sur l'île. Ils sortirent de l'enceinte par un petit portail cadenassé puis longèrent le grillage sur la droite

jusqu'au coin situé à plus de quinze mètres. Ils parcoururent encore une dizaine de mètres pour atteindre l'endroit où les inconnus avaient tenté de s'introduire.

Pierre se baissa vers le cadavre resté au pied du grillage, pendant que les trois autres regardaient les bois à la recherche du moindre mouvement. Ce type était manifestement sous-alimenté, et habillé de guenilles.

Sur les indications de Jean, ils cherchèrent des marques dans la neige et sur les arbres. En effet, à part les deux qu'il avait repérés, ils découvrirent les traces d'un tireur solitaire à vingt mètres des autres. Un bon tireur sans doute équipé d'une lunette de visée. Les traces de ce dernier laissaient supposer une semelle de chaussures type rangers en bon état, tout comme les empreintes laissées par un sixième individu.

Simon ne trouva pas les clochettes de pêche qu'ils avaient accrochées au grillage, plusieurs mois auparavant. Ils les retrouvèrent dans la poche de l'un des cadavres. Sébastien se promit de les rattacher avec du fil de fer.

Ils devaient essayer de savoir ce qu'étaient devenus les trois fuyards ! Ces derniers pouvaient être encore sur la propriété.

Vincent alla expliquer à ceux restés dans le moulin, leur décision de suivre les traces. Tout le monde devait rester en alerte jusque là.

Ils suivirent la piste en partant du petit pont qui enjambait le bief en amont du moulin, par lequel les individus étaient passés pour atteindre l'espace où se trouvait le poulailler. Puis les traces les conduisirent jusqu'au mur d'enceinte que les types avaient escaladé et où, à priori, un véhicule les attendait sur la petite route secondaire. Fin de la piste.

Ils rentrèrent en faisant un grand tour, en longeant la propriété par le nord. Ils en profitèrent pour vérifier la clôture d'enceinte, et rentrèrent par le portail principal qu'ils fermèrent avec une chaîne et un cadenas. Geste plus psychologique qu'autre chose, mais bon...

Ils firent le tour de l'étang pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres traces de passage. Ils envoyèrent un signal lumineux aux veilleurs dès leur sortie de la forêt - trois flashes brefs et un long - pour ne pas risquer de se faire tirer dessus. Ils furent de retour deux heures plus tard.

Six attaquants : trois abattus et trois fuyards, dont les deux aux chaussures en bon état alors que les autres avaient des pompes très usées. Bizarre.

*

23h00. Clara était seule au salon, confortablement installée sous une couverture dans un fauteuil devant la cheminée. Seuls les crépitements du bois perturbaient joyeusement le silence environnant. Elle profitait de ce moment de calme. La journée avait été dure. Elle aimait ces moments de solitude pour réfléchir à sa nouvelle vie, à Nicolas qu'elle aimait bien, aux événements récents.

Ils étaient fragiles en dehors de ces murs, la mort les guettait. Qu'aurait-elle fait si elle n'avait pas eu le moulin pour survivre ? Elle aurait mendié et rusé comme cette vieille que Julie avait abattue ? Ou peut-être aurait-elle été violée comme Marie. C'était terrible d'être obligé de tuer des pauvres gens qui n'avaient pas leur chance à eux. *Il faut que je dise à Papa qu'il a été génial ! Il faut que je lui dise merci, encore.*

Un jour elle avait demandé à sa sœur ce qu'elle ressentait. Julie n'avait pas voulu s'épancher. Elle avait juste répondu : *« Je suis malheureuse, je suis douée pour le tir à longue distance et j'ai tué des gens. Super ma vie ! Cela fait de moi un soldat du point de vue de Papa et une meurtrière selon la Loi. Je fais des cauchemars. Je sens que je change et pas en bien ! Vivement que toute cette merde se termine. »*

Clara n'avait pas insisté. La ville lui manquait. Elle se sentait enfermée dans un monde où elle n'avait pas choisi de vivre !

Tout le monde souffrait à cette idée de devoir tuer pour survivre. Sur le moment on était pris dans l'engrenage, la peur vous tenaillait les tripes, l'action vous menait au combat. Et puis surgissait la nuit durant laquelle chacun restait seul avec ses cauchemars et ses reproches, on regrettait, on se promettait de ne pas recommencer, de laisser les autres du groupe agir à sa place.

Et tout cela sans oser en parler ! Même Papa, malgré le fait qu'il devait pousser son monde à l'action, à l'auto-défense, devait en souffrir. Mais lui n'avait pas le droit d'en parler ! Ou peut-être avec certains des hommes du moulin ? Philippe ou l'un des jeunes ? Peut-être...

Ses pensées glissèrent sur Francis et Simon. Ils étaient tous les deux adorables. Simon avec sa sensibilité féminine qu'il essayait de dissimuler à ses compagnons, était tellement gentil ! Francis était l'homme du couple, il chassait, pêchait, tirait juste. Autoritaire, il n'hésitait pas un instant devant le danger. Il vouait à Pierre une amitié sans bornes ; considérant son invitation à rester au moulin avec Simon comme leur salut.

Papa avait été merveilleux. Dire qu'il avait préparé tout cela dans le plus grand secret, de peur qu'on se fiche de lui ! Et il avait eu raison ! Parce qu'on l'aurait vraiment charrié, si on avait su...

On formait au moulin un groupe incroyable ! Quatorze personnes, non treize seulement, maintenant... Une larme coula sur sa joue. *Tu étais si jeune Julien.*

Treize personnes vivaient donc dans cet endroit confiné, sans trop d'engueulades ! Difficile d'y croire sans l'avoir vécu. Bien sûr, il y avait des tensions : Claire vis-à-vis de Francis et Simon, Maman qui reprochait à Papa son côté va-t-en-guerre, Philippe qui devenait de plus en plus aigri chaque jour, mais finalement cela se passait pas trop mal.

Les derniers arrivés, Marie et Julien, avaient été intégrés très vite. Clara avait craint au début que la beauté et la sensualité de Marie attirent l'un des hommes du groupe, créant ainsi la première entaille. Mais non, même Jean semblait se tenir à l'écart de cette jolie femme ! Incroyable.

Les événements les avaient tous changés. Si on en réchappait, elle veillerait, en ce qui la concernait, à ne jamais oublier cette entraide, cet amour pour les autres du groupe.

Rassérénée, elle se pelotonna dans sa couverture et attendit que le feu s'éteigne doucement pour aller se coucher. Elle avait tout son temps, cette nuit elle n'était pas de veille. D'ailleurs, qui était là-haut ? Elle se leva et consulta le tableau de veilles. Thierry et Julien... Philippe n'avait pas eu le temps, ou avait oublié, de changer le planning.

Julien n'allait pas vraiment lui manquer car, n'ayant aucun atome crochu entre eux, ils n'avaient pas vraiment sympathisé, mais un certain regret l'envahit tout de même, comme lorsque l'on apprend la disparition d'un voisin.

Elle fit chauffer de l'eau, prépara une thermos, puis monta sur un plateau deux bols, des sachets de soupe lyophilisée, de thé et de café. Thierry et Simon, l'accueillirent avec un immense plaisir. Ils étaient transis malgré le poêle à charbon qui avait monté à l'attention des

veilleurs de nuit. Clara pensa furtivement et avec un certain amusement à Claire, qui devait veiller et se morfondre à la pensée que son fils était là-haut, seul, avec le « Diable ». Elle sourit intérieurement. Elle fit un bisou aux deux garçons et... Au lit.

Chapitre 8

Décembre 2015

La neige tombait en abondance depuis maintenant une semaine. Soixante centimètres recouvraient les environs du moulin. Des congères de deux mètres encadraient les routes et les chemins qu'ils déneigeaient chaque jour. Ils vivaient au ralenti. Certains d'entre eux prônaient un arrêt des veilles, mais le Conseil avait voté la continuité de ces dernières à la majorité.

Il fallait tous les jours déneiger les allées, la route, les serres et le poulailler. Puis c'était la corvée du bois. La température oscillait entre -1 et 4 degrés. La rivière ne risquait donc pas de geler. Ces activités récurrentes et épuisantes pesaient sur le moral de tous.

Philippe, Jean et Vincent avaient construit un cercueil pour Julien. Grâce aux connaissances de Jean, à l'outillage du moulin et aux nombreuses planches de bois massif qui étaient entreposées, le cercueil était digne de ceux que l'on pouvait acquérir chez les professionnels. Marie pleura en le voyant et les remercia chaleureusement.

Ils ne pouvaient malheureusement pas l'enterrer tout de suite ; le sol étant trop gelé. Louis, accompagné de Christophe et de Serge, vint dire une messe au moulin. Ils avaient aménagé le salon pour la circonstance. Ce fut un moment très douloureux pour tout le monde.

Ils portèrent ensuite le cercueil dans le garage, qui était l'une des dépendances les plus froides. Posé sur deux tréteaux, le cercueil attendrait là que la tombe puisse être creusée.

*

A la mi-décembre, Vincent et Sébastien décidèrent d'aller dans la pinède et de ramener un sapin pour le décorer. Ils en parlèrent à Francis et mirent au point une expédition secrète et vite menée à trois. Ils réussirent à ramener le sapin en toute discrétion et l'installèrent dans le salon, à l'opposé de la grande cheminée. La caisse pleine de décorations de Noël trouvée dans les stocks divers, fut déposée au pied de l'arbre.

Quelle ne fut pas la surprise des uns et des autres qui passaient par là, de découvrir un sapin de Noël dans le salon ! En fin d'après midi, à l'heure où tous se retrouvaient au salon, devant un bon feu de cheminée, les adultes aidèrent les plus jeunes à le décorer. Marie quitta la pièce discrètement et monta dans sa chambre, trop éprouvée pour rester avec eux. Hélène et Claire la suivirent pour l'aider à passer ce moment difficile.

Ce premier Noël après les événements était redouté par chacun. Cette période serait empreunte de joie et de tristesse mêlées. Joie de retrouver cette chaleur et intimité que Noël crée chaque fois et tristesse de ne pas le partager avec Julien.

Tristesse également du fait de l'isolement dans lequel ils vivaient et parce que cette fête rappelait à tous, le monde d'avant. Simon et Thierry entonnèrent « Petit papa Noël » suivi par l'ensemble des présents avec, pour certains le regard humide.

Ils décidèrent, faute de cadeaux, de préparer un vrai dîner de fête pour le soir du réveillon et d'ouvrir les meilleures bouteilles de la cave. Chandeliers, argenterie et faïence décoreraient la table.

Mais, Pierre décida néanmoins d'offrir un cadeau à chacun des plus jeunes – Sylvain, Thierry, Francis, Simon et Clara.

Le soir de la veillée de Noël, pendant qu'ils prendraient l'apéritif, un cadeau joliment emballé les attendrait sous le sapin.

Il en parla à Philippe qui trouva l'idée géniale et qui lui proposa de l'aider dans ce projet. Ce serait le cadeau des « vieux ». Mais il fallait trouver ce qu'ils allaient mettre dans ces jolis paquets cadeaux...

*

Une fois par semaine, une équipe embarquait dans le 4x4 chaîné et se rendait au village. Camille était à chaque fois du voyage puisque devenue médecin attitré des villageois. Elle soignait les maux courants de l'hiver : angines, rhumes, grippes, bronchites, mais aussi engelures, coupures diverses, maux de dents, gastros, etc. Les carences en vitamines étaient également fréquentes, surtout dues au manque de fruits.

Ils restaient là-bas, en général quatre ou cinq heures pour lui laisser le temps de traiter ses patients.

Pierre voyait Christophe et Serge. Il rendait visite ensuite à Louis et quelques autres copains. Chacun du moulin avait ses habitudes quand c'était son tour de monter au village : Hélène allait voir Louis ; trouvant auprès de cet homme un réconfort dont elle avait grandement besoin. Marie visitait le fermier pour les récoltes à venir et se rendait ensuite chez Christophe,

auprès duquel elle trouvait réconfort et force pour se reconstruire. Clara cantonnait ses visites à la boulangerie.

Claire avait fait la connaissance de Lucienne. A 95 ans, elle était la doyenne du village. Elle était en pleine santé et avait une mémoire encyclopédique. Elle connaissait l'histoire de la région et était un véritable puits de connaissance.

Elle offrait à ses visiteurs toujours la même soupe de rutabaga et de céleri qui mijotait à longueur d'année. Tout le monde n'appréciait pas sa « mixture » mais mangeait pour lui faire plaisir ! « Ça pousse comme du chiendent dans son jardin ! » Aimait à dire Serge, qui avait en horreur cette « potion ».

Claire s'asseyait dans un grand fauteuil sans doute aussi vieux que sa propriétaire, et écoutait les récits de Lucienne. Seul le tic-tac de la pendule venait perturber leur intimité.

Lucienne avait un avis sur tout, mais aussi savait écouter ses interlocuteurs. Toutes deux s'entendaient à merveille, et étaient devenues, au fil du temps, de véritables amies.

Le troc des différents produits entre le village et le moulin fonctionnait bien, car tout le monde y trouvait son compte. Ainsi, ceux du moulin avaient le plaisir de déguster de la charcuterie et de la viande, du beurre, de la crème et du lait. Ceux du village recevaient avec autant de plaisir des lapins, poulets et de la farine. Marie leur avait promis des fruits et légumes dès que le temps le permettrait.

Lors d'une de ces journées passées au village, Pierre et Philippe ; ce dernier était venu pour se changer les idées, avaient abordé avec Christophe, un sujet qui générait beaucoup d'inquiétude au moulin : lorsque le pays retrouverait son fonctionnement normal, régi par un gouvernement et des autorités locales, qu'adviendrait-il des gens comme eux qui avaient tué

plusieurs individus ? Des enquêtes auraient sans doute lieu vu le nombre de cadavres et de disparus.

Christophe et Serge leur avouèrent avoir eu un long débat sur le sujet. Certes, on pouvait les considérer comme hors la loi en temps normal. Mais le monde avait basculé et les valeurs d'hier n'étaient plus celles d'aujourd'hui.

L'Autorité locale, représentée par Christophe et Serge, considérait que le monde était en guerre et que les meurtres commis par la communauté – le village et le moulin – étaient de la légitime défense de temps de guerre.

Mais afin d'éviter qu'un juge puisse les condamner un jour sur des critères différents et sachant qu'ils pataugeaient à la limite de l'immoralité, ils leur conseillèrent de faire disparaître à jamais lesdits cadavres et autres preuves pouvant les confondre. En ce qui concernait « l'Autorité locale », elle n'avait jamais vu ni entendu quoi que ce soit qui puisse les jeter en prison.

De toutes les façons, il était fort probable que devant l'ampleur du phénomène et l'impossibilité d'identifier les meurtriers, les Autorités décident de ne rien faire.

Fin de la discussion.

*

A la demande de Camille ils décidèrent de rendre visite au Domaine du Haut. Le soleil ayant fait son apparition ce jour-là, le départ se fit après le petit déjeuner. Rodrigue ne possédant pas de chasse-neige, la route serait difficile à déblayer jusqu'au domaine.

Cela leur prit en effet un bon moment car la neige s'accumulait depuis le début sur cette route tortueuse. Le tracteur ouvrait donc la route, suivi du Range.

Ils durent s'arrêter plusieurs fois pour enlever un arbre qui barrait la route, pousser une épave qui gênait le passage et dégager un éboulement.

Il leur fallut près de trois heures pour arriver. Reçus très amicalement, ils furent conviés à partager le déjeuner de Rodrigue et de sa famille. Puis Camille soigna les quelques malades qui se présentèrent, surtout des rhumes et maux de gorge. Elle soigna et recousit une vilaine plaie à une main. Elle fut rassurée par le nombre de médicaments et le matériel récupéré par Rodrigue et ses amis.

Perchés sur les remparts, Pierre, Camille, Francis et Simon découvrirent la vue incroyable qu'il y avait sur la vallée. Rodrigue leur expliqua que ce panorama leur permettait en effet d'anticiper les ennuis, mais qu'à contrario, la forteresse se voyait de loin depuis la vallée.

Afin de ne pas attirer les rodeurs et autres bandes de voleurs, il avait donc donné l'ordre de ne donner aucun signe de vie, vu de l'extérieur. Ce qui leur compliquait sérieusement la vie : les fumées devaient être évacuées et disséminées du côté opposé à la vallée, pas de lumières ou lueurs, etc. Les fenêtres étaient donc occultées par de lourds rideaux noirs dès la fin du jour, afin que la lumière des bougies et torches diverses ne se voit pas de l'extérieur.

Ceux du moulin prirent conscience de la chance qu'ils avaient de pouvoir produire leur électricité. Ce château devait être lugubre la nuit !

Munis de jumelles à fort grossissement, quatre veilleurs se relayaient vingt quatre heures sur vingt quatre. Deux d'entre eux étaient chargés de prévenir tout danger venant du sommet de la colline, même si les portes fermées, le domaine était quasiment imprenable.

Les deux autres veilleurs scrutaient la vallée. Ils pouvaient repérer de très loin un danger et ainsi réagir en toute connaissance de cause puisqu'ils savaient le nombre d'individus qui approchaient.

C'était là les avantages incontestables du Domaine du Haut – grande visibilité et inviolabilité. Par contre, l'inconvénient majeur était son implantation : rochers et pinèdes entouraient la propriété. Il n'y avait donc pas de terres agricoles à proximité, ni de pâtures. Il n'y avait pas non plus de rivière ou de puits. Il leur fallait, par conséquent, monter une expédition pour aller puiser de l'eau potable dans la vallée !

Ils ne purent malheureusement rester très longtemps ; le retour devant se faire avant la nuit. Rodrigue les remercia pour leur visite et d'avoir ainsi déneigé la route.

*

Le lendemain de cette visite, les veilleurs du Domaine du Haut entendirent une voiture approcher. Elle venait du moulin et du village. Ils étaient d'autant plus sur le qui-vive qu'il n'y avait pas de raison que *ceux du moulin* reviennent si tôt. De plus le 4x4 aperçu entre les branches de pins, était bleu nuit alors que celui du « meunier », comme ils appelaient Pierre, était un vieux Range vert foncé.

Le Toyota sortit du couvert des arbres. Les veilleurs purent enfin observer ce dernier. Il ne prit pas la bifurcation du Domaine mais continua sa route, vers la vallée. Ils le suivirent aussi longtemps que possible.

Emile avait décidé de retourner le plus tôt possible faire son rapport à Games malgré la météo qui ne s'arrangeait pas. Dans un virage, le 4x4 dérapa des quatre roues, et percuta une congère. Il réussit à se sortir de l'amas de neige, mais l'aile avant frottait sur la roue. Emile demanda à Napoléon de sortir pour dégager la tôle qui frottait sur la roue.

Son compère s'exécuta, mais ne remonta jamais dans la voiture, car dès qu'il eût fini, Emile l'abattit au moment où celui-ci ouvrait la portière. Plus de témoin. Il pouvait ainsi raconter l'affaire à sa manière pour s'emparer du moulin. Pas la peine de tout raconter et risquer un refus de Games. De plus, il serait le seul à en retirer tous les avantages.

Il se demandait qui avait déneigé la route, et pourquoi. Sans doute les gens qui habitaient le moulin... Mais la reconnaissance espérée de Games, son avenir prometteur avaient eu raison de ses interrogations. Il était pressé. Il entra aperçut une espèce de château qui avait l'air abandonné.

Tout d'un coup, juste après la bifurcation, la route n'était plus déblayée. Bizarre. Mais cette réflexion ne trouva pas de réponse, elle non plus. Emile se concentra sur sa conduite ; la descente devenant de plus en plus difficile et périlleuse. Il eut beaucoup de chance, car il réussit à passer tous les lacets sans trop de casse. Arrivé dans la plaine où il avait moins neigé, il put continuer sa route, mais devait rester prudent et rouler à 30km/h car il avait parfois du mal à deviner le tracé de la route. S'il en sortait et s'enfonçait dans la neige des bas-côtés, il ne ressortirait jamais le 4x4 de là.

Le 4x4... Encore une raison pour Games de le remercier, car il en cherchait plusieurs, récents et en bonne état. C'était le bonheur cette mission !

Il lui restait près de deux cent cinquante kilomètres à faire ! A ce rythme, il n'arriverait que le lendemain. Il fallait qu'il trouve du diesel, car jamais il n'irait au bout ! Il avait consommé beaucoup de carburant dans ces putains de collines !

En fin de journée, il entra dans un village qui avait l'air totalement abandonné. Il avisa un véhicule qui avait percuté le mur d'une station service, et avait été abandonné par son propriétaire. Emile était content car il ne lui restait qu'une trentaine de kilomètres à faire.

Il gara le Toyota le long de ce dernier, et descendit en laissant le contact. Personne aux alentours. Il put ouvrir la trappe à essence de l'autre voiture avec un tournevis, et grâce au tuyau qu'il avait mis dans la boîte à gant du Toyota et des deux jerricans dans le coffre, il allait pouvoir piper le diesel.

Le liquide lui emplit la bouche. Avec une horrible grimace, il le recracha, plongea le tuyau dans le jerrican et laissa celui-ci se remplir.

Il répéta l'opération une deuxième fois. Avec soixante litres, il devait avoir assez de carburant pour rejoindre Games. Concentré sur sa tâche, il n'entendit pas arriver le type en guenilles armé d'un fusil de chasse. Alerté au dernier moment par le crissement d'un pied sur la neige, il se retourna en dégainant son pistolet, mais l'autre tira les deux cartouches de chevrotine. Tirés de si près, le premier coup fit un énorme trou dans sa poitrine, et le second lui emporta la moitié du visage. Il mourut sans souffrir.

*

Games était fou de rage. Primo, il avait envoyé ces deux abrutis en éclaireurs et n'avait aucunes nouvelles d'eux ! Cela faisait bien un mois qu'ils étaient partis ! Ces deux idiots lui avaient piqué les deux motos. Qu'il les rencontre sur son chemin, ils les tueraient lui-même à petit feu ! Secundo, cette neige qui les empêchait de bouger ! Une centaine de personnes à nourrir et ils étaient bloqués dans cette foutue ferme où il n'y avait plus rien à se mettre sous la dent. Il leur fallait chasser ; pas évident avec des armes de guerre ! C'était ça ou rouler des dizaines de kilomètres dans ces conditions climatiques extrêmes pour trouver une baraque déjà pillée ou quasiment vide de nourriture. Perspective peu joyeuse...

Il repoussa la femme qui lui servait de bonne à tout faire, et se leva. De toute façon, il n'avait plus envie de baiser.

La neige s'était arrêtée de tomber ce matin. Il espérait que cela continuerait, ils pourraient ainsi reprendre la route. Cela rendrait l'espoir à tous de faire un « ravitaillement » dans un magasin ou une habitation quelconque.

Sans cela, Games ne tiendrait plus longtemps ses troupes. Il sentait la grogne et l'agressivité monter chaque jour.

Il décida de leur parler et réunit tout le monde pour leur annoncer que si la neige ne retombait pas cette nuit, le convoi reprendrait son chemin le lendemain matin.

Games sentit un véritable enthousiasme chez eux. Il ne fallait pas grand-chose pour les motiver ! Au petit matin, par chance, la neige n'étant pas réapparue, ils commencèrent à embarquer leurs affaires dans les véhicules. Ils prirent la route à dix heures sous un beau soleil. La température atteignait 5°.

Ils avaient bricolé une pelle en fixant une grande plaque d'acier sur l'un des 4x4. Le convoi était ainsi constitué : les deux 4x4 en tête, suivis des trois voitures, du car, du camion puis de la citerne.

Malheureusement, sans soudure, ladite pelle ne tint pas longtemps et fut arrachée au bout d'une demi-heure de travail. Une dizaine d'hommes furent désignés pour déblayer la route devant le premier véhicule. Le convoi fut sérieusement ralenti et finalement, ils durent se réfugier dans une bourgade ; les camions ne pouvant plus avancer sans d'importants dérapages.

Games accompagna trois de ses hommes jusqu'au garage du coin pour trouver de quoi souder cette plaque qui leur servait de pelle, devant la voiture de tête.

Pour entrer dans le garage, il dû enjamber le cadavre d'un type criblé de chevrotine. Trop préoccupé par ses soucis mécaniques, il ne reconnut pas Emile.

Le garage avait été bien évidemment pillé, mais il restait certains gros outils, ainsi qu'un chalumeau à gaz.

– Bon, allez chercher le 4x4 et soudez-moi la tôle solidement à l'avant. Il faut que ça tienne !

– Ok Games. T'inquiète pas, je m'en occupe, répondit l'un des trois hommes.

Ce type était fiable, mais comment s'appelait-il déjà ? Games marmonna une réponse et repartit vers leur refuge pour la nuit, suivi de près par son second, René, qui ne le lâchait pas d'une semelle. Games craignait, en effet, certains éléments de sa bande et préférait garder René comme garde du corps. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel minable du bled, où ils avaient décidé de passer la nuit, une bagarre avait éclaté entre deux hommes pour une histoire de bijoux trouvés dans une chambre. Games explosa :

- Mais bande de cons, vous n’avez pas compris que cela n’a plus aucune valeur !? Une carotte est aujourd’hui cent fois, mille fois plus chère, parce que votre putain de diamant ne va pas vous nourrir !
- Ouais t’as raison.

Le plus vieux des deux types regarda le diamant au creux de sa main et le lança à l’autre, puis s’en alla.

- René, trouve-moi de la bouffe dans ce village. La pression monte, c’est pas bon. Démerde-toi, mais trouve de la bouffe. Je ne veux pas savoir ce que ce sera, tu vois ce que je veux dire ? Il regarda son lieutenant droit dans les yeux pour appuyer sa demande.
- Oui Games, j’ai compris.

Ce soir là, ils eurent de la viande à manger. Personne ne posa de questions. Les 98 membres de la bande se régalerent. Un gros stock de pommes de terre, pas trop abîmées, avait été trouvé dans une cache. On allait même pouvoir en embarquer.

Les anciens propriétaires de ce trésor avaient donc épluché les patates, puis avaient été punis pour avoir voulu cacher ce stock ! Games ne voulait pas savoir comment, ni où ils avaient fini leurs piteuses existences. Il faisait confiance à son bras droit.

Les pommes de terre sautées étaient délicieuses et la viande parfaitement grillée sur des braises.

Ils avaient également déniché une bonne quantité de bouteilles de vin. René en avait fait déboucher quarante neuf, soit un demi litre par personne, et fait entreposer le reste dans le camion de ravitaillement, fermé à clé et gardé 24h/24h par un homme de confiance, armé.

La soirée fut agréable pour toute la bande, et tous allèrent se coucher de bonne heure ; Games voulant reprendre la route au lever du jour. Il était content. Son lieutenant était à la hauteur et ne l'avait jamais déçu.

A leur réveil, ils sentirent tout de suite le froid intense les pénétrer. La température avait chuté au cours de la nuit, et était passée au dessous de zéro. Toute la neige accumulée ces derniers jours s'était transformée en verglas. La fête de la veille était loin, à présent, et de gros problèmes d'intendance se profilaient à l'horizon.

Les poids lourds étaient maîtrisables sur la neige après le passage de la pelle, mais sans chaînes sur le verglas et les ornières de glace, on allait à la catastrophe. Il fallait se rendre à l'évidence, la bande était bloquée dans ce village en ruine jusqu'au dégel !

*

Le Domaine du Haut n'était pas équipé comme le moulin : pas de réels stocks de nourriture ni de vêtements chauds. Il leur fallait se rationner et chasser tous les jours pour se nourrir. Avec la baisse récente de température, cela devenait de plus en plus difficile. Ils décidèrent d'abattre le veau âgé de 12 mois, une belle bête pesant 525 kg, mais dont il ne resterait, environ, que 150 kg de viande après équarrissage.

Une partie de la viande serait conservée dans le froid vif extérieur, une partie salée et l'autre cuite. Un gros stock de pommes de terre leur permettait de manger à leur faim, mais cela ne comblait pas pour autant leur carence alimentaire notamment en vitamine C. Les abats du veau qu'ils venaient de tuer amélioreraient pour un très court instant leurs besoins en vitamines A, B, D mais cela ne suffirait pas, vu le nombre de bouches à nourrir.

Rodrigue demanda à son gendre d'aller consulter Camille et son père pour savoir comment pallier ces carences et leur demander un couple de volailles pour le Domaine, afin de commencer un élevage et d'avoir des œufs. Il emmènerait avec lui vingt litres de lait frais, et serait accompagné de deux hommes blessés ayant besoin de se faire recoudre.

Ils partirent vers onze heures, laissant au soleil le temps de fondre le verglas. Ils mirent plus d'une heure pour arriver au portail du moulin, où ils klaxonnèrent comme convenu.

En cette fin de décembre 2015, Camille, enceinte de quatre mois commençait à prendre des formes et faisait plus attention à elle. Elle évitait de prendre part aux durs labeurs tels que les corvées de bois ou de déneigement. On avait décidé que ce seraient les patients qui viendraient la consulter au moulin et non plus elle qui irait au-devant d'eux. Camille donnait des cours d'accouchement à Hélène, Claire et Marie ; toutes trois s'étant proposées comme sages-femmes apprenties.

Camille ne trouva pas leurs visiteurs en grande forme, il était évident qu'ils souffraient tous de carences plus ou moins graves. Elle expliqua à Jean-Bernard qu'elle n'avait pas suffisamment de vitamine C et autres médicaments en stocks pour palier à ces manques. La seule solution était de cultiver des légumes et autres fruits en serres, comme le faisaient le village et eux-mêmes. Elle ne prit aucun gant pour lui dire que les plus faibles d'entre eux ne passeraient pas l'hiver si les températures restaient aussi basses.

Elle s'inquiétait depuis quelques temps de la baisse du stock de médicaments. Elle allait devoir en restreindre la distribution !

Pierre demanda à Thierry d'aller chercher un couple de volaille et lui demanda combien d'œufs il avait en stock. Après lui avoir répondu et à son grand mécontentement, Thierry dut

apporter la soixantaine d'œufs mis de côté pour les donner à Jean-Bernard. Marie, de son côté apporta quelques jeunes pousses de divers légumes.

« Ceux du Domaine » allaient devoir apprendre à élever et cultiver s'ils voulaient survivre.

Jean-Bernard remercia ses hôtes, eut un dernier regard pour le sapin, la cheminée et la pièce, puis sortit.

La vie était manifestement plus austère dans la forteresse. Ceux du moulin avaient su préserver cette convivialité, ce confort qui leur permettait de traverser cette épreuve sans trop de souffrances. Ils comparaissaient souvent leurs conditions actuelles de vie à celle du moyen-âge. Il y avait sans doute beaucoup de points en commun entre les deux, mais ceux du moulin avaient fait de cet endroit un coin chaleureux où il faisait bon vivre.

*

La veillée de Noël serait habillée, ainsi en avait décidé le conseil. Les uns et les autres revêtiraient les plus beaux vêtements qu'ils avaient amenés. Seule Marie n'avait aucun vêtement à elle, puisque arrivée vêtue d'oripeaux. De toutes les façons, elle avait décidé qu'elle n'y participerait pas. Elle préférait rester dans sa chambre à broyer du noir et penser à Julien.

Elle se réfugiait de plus en plus souvent dans la solitude, s'éclipsant chaque soir pour s'enfermer dans sa chambre. Elle avait perdu son enfant, sa seule raison de vivre. Le désespoir accompagnait ses longues nuits.

Après plusieurs tentatives, les femmes du moulin parvinrent à lui faire changer d'avis, et se débrouillèrent pour lui trouver de quoi paraître à cette soirée sans honte et n'ayant rien à envier aux autres, en terme de toilette. Marie fit un effort considérable pour accepter leur offre. Elle le faisait pour eux. C'était le premier Noël qu'elle passerait sans Julien.

Les cheminées furent chargées plus que d'habitude. Lorsque les premiers « convives » arrivèrent au salon, Sébastien, Simon et Vincent commencèrent à faire le service. Champagne et whisky de seize ans d'âge furent proposés.

Divers canapés reposaient dans de jolis plats en argent, certains nappés d'une terrine de foie de volaille faite par Claire, d'autres de rillettes de sardines au champagne ramenées en quantité de Bretagne par Pierre.

Marie avait demandé à Christophe de partager avec eux cette soirée, mais en tant que Maire, il avait préféré rester au village où ils avaient organisé une veillée, également. Elle était vêtue d'une robe noire toute simple appartenant à Camille, agrémentée d'un collier de perle et boucles d'oreilles qu'Hélène lui avait prêtés. Les chaussures à talon appartenaient, quant à elles, à Julie. Tout ceci mettait en valeur sa beauté naturelle. Elle aurait vraiment aimé que Christophe la voie habillée comme cela.

Tout le monde avait perdu l'habitude d'être ainsi apprêté, et l'on sentait une certaine gêne au début de cette soirée. Mais l'alcool aidant, cela disparut très vite, et chacun put apprécier, pour quelques heures, cette fête qui leur rappelait celles d'avant.

Hélène et Claire avaient préparé un vrai plat de fête : deux gigues de chevreuil accompagnées de châtaignes, purées de pommes de terre et de céleri. Julie et Vincent s'étant mis en cuisine pour le dessert, une énorme tarte aux pommes et poires, meringuée serait servie.

Les « vieux » de la bande – Pierre et Philippe – demandèrent le silence et offrirent alors leurs cadeaux aux jeunes. Clara se vit offrir un couvre-chef en fourrure de lapin avec rabat pour les oreilles. Elle se plaignait en effet très souvent d'avoir très froid aux oreilles lors des veilles de

nit. Philippe lui avait donc confectionné ce chapeau. A la demande de tout le monde, elle le mit et se décoiffa par la même occasion.

Pour les jeunes hommes, Pierre avait prélevé dans sa collection les quatre plus beaux couteaux et Philippe avait fabriqué pour chacun d'eux un étui en cuir. Sylvain, Thierry, Francis et Simon furent très émus, au grand plaisir de leurs aînés. Thierry, qui allait avoir treize ans, prit la parole, au grand étonnement de ses parents :

– Oui je sais, vous n'avez pas l'habitude de me voir prendre la parole. Mais c'est un jour spécial et je veux en profiter pour vous remercier, tous, car j'ai appris énormément de choses en ces quelques mois, grâce à vous. J'ai appris à me connaître et je sais ce que je veux faire plus tard. J'ai appris ce qu'est réellement l'amitié, la vie en communauté, l'amour de l'autre. Je sais, à présent, ce que veut dire les mots « groupe », « peur », « mort ». Je suis heureux de compter parmi vous, sa voix s'érailla par l'émotion.

Il se reprit et regarda Marie. Il termina son discours en disant :

– Et puis, je voulais te dire que Julien me manque.

Il s'approcha d'elle et l'entourant de ses bras, déposa un baiser sur sa joue. Celle-ci fondit en larmes en chuchotant « Merci ». Thierry vint ensuite embrasser son père et Pierre pour les remercier.

Ses parents prirent conscience qu'il avait beaucoup changé, en effet, durant ces mois de vie en communauté. Il avait mûri, appris à se rendre utile, et prenait à cœur son rôle de producteur

de volailles, lapins et chasseur de gibier. Il contribuait à la survie du groupe, et en était très fier. Chaque matin, il passait quelques heures à nettoyer le poulailler, ramasser les œufs, nourrir les bêtes et repérer ceux qui devaient être sacrifiés.

Sa mère lui avait appris à tuer les volailles et autres petits gibiers. Il savait plumer et dépecer, puis les préparer pour la cuisine. Sylvain et lui s'acquittaient de leur tâche le mieux possible. Le groupe avait une totale confiance en eux, tant pour les veilles, que pour le maniement des armes. Ils comptaient à présent parmi les adultes.

Sébastien s'improvisa DJ, et entraîna, par son choix judicieux dans la bibliothèque musicale un peu vieillotte de son beau-père, tout le monde dans un tournis de danses. *Quelle teuf !* Sylvain et Thierry étaient impressionnés pour l'entrain que tout le monde semblait suivre dans ce tourbillon digne d'un bal musette.

Durant la soirée, Marie s'éclipsa sans que personne ne s'en rende compte et contre toute logique et règlement intérieur du moulin, elle sortit avec seulement un châle passé sur ses épaules. Elle se dirigea vers le hangar où son fils reposait. Elle posa sa main sur le cercueil. « Tu me manques tellement mon chéri » chuchota-t-elle en versant une larme. Elle resta auprès de lui jusqu'à ce qu'elle grelotte de froid et d'épuisement. Elle rentra, verrouilla la porte et gagna sa chambre.

La soirée se termina tard dans la nuit. On s'était relayé toutes les demi-heures à la terrasse, mais à partir de 04h00, seuls Thierry et Sylvain assurèrent la veille jusqu'au matin, de leur propre initiative. Ils voulaient remercier ainsi leurs aînés pour leur confiance. Ils portaient fièrement leurs nouveaux couteaux à la ceinture.

*

Les deux guerres précédentes dans le Golfe (1990/1991 et 2003) avaient été déclenchées alors que la demande pétrolière était faible et qu'il existait un contentieux au sein de l'OPEP concernant les quotas.

Saddam Hussein avait choisi la force pour disputer le leadership aux Iraniens et aux Saoudiens.

La situation actuelle, avait été engendrée dans un marché déséquilibré entre une demande toujours plus forte et une production qui s'essouffait. La situation était donc beaucoup plus explosive.

La proposition de trois des pays producteurs (Arabie Saoudite, Venezuela et Mexique) d'augmenter l'offre afin de minimiser l'impact de cette crise resta lettre morte auprès de leurs concurrents ; chacun voulant gérer la crise au mieux pour son propre intérêt, sans analyser réellement le situation.

Karl avait échoué à mettre le feu aux poudres entre la France et l'Arabie Saoudite car il était impossible de savoir où se terraient les dirigeants de chaque pays.

Il se trouvait actuellement dans la région du Golfe. Sa nouvelle mission était d'incendier un maximum de puits exploités, afin de créer encore plus de tension. Les nombreux conflits qui avaient explosé dans la région lui facilitaient la tâche.

Ainsi, depuis une semaine, de nombreux puits du Koweït étaient de nouveau en feu. De longs panaches de fumée noire rayaient l'azur.

La situation géopolitique internationale s'enlisait entre les conflits menés par la Syrie et l'Iran contre l'Arabie Saoudite et ses alliés. Le Qatar restait le grand médiateur de cette crise,

aidé par Oman, les Emirats et Bahreïn. Les israéliens se tenaient prêts à intervenir, ainsi que l’Egypte, uniquement à la demande des Etats-Unis, selon un accord conclu entre ces trois pays.

Les américains et les occidentaux restaient très prudents ; menant des opérations militaires ponctuelles afin de ne pas envenimer la situation avec la Russie et la Chine.

Karl s’enrichissait en attisant la situation à la demande de son client, IHTBio Holding. De son côté, la société accumulait auprès de gouvernements qu’elle contactait grâce à ses nombreux contacts, des commandes d’usines hydro-électriques sous-marines et autres systèmes divers.

*

La température chutant encore, Pierre décida de fabriquer et stocker davantage de farine, craignant que le bief ne gelât, entraînant ainsi un arrêt du moulin. Il avait remarqué ces dernières vingt quatre heures, des blocs de glace dans les grilles de protection de la roue.

Clara et lui-même se relayèrent au moulin pour fabriquer suffisamment de farine pour trois mois.

La surface de la rivière se chargeait de plus en plus de glace. Le bief s’écoulait plus difficilement. Pierre avait dû ouvrir en grand les vannes de régularisation afin de retarder la prise totale de la glace en augmentant le débit.

Puis un matin tout se figea. Les veilleurs avaient senti la température chuter. A la relève de quatre heures, le thermomètre de la terrasse affichait -12° . Julie et Jean, transis, se précipitèrent dans l'escalier pour aller se réchauffer à la cuisine où les attendait une bonne soupe de légumes, bien chaude.

La campagne semblait figée. La nuit était très claire et laissait voir plein de détails. Malgré ses couches de vêtements, Clara grelottait. Au bout d'une demi-heure, n'y tenant plus, elle annonça à Sylvain qu'il faisait trop froid pour continuer à veiller et qu'elle avait décidé d'arrêter leur tour de garde. Elle argua du fait que personne ne tenterait quoique ce soit par un tel froid et lui demanda de descendre.

Mais contrairement à toute attente, Sylvain refusa :

– Non Clara, on ne peut pas abandonner la veille, c'est contre toutes les règles de sécurité.

Et puis, t'en sais rien qu'il n'y aura pas d'attaque cette nuit !

– Ne sois pas idiot ! Il fait moins quatorze maintenant ! dit-elle en lorgnant le thermomètre mural. Il n'y a aucun risque. Descendons.

– Vas y. Moi je reste.

– Je suis la plus âgée, et la fille du propriétaire. Tu dois obéir ! Cracha-t-elle furieuse.

– Non. Nous avons des ordres. Et puis j'te rappelle que ton père a dit que nous étions tous égaux au moulin. Je reste. Tu peux aller te coucher, si tu veux.

Clara était furieuse. Quant à Sylvain, il était déchiré entre l'envie de lui tenir tête et de s'excuser. Il aimait bien sa cousine, mais quand même... Oui, elle méritait d'être remise à sa place, pensa-t-il, déterminé.

Ils se tournèrent chacun de leur côté et ne se parlèrent plus.

Pierre ne dormait pas. Il s'était réveillé, sans doute à cause du silence ambiant après l'arrêt total du mécanisme du moulin. Il revenait de la salle de la roue et se trouvait dans la cuisine lorsqu'il décida d'apporter aux veilleurs quelque chose de chaud.

Il montait les dernières marches quand il entendit la dispute entre sa fille et Julien. Il s'arrêta et écouta leurs propos. Cette dispute n'annonçait rien de bon pour l'avenir du groupe, pensa-t-il. Il décida de ne pas intervenir. Demain, il dirait un mot à Clara car il n'appréciait pas la manière dont elle parlait à son cousin. Chaque personne habitant le moulin était l'égale des autres. Il lui rappellerait que la notion de propriété n'existait plus ici, tant que la crise durerait. Quant à Sylvain, celui-ci avait pris de l'assurance durant ces derniers mois et savait à présent s'imposer. Pierre en était très content, il en parlerait à ses parents demain. Juste pour leur dire qu'ils pouvaient être fiers de leur fils.

Le calme étant revenu entre les deux jeunes, il reprit sa montée et les salua comme si rien ne s'était passé :

– Pas trop froid ? demanda-t-il, en s'attendant à une reprise de leur dispute.

Clara se contenta de répondre simplement :

– Si, on gèle !

Il continua :

– Je vous ai apporté de quoi vous réchauffer.

Il déposa le plateau avec le thermos d'eau chaude et les sachets de soupe lyophilisée, puis il alla jusqu'au thermomètre mural : -15° !

– On a eu raison de stocker de la farine car la roue est prise dans la glace, à présent, marmonna-t-il à l'adresse de sa fille.

Mais cette dernière ne répondit pas. Il leur souhaita bon courage, et retourna se coucher.

*

Après le petit déjeuner, ils se répartirent les tâches : pailler les poulaillers, les clapiers et les serres. La corvée de bois allait être accrue du fait qu'il faudrait chauffer l'eau pour tous les besoins ménagers. Pierre pria Clara de le suivre dans le bureau et la sermonna sur son comportement de la veille. Une dispute s'ensuivit, vite stoppée par la sortie de Clara, rouge de colère et de honte.

Julie la voyant quitter le bureau dans cet état la suivit pour savoir ce qui s'était passé. Elles se retrouvèrent dans la chambre de Clara.

– Que se passe-t-il ?

– Je viens de me faire engueuler par Papa parce qu’on se gelait tellement cette nuit que j’ai dit à Sylvain qu’on arrêta de veiller. Je pensais qu’on pourrait rester au chaud dans la cuisine, par exemple. Mais ce petit con a refusé. On s’est engueulé. Papa m’a dit qu’il avait entendu toute la discussion et m’a dit de ne plus parler comme ça à mes cousins et qu’on est tous égaux ici. Je n’y crois pas ! Il se prend pour qui, enfin ? C’est encore un gamin !

– Ne te mets pas dans des états pareils. Ça ne sert à rien. Bon, je comprends que tu sois agacée mais on doit respecter cette discipline, Clarounette, sinon ça deviendrait invivable ici. Tu sais que Papa a raison. Allez viens, descendons, on a du boulot.

Julie sortit sans plus attendre, et sourit en entendant sa sœur lui emboiter le pas. Et la voilà qui bougonne, pensa-t-elle.

Pendant ce temps, Jean et son père étaient partis pour remonter le bief jusqu’à la rivière afin de voir l’état des installations. La couche de glace atteignait cinq centimètres à certains endroits de la rivière. Il n’y avait plus qu’à attendre le dégel pour pouvoir exploiter à nouveau le moulin.

Ils firent demi-tour et revinrent au moulin. Ils vérifièrent la roue et toutes les parties délicates du système telles que les roues crantées et les sangles d’entraînement. Ils en profitèrent pour les lubrifier et les nettoyer. Cela leur prit la matinée.

Le fait de sortir devenait une véritable corvée. Le froid intense s’infiltrait à travers les couches de vêtements. Les glissades et risques d’accident étaient nombreux, comme Camille leur avait longuement expliqué au petit déjeuner. Ils devaient donc redoubler de prudence. Une simple fracture pouvait en effet être une blessure grave dans leur isolement.

La campagne était splendide. La glace avait tout recouvert, de la plus petite branche d'arbre aux fils électriques qui ne servaient plus à rien à présent. Chaque pas était accompagné d'un crissement, ce qui facilitait grandement la besogne des veilleurs qui n'avaient pas besoin de scruter les environs de manière constante. Ils entendraient suffisamment à l'avance toute tentative d'approche. Certains avaient demandé que la veille soit suspendue pendant cette période hivernale. Le Conseil avait tranché : elles seraient réduites à deux heures par quart, de 22h00 à 08h00. Dix personnes se relayaient donc chaque nuit.

A partir de ce moment-là, l'activité fut réduite aux tâches essentielles : corvée de bois et d'eau. Pour cette dernière, il fallait remonter du puits deux seaux, plusieurs fois par jour. Ils assuraient également l'entretien des chemins menant aux clapiers et à la basse-cour pour alimenter les animaux.

Hormis ces activités, il n'y avait rien d'autre à faire que de lire, jouer aux divers jeux à leur disposition et bricoler. Les moins calmes tournaient comme des animaux en cage.

Une fois par semaine, six d'entre eux portaient le matin pour se rendre au village. Ils y allaient à pied, armés jusqu'aux dents ; les routes étant trop dangereuses, même avec des véhicules chaînés. Et puis cette activité leur permettait de faire un peu d'exercice ! La toilette était une activité difficile. Il fallait faire chauffer de l'eau, puis la monter dans une des salles de bains, se déshabiller dans une pièce froide et se laver... Claire dû quelques fois rappeler à ses fils qu'ils devaient, eux aussi, en passer par là.

Il fallut attendre la fin-février pour voir la température remonter.

Le dégel de la rivière permit la remise en route du moulin, au grand soulagement de tout le monde.

A la fin du mois, ils purent enfin creuser une tombe pour Julien. Ils avaient choisi une petite clairière sur l'île. Sébastien était allé chercher Louis, le curé du village, pour célébrer les funérailles de Julien. Christophe avait tenu à être présent, également.

Pierre, Sébastien, Vincent et Francis portèrent le cercueil, suivis de tous les autres en procession, et d'un pas solennel se dirigèrent vers la dernière demeure de Julien.

Louis procéda alors à la bénédiction du cercueil et prononça l'oraison funèbre du défunt. Ils descendirent ensuite le cercueil au fond de la fosse. Chacun passa devant pour y jeter une fleur. Cet instant était si triste et émouvant pour tous que personne ne put retenir une larme pour cet adieu à Julien.

La fin de la journée se passa dans la tristesse et le recueillement.

*

Cette période fut désastreuse pour Games et sa bande. Ils brûlèrent petit à petit tout ce qu'ils pouvaient, pour se réchauffer. La ferme fut absolument dévastée des lambris aux solives du toit, ainsi que les dépendances et les garages. Les lits et les fauteuils disparurent dans les cheminées, ainsi que tous les meubles. Ils abattirent les arbres alentours.

Chaque jour, des bagarres éclataient entre les hommes épuisés et affamés, pour des brouilles. Personne n'essayait de s'interposer. Trop dangereux...

Six d'entre eux s'emparèrent d'une des voitures en tuant l'homme qui surveillait le garage. On ne les revit jamais. Games était fou de rage d'avoir perdu ainsi un de ses véhicules.

Pour éviter toute autre tentative, il demanda à René de tripler le nombre des types qui gardaient les véhicules la nuit.

Les nombreuses sorties, de plus en plus éloignées, pour trouver de la nourriture leur coûtèrent beaucoup de diesel. Ils trouvèrent néanmoins, lors de l'une d'elle, un autocar en bon état, avec le plein de gasoil.

Chapitre 9

Printemps 2016

Selon les calculs de Philippe - le préposé au calendrier – c'était le 24 mars 2016, le premier jour du printemps. Cela faisait un an, à quelques jours près qu'ils étaient réfugiés au moulin. Christophe et Serge n'avaient aucunes nouvelles des Autorités Supérieures du pays ou d'un quelconque changement dans la situation dans laquelle le monde était plongé depuis un an.

Au moulin, l'activité battait son plein. Ils réparaient les dégâts causés par l'hiver. Les serres avaient souffert ainsi que le poulailler. Certaines parties de la palissade devaient être réparées, et il fallait recreuser le fossé de protection de cette dernière à certains endroits.

Le stock de bois était en cours de réapprovisionnement. On entendait les tronçonneuses à longueur de journée dans la forêt. Clara et Sylvain inspectaient les cours d'eau - le bief et le déversoir - pour les nettoyer des troncs et autres détritiques végétaux les encombrant.

Philippe démontait et lubrifiait les armes, en vue d'une reprise d'activité des bandes errantes et de la chasse.

Un état des stocks de munitions avait été fait, et le bilan était plutôt positif : un tiers des balles et cartouches avait été utilisé et cela compte tenu des dons qu'ils avaient consentis à leurs alliés. Aucune grenade n'avait été tirée. Il restait également les deux mitrailleuses et leurs munitions.

*

En même temps que cette activité débordante, une certaine langueur généralisée ralentissait l'élan de chacun. Malgré les conditions idéales dans lesquelles ils vivaient, cette année passée dans ces murs à se défendre et craindre la prochaine attaque, avait usé les nerfs de certains et mis un terme à la bonne humeur des premiers mois. La nostalgie de la vie « facile » d'avant, dans un monde ordonné, pesait sur les esprits. Le premier anniversaire de leur nouvelle vie ne se passa pas dans la joie !

Pierre, assis dans un fauteuil dans le coin bibliothèque du salon, se documentait sur les travaux d'entretien du mécanisme du moulin. Il pensait lui aussi à cette année passée dans ces murs. Il se réjouissait d'avoir anticipé la crise mondiale. Il eût une pensée pour son amie, Sarah. C'était en grande partie grâce à elle qu'il avait pu organiser le moulin ainsi. Qu'était-elle devenue ? Il avait cru au début qu'elle viendrait frapper à sa porte pour se réfugier dans son « château retranché », pour reprendre ses propres mots. Peut-être avait-elle tenté de venir ?

Il fallait qu'il trouve le moyen de redynamiser ses compagnons. Il sentait cette chape de plomb peser sur les épaules des uns et des autres. Heureusement, avec le beau temps qui arrivait, les activités reprendraient et occuperaient tout le monde.

Une angoisse terrible le prenait à chaque fois qu'il pensait à Camille et à l'échéance proche, maintenant. Cela le réveillait parfois la nuit. Il descendait alors, attisait les braises, remettait deux ou trois buches dans l'âtre, s'entortillait dans une couverture et lisait jusqu'à ce que le sommeil l'assomme.

Camille à deux mois et demi de son accouchement s'était mise au repos le plus strict. Elle avait en effet diagnostiqué une ouverture précoce du col de son utérus. Le conseil avait confié à Jean la responsabilité du stock des non-consommables.

Secondée par Marie, la plus apte, selon elle, à prendre le relais pendant cette période difficile, Camille auscultait, allongée, les malades et blessés qui venaient la consulter. Elle disait à Marie ce qu'elle devait faire. Cette dernière accomplissait sa tâche de médecin auxiliaire en satisfaisant pleinement son professeur. Camille était d'autant soulagée de l'avoir pour l'accouchement.

Sébastien voulait se montrer optimiste devant sa femme, mais elle savait ce qu'il endurait ! Les cauchemars pendant lesquels il parlait, les regards angoissés et toute sa manière d'être en disaient long.

N'osant pas se confier à sa femme, il parlait beaucoup avec Vincent et Julie, qui essayaient de lui remonter le moral. Ces derniers s'inquiétaient beaucoup mais n'en montraient rien.

En fait tout le moulin vivait ce futur moment avec beaucoup d'inquiétude. Car non seulement l'accouchement allait être un moment à grand risque pour Camille, mais elle allait donner naissance à un enfant dans un monde fou et dangereux.

*

Du haut des remparts du Domaine du Haut, Jean-Bernard, alerté par les veilleurs, scrutait aux jumelles l'avance d'une caravane de véhicules dans la vallée. C'est le mouvement de celle-ci dans un paysage figé qui avait attiré l'œil du veilleur. Cela était encore très loin mais s'approchait inéluctablement. Les jumelles à fort grossissement étaient fixées à un support scellé dans la pierre de la tour, ce qui permettait une vision lointaine stable.

Ils estimaient que ce convoi était près du village de Claie-sur-Brevours, soit à près de 100 km, à l'extrême nord de la vallée. Le Domaine du Haut étant perché à environ 900 mètres de la vallée, la bande se trouvait à la limite de leur vision.

L'importance du convoi avait attiré l'attention des veilleurs : quatre véhicules légers, deux autocars, un camion citerne et un camion. Jamais encore, ils n'avaient observé une organisation de cette taille.

La grande distance qui les séparait ne permettait pas de décompter le nombre de passagers des cars ni la présence d'armes, bien évidemment, mais si ceux-ci étaient remplis ; alors on pouvait avoir à faire à une centaine d'individus. Il fit venir Rodrigue, afin de décider ce qu'ils devaient faire. Ce dernier n'hésita pas :

- Il faut les garder à l'œil. S'ils prennent la route de gauche à la prochaine bifurcation, alors il faudra prévenir nos amis ! Il faudra nous préparer au plus gros affrontement que nous ayons eu à gérer depuis le début de cette guerre.
- Faisons sauter le pont, cela les ralentira.
- Le bruit les attirerait ! Non, nous avons le temps de nous organiser. Nous pourrons leur tendre un piège dans la montée et les affaiblir. Mais nous ne les arrêterons jamais, ils sont trop nombreux. Transmets les ordres aux veilleurs. S'ils prennent à gauche, il n'y aura plus de temps à perdre.
- D'accord.

On ne parla plus que de cela au Domaine du Haut pendant les deux jours suivants. Il y eut même quelques paris sur la direction que prendrait la bande. Les veilleurs aperçurent l'incendie qui ravagea toute la nuit un village, attaqué par ce qui devait être de véritables sauvages.

A la fin du second jour, le convoi arriva à la bifurcation qui était cachée à la vue des veilleurs du Domaine par une colline. Ils durent attendre la réapparition du premier véhicule pour avoir la confirmation de leurs pires craintes.

Puis ils surent. L'affrontement aurait lieu.

Alerté, Jean-Bernard sortit le 4x4 et, accompagné de deux hommes, prit la route du moulin. Ils y arrivèrent à l'heure du dîner et furent conviés à le partager. Ceux du moulin comprirent que leurs amis arrivaient avec des mauvaises nouvelles.

Ils se mirent à table où il manquait Sylvain et son frère, de veille jusqu'à 20h00 et Camille qui avait préféré rester allongée dans sa chambre pour dîner.

A l'invitation de Pierre, Jean-Bernard leur relata les derniers événements. Un grand silence se fit pendant son discours et le hachis Parmentier que tout le monde appréciait d'habitude leur parut insipide. Seuls Georges et Cédric, Les deux hommes qui l'accompagnaient, continuèrent leur repas, trop contents de déguster un aussi bon plat. Lorsque Jean-Bernard se tut, une tension extrême planait au dessus de la table, que Sébastien interrompit en demandant :

- Cette bifurcation est à combien de kilomètres du bas de la falaise ?
- A environ 80 km. Selon nos estimations, ils avancent à raison de vingt kilomètres par jour, lui répondit Jean-Bernard.

Devant l'air interrogateur de Sébastien, il précisa :

- Les routes sont très encombrées dans la vallée et il y a, en plus, une grande forêt à traverser qui a été dévastée par le feu. Leur progression sera donc ralentie, à cause des arbres en travers de la route et des nombreux obstacles.
- Ce qui nous laisse entre trois et cinq jours pour nous organiser !
- Oui, maximum. Bien peu de temps, en fait.
- Nous devons aller voir Christophe dès l’aube. Pierre se leva et alla chercher une carte de la région qu’il déploya sur la petite table du salon.

Tous se levèrent pour regarder Jean-Bernard leur indiquer la fameuse bifurcation et la forêt incendiée. Plusieurs propositions fusèrent sur l’endroit le plus adéquat pour un guet-apens.

La discussion s’anima pour trouver le meilleur moyen d’arrêter la progression d’une centaine de types sans doute bien armés et très certainement déterminés. Certains d’entre eux préconisaient une attaque dans la plaine, loin du Domaine du Haut.

Julie prit alors la parole en levant la main et lançant assez fort un « S’il vous plait » pour faire taire tout le monde :

- Je pense que nous aurons plus de chance de les arrêter dans les lacets de la montée.

Pierre, Jean et Vincent acquiescèrent et Julie continua :

- Nous avons de quoi les arrêter. Il ne faut pas perdre de temps. Nous devons reconnaître le terrain le plus vite possible. Dès demain matin. Pour l’attaque, il faut une route encaissée, suffisamment longue pour que tous leurs véhicules soient en ligne de mire.

Georges lui répondit :

- La route est effectivement encaissée, mais les parties droites sont assez courtes. A mon avis, nous n’aurons jamais tous les véhicules en ligne.

Il était né dans le coin, et connaissait parfaitement la configuration des lieux. *Et ben dis-donc, la demoiselle !* Il était impressionné par le plan de Julie et sa détermination.

Elle poursuivit :

- A votre avis, peut-on les bloquer sur deux tronçons pour les attaquer ?
- Oui, ça doit pouvoir se faire.
- Nous avons des armes...

Julie s’interrompit et regarda son père pour avoir son assentiment. Ils se comprirent tout de suite. Comme aimait le dire par plaisanterie Pierre, tous deux étaient branchés en Wifi. Il hocha discrètement de la tête et Julie continua :

- Nous avons deux mitrailleuses, des lance-roquettes et un mortier. Et des grenades. On devrait venir à bout de cette bande !

Elle se tut, laissant ses interlocuteurs digérer l’information. Ils ne leur avaient jamais parlé de l’arsenal caché du moulin. Elle se tourna vers son père pour lui laisser continuer. Pierre prit le relais :

- Nous n’avions pas à vous dévoiler cet arsenal jusqu’à présent, mais il nous sera bien utile, à tous. Nous en reparlerons demain matin. Départ à l’aube. Francis, peux-tu installer des lits

pour nos amis dans l'atelier du moulin ? Clara et Simon t'aideront. Qui est de veille cette nuit ?

– Sébastien et Julie en premier, suivis de Francis et Clara puis toi et moi, répondit Jean, après avoir consulté le planning.

– Merci Jean. Julie et moi prendrons le premier tour, car nous partirons demain de bonne heure. Arrangez-vous pour les autres tours de veille. Séb, tu prendras le commandement durant mon absence.

– Ça marche. Quand serez-vous de retour ?

– Demain soir, normalement, ou le lendemain matin au plus tard. Ne t'inquiète pas, nous devrions être là pour la naissance de bébé.

Mais tout le monde pensa intérieurement que ces événements imminents arrivaient au plus mauvais moment et que Pierre faisait preuve soit d'un optimisme exagéré, soit qu'il ne se rendait pas compte que tout cela arriverait forcément en même temps. Jean-Bernard, de son côté, était effaré en pensant : *Et en plus ils vont accoucher l'une des leurs !*

Ils finirent leur repas et se firent spécifier certains détails géographiques. Enfin, ils se retirèrent dans leurs chambres respectives pour essayer de dormir malgré ces mauvaises nouvelles.

*

A peine arrivés dans leur chambre, Hélène ferma la porte et s'insurgea :

– Tu as vu comment parle Julie !?

– Oui chérie, et alors ? Elle a eu une bonne idée. C’est pour ça d’ailleurs qu’elle vient avec moi demain.

– Mais enfin Pierre, elle parle comme un soldat ! Elle veut tuer une centaine de personnes !

– Allons, tu connais ta fille. Elle n’est pas comme ça. Je te rappelle qu’on est toujours en état de guerre. Je ne veux pas t’alarmer mais cette bataille s’annonce difficile. Oui... Très difficile. Il faut qu’on s’y prépare et que l’on se protège. C’est ce que Julie tente de faire. Elle est simplement consciente de l’enjeu de cette confrontation. On a un peu oublié la réalité du monde d’aujourd’hui pendant la trêve de l’hiver. Julie se révèle être un stratège et elle nous sera d’une grande aide. Il ne s’agit pas de tuer mais de se défendre.

Ne désirant pas continuer la discussion, il entra dans la salle de bain et ferma la porte.

Hélène savait que son mari avait raison. Elle en avait souvent parlé avec Louis, lui expliquant sa colère et sa révolte devant le comportement de son mari et de certaines situations survenues au moulin. Le curé du village lui avait rappelé qu’en cas de guerre ou de danger, on était obligé de faire des choses contre sa volonté et ses convictions. Lui-même n’hésitait pas à tirer pour la survie du village. Il ne se considérait pas comme un assassin et était certain que Dieu était d’accord avec lui.

Mais l’éducation qu’elle avait reçue, sa vie toute entière et ses convictions l’empêchaient d’accepter la réalité des événements. Retranchée dans leur propriété accueillante, elle ignorait volontairement la folie extérieure ; se réjouissant chaque jour d’avoir tous ses enfants autour d’elle. Et quand elle entendait sa fille parler comme un soldat et ne pas hésiter à tuer, alors une haine farouche montait en elle contre Pierre qui en était, quelque part, le responsable.

*

Accompagnés de Christophe et Serge qu'ils étaient passés prendre au village, ils arrivèrent au Domaine du Haut vers neuf heures. Rodolphe les mena en haut des remparts, afin qu'ils se rendent compte de la situation.

Serge demanda un repérage in situ de la route où il leur faudrait attaquer et anéantir leurs ennemis, car il n'y avait plus aucun doute sur la réalité de cette confrontation.

La route, parfois très encaissée, comportait une trentaine de virages. Ils choisirent deux tronçons quasiment plats, séparés par un large virage à 160° et séparés par un terre-plein de deux mètres de hauteur formant ainsi un véritable mur entre les deux parties. Cela permettrait de surplomber la route des deux côtés. De plus, un arbre de belle taille était idéalement planté au bout de ce terre-plein.

Les véhicules, devant ralentir pour négocier le virage, seraient donc séparés. L'arbre serait abattu par des grenades attachées au tronc, côté de la route, et couperait le convoi en deux parties. Cela jetterait le désordre et les déstabiliserait durant quelques secondes et permettant de les attaquer et de faire un maximum de dégâts pendant ce laps de temps.

Remontés à la forteresse, ils peaufinèrent leur stratégie et mirent au point les derniers détails. Les « alliés » pouvaient aligner dix hommes du village, huit du Domaine et cinq du moulin soit au total vingt trois combattants contre une centaine de l'autre côté.

Si leur plan échouait, basé sur la surprise et la rapidité de l'attaque, le combat ne serait plus à leur avantage. Leurs ennemis s'éparpilleraient et devant leur nombre, Julie et ses compagnons ne pourraient pas lutter longtemps. Tous le savaient et redoutaient cette perspective.

Une forte inquiétude se lisait sur les visages. La peur de la mort, pour la première fois, faisait douter les plus courageux. Survivraient-ils ? Ils étaient tous d'accord ; s'ils n'arrivaient pas à arrêter le convoi, le moulin et le village seraient perdus !

Julie savait qu'elle ferait partie du groupe, il ne pouvait en être autrement. Maintenant que la bataille approchait, la peur et le doute l'envahissaient. Elle ne ferait pas le poids devant de tels sauvages. Elle se représentait cette bande comme dans certains films qu'elle avait vu. Elle les imaginait débarquer au moulin, violant et tuant tout le monde et détruisant leur univers. Elle avait envie de fuir le plus loin possible. Elle n'était pas faite pour vivre ça. *Mais je ne peux pas laisser ma famille y aller à ma place. Même si je dois y rester, c'est à moi de me battre. J'ai peur et je ne peux pas le dire à papa, ni à quiconque. Vincent...? Oui, il me comprendra.* Elle entendit vaguement que quelqu'un s'adressait à elle et eût du mal à sortir de ses pensées.

– Hein ?

– Julie, ça va ? Son père la regardait bizarrement.

– Heu... Oui... Oui ça va Papou. Je réfléchissais, elle était trempée de sueur.

Selon leurs dernières estimations sur l'avancée des assaillants, le groupe devait se mettre en place le surlendemain au soir pour être prêt à les « accueillir » à l'aube du troisième jour.

*

Pierre et sa fille étaient en voiture et roulaient en direction du moulin, suivis par le véhicule de Christophe. Julie se tourna vers son père et en essayant de paraître décontractée et lui demanda :

- Papou, nous allons devoir désigner ceux qui vont aller se battre. Cela ne va pas être facile de choisir qui vient et qui reste au moulin ! Tu as une idée ?
- Nous allons tenir un Conseil ce soir et exposer exactement la situation. Mais te connaissant je suis sûr que tu as une petite idée. Non ?
- Il faut garder un ou deux bons tireurs au moulin, en plus de ceux qui n'ont pas froids aux yeux. Même chose pour ceux qui vont aller se battre. Papou... Il faut que tu restes au moulin, ils ont besoin de toi pour gérer une attaque surprise, surtout si Camille accouche au même moment.
- Il n'en est pas question !
- Papa, ils vont avoir besoin de toi là-bas, il faut que tu restes. Séb va être HS avec la naissance du bébé. T'es conscient que Camille va accoucher dans les heures qui viennent !? Et puis, je suis désolée, mais on a besoin de jeunes qui peuvent courir sans être essoufflés au bout de cent mètres... Tu crois que Rodolphe sera aux premières loges ?! Sois raisonnable. Ils ont besoin de toi au moulin. Je vais être dure, Papou mais tu serais un poids lourd si tu venais avec nous.
- Je te reconnais bien là. Tu as toujours été directe. La diplomatie est un art qui te dépasse.
- C'est juste une perte de temps... Je pars avec Vincent, Francis, Sylvain et Jean.
- QUOI !? MAIS TU ES FOLLE ! Je ne peux pas vous laisser partir avec Jean et rester les bras croisés au moulin en attendant que vous en ayez fini avec ces connards ! Et que va dire ta mère ?
- Maman n'a pas encore compris le problème que nous vivons. C'est à toi de lui expliquer.

Elle dit cela avec le sourire pour atténuer la dureté de ses paroles.

- On va en reparler. Je te signale que Sylvain est très jeune. Sa mère ne voudra jamais le laisser partir. Donne-moi des arguments pour le Conseil, au moins. Je ne peux pas arriver et leur dire voici mon choix, sans explication !
- Bah... C'est une décision de sécurité, Papa. C'est donc à toi de trancher !
- Je pense que ça dépasse la simple décision. Il y a trop d'implications. Cela peut même faire éclater le groupe, Julie. Je suis moi-même déchiré entre vous laisser partir, toi et Jean et envoyer quelqu'un d'autre. Prépare ton argumentation, elle sera débattue et au besoin, je trancherais. J'ai peur, Julie. Peur de vous savoir ainsi exposés, toi et ton frère. Pourquoi ce choix ?
- Francis et moi sommes les seuls qui aient de l'expérience avec les armes du moulin et qui aient fait leur preuve sur le terrain. Vincent a, lui aussi, prouvé son sang froid et sa réactivité dans un combat armé et je le connais bien. Il fera l'affaire ! En ce qui concerne Sylvain, je le sens bien aussi. Il est jeune mais se comporte bien face au danger et il sera toujours avec l'un de nous. Jean manque d'expérience mais il est comme Vincent ; il ne panique pas. De toutes les façons, il vous faut du monde pour assurer la sécurité du moulin.
- Humm, Claire ne voudra jamais le voir partir dans une telle expédition et, pour tout te dire, je la comprends ; ayant le même dilemme.
- Papa, c'est aussi dangereux de rester à veiller en haut de la tour que d'aller se battre à l'extérieur ! Tout le monde le sait. Regarde ce qui est arrivé à Julien.
- C'est quand même beaucoup plus dangereux d'aller là-bas, ne me prends pas pour un idiot, chérie. Je vais avoir sur le dos ta mère, Claire et ma conscience de vous envoyer là-bas. Cela ne va pas arranger mes affaires avec ta mère.
- Qu'est-ce qui se passe avec Maman ?
- Rien. Ne t'inquiète pas. Ça passera.

*

Ils tinrent un Conseil dès leur arrivée. Julie eut quand même le temps de prendre son amoureux à part afin de lui expliquer ce qu'ils avaient décidé, son père et elle. Il l'embrassa et l'assura de son soutien.

Tous prirent place et écoutèrent Julie détailler l'ennemi selon leurs observations, le timing arrêté et le guet-apens dans lequel ils voulaient faire tomber l'impressionnant convoi.

Sachant qu'elle abordait maintenant le véritable débat, elle poursuivit :

– Avec Christophe et Rodrigue nous avons décidé du nombre de personnes impliquées dans l'attaque, en tenant compte de tous les critères de défense des trois propriétés. Il y aura donc dix hommes du village, huit du Domaine et cinq du moulin.

Marie leva la main pour intervenir, mais Julie l'arrêta d'un geste de la main, et lui dit gentiment :

– S'il te plaît, Marie, laisse-moi terminer. Vous aurez tout le temps ensuite pour poser vos questions. Compte tenu de l'imminence de l'accouchement de Camille, Sébastien doit rester au moulin. Papa également car trop âgé pour ces conneries !

Elle tempéra ses paroles par un regard ironique vers son père. Elle avait décidé de commencer par détendre l'atmosphère, si possible. Mais c'était raté. Elle reprit :

– Notre choix se porte donc, et vous aurez tout le loisir d’en discuter ensuite, sur... Vincent, Francis, Sylvain, Jean et moi-même.

Elle s’attendait à une réaction, mais fut quand même surprise par le niveau sonore de celle-ci ! Tout le monde se mit à parler en même temps, certains debout comme Claire, d’autres muets et les yeux ronds d’ébahissement comme Simon.

Pierre les laissa s’époumoner un moment, puis leva la main, mais cela prit un bon bout de temps avant que le niveau sonore lui permette de prendre la parole :

– S’il vous plaît ! Nous ferons le tour de table, afin que chacun puisse s’exprimer. Mais avant cela, écoutons les arguments de Julie. *On en a pour la nuit...* Pensa-t-il en même temps.

Elle reprit donc :

– Vincent, Francis et moi pour notre expérience des combats rapprochés. Nous avons mis au point un mode de fonctionnement que nous avons pu expérimenter et qui s’avère très efficace. Cela nous donne un avantage indéniable sur nos assaillants. Jean a partagé une fois cette expérience et a prouvé qu’il pouvait parfaitement faire face à toute situation périlleuse. Sylvain nous a prouvé qu’il réagissait calmement, sans paniquer. Il sera toujours avec l’un de nous et nous veillerons à ce qu’il ne soit pas exposé. Sa maîtrise nous sera d’un grand secours.

De toutes les façons, nous avons besoin de bons tireurs ici également, car vous pouvez, vous aussi, avoir à faire face à un imprévu.

Papa, Simon, Sébastien, Clara et Marie, vous savez vous servir d’une arme et faire mouche. Nous avons jugé que c’était là le meilleur choix.

Julie avait terminé. Elle prit son verre et but ce qu'il restait d'eau. C'est Claire qui entama :

– Je ne suis pas d'accord, vous vous en doutez ! Il n'est pas question que Sylvain aille avec vous, il est bien trop jeune !

Elle arrêta un début de protestation de la part de son fils d'un geste et poursuivit :

– Il n'en est pas question, point ! Je vous rappelle qu'il est mineur et que c'est nous, ses parents, qui décidons pour lui.

Pierre intervint à contrecœur, car il devait prendre une décision qui allait à l'encontre de ses convictions de père. Il comprenait parfaitement la réaction de sa belle-sœur :

– Claire, il est tout aussi dangereux de rester ici, nous le savons tous, malheureusement. Il dit cela en se tournant vers Marie et reprit : bien sûr, il y a plus de risques en sortant, mais nous sommes certains que Sylvain est tout aussi capable que ses aînés de gérer ces risques. En ce qui me concerne, je suis déchiré de ne pas faire partie de l'expédition et je déplore de voir deux de mes enfants partir mais nous en avons longuement discuté avec Julie et je pense que c'est le meilleur choix. Je vous rappelle que l'action va consister à abattre un maximum de types dès la première attaque. J'ai confiance en Serge, Rodolphe et les nôtres pour réussir l'attaque et éviter que cette horde de vauriens n'arrive jusqu'ici. Et si on demandait à Sylvain ce qu'il en pense ?

Ce dernier se tourna vers sa mère :

– Maman, ne t’inquiète pas, je suis capable d’aller avec eux. Je te promets de faire attention et de leur obéir. Et puis, j’ai une idée qui va peut-être plaire à... Il ne put continuer, interrompu par sa mère qui ne l’avait même pas écouté :

– Philippe, tu ne dis rien ! Ça te laisse froid de les voir décider à notre place !

– Claire, ça suffit ! explosa celui-ci. Leur choix est judicieux et je suis d’accord avec eux. Il est évident que j’aurais préféré y aller à sa place... Il s’interrompit, regarda son fils et lui dit en souriant : j’ai confiance en toi, Sylvain, je sais que tu seras à la hauteur.

– Merci, papa.

– On ne peut pas faire autrement, alors ? demanda Hélène. Deux de mes enfants vont devoir sortir pour se battre ! Attendons ! Ils passeront peut-être sans s’arrêter.

– Non, malheureusement Chérie, c’est la seule solution. On n’a pas le choix car ils sont trop nombreux. On ne pourrait pas les contenir s’ils arrivaient jusqu’ici. Il faut impérativement les arrêter avant. Moi aussi je souffre de les laisser partir. Mais nous ne pouvons rester les bras croisés.

On sentait Pierre épuisé, au bout du rouleau, même s’il essayait de ne pas le montrer. Ces dernières heures l’avaient vidé de ses forces.

Les discussions continuèrent ainsi pendant plus d’une demi-heure, accompagnées de larmes, de cris et de disputes entre Hélène, Pierre, Claire et Philippe. Finalement, le Conseil arrêta la proposition de Julie. Pierre ne s’était pas imposé en tant que responsable de la sécurité car il voulait que cette décision soit celle de la communauté. Il ne pouvait pas imposer quelque chose dont il était contre au fond de lui-même et n’en avait pas le courage non plus.

Sébastien monta rejoindre sa petite femme et lui révéla les dernières nouvelles et les décisions qui venaient d’être prises. Elle le pria de demander à Julie et Jean de venir la voir. Quant à

Claire, elle alla directement dans sa chambre. Philippe demanda à Simon et Francis de l'aider à rejoindre sa femme. Il sentait qu'il fallait impérativement le faire, maintenant.

*

Pendant ce temps, Sylvain et son frère se rapprochèrent de Julie et Vincent, ils avaient une idée dont ils souhaitaient leur parler :

– J'ai essayé d'en parler pendant la réunion, mais Maman ne m'en a pas laissé le temps. On a réfléchi avec Thierry en partant de l'idée des mines anti-personnel - les claymores - vous savez ce que c'est ? demanda Sylvain.

– Heu...Tu marches sur un détecteur, et la mine qui est située plus loin est projetée à hauteur d'homme et explose. Elle envoie des petits projectiles dans toutes les directions sur une centaine de mètres.

– C'est l'idée, Vincent, avec quelques petites différences. Les projectiles s'appellent des shrapnels.

– Oui, tout à fait, mais nous n'en avons pas.

– Justement, on a réfléchi avec Thierry, et on a une idée : on attache un câble aux goupilles des grenades fixées à un endroit à l'avance. Lorsque les ennemis sont à proximité, on tire le câble qui les dégoupille, et elles pètent en même temps en faisant un maximum de dégâts sur toute la longueur. Et nous, on reste planqués. On a un jeu de guerre avec ça sur la console de jeux. C'est redoutable !

Julie et Vincent se regardèrent : c'était « l'idée » qui pourrait leur apporter la victoire. Julie s'exclama : « C'EST GENIAL ! Avec ça, on va les avoir ! »

Pierre et Sébastien qui s'étaient rapprochés, curieux de savoir ce qui rendait Julie aussi enthousiaste, écoutèrent Sylvain répéter sa proposition. Ils furent tout aussi emballés et décidèrent de préparer une ligne de grenades tout de suite afin de tester le montage dès le lendemain matin.

Dix grenades furent remontées de l'armurerie et portées à l'atelier où il y avait déjà du monde : Pierre, Philippe, Sébastien, Vincent, Julie, Jean, Sylvain et Thierry. Marie aussi était là, ce qui fit plaisir à tout le monde. Depuis quelques temps, elle reprenait part aux différentes activités et réunions.

Il fallait décider de la distance entre chaque grenade, la manière dont les goupilles seraient attachées et avec quoi. Chacun voulait participer à ce projet. Simon les regarda en se disant qu'ils avaient tous beaucoup changé en un an. De citoyens lambda, bien éduqués et pratiquants pour certains d'entre eux, ils étaient devenus des combattants en mode survie et étaient en train d'élaborer un piège mortel. *Qu'est-ce qu'on est devenus !?*

Finalement, trois mètres entre chaque grenade leur parurent la distance idéale pour cet essai. Bien sûr, la longueur pouvait varier en fonction du but recherché. Une cordelette était plus souple et plus facile à mettre en place qu'un fil de fer. Elle serait attachée aux goupilles par une clé simple.

Un essai « à blanc » avec trois grenades sérieusement entourées de scotch afin qu'elles n'explorent pas au départ des goupilles déçurent les bricoleurs ; lorsque la cordelette était actionnée, la résistance mécanique qui empêchait une sortie intempestive des goupilles tiraient les grenades selon un angle qui empêchait ensuite lesdites goupilles de sortir.

C'est Jean qui trouva la solution en annonçant qu'il fallait changer les goupilles pour de simples fils de fer, plus faciles à dégoupiller, et scotcher les grenades à un support. L'inconvénient majeur était que les fameuses goupilles se retiraient trop facilement ; n'importe quel petit animal passant dans la ligne déclencherait l'explosion.

Ils convinrent de recourber les fils de fer pour pallier à cela. L'impatience se lisait sur tous les visages pour le test du lendemain. Une ligne de dix grenades fut minutieusement construite, sécurisée par du scotch passé autour de chaque grenade et descendue à l'armurerie.

*

Ils se retrouvèrent au petit déjeuner et discutèrent d'un endroit propice pour le test. Ils décidèrent d'aller sur l'île formée par le bief, en plein milieu des bois. Seules Hélène et Claire décidèrent de rester avec Camille au moulin. Philippe était aidé par Sébastien et Jean qui le soutenaient.

Julie avait apporté un rouleau de scotch de bricolage pour fixer les grenades sur les pieux rapidement fabriqués, d'une soixantaine de centimètres. Vincent installa, quant à lui, des panneaux de contre-plaqué, qu'il avait apporté, en face des grenades à différentes distances. Cela allait permettre de se rendre compte de la portée des engins.

Ils alignèrent les cinq premières grenades en ligne droite, puis les cinq autres formant une courbe. La cordelette de ces dernières épousait la courbe en passant derrière les arbres.

Ils avaient décidé de monter au sommet de la tour pour voir le résultat des explosions. Pierre s'était proposé de rester pour déclencher l'explosion. Il se réfugia dans un fossé suffisamment

profond, où ils installèrent également Philippe. Les deux beaux-frères attendirent le signal de leurs compagnons.

Lorsqu'il entendit le coup de sifflet, Pierre regarda Philippe et tira sur la corde. Compte tenu de l'élasticité de la corde et la longueur qui le séparait des grenades, il comprit qu'il devait tirer plus fort et avec plus de recul. Il s'agenouilla et tira des deux mains près d'un mètre de corde avant de ne plus sentir de résistance. Il entendit les premières goupilles sauter et tira jusqu'à ce qu'il sente la corde totalement libre. Les grenades explosèrent les unes après les autres à une cadence d'une seconde.

Les observateurs de la tour virent la série d'explosions et les dégâts causés par leur piège. Une colonne de véhicules ou de personnes passant à proximité serait anéantie ! Ils redescendirent, enthousiasmés, chacun y allant de ses commentaires. Ils rejoignirent Pierre et Philippe.

Le résultat, vu de près, était époustouflant ! Les broussailles étaient laminées, certains jeunes arbres avaient été coupés en deux, les panneaux de bois déchiquetés. Sylvain et Thierry étaient très fiers et surpris de l'efficacité de leur invention. C'était encore mieux que sur leur PlayStation !

*

Ils reprirent le chemin du moulin, tous ayant des activités en cours, notamment la préparation du départ des cinq « combattants ».

Pierre et Clara s'enfermèrent dans la boulangerie pour faire du pain pour tout le monde.

Pendant ce temps, Vincent, Julie, Jean, Francis et Sylvain à qui ils avaient dit de les suivre, décidaient ensemble du matériel qu'ils emporteraient : dix boîtes de grenades, soit 300 unités, une mitrailleuse et trois boîtes de munitions, un lance roquettes et dix munitions. Ils prévoyaient également des armes pour chacun d'eux : deux fusils semi-automatique Walther G43 version "sniper", cinq fusils d'assaut MP43 et cinq pistolets Walther P38.

Ils trouvèrent, au sous-sol, une bobine de 100 mètres de fine cordelette de couleur noire en nylon pour les grenades, ainsi que des colliers de serrage en plastique noir. Ils seraient fixés à une certaine distance des uns des autres, et permettraient ainsi de créer un « chemin » dans lequel la cordelette glisserait sans blocage.

Ils emmenaient également deux paires de jumelles de terrain, des lampes de poche Led rechargeables par dynamo et leurs équipements noirs. Ils peaufinèrent également leur plan d'attaque en incluant les « claymores maison ». L'idée était de tendre une ligne de grenade de chaque côté de la route des deux tronçons choisis. Les véhicules ainsi pris en tenaille, dans des passages escarpés, n'auraient aucune chance de s'en sortir. Trois ou quatre grenades fixées sur un côté du tronc d'arbre à l'intérieur du virage, coucheraient celui-ci judicieusement sur la route ; coupant ainsi le convoi en deux. Enfin cinq duvets complétaient leur matériel.

Hélène, qui venait chercher des pâtes au magasin du sous-sol, passa la tête par l'entrebâillement de la porte, regarda le tas d'armes qu'ils préparaient et, sans un mot, repartit. Julie se leva et courut après sa mère. A peine l'avait-elle pris dans ses bras, qu'une larme coula sur la joue d'Hélène, qui chuchota :

– Tout ça me fait tellement peur Julie.

– Moi aussi j'ai peur Maman, mais on doit le faire. Et puis je crois qu'on a bien préparé notre attaque. On a toutes nos chances.

- Sois prudente ma puce.
- Oui Maman. Je ferai attention, ne t'en fais pas.

*

Une heure plus tard, les cinq se retrouvèrent à nouveau dans ce qu'ils appelaient « l'île », cette partie située entre la rivière et le bief. Ils voulaient se familiariser avec les autres armes (armement, manipulation et tir).

En effet, ils ne s'étaient jamais servis de la mitrailleuse avec laquelle ils tirèrent quelques dizaines de balles, et surtout, ils souhaitaient essayer le lance-roquettes.

On proposa à Vincent d'être le tireur, les autres apprenant le rôle de servants. En effet, d'après ce qu'ils avaient pu lire dans les livres de la bibliothèque, il fallait être deux pour se servir de cette arme : un tireur et son auxiliaire pour introduire les roquettes dans le canon. Jean, récitant ce qu'il avait appris lors de ses longues lectures, expliqua à Vincent que le tireur devait s'assurer que personne ne se trouvait derrière lui, dans un angle de 45° et à moins de quarante cinq mètres au risque de se faire griller comme un poulet.

Les autres écarquillèrent les yeux et Jean expliqua :

- L'arme n'est, en fait, que le pas de tir d'une fusée. C'est simplement un tube ouvert de chaque côté. Elle donne également la direction voulue à la roquette. Lorsque l'on tire, le moteur s'allume et une énorme flamme sort par l'arrière. Très dangereux ! A ce qu'il paraît.

De plus, le bruit et le nuage qui se dégageaient du moteur de la roquette rendaient vulnérable le tireur, qui ne pouvait se cacher dans un bâtiment. Vincent devrait dégager de sa position dès le tir effectué.

L'arme vide pesait environ 5 kg. La roquette était initialement destinée à l'attaque contre les chars. Sa portée utile était de 500 mètres. Une fois armée, son poids était d'une douzaine de kilos.

La roquette fut introduite dans l'arme. Vincent ajusta sa mire, puis au signal de Jean, tira. Une immense flamme jaune orangé brûla tout sur cinquante mètres dans le dos du tireur. Il avait visé une vieille barque échouée et abandonnée sur le rivage, distante d'environ deux cents mètres. Cette dernière se désintégra à l'impact avec un bruit effrayant.

Impressionnés, ils se félicitèrent. Ils étaient prêts. Ils rentrèrent au moulin pour nettoyer leurs armes.

Pour leur dernière soirée au moulin avant l'attaque, Hélène, Claire - calmée par son mari mais toujours furieuse contre Julie et son père - et Marie avaient préparé des lapins à la moutarde, accompagnés de légumes nouveaux : pommes de terre, carottes et navets sortis des serres de Marie. Sébastien déboucha quelques bonnes bouteilles, et ils s'attablèrent. Mais malgré la bonne volonté de tous, l'ambiance n'était pas à la fête. Jamais, depuis le début des événements, ils n'avaient ressenti une telle inquiétude - un rapport de force de un à quatre en leur défaveur, des ennemis dont ils ne connaissaient rien mais qu'ils supposaient déterminés et bien armés et un affrontement auquel aucun d'entre eux n'était préparé - tout cela était bien inquiétant.

Julie passa voir sa sœur, toujours allongée, et resta plus d'une heure avec elle. Clara les rejoignit un peu plus tard. Malgré les heures difficiles à venir, elles réussirent à rire et plaisanter comme elles le faisaient quand elles se retrouvaient toutes les trois ensemble.

Chacune alla de ses recommandations et conseils aux deux autres. Julie s'inquiétait beaucoup de l'imminence de l'accouchement de sa sœur aînée et aurait aimé être là.

Enfin, elle rejoignit Vincent dans leur chambre, car ils avaient décidé de se coucher de bonne heure ; ne sachant pas s'ils pourraient dormir la nuit suivante. Julie se blottit dans les bras de son homme, elle avait peur comme jamais auparavant. Elle était forte et parfaitement maîtresse d'elle-même dans l'action, mais avant et après, elle craquait souvent. Ils parlèrent longtemps et s'apaisèrent mutuellement avant de s'endormir d'un sommeil agité.

Chapitre 10

Sébastien et Thierry étaient de veille de vingt heures à minuit. Ils admirèrent le coucher du soleil. Le printemps était agréable avec des températures clémentes. Séb se tourna vers Thierry et le félicita, encore une fois, de sa trouvaille car elle pouvait leur apporter la victoire !

Thierry était très fier et heureux car il contribuait ainsi au combat quotidien du groupe. Il voulait qu'on le regarde comme un adulte et non plus comme le jeunot de l'équipe. Il confia, néanmoins à Sébastien sa crainte de voir son frère courir un tel danger. Ils parlèrent longtemps sur ce sujet. La veille fut sans surprise ce soir-là.

Camille ressentit de nouvelles contractions vers minuit. Les premières étaient apparues trois heures auparavant. A quatre heures du matin, elle perdit les eaux et demanda à Sébastien d'aller chercher sa mère pour qu'elle réveille Claire et Marie ; les contractions s'espaçant à présent toutes les cinq minutes. Très vite les femmes arrivèrent.

Camille leur répéta encore une fois ce qu'elles devaient faire dans tous les cas de figure. Notamment si la tête de l'enfant apparaissait avec le cordon autour du cou :

- Vous faites deux nœuds avec un ruban sur le cordon et vous le coupez entre ces deux nœuds sans blesser bébé, car le cordon va se tendre et risque de l'étrangler. Lorsque qu'il est né, vous l'essuyez avec une serviette sèche, l'enveloppez dans une couverture et vous le mettez sur mon ventre.

Elle leur répéta également qu'en cas d'accouchement par le siège, il leur faudrait, au besoin, retourner l'enfant afin qu'il arrive le ventre tourné vers le bas pour éviter que son menton ne se

coince dans l'os pubien de sa mère. A part cela, et des instructions spécifiques de Camille, tout devrait se passer tout seul...

La grande crainte de Camille, inavouée à ses proches, était le cas où elle aurait besoin d'une césarienne. Personne à part elle, n'était capable de la mener à bien ! Elle n'y survivrait pas.

Une longue attente commençait au moulin, ceux qui étaient réveillés s'étaient retrouvés dans le salon. Sébastien avait rallumé le feu dans la cheminée, Pierre avait préparé du café en quantité. Voyant que Philippe ne parvenait pas à calmer l'angoisse de Sébastien, Pierre leur proposa de faire une partie de billard. Ils n'avaient pas réveillé les autres, car ils devaient se reposer en vue des journées et nuits à venir.

A huit heures, Simon descendit de la terrasse. Il avait envoyé Sylvain se coucher vers six heures, pour que ce dernier soit frais le lendemain matin. La nuit avait été calme. Simon s'enquit de l'avancée du travail de Camille, et partagea le petit déjeuner avec Francis, Vincent, Julie et Sylvain qui venaient de se lever, tout étonnés de trouver tant de monde déjà debout.

Enfin, alors que tous attendaient angoissés, errant sans but dans le moulin, ils entendirent Thierry crier :

« CA Y EST, LE BEBE EST NÉ ! »

Il attendait en effet derrière la porte de l'infirmerie pour être le premier à annoncer la nouvelle. Il était neuf heures trente cinq à la pendule de la salle à manger.

Ils se précipitèrent au sous-sol, et attendirent dans le couloir, que quelqu'un veuille bien ouvrir la porte ! C'est Claire qui apparut. Très émue, les larmes aux yeux, elle essaya de parler, mais le stress accumulé pendant l'accouchement, l'en empêcha. Voyant les regards paniqués, elle se reprit et annonça la naissance d'un petit garçon. Sébastien la prit dans ses bras, l'embrassa et entra pour découvrir son enfant dans les bras de sa femme. Camille était

aux anges et sourit à son mari. Il s'assit auprès d'elle, l'embrassa sur le front et posa sa main sur la tête de son fils. Deux par deux, tout le monde vint embrasser la maman et souhaiter la bienvenue au bébé.

– Et comment s'appelle ce petit homme ? demanda Jean en caressant la joue de son premier neveu.

– Gabriel.

– Bienvenue, Gabriel. Je t'apprendrai à pêcher, à tirer au fusil et à draguer les filles, dit-il en souriant comme un enfant.

Camille leva les yeux au ciel et secoua la tête avec une mimique signifiant *Ah celui-là !... Et c'est mon frère*. Elle était ravie que Jean s'intéresse à Gabriel.

Julie et Clara entrèrent ensuite et s'installèrent sur le lit avec leur sœur aînée. Manifestement très émue, Julie regardait son premier neveu avec une tendresse dont elle ne se serait jamais crue capable. Elle dit tout bas : « Il est trop mignon ! »

Clara avait pris délicatement Gabriel dans ses bras et toutes les trois comparèrent ses traits aux différents visages de la famille. L'intense émotion des premiers instants des filles s'estompa et l'ambiance redevint comme d'habitude quand elles se retrouvaient seules toutes les trois ; chaleureuse et bon enfant. Malgré sa fatigue, Camille riait avec ses sœurs, et profitait pleinement de ce moment de détente avant la grosse bataille à venir. Jean, qui s'était toujours senti un peu mal à l'aise devant la connivence évidente de ses sœurs, s'en voulut de ne pas être aussi naturel et expansif qu'elles trois. Il se dirigea vers la porte, prétextant maladroitement une excuse bidon, et sortit.

Hélène entra à son tour, heureuse de retrouver ces instants de bonheur avec ses filles. Puis elle leur demanda de les laisser seules ; Camille ayant besoin des soins post-accouchement. Julie et Clara étaient heureuses, cette naissance était un bon présage pour les heures à venir.

*

Entre l'excitation de la naissance de Gabriel et les derniers préparatifs, la matinée passa très vite. Une terrible angoisse étreignait chacun d'eux qui évitait de se trouver seul. Ils avaient décidé de partir en début d'après midi, pour avoir le temps pour reconnaître le terrain et installer leurs pièges. Ils chargèrent donc le matériel dans le camion afin de partir juste après le déjeuner.

Au déjeuner, Sébastien annonça que l'on baptiserait Gabriel à leur retour, ici au moulin, où l'on inviterait leurs plus proches amis du village et du Domaine. Il voulait paraître heureux et serein mais il était en fait pitoyable, selon l'expression de sa plus jeune belle sœur - Clara – qui n'en menait pas large non plus.

Avant de partir, ils allèrent embrasser Camille et Gabriel. Jean et Julie s'assirent de chaque côté de leur sœur. Jean, que la peur tenaillait aux tripes, essayait de masquer cette angoisse par des blagues machistes et de mauvais goût. C'était d'autant plus ridicule qu'il n'était pas du tout comme ça d'habitude ! Au contraire, ses sœurs le savaient sensible et sentimental. Julie étreignit Camille, lui répétant que son bébé était le plus beau qu'elle eût jamais vu. Une grosse larme coula sur sa joue. Camille lui caressa la joue. « Ma pounette ! » s'exclama-t-elle. Son inquiétude était au plus haut point, avec toute la fatigue accumulée durant ces dernières heures. Elle leur confia une sacoche de premier secours qu'elle avait préparée à leur attention. Elle leur répéta de faire attention à eux. « J'ai confiance en vous » ajouta-t-elle encore. Puis

Vincent, Francis et Sylvain entrèrent à leur tour. Grosses embrassades, yeux humides et dernières recommandations des deux côtés et la porte se referma sur le petit groupe.

Sébastien, se doutant que ce moment serait très dur pour sa femme, vint la consoler. Il la trouva en larmes, parlant à son bébé d'un jour meilleur et lui promettant qu'elle ferait tout pour qu'il ne vive jamais des moments pareils.

Claire, qui venait de faire mille recommandations à son fils vérifia pour la énième fois le sac de provisions qu'Hélène, Marie et elle-même avaient préparé : jambon cru et la moitié de l'énorme saucisson que le charcutier du village leur avait apporté huit jours plus tôt. Une terrine de sanglier faite par Hélène et un pot de cornichons maison complétaient le menu de ces deux ou trois jours prochains, sans oublier le pain frais des « boulangers ».

Pierre prit Julie dans ses bras et l'embrassa en la serrant fort.

– Fais attention à toi ma chérie. Je t'aime, lui dit-il, les yeux embués et la voix chevrotante.

– On va vite revenir, Papou.

Puis il embrassa son fils et lui empoignant les épaules à les broyer, lui fit les mêmes recommandations. Pierre était trop ému pour parler davantage et laissa Hélène faire ses adieux à ses enfants.

Vincent regarda Francis et se comprenant du regard, il abrégé ces pénibles adieux en disant joyeusement, du moins essaya-t-il :

– Bon... Allez, on n'a pas que ça à faire, les enfants. Plus vite nous serons partis, plus vite nous pourrons fêter notre victoire ! Alors en route.

Au moment où les portières claquaient et le camion s'ébranlait, Hélène courra derrière lui en criant :

– NON, on ne peut pas les laisser partir !

Pierre se précipita vers elle et la rattrapa rapidement. Elle s'arrêta et se laissa aller contre son mari. De grosses larmes coulaient sur ses joues.

– Dis-moi qu'ils vont revenir. Dis-le moi ! Oh mon Dieu, aidez-nous.

– Viens Chérie, rentrons.

Il la prit par les épaules et doucement l'entraîna vers la maison.

*

Arrivé au portail d'entrée, le camion tourna à droite et prit la direction du Domaine. Personne ne parlait à bord ; chacun étant perdu dans ses pensées.

Sylvain qui était en formation de conduite avec Jean, avait pris le volant et conduisait prudemment. Il avait fait ses premiers pas avec le Range et parfois l'une des voitures qu'il fallait faire tourner de temps en temps pour les entretenir.

Tandis que le moulin s'éloignait et avec lui, leur sécurité, ils se remémoraient leurs entraînements, les conseils reçus de Serge le gendarme sur la manière de se dissimuler ou de tirer le mieux possible. Ils pensaient aux armes avec lesquelles ils allaient combattre. Le moral était au plus bas.

Ils étaient une bande de civils qui, un an plus tôt n'auraient jamais pu deviner un instant qu'ils allaient être embarqués dans un combat de guerre. Une jeune femme, trois hommes et un adolescent... Une bande de fous, digne d'une BD ! Oui, sauf que là, on ne rigolait plus. Certains y perdraient peut-être la vie, voire tous. Ils s'imaginaient la bande d'en face comme les Huns venus décimer les populations. Ils en tremblaient de peur.

Vincent avait, jusqu'à présent, traversé la crise sans trop se poser de questions et avec un certain optimisme. Mais là, assis sur le plateau du camion, son bras entourant les épaules de sa bien-aimée ; il prit conscience de la gravité de la situation. Il resserra inconsciemment son étreinte autour de Julie. Non pas elle ! Il l'aimait comme jamais il n'avait aimé quiconque. Sa joie de vivre, sa fougue, sa combativité insoupçonnée auparavant étaient d'autant d'attraits pour lui. Et puis son caractère bien trempé. Il ne pourrait plus vivre sans elle. Il se dit que personne de leur groupe n'avait été préparé à ce qu'ils allaient vivre. A part Francis, peut-être... Julie et lui-même avaient essayé d'en savoir plus sur son passé. Certaines de ses actions laissaient supposer un passé militaire.

Il appréciait ce garçon. Intelligent, droit et amoureux comme un fou, lui aussi, mais d'un homme ! C'était la première fois qu'il côtoyait un couple d'homosexuels. Il sourit au souvenir des regards exaspérés et parfois agressifs de Claire. A part elle, les autres s'étaient apparemment habitués.

– Qu'est-ce qui te fait sourire, Vince ? voulut savoir Julie.

– Je pense à certaines choses vécues au moulin. J'adore cet endroit. J'adore notre groupe, j'adore tes parents, ta famille. Je t'aime, Julie.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle reposa sa tête sur son épaule. Elle était tellement anxieuse de perdre à jamais tous ces bons moments qu'ils avaient eu jusqu'ici.

– Moi aussi, je t'aime.

Du haut de la tour, Sébastien, Thierry, Simon et Clara regardaient le camion s'éloigner dans la clarté de cette belle journée d'avril. Sébastien mis son bras autour des épaules de sa belle-sœur et tenta de la consoler :

– On va les revoir, p'tite sœur. Ils sont trop coriaces pour se laisser avoir.

Il lui sourit. Clara pleurait en silence. Thierry et Simon descendirent.

*

Dire qu'il voulait être dans ces collines pour l'hiver ! C'était seulement maintenant, en mars ou avril, Games ne savait pas trop quel mois on était, qu'ils abordaient la montée. Il s'en foutait d'ailleurs car il sentait qu'il trouverait derrière ces collines boisées et verdoyantes ce qu'il cherchait : un havre où il pourrait enfin organiser ses troupes et asseoir son pouvoir.

Il avait perdu beaucoup d'hommes durant cet hiver désastreux ! Ils étaient soixante dix huit aujourd'hui. Tous n'étaient pas au mieux de leur forme, car certains souffraient du manque de nourriture saine et équilibrée, mais il fallait tenir encore un peu. Il y avait certainement de

riches planques dans ces contrées ! On allait prendre d'assaut ces propriétés et se la couler douce. A commencer par ce château dont on apercevait les tours au-dessus des arbres, là-haut sur la falaise. Il avait l'air abandonné, sinon on verrait bouger les gens et il y aurait de la fumée au-dessus des cheminées. Il pourrait peut-être y faire son repaire. Ils pilleraient la région en partant de là. Oui, il allait enfin trouver chaussure à son pied, il le méritait bien.

Games somnola dans la voiture, laissant le soin à René de trouver un endroit pour la nuit, suffisamment grand pour accueillir l'ensemble des véhicules : deux cars dont l'un tractait une grande caravane faisant office de bureau et de chambre pour Games, un camion citerne, un camion de ravitaillement et de matériel divers et trois 4x4. Ils venaient d'abandonner au bord de la route, le plus ancien des tout-terrains dont le moteur avait lâché.

Ils montèrent les tentes pour la nuit, allumèrent un grand feu pour se réchauffer et cuire le dîner. Games était de bonne humeur, certain que demain il pourrait prouver à ses hommes qu'ils avaient eu raison de le suivre !

La cruauté de la bande s'était accrue avec les souffrances dont ils avaient été les victimes durant ce terrible hiver - manque de nourriture, maladies, manque de confort vital, etc. Ils n'attendaient qu'une chose : se venger et profiter de ces temps merveilleux sans police et sans contraintes.

*

A leur arrivée au Domaine, les cinq du moulin furent accueillis par Rodrigue et son gendre avec une sincère amitié. Ils les emmenèrent immédiatement en haut de la tour donnant sur la vallée. Ainsi purent-ils apercevoir les sept véhicules composant le convoi observé depuis près d'une dizaine de jours maintenant.

Jean-Bernard leur dit :

- Vu la configuration du terrain, il faudra abattre l'arbre entre les deux cars, le tronçon du bas étant plus long, si vous êtes d'accord ?
- On vous croit sur parole, Jean-Bernard, lui répondit Vincent.

Ce dernier se tourna ensuite vers l'un des veilleurs :

- Baptiste, combien de temps nous reste-t-il ?
- Ils seront ce soir au pied de la colline.

Ils n'attendirent pas leurs amis du village qui n'étaient pas encore arrivés et remontèrent dans le camion, suivis par celui du Domaine.

Arrivés à l'endroit choisi deux jours auparavant, ils débarquèrent leur matériel et commencèrent à installer leurs pièges, selon le plan arrêté quelques heures plus tôt.

Julie et Vincent se dirigèrent vers l'arbre planté en plein virage. Il lui parla de l'idée qu'il avait eue durant le trajet :

- On entaille l’arbre côté route d’une bonne dizaine de centimètres et on y place deux grenades. Lorsqu’elles vont sauter, l’arbre va tomber du côté où il penche un peu, c’est-à-dire sur la route. Qu’en penses-tu, bébé ?
- Ça m’a l’air d’être une bonne idée, Chouchou. Mais je ne suis pas une spécialiste des explosifs... Je te laisse le faire ? Je vais installer, avec Francis et Jean, les lignes sur les deux sections de route.

Julie sourit à son compagnon, lui fit un petit bisou sur la joue et s’éloigna.

Ceux du village allaient installer leur mitrailleuse, celle que Pierre leur avait donnée lors de leurs retrouvailles, en haut du second tronçon, alors que la leur serait dans le virage, hors de portée de la première et de la chute de l’arbre. Le canon pointé vers le bas de la première section, Vincent aurait une vue dégagée sur la route pour « nettoyer » son secteur.

Le plan était d’abattre l’arbre en premier, puis de faire sauter les lignes de grenades. Cette première attaque, par sa soudaineté et sa violence, allait faire beaucoup de dégâts dans les rangs de leurs ennemis ; les prenant par surprise. Immédiatement après cela, une roquette serait tirée sur chacun des cars.

Enfin les mitrailleuses extermineraient les survivants dès qu’ils sauteraient des véhicules. Deux équipes aux extrémités des deux tronçons, munies de pistolets mitrailleurs, pistolets et fusils s’occuperaient des survivants.

Le but de cette manœuvre était de prendre le dessus tout de suite, sans quoi ils succomberaient face à la centaine d’individus, qu’ils supposaient devoir affronter.

Ils installèrent la mitrailleuse dans un nid de sacs de sable préparés par Rodrigue et sa bande, qu’ils camouflèrent avec des branchages et des petits rochers. Le second nid était en fin

d'achèvement lorsque l'équipe du village arriva. Serge approuva le plan et les installations. Les lignes de grenades furent montées sur place. La route sur cette partie était encaissée et entourée de chaque côté d'un mur de terre et de cailloux entre un et deux mètres de haut, dans lesquels il fut aisé de cacher les grenades et les cordelettes. Une fois les véhicules coincés dans cette section, ces derniers seraient déchiquetés par l'explosion des vingt grenades placées de chaque côté des deux tronçons.

Deux hommes entaillèrent l'arbre côté route, puis placèrent quatre grenades contre le tronc. Les quatre goupilles seraient arrachées simultanément par le même système que les lignes, tiré par deux hommes cachés dans un abri que l'on était en train de creuser en plein milieu du terre-plein central. Ils seraient chargés ensuite de tirer sur les types qui chercheraient à l'escalader pour s'enfuir ou contre-attaquer.

Leurs troupes seraient ainsi réparties : deux hommes par mitrailleuses, Jean et Sylvain sur le terre-plein et six par section de route. Julie et Francis, les snippers, seraient en bout de ligne de chaque côté, pour abattre les survivants et les fuyards.

Vincent serait le tireur de la mitrailleuse du moulin. Il devait concentrer son tir sur la route pour ne pas risquer d'abattre ses propres troupes ! En plus de ses propres armes chaque homme recevrait deux grenades.

Les préparatifs terminés, les camions furent ramenés au Domaine. Le soir tombait. Ils ne pouvaient pas allumer de feu. Ils s'installèrent un peu plus loin et dînèrent en se partageant leurs victuailles et leurs « bonnes » bouteilles.

Puis, avec la plus grande prudence pour ne pas déclencher l'enfer avant la bataille en se prenant les pieds dans les cordelettes, chacun d'eux rejoignit son poste de combat.

S'entourant d'un duvet ou d'une couverture, ils s'apprêtèrent à passer une longue nuit entrecoupée de périodes de veille et de mauvais sommeil.

Sylvain était heureux d'être avec son oncle, qu'il aimait beaucoup. Quand il serait adulte, il espérait lui ressembler - beau gosse et prenant la vie comme elle venait. Ils avaient souvent discuté de cette crise, que Jean vivait comme étant un passage obligé, forcément limité dans le temps et qui se terminerait, selon lui, avant la fin de cette année. Sylvain aurait bien entamé une nouvelle conversation mais les *embusqués* devaient respecter la consigne de ne pas parler pour ne pas risquer d'être entendus par leurs ennemis.

Ne pouvant plus parler avec Sylvain, Jean réfléchissait à leur situation actuelle. Il ne considérait pas ce combat comme décisif, du moins pour leur avenir, car d'autres bandes viendraient perturber leur petite vie de nantis vis-à-vis de ceux, moins chanceux, qui erraient sans rien.

Il pensa à la fête du cochon où ils avaient passé un vrai bon moment ; oubliant pour un instant la dure réalité. Il avait flirté avec une femme d'une quarantaine d'année. Jolie et enjouée, malgré son veuvage récent, elle avait réussi à l'amuser. Mais dès le lendemain, Jean avait oublié la dame et même son prénom... Il était comme ça ! Et puis il en avait assez de cette vie rurale ! Il n'aspirait qu'à la fin de cette *putain de crise*, que chacun puisse, enfin, reprendre sa propre existence.

Julie devait assurer la veille à partir de quatre heures du matin. C'est elle, en effet, qui apercevrait en premier les troupes ennemies. Ils avaient convenu qu'elle préviendrait les siens par trois brefs signaux lumineux.

Elle pensa à son chéri. Dormait-il ? Elle aurait bien aimé qu'il soit auprès d'elle. Toute cette histoire était folle, et elle en premier ! Elle allait passer la nuit loin de tout le monde, exposée aux sauvages qu'elle imaginait monter la colline pour exterminer tout sur leur passage.

Elle frissonna de froid et de peur. Jean devait angoisser avec la responsabilité qu'on lui avait infligée de prendre soin de Sylvain.

Son esprit vagabonda vers sa mère et ses sœurs qui lui manquaient. Camille maman ! Que le temps passait vite !

Elle se remémora leur dernière soirée des vacances qu'elles avaient prises ensembles. C'était au bord de la mer, il y avait ... Voyons ... Quatre ans ? Oui quatre années, déjà !

Julie se voyait sortir d'une boîte de nuit au petit matin entourée de ses deux sœurs, fourbues et légères, heureuses et insouciantes. Puis lui revint cette dernière image qu'elle avait de Camille s'occupant de son fils, Gabriel. Le temps passe vite.

J'ai vingt trois ans maintenant, moi aussi je pourrais avoir un enfant. Non... Elle ne se sentait pas prête pour cela. Elle voulait vivre, « profiter » de leur vie de couple avant de se consacrer pleinement à leur premier enfant. Et puis, elle était là, à dormir dans un duvet qui déjà s'imbibait de l'humidité de la nuit. Son mec était à deux cents mètres à grelotter comme elle. Ils allaient devoir se battre comme des soldats, non, comme des chiens et peut-être mourir parce que des sales cons venaient pour leur piquer leur petit coin bien tranquille. Qui avait tord ou raison dans ce bordel ? On s'en fout, se dit-elle, c'est nous et ils n'iront pas plus loin, voilà.

Vincent lui avait dit un jour : « Je ne me reconnais plus, Julie ! J'ai envie de tirer sur tout ce qui approche, quand je me sens en danger. Je ne veux pas qu'on nous prenne notre moulin ! »

Elle lui avait répondu : « Et si c'était toi le pauvre type, de l'autre côté du grillage ? Sans rien à bouffer et sans savoir où passer la nuit. » C'était juste pour le sonder ou peut-être pour le provoquer... Elle ne se souvenait pas pourquoi elle l'avait cherché, comme ça.

Vincent, surpris, s'était tourné vers elle et avait rétorqué : « On a de la chance. Tu as raison. Mais je ne prendrai jamais le risque comme ta mère l'a fait ! ». Il avait senti qu'il était allé un peu loin, lui aussi.

Vincent venait de remettre son casque de pompier et s'éloignait. *Pourquoi porte-t-il un casque de pompier ?* Elle vit monter, à travers les arbres, un char d'assaut qui ne faisait aucun bruit. Il était suivi d'une trentaine de chevaliers. Vincent les précédait. Il avait perdu son casque. Il courrait vers elle avec sa mitrailleuse sur l'épaule. Il hurlait quelque chose à son intention, apparemment, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Julie saisit sa lampe qui refusa de fonctionner. Tout foutait le camp, ils ne maîtrisaient plus rien, comme dans ses pires cauchemars. Elle allait devoir courir pour réveiller les autres. Elle se leva et vida son chargeur sur les assaillants. Mais où était passé Vincent ? Elle vit avec horreur le Range, conduit par son père, foncer sur le char d'assaut et le renverser !

Elle sentait qu'une main la secouait, de plus en plus fort. Elle se retourna et voulu frapper. Mais son geste fut stoppé et elle ouvrit les yeux.

Un des hommes du Domaine qui s'appelait ... Jean-Michel, lui souriait. Il était venu la réveiller pour qu'elle prenne son quart de veille. Il allait prendre quelques heures de repos, à son tour.

La nuit était noire. Emergeant de son rêve, toute moite de sueur, elle sortit de son duvet humide de rosée, ajusta sa cagoule et se servit du café, encore tiède du Thermos qu'elle avait apporté. Quel cauchemar !

Elle se leva sans faire de bruit, fit un 360°. Personne. Elle se dirigea vers un buisson pour aller se soulager.

L'attente commençait.

Les oiseaux chantaient, le jour était levé et c'est un rayon de soleil qui la réveilla. Adossée à un arbre, elle s'était assoupie ! *Mais quelle conne ! On aurait pu tous y passer !*

Elle se redressa et jeta un œil à sa montre. Il était 07h05. Tout le monde dormait encore, sauf certains qui s'étiraient et s'échauffaient.

Elle avait envie d'aller aux toilettes et d'aller faire un bisou à Vincent, mais elle ne devait pas bouger de sa planque. Elle sortit une tranche de jambon cru et du pain de sa besace, grimaça ; elle aurait préféré du bon pain beurré du moulin, et se mit à manger son petit déjeuner, arrosé de café froid.

Super petite nana... Ferais-je vibrer des mecs s'ils me voyaient ainsi, en tenue de combat noire, cagoule de terroriste sur la tête ? Eh, les mecs, je m'apprête à massacrer un maximum de gugusses avec mon fusil à lunette ! Vous me trouvez bandante ?

Elle pensa aux sauvages qui allaient débarquer dans peu de temps pour leur voler leurs vies.

Les hommes sont fous. De tous temps, ils ont regardé avec convoitise le jardin du voisin !

Elle se souvenait des paroles de ses parents lorsqu'elle était petite. Maman toujours trop gentille ; accordant crédit et confiance à « son prochain » et Papa, tout le contraire de sa femme, détestant les « glandeurs », pour reprendre son expression, ceux qui ne sont pas capables de construire mais juste de voler les autres. On ne se refait pas. Même après les évènements, on ne se refera pas...

Un bruit de moteur, plus bas dans la pente, la sortit de ses rêveries et fit trembler son corps. Les voilà... Elle sentit des frissons courir le long de ses cuisses et envahir ses fesses, comme

chaque fois qu'une appréhension ou la peur la tenait. Balançant le reste de son petit déjeuner, elle prit ses jumelles et aperçut à travers les arbres à moins de deux cent mètres, le 4x4 rouge qu'ils avaient vu la veille du haut de la tour. Elle se tourna vers le virage où étaient cachée la mitrailleuse de Vincent et envoya le signal : trois flashes courts. Mais tout le monde avait entendu les moteurs diesel. Puis elle se baissa pour se cacher.

Mon Dieu, faites qu'on les tue tous !

*

Le convoi montait la pente doucement. Le 4x4 de tête où se trouvait Games servait d'éclaireur. Ce dernier regardait les tours du château de la falaise en se demandant si cela pouvait être la propriété qu'il cherchait depuis des mois. Il crut voir un mouvement entre les créneaux d'une des tours qui les surplombaient, mais difficile à dire à cette distance ! *Merde et si c'était une embrouille !* Il ordonna au chauffeur de s'arrêter et dit à l'attention des autres passagers :

– Faites extrêmement attention à partir de maintenant, j'ai une sale impression. Regardez bien partout.

Ils observèrent les taillis, les talus et les arbres devant eux, sans rien remarquer. Games descendit pour prévenir les hommes de la deuxième voiture. Puis il revint en prenant le temps de bien regarder les alentours. Cette montée ne lui plaisait guère : unique route encaissée, mauvaise visibilité sur leurs flancs... Il n'aimait vraiment pas ça !

Julie, à moins de cinquante mètres de Games se demandait ce que ce type avait bien pu apercevoir pour stopper en pleine montée. Elle retenait son souffle. Le corps plaqué au sol dans une dépression du terrain, hors de vue du bonhomme, elle avait juste le haut de son visage qui dépassait, dissimulée par un arbuste.

Elle sentit qu'il y avait un problème quand l'autre sortit de la voiture et se dirigea vers le second véhicule. Que devait-elle faire ? L'abattre ? Le laisser passer ? Elle aurait aimé avoir l'avis de quelqu'un mais elle était seule à devoir prendre une décision ! *Attends...*

Plus loin derrière elle, tout le monde retenait son souffle. Leur pire crainte - rater la surprise de l'attaque - était peut-être en train de se concrétiser !

Rien ne bougeait ; chacun étant le plus immobile possible, retenant son souffle de peur que les autres l'entendent. Seul, le chant des oiseaux perturbait ce silence.

Enfin, Games remonta dans le 4x4, et dit au chauffeur :

– Démarre et sois prêt à tout. Se tournant vers les passagers arrières, il répéta : Ouvrez les yeux !

Le convoi se remit en branle, tout doucement. Il dépassa l'endroit où était cachée Julie et s'engagea dans le premier tronçon piégé.

La voiture prit le virage en épingle à droite. Games n'avait plus aucune vision au-delà de ce foutu tremblais.

Il ordonna au chauffeur :

– Accélère, on voit rien ici !

Le gros tout-terrain prit de la vitesse, suivi de près des deux autres 4x4. Games se retourna au moment où le premier car terminait son virage. Il vit un arbre s'abattre derrière celui-ci en même temps qu'il entendit la détonation qui l'avait coupé en deux. Games comprit alors qu'ils étaient tombés dans un traquenard et cria au chauffeur de foncer. A peine la voiture bondissait-elle que tout le paysage explosa en mille morceaux !

Il perçut avec horreur plusieurs explosions de chaque côté de la route. Les vitres des véhicules qui le suivaient volèrent en éclats. Un bruit terrible lui emplissait douloureusement les tympans.

Il entendit, plus qu'il ne vit, une roquette passer au-dessus d'eux. Le car explosa lorsqu'elle le toucha. Un staccato puissant et grave prit le relais et des balles déchirèrent la tôle des voitures.

BORDEL, ILS ONT DES ARMES DE GUERRE ! Games était époustouflé.

Comme dans un film, les secondes passaient au ralenti et les sons étaient graves et distordus.

Il savait qu'il hurlait des ordres mais il ne s'entendait pas. Ses tympans avaient été mis à rude épreuve lors des différentes explosions et le bruit ambiant couvrait sa voix.

Leur voiture et la suivante fuyaient cet enfer, à grande vitesse. D'autres balles défonçaient les deux véhicules. Son voisin était mort, la tête quasiment détachée du corps, son sang avait repeint l'intérieur de la voiture. Le troisième tout terrain était couché en travers de la route.

Il entendit une explosion derrière eux et leur voiture sortit enfin de cette horreur. Il cria à l'attention du chauffeur :

– FONCE ! NE T'ARRÊTE PAS.

Il regarda derrière et vit le second 4x4 les suivre. On ne voyait plus les autres véhicules cachés par les lacets de la route. Mais une épaisse fumée s'élevait au-dessus des arbres.

*

Le chauffeur du premier car avait tout de suite compris qu'ils étaient tombés dans un piège quand il aperçut, dans son rétroviseur, l'arbre s'abattre et couper la route au second car. Tout cela lui rappelait l'Irak ! Il hurla à l'attention des trente deux hommes qu'il transportait :

– ON NOUS ATTAQUE !

Il lui sembla que des centaines de grenades explosaient et déchiquetaient les flancs du car. C'est à ce moment que la roquette les toucha. Il n'eut pas le temps de réaliser ce qui se passait. Il perdit la vie, laminé par les éclats des vitres et des morceaux de métal incandescents qui le pénétraient. Le car failli se coucher après avoir décollé des quatre roues sous l'impact de la roquette.

Puis les mitrailleuses se mirent à cracher et déchiquetèrent ce que les grenades n'avaient pas détruit.

Le premier car était en flammes, et seuls trois hommes en étaient descendus pour être immédiatement fauchés par les balles. Quelques survivants du second car tiraient au hasard, pris en sandwich entre les tirs de la mitrailleuse et des armes légères des hommes postés sur les talus.

Les trois types qui étaient dans le camion citerne sautèrent de la cabine pour se mettre à l'abri car tout ça allait péter ! Ils avaient intérêt à s'écarter un maximum, mais les tirs croisés de leurs adversaires étaient trop denses pour risquer ne serait-ce qu'un œil.

L'un d'eux jeta son arme et leva les bras en signe de reddition. Une balle le faucha entre les deux yeux. La colère s'empara des deux autres qui vidèrent leurs chargeurs au hasard sans toucher personne.

Les quatre qui se trouvaient dans le dernier camion, dont la cabine avait été détruite par une grenade, s'étaient réfugiés juste, à temps, entre la partie arrière et le talus. Ils ripostaient furieusement. L'un d'eux tomba ; une balle de Julie lui ayant troué le crâne.

Deux d'entre eux réussirent à monter le talus sans être touchés, le troisième s'écroulant dans la pente, le dos transpercé par une rafale de mitraillette. Courbés, ils se dirigèrent par erreur vers le virage, complètement désorientés. Ils tombèrent sur Jean et Sylvain, tous aussi surpris les uns que les autres.

Sylvain vit les deux types arriver en courant tout en tirant sur lui et Jean. Il n'hésita pas un instant et ouvrit le feu en même temps que son oncle.

Il reçut l'un d'eux sur lui et s'écroula au fond du trou, entraîné par le poids de l'homme. Une peur panique lui tordit les boyaux, sûr que le type allait l'achever. Il chercha son pistolet qu'il portait à la ceinture tout en se débattant contre le poids qui l'écrasait. Il criait mais n'entendait que le bruit de la bataille qui les entourait.

Enfin, il put dégainer son arme et se rendit compte que l'autre ne bougeait plus.

Réussissant à le tourner un peu, il put ainsi commencer à se dégager. Un liquide chaud dégoulinait sur son cou et son torse. Il sentit également des grosses gouttes de pluie qui commençait à tomber. En même temps qu'il sentait l'odeur caractéristique de la terre

mouillée, il prit conscience avec horreur que ses vêtements étaient couverts de sang. La pluie se mit à tomber drue et des rigoles rouge pâle ruisselaient le long de son corps qui tremblait. Il comprit alors qu'il n'était pas blessé. Il était sorti sain et sauf de l'affrontement ! Il finit par se dégager et se tourna vers son oncle.

Jean était à terre, du sang sur le devant de la poitrine. Beaucoup de sang. Il ne bougeait pas et le regardait d'un air bizarre, comme s'il était étonné.

Ne faisant plus du tout attention à ce qui l'entourait, il se jeta sur Jean en criant son nom. Il le secoua, lui ouvrit la bouche, comme pour l'obliger à respirer ou à parler. Il comprit alors que son oncle était mort, là à côté de lui. Ses yeux grands ouverts regardaient le ciel, enfin délivrés de toute cette violence. Il cria :

– NON !!! JEAN REVIENT !

Tout se brouilla autour de lui, une terrible nausée le secoua. Il se détourna et vomit. Ses forces le lâchèrent et il s'écroula à côté du corps sans vie de Jean. Il prit sa main dans la sienne et se mit à pleurer, secoué par de gros sanglots.

Son oncle était mort ! Ces putains de salopards l'avaient tué ! Il resta allongé, coupé du monde extérieur, submergé par son chagrin.

Vincent, à cours de munitions pour la mitrailleuse, remarqua qu'il se passait quelque chose sur le talus. Mais il ne pouvait pas encore y aller. Il restait des types qui tiraient. Il empoigna son fusil mitrailleur et régla le tir au coup par coup. Puis il riposta aux tirs sporadiques d'en face. Il leur fallait impérativement arrêter ces types... Non, les tuer tous, jusqu'au dernier.

*

Au Domaine, Rodrigue et les siens entendaient le fracas de la bataille, impuissants. Ils avaient tous été ébahis par le bruit assourdissant que faisaient ces armes de guerre. Le combat faisait rage à leurs pieds et ils étaient là, impuissants.

Petit à petit les tirs s'espacèrent. Ils pensèrent que la fin de l'affrontement était proche. Mais ils n'avaient aucun moyen de savoir qui allait remporter le combat ! Ils ne devaient en aucun cas aller au devant des leurs, au risque de subir une contre-attaque et de voir le Domaine être envahi. Ils attendaient donc, inquiets, prêt à riposter.

Puis le silence revint après un dernier coup de feu. Plus un seul tir ne vint perturber les alentours. La pluie tombait à présent, comme si *Dieu voulait nettoyer et effacer cette boucherie*, pensa Rodrigue. On entendit quelques chants d'oiseaux. La vie reprenait ses droits. L'angoisse montait sur les remparts, les hommes redoublaient d'attention et serraient leurs armes dans leurs mains.

*

Julie regarda autour d'elle, le silence bourdonnait à ses oreilles. Son corps vibrait encore des tirs de son arme et de l'adrénaline qui l'avait envahie durant toute la durée de cette attaque.

Prudemment elle s'approcha de l'endroit où Vincent était sensé se trouver. En montant la route, elle prit conscience avec horreur du massacre dont ils étaient les auteurs. C'était une véritable boucherie !

Leur plan avait parfaitement fonctionné. Des dizaines de corps jonchaient l'asphalte et les talus environnants. La route était toute rouge. Puis elle vit un attroupement à l'endroit où Jean et Sylvain s'étaient retranchés pour défendre cette partie du virage, après avoir abattu l'arbre.

Merde ! C'est pas possible, pas eux !

Elle se mit à courir, le cœur battant. Elle appréhendait ce qu'elle allait trouver là-bas.

Elle escalada le talus et comprit tout de suite, au regard de Vincent, qu'un drame venait de se jouer. Ses jambes lui semblaient en coton, un grand vide se fit en elle lorsqu'elle vit le corps inerte de son frère.

Elle s'écroula auprès de lui. Vincent tira gentiment Sylvain en arrière. Tous ceux qui étaient là reculèrent aussi pour laisser Julie, seule, avec son frère. Elle lui prit la tête dans ses mains, refusant encore la vérité, les joues inondées de larmes silencieuses. Un terrible vide se fit en elle : c'était elle qui avait désigné Jean pour faire partie de l'expédition. C'était à cause d'elle qu'il était mort !

Après quelques minutes, Vincent vint s'agenouiller à côté d'elle. Il lui posa la main sur l'épaule.

– C'est moi... c'est moi qui l'ai tué, réussit-elle à prononcer.

– Non Chérie, tu n'y es pour rien. Ils ont fait ce qu'ils devaient faire et ont parfaitement défendu leur position, tous les deux. Tu ne dois pas t'en vouloir. Jean était volontaire, comme nous tous.

Il n'y avait rien à ajouter, et de toutes les façons, il en était incapable ; ne sachant pas quoi lui dire dans ce moment de terrible souffrance qu'elle devait traverser.

Jean-Bernard avait envoyé trois de ses hommes chercher les camions afin de remonter tout le monde.

Sonnée et inconsolable, Julie s'assit sur le plateau du camion, près de son frère. Elle ressentait ce contrechoc, maintenant bien connu, qu'elle avait après chaque attaque, mais aujourd'hui, elle était, en plus, anéantie, perdue dans un cauchemar dont elle savait qu'il ne prendrait jamais fin. Jamais, elle ne reverrait le sourire charmeur de Jean. Son côté désinvolte qui l'énervait tant allait à présent lui manquer. Son grand frère était mort !

Une rage sans nom l'envahit quand Rodrigue leur apprit que deux voitures avaient pris la fuite. Elle descendit du véhicule, et prit son fusil. Vincent, Francis et Jean-Bernard intervinrent pour la ramener à la raison - on ne savait pas où ils étaient allés et cela ne servait à rien de courir après eux. C'était beaucoup trop dangereux ! D'autant plus qu'elle avait perdu toute maîtrise d'elle-même !

Le mieux était de rentrer au plus vite au moulin, car les deux voitures étaient parties dans cette direction.

Ils comptaient trois morts dans leur camp contre des dizaines de l'autre côté. Une véritable victoire que ceux du moulin n'avaient envie de fêter.

Et puis, Julie se rendit compte que Francis avait été blessé au bras par une balle. On lui avait passé une écharpe en attendant une intervention de Camille. Voyant que son ami souffrait, elle vint près de lui et lui posant une main sur l'épaule et lui dit :

– Excuse-moi Francis, je n'avais pas vu que tu étais blessé !

- Ça va, t’inquiète pas. Ecoute, je sais que c’est difficile mais il faut qu’on retourne le plus vite possible au moulin.
- Oui, je sais. Mes parents vont être effondrés. Ils vont tellement m’en vouloir.

Sylvain restait prostré. Julie s’approcha de lui et le prit dans ses bras pour le réconforter. Ils pleurèrent en silence tous les deux. Il réussit à articuler : « C’est de ma faute ».

Chapitre 11

Le camion, suivi de la camionnette du village, prit la route du retour. Vincent conduisait. Francis avait perdu beaucoup de sang. Il était assis entre Julie et Sylvain sur le plateau. Il sentait la fatigue l'envahir et se serait endormi sans les efforts des deux autres pour le garder conscient. La dépouille de Jean reposait dans un drap, allongé à côté de sa sœur.

Il fallait à présent apprendre la nouvelle à la famille. Julie redoutait cet instant. Ses parents allaient être anéantis.

A part le premier drame - la mort de Julien - ils avaient jusqu'ici traversé les événements sans souffrir, enfermés dans leur petit monde et leur confort, coupés de la réalité. Mais celle-ci les rattrapait aujourd'hui.

Ils ne virent pas les deux 4x4 garés dans un chemin latéral, qu'ils venaient de dépasser.

*

Games avait fait une halte à plusieurs kilomètres du carnage dont ils avaient été les victimes. Leurs véhicules étaient garés dans un chemin et Games s'était assuré qu'ils n'étaient pas visibles de la route. Deux précautions valaient mieux qu'une, après ce qui s'était passé.

Ils soignaient leurs plaies, heureusement superficielles, et avaient dû changer une roue dont le pneu avait été crevé par une balle.

Il enrageait de s'être fait avoir alors qu'il avait senti, juste avant, que l'endroit était dangereux. Il aurait dû stopper le convoi et envoyer une dizaine de gus pour ouvrir la route.

Leurs assaillants avaient des armes de guerre et des équipes entraînées. Incroyable ! Il avait tout perdu. Tout ce qu'il avait mis des mois à construire.

Les autres les avaient repérés et les avaient attendus pour leur mettre la pâtée de leur vie. La forteresse sur la falaise, bien sûr ! Il n'avait pas rêvé, il avait bien aperçu l'un d'eux sur les remparts.

Et à présent, il ne leur restait que quelques armes de poing pour neuf hommes et deux 4x4 criblés de balles. Ils étaient les plus soudés de la bande, certes, mais comment se venger ? Comment les prendre par surprise et tous les dégingluer ? Neuf... Ils n'étaient plus que neuf sur soixante dix huit ! Ils s'étaient fait avoir comme des bleus.

Cela faisait près d'une heure qu'ils étaient là et s'apprêtaient à repartir lorsqu'ils entendirent les moteurs de deux véhicules qui approchaient.

En embuscade, ils virent passer les deux camions. Ils se doutaient qu'ils faisaient partie des salopards qui les avaient attaqué.

Games décida de les suivre de loin, histoire de voir où ils allaient, peut-être même savoir où ils vivaient. Il tenait peut-être sa vengeance...

La route qui descendait leur donnait un avantage certain, cela leur permettait de les suivre sans trop de difficulté ; les surplombant. Toutefois, il leur fallait être prudents, car il y avait du monde sur le plateau du premier camion. Ils pouvaient les apercevoir.

Ils firent une quinzaine de kilomètres et après un virage, ils durent freiner et reculer à couvert. La route formait une longue ligne droite dégagée à travers une large tranchée aménagée dans la forêt. Ils devaient rester invisibles. Les deux camions ralentirent au bas de la côte et s'arrêtèrent devant un portail. Les passagers se saluèrent et la camionnette continua son chemin tandis que le camion entrait dans une propriété. On apercevait, au-dessus des arbres, une tour surplombée d'un toit immense.

Ils attendirent un moment, puis se remirent en route derrière le véhicule qui avait redémarré. Ils connaissaient maintenant deux des repaires de leurs assaillants – la forteresse et cette tour. Ils pourraient donc revenir quand l'heure de leur vengeance aurait sonnée.

*

L'angoisse était à son comble au moulin. Tous ici avaient perçu les bruits lointains mais impressionnants de la bataille, colportés par le vent. Chacun avait essayé de se trouver une occupation pour penser à autre chose, en vain. Sébastien et Pierre avaient décidé d'assurer des tours de veille vingt quatre heures sur vingt quatre pour devancer toute attaque surprise.

C'était au tour de Simon et Sébastien. Ils scrutaient la route en espérant voir arriver leurs amis. Toutes les deux minutes, Simon cherchait avec ses jumelles la présence du camion, mais

rien ne bougeait dans ce fichu paysage. Cela faisait bientôt deux heures que les échos de la bataille s'étaient tus. Il n'était sans doute pas le seul à envisager le pire, mais personne n'osait en parler. Claire déboucha sur la terrasse :

– Toujours rien ?

– Non rien pour le moment, Claire. On vous l'aurait annoncé, lui répondit gentiment Sébastien.

Le silence reprit sa lourde place au sommet de la tour. Tous trois scrutaient les environs.

– Ce n'est pas possible ! Ils devraient être rentrés maintenant, ne put s'empêcher de lancer Simon.

– Laisse leur le temps. Ils ne vont pas tarder.

Sébastien avait répondu cela plus pour se rassurer plus qu'autre chose... L'attente reprit.

Puis ils perçurent enfin un bruit de moteur dans les collines boisées. Les yeux de Simon s'agrandirent d'excitation. Resserrant les jumelles dans ses mains, il chuchota :

– Vous entendez ?!

– Oui. Il y en a deux. Ils rentrent sans doute avec ceux du village, annonça Sébastien en regardant Claire avec un sourire.

Ils virent enfin les camions déboucher du couvert des arbres. Simon se tourna vers Claire et la prenant au cou, l'embrassa. Ils se congratulèrent tous deux comme de vieux copains. Cela

amusa Sébastien qui savait parfaitement le peu de sentiments qu'éprouvait Claire envers le couple. Puis Simon se dirigea vers l'escalier et cria dans la cage :

– ILS RENTRENT !

Et il dévala les marches pour aller les accueillir. Claire le suivit, le cœur battant.

Sébastien se retourna vers la route. Il était perturbé par le manque d'enthousiasme de leurs amis à l'approche du moulin. Connaissant Vincent, il s'attendait à de grands gestes de victoire, voire quelques tirs en l'air. Des coups de klaxon, mais rien... Il commençait à ranger les armes dans les racks lorsque son regard fut attiré par un bref éclair sur la route, à la sortie de la forêt.

Il aperçut un Range Rover rouge qui reculait pour retrouver le couvert des arbres et rester hors de vue des leurs.

Il comprit à cet instant que les deux camions avaient été suivis. Ils étaient peut-être en danger. Contre toute logique, il s'engouffra à son tour dans l'escalier.

Arrivé au rez-de-chaussée, où tout le monde se précipitait, le visage souriant, vers la porte d'entrée pour accueillir les combattants, il dit à Simon et à Clara, qui étaient les plus proches de lui :

– Simon, vient avec moi, ils ont été suivis et sont peut-être en danger. Clara tu montes à la terrasse. Soit prête à sonner l'alerte, il y a un 4x4 en haut de la côte, caché sous les arbres.

Sans attendre leurs réactions, il descendit dans le souterrain. Rejoint par Simon, ils s'armèrent et se ruèrent dans le tunnel pour prendre les autres à revers.

Ayant déverrouillé la porte dérobée, ils se dirigèrent prudemment vers la route. Ils aperçurent au loin deux Range Rover et non pas un, qui s'éloignaient à la suite du camion du village. Ils n'avaient plus rien à faire ici, et impatients de retrouver les leurs, rebroussèrent chemin.

Impatients de retrouver les leurs après cette terrible bataille, ils se débarrassèrent de leurs armes, refermèrent l'armurerie et virent apparaître au bas de l'escalier Francis en sang, soutenu par Marie et Vincent. Simon se précipita vers lui en hurlant son nom. Sébastien aida Vincent à installer Francis sur la table d'auscultation. Il vit entrer Camille, les yeux rouges, manifestement bouleversée. Vincent tira son beau-frère dehors et lui apprit la mort de Jean.

*

Tout le monde s'était précipité pour les accueillir. La porte d'entrée était ouverte et Hélène, encore à l'intérieur, n'apercevait que le dos de son mari. Elle s'approcha encore de la porte, impatiente de revoir ses enfants. Elle vit les épaules de Pierre s'affaisser. Puis il se poussa pour laisser entrer Julie, livide, soutenue par Vincent.

Un terrible silence envahît la pièce. Hélène vit à peine Francis entrer, aidé par Sylvain et Marie, le bras en écharpe et plein de sang. Elle n'avait d'yeux que pour sa fille, trop heureuse de la voir saine et sauve. Elle se précipita vers elle et se rendit compte du sang qui imprégnait les vêtements de Julie.

– Mon Dieu, tu es blessée !?

- Non Maman, je n’ai rien, répondit Julie, épuisée et ne sachant comment annoncer la nouvelle à sa mère.
- Où est ton frère ?

Pierre entra à son tour, pâle et le regard fixe. Hélène se releva, quelque chose n’allait pas. Tout le monde la regardait bizarrement. Son esprit tournait au ralenti, comme dans les films. *Mais où est Jean ? Il n’est pas encore rentré. Et Camille est toujours dehors aussi. Ah ces deux-là, toujours à se raconter des secrets.* Hélène regarda sa fille, puis son mari. Elle murmura :

– Jean...

Son esprit refusait de comprendre. Elle se trouvait dans un nuage, une bulle d’incompréhension, de déni où il était plus facile de rester.

Julie baissa la tête et commença la phrase qu’elle craignait tant de dire à sa mère :

– Maman, Jean...

Mais les mots ne sortirent pas. Hélène comprit à cet instant. La bulle dans laquelle elle se réfugiait éclata. Elle porta ses mains à sa bouche, submergée par la souffrance et perdit connaissance. Elle s’écroula avant que quiconque puisse la rattraper. Pierre se précipita vers sa femme. Marie et Julie, déjà sur place, l’asseyaient, afin qu’elle recouvre ses esprits. Pierre, écrasé par la culpabilité et incapable de supporter davantage la vision de sa femme blessée, quitta la pièce. Il n’avait jamais ressenti une si intense douleur. Son cœur, déjà si éprouvé, saignait. Pierre savait qu’il ne s’en remettrait jamais. Il venait de perdre son fils et sans doute l’amour de sa femme. Elle lui en voudrait toute sa vie. Il pleurait en montant l’escalier.

Dans l'entrée, le désespoir et la tristesse des uns se mêlaient au bonheur des autres de retrouver les leurs. Claire avait pris son fils dans ses bras et pleurait de le savoir sain et sauf. Elle lui posait mille questions et semblait ignorer le drame qui se jouait à deux pas d'elle. Philippe, resté à l'écart de tout cela, regardait ceux qui étaient restés dans le vestibule et souffrait de voir le groupe - sa famille - si profondément divisé par la fatalité.

Il s'approcha de sa sœur pour lui apporter son soutien.

*

Camille avait été la première à sortir, malgré sa fatigue post accouchement. A la vue de sa sœur assise sur le camion à côté d'un corps recouvert d'un drap, elle s'arrêta près du camion, posa les mains sur le plateau pour prendre appui. Elle avait compris. Elle ne voyait nulle part son frère. Le regard de Julie avait confirmé son intuition. Prise de sanglots, elle voulut fuir cette terrible vérité, dire « non » et revenir en arrière pour effacer la mort de Jean. Elle eût envie de courir et s'enfermer dans sa chambre avec Gabriel pour fuir tout ça.

Pourtant, ses réflexes de médecin l'aidèrent à surmonter cet instant. Elle grimpa sur le plateau et vint embrasser sa sœur :

– Oh ma puce...

Elle ne trouva rien d'autre à dire. Elle embrassa encore sa petite sœur et se tourna vers Francis. Elle regarda son bras et comprit que la blessure était grave. Elle se tourna vers ceux qui arrivaient, notamment Marie et dit assez fort pour qu'on l'entende :

– Il faut emmener Francis à l'infirmerie, sans attendre.

Sylvain l'aida à se relever, puis à descendre avec Marie et Vincent. Julie, épuisée physiquement et moralement, descendit à son tour et se dirigea vers la maison à côté de Vincent.

Camille s'approcha du corps allongé. Elle fit un effort surhumain pour se reprendre et souleva un coin du drap. Il lui fallait s'assurer qu'elle ne pouvait plus rien faire pour Jean.

Il avait pris une balle en pleine poitrine et s'était vidé de son sang, sans doute très rapidement. Elle lui caressa la joue tendrement. *Mon Dieu, Jean... Mon petit frère.*

Elle replaça le drap sur son visage et se dirigea vers le moulin. La plaie de Francis nécessitait des soins immédiats.

Elle suivit Marie et Vincent qui étaient déjà en train d'aider Francis à descendre à l'infirmerie. Elle se doutait, vu le pansement imbibé et la faiblesse de Francis, qu'il avait perdu beaucoup de sang.

Une fois le blessé allongé sur la table, elle lui demanda :

– Francis, tu connais ton groupe sanguin ?

– O positif, réussit-il à articuler.

Elle prit une décision que l'on prend en situation extrême : transfuser le patient sans analyses préalables. De toutes les façons ; elle n'avait pas de quoi faire en faire et pas le temps de tergiverser non plus.

– Et toi Simon ?

– O négatif.

– Ça ne va pas. Marie, trouve-moi un donneur s'il te plaît, vite.

– Je suis O+ et suis d'accord pour lui donner mon sang.

– Bien. Installe la civière à côté de lui et allonge-toi dessus. Marie, tu n'es pas atteinte du Sida ou de l'hépatite ?

– Non, ne t'inquiète pas. Je...

En entendant l'hésitation de Marie Camille se retourna et vit celle-ci la regarder gravement, toute pâle de peur et de honte et dit :

– En fait, je n'en sais rien ! Après les quinze jours passés avec les autres sauvages !

– Merde ! Tu as raison. On ne peut pas prendre le risque. Peux-tu trouver quelqu'un d'autre ? Mais fait vite, s'il te plaît.

Mais avant que cette dernière quitte la pièce, elle la rappela :

– Marie !

– Oui ?

– Je suis désolée. On en parle après si tu veux.

– D'accord.

– Simon, il vaut mieux que tu attendes dehors, j’ai pas envie d’avoir deux blessés. Bah oui, si tu tombes dans les pommes...

Camille l’accompagna gentiment à la porte. Elle ne l’avait avoué à personne mais le temps était compté ; Francis avait perdu trop de sang.

Marie revint avec Pierre, qui s’allongea auprès du blessé en relevant sa manche. Il avait le visage dur et avait manifestement pleuré longuement.

En un rien de temps, Camille avait installé une perfusion entre les deux et le sang circula pour sauver Francis.

Dès que ce dernier eut repris quelques couleurs, Camille lui prit sa tension. Rassurée, elle enleva les pansements et ausculta la plaie. Elle se tourna vers Marie et lui demanda de préparer le nécessaire pour opérer leur patient. Elles devaient enlever la balle fichée dans le haut du bras.

– Francis, je vais devoir extraire la balle. On t’a fait une pique de morphine mais tu vas quand même souffrir. On y va ?

– Allez... Je vais essayer d’être à la hauteur de mon chirurgien, articula-t-il difficilement.

Lorsque les pinces mordirent dans ses chairs pour attraper la balle, Francis gémit et s’évanouit. Camille en profita pour l’enlever, nettoyer la plaie et la recoudre.

Tandis qu’elle se concentrait sur cette tâche, son esprit vagabonda jusqu’à Jean. Elle avait perdu son petit frère ! Des images de lui petit vinrent brouiller sa vue. Elle s’efforça de revenir à son travail. Des larmes coulaient sur ses joues sans qu’elle s’en rende compte. Elle n’aurait

de toutes les façons pas pu les retenir. Son cocon familial s'écroulait. Cette terrible absence les accompagnerait à jamais.

Elle sentit une main lui enserrer l'épaule, c'était son père ! Il la regardait depuis la profondeur de sa fatigue et de sa culpabilité. Cela la fit revenir brutalement à ses obligations. Elle essuya les larmes qui lui brouillaient la vue, lui chuchota un « merci Papa » et se remit au travail. Elle reprit la tension de Francis, vérifia la couleur de l'intérieur de ses lèvres et se recula, satisfaite.

Quand elle eut terminé, elle aida son père à s'asseoir. Il était très pâle, lui aussi. La transfusion lui avait enlevé ses dernières forces. Elle lui demanda de ne pas bouger. Francis reprit connaissance et lui sourit faiblement. Elle lui donna un cachet de Moscontin 10 mg pour combattre la douleur. Ce puissant antalgique contenant de la morphine allait l'apaiser durant les quelques heures à venir.

– Tu as eu de la chance, la balle n'a pas touché d'os, juste le muscle et une grosse veine. Tu seras vite sur pieds.

– Merci, Cami. Je suis désolé pour Jean. Il va beaucoup me manquer.

– Merci.

Elle réprima un nouveau sanglot et quitta la pièce, incapable de maîtriser sa peine, à présent. Elle réussit à dire à Simon, angoissé comme jamais, que Francis allait bien et qu'il pouvait entrer pour veiller sur lui.

*

Pierre, ayant récupéré, retrouva sa famille installée au salon. Bon nombre d'entre eux étaient là, assis dans la pénombre, dans une atmosphère de recueillement. Camille se glissa dans la pièce à la suite de son père. Elle alla embrasser sa mère, prostrée dans un fauteuil. Les larmes jaillirent et toutes les deux tentèrent de se consoler mutuellement. Hélène dit à sa fille aînée :

– Il faut avertir le Père Louis. Oh, Camille ! Pourquoi tant de tueries ?

Elles continuèrent à discuter à voix basse, la colère d'Hélène envers son mari, qu'elle tenait pour principal responsable, ne faisait qu'empirer. Depuis peu, elle trouvait de plus en plus de réconfort auprès du prêtre que de son mari. Selon elle, Pierre ne vivait plus que pour son combat contre ce qu'il appelait « les méchants » et s'éloignait de la chrétienté qui n'avait, d'ailleurs, jamais été son fort.

Camille tenta de calmer sa mère, mais cette dernière ne voulut pas entendre ses arguments : la situation qu'ils vivaient depuis le début de la crise était due à ceux qui avaient laissé les choses s'envenimer sans intervenir pour des questions de « gros sous » - les gouvernements, les producteurs de pétrole et les grosses entreprises qui profitaient du système, pas à son père ! Ce dernier ne faisait que réagir pour sauver sa famille.

C'était toujours pareil, une minorité menait le monde pour son propre intérêt. Elle repensait à ce déjeuner avec son père, quelques mois plus tôt, où elle n'avait pas voulu entendre sa mise en garde.

Julie restait enfermée dans ses pensées, assise à l'écart dans le fauteuil qu'elle préférait, près de la cheminée. Elle ressassait encore et encore le dernier moment où elle avait vu le regard et le sourire de Jean, lorsque se retournant avant de grimper sur le talus, il lui avait fait un clin d'œil comme s'il avait voulu dire « *T'inquiète pas petite sœur, la vie est un jeu !* » Julie s'en voulait tellement. Jean sur le champ de bataille, c'était son idée à elle !

Clara, quant à elle, avait perdu connaissance lorsqu'elle avait appris le décès de son frère. Elle restait dans sa chambre, prostrée, n'étant qu'à moitié consciente des visites qu'elle recevait de la part du groupe.

Camille alla la voir et réussit à la faire parler. Après que Clara eût exprimé toute sa peine sa sœur lui donna un somnifère. Elle resta auprès d'elle jusqu'à celle-ci s'endorme, puis se glissa hors de la pièce sans bruit.

Sébastien rejoignit tout le monde au salon. Il se racla la gorge pour demander l'attention de tous :

– S'il vous plait !... Il attendit quelques instants et poursuivit : « Il y a une chose dont nous devons parler d'urgence. Je suis désolé, je sais que vous préféreriez rester entre vous et vous recueillir, mais nous devons parler de votre retour... » Dit-il en regardant Julie puis Vincent. Il continua : « Vous étiez suivis par deux 4/4. »

Aux regards étonnés de ceux qui revenaient de la bataille, il sut qu'il avait l'attention de tout le monde dans la pièce.

Du fond du fauteuil où elle se tenait depuis un bon moment, Julie prit la parole :

– Nous sommes partis du Domaine, avec la camionnette derrière nous. On n'était pas suivis, j'en suis sûre parce que je m'assurais que Daniel, le chauffeur de l'autre camion, suivait. Ce n'est pas un rapide. Bon... C'est vrai qu'après quelques minutes, je me suis dit qu'il connaissait la route et je n'ai plus regardé.

Sébastien expliqua :

– Je rangeais les armes quand j’ai aperçu à environ quatre ou cinq cents mètres derrière vous un 4x4 qui avançait prudemment. En fait, ils étaient deux. Vous ne pouviez pas les voir à cause de leur position surélevée par rapport à vous. Simon et moi sommes sortis par le tunnel pour éventuellement les observer ou les prendre à revers en cas de grabuge. Mais ils avaient continué leur chemin, vers le village.

Sylvain intervint alors :

– Ce sont sûrement les deux 4x4 qui ont réussi à s’enfuir. Cela veut dire qu’ils savent où nous habitons et qu’ils sont très certainement en train d’épier le village. Ils vont vouloir se venger.

– Tu as raison, Sylvain. Il va falloir redoubler de vigilance, approuva Philippe.

Il n’avait rien dit jusqu’ici. Il sentait que cette discussion redonnait de l’allant à tous. Le groupe se reconstruisait sous une nouvelle menace et fonctionnait à nouveau. Il reprit, d’autant plus motivé :

– Il faut redoubler d’attention, aujourd’hui et cette nuit. Mais nous ne pouvons pas vivre dans la crainte, en attendant qu’ils nous tombent dessus. Trop dangereux.

Francis entra à cet instant dans le salon, encadré de Simon et de Thierry qui l’avaient aidé à remonter de l’infirmierie. Malgré son bras en écharpe, il avait repris manifestement des forces. Alors que Camille se levait pour lui demander de redescendre, il dit à la cantonade en s’asseyant au milieu de tous :

– Philippe a raison. Ils doivent nous en vouloir à mort et feront tout pour se venger.

Julie intervint, pleine de rage :

– Si ces sales cons reviennent, il faut nous préparer à les accueillir comme ils le méritent. Non, Papa, laisse-moi parler ! Ces types sont prêts à tout, ce sont des pilleurs et des assassins. Leur camion de ravitaillement renfermait plein de trucs volés. J’imagine le sort des propriétaires de ces objets. Ils n’entreront pas au moulin.

Elle continua malgré les regards consternés de sa famille :

– Ils ne nous auront pas. Les lignes de grenades ont parfaitement fonctionné. Encore bravo Thierry pour cette idée de génie ! Nous allons en fabriquer d’autres mais à déclenchement automatique. Ce sont eux qui dégoupilleront les pièges sans le savoir. Comme ça ils peuvent venir à toute heure, on s’en fiche. Et à la première explosion, on sera prévenus et on aura le temps de s’organiser. Je propose que Vincent, Thierry, Sylvain et moi nous occupions de ça. On connaît tous parfaitement le maniement et la mise en œuvre de ces petits jouets. Vous êtes d’accord ?

Pendant qu’elle crachait sa haine, plusieurs du groupe étaient consternés par sa réaction. Julie s’enfonçait dans la violence sans retenue. C’était inquiétant.

C’est bien grâce à elle que le moulin est en sécurité. Ils ne devraient pas en douter, pensa Marie en observant les regards des uns et des autres. Elle comprenait cette haine qui animait Julie. C’était la même qu’elle ressentait après avoir traversé tant d’horreurs elle-même.

Julie souhaitait venger son frère dans le sang. Elle ne se reconnaissait pas et savait qu'elle choquait plusieurs d'entre eux, mais la violence lui faisait du bien. Il lui fallait exhorter son désespoir par la mort des assassins de son frère. Tout le monde était conscient que ce comportement était dangereux, tant pour Julie que pour la survie de tous.

– D'accord Chérie. D'autre part, on continue les gardes à deux veilleurs 24 heures sur 24.

On vous accompagnera, pour vous couvrir pendant l'installation des pièges.

Pierre se leva, embrassa sa femme et sortit de la pièce, manifestement trop ému pour y rester plus longtemps. Camille pensa : *Papa laisse la main sur ce coup là... L'épreuve a été trop dure pour lui.*

Il avait quitté la pièce pour que personne ne s'aperçoive de son état, car depuis quelques jours, il s'essoufflait au moindre effort. Il gagna sa chambre, soucieux : il ne pouvait plus monter quatre à quatre un étage sans souffler comme un bœuf. La perte de Jean l'avait anéanti. Il ressentait une grande fatigue. Il allait devoir en parler à Camille. Mais avant cela, il devait en terminer avec cette bande. Toutes ces émotions l'avaient épuisé. Il devait s'allonger un peu.

*

Games s'était rapproché de la camionnette pour ne pas la perdre de vue. Ils avaient parcouru environ cinq kilomètres et roulaient sur une route accrochée au flanc d'un coteau qui descendait doucement. Ils aperçurent en contre-bas un village niché au milieu d'une boucle

formée par une rivière. Laissant les autres prendre de l'avance, ils les virent s'arrêter devant une tour enjambant la route et dont la porte fermée interdisait l'accès au village. Celui-ci était fortifié de murs d'environ trois mètres de haut. Pas vraiment une forteresse ! Mais cela permettait aux défenseurs du village de s'organiser en cas d'attaque et de repousser les assaillants. Games sourit, il savait comment entrer dans le village sans combattre.

Il sortit la tête du véhicule et fit signe au chauffeur de l'autre voiture de venir :

- On avance tranquillement jusqu'à la porte du village et on s'arrête. Quand la porte sera ouverte, on entre. Vous descendez le veilleur sans faire de bruit et refermez la porte.
- D'accord Games.

Ils roulèrent à petite allure et stoppèrent devant la lourde porte. Engageant, Games sortit de son véhicule ; ses comparses restant vigilants, prêts à tirer.

- Bonjour, on s'est fait distancer par nos amis, nous sommes les habitants de la forteresse et on devait s'organiser pour retrouver les types qui se sont enfuis. Vous pouvez nous ouvrir ?

Le veilleur descendit, ouvrit la porte et s'approcha de Games, sans méfiance pour lui demander :

- M'ont rien dit ! Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes des amis ?
- Juste ça !

Games s'avança et planta son couteau sous le sternum de l'homme, pointe vers le haut, en l'empêchant de crier avec l'autre main. Il le traîna dans le fossé. Puis il ouvrit en grand les portes et leur fit signe de passer, avant de les refermer.

– Allez, dirigeons-nous vers la place centrale, il faut les retrouver. Soyez prêts à tous les flinguer s’il le faut. On ne va pas se faire avoir une deuxième fois, merde ! dit-il au chauffeur en remontant.

*

Ils avaient utilisé soixante douze grenades lors de l’attaque du matin et toutes les munitions des mitrailleuses qu’ils avaient emportées.

Après une longue concertation, ils partirent du principe que leurs ennemis les attaqueraient la nuit, car c’était trop risqué en plein jour. Ils devaient être entre huit et douze personnes. Les explosions des grenades préviendraient les veilleurs qui auraient le temps d’alerter tout le monde.

Ils installèrent leurs pièges sur tous les chemins et allées qui menaient au moulin.

Pour des raisons pratiques, ils tendirent un seul de ces pièges sur l’allée principale qui venait du portail extérieur, à proximité du moulin. Ils devaient, en effet pouvoir le désamorcer rapidement en cas de venue d’une voiture amie. Cela leur prit l’après midi puis la matinée du lendemain.

Il fallait en effet que les pièges soient correctement cachés et ensuite que le fil de pêche déclencheur installé en travers du chemin soit invisible, solide et efficace. Les goupilles furent remplacées par un fil de fer retenant la cuillère. Ce dernier était relié au fil de pêche de grosse section qui le tirait tout simplement. Il n’y avait donc aucune résistance et pas de bruit

métallique. Sur certains chemins ils s'enhardirent à installer des lignes de deux ou trois, voire quatre grenades. Le seul inconvénient était les animaux sauvages qui fréquentaient les environs, mais ils n'avaient pas de solutions à ce problème.

Interdiction formelle fut donnée à tout le monde de sortir au-delà de l'enceinte de sécurité. Plus aucun véhicule ne devait entrer ou sortir de la propriété sans prévenir.

Après le déjeuner, Pierre, Sébastien et Marie partirent pour le village par les bois et les prés. Cela leur permettrait d'observer les alentours immédiats du village sans être eux-mêmes repérés. Ils pourraient ainsi se rendre compte de la situation à l'extérieur et au cas où la bande se préparait à attaquer le village, de prévenir Christophe, du danger. Ils mirent deux heures pour arriver par l'Est, en surplomb du village. Leur point d'observation était à quelques cinquante mètres de distance des murs extérieurs. Tout semblait calme.

Alors que chacun d'eux scrutait le village et ses alentours aux jumelles, Marie attira leur attention sur la quatrième maison en partant de la place dans la rue principale. Le portail était resté ouvert et l'on apercevait dans la cour deux 4x4. Sébastien lâcha un juron et leur confirma que c'était bien les deux tout terrains qu'ils avaient vus avec Simon.

Tout en continuant d'observer les différentes maisons, Pierre annonça :

- C'est la maison du notaire. Il semble qu'il n'y ait personne à l'intérieur.
- Et personne non plus pour garder la porte principale. Le village semble désert, marmonna Sébastien qui scrutait les remparts et les alentours immédiats. Il ajouta : regardez l'église, on dirait qu'il y a du monde à l'intérieur.

Marie frissonnait, non pas de froid, mais d'appréhension. Elle se disait que tout avait l'air trop calme pour être normal. Tout d'un coup, elle s'écria, affolée :

– Merde ! Dans la sacristie. On voit un corps allongé par la porte entre-ouverte.

– Chut !... Oui... Tu as raison. Nos amis ont des ennuis, Pierre baissa ses jumelles. Il allait ajouter quelque chose, lorsque Sébastien l'interrompit :

– Regardez, ils sortent de l'église.

*

Christophe, les mains ligotées derrière le dos était escorté par un colosse. Ils se dirigèrent vers la gendarmerie, où il allait sans doute être enfermé. Serge, le chef des gendarmes, sortit à son tour, également menotté, et prit le même chemin, escorté par un homme armé. Marie s'agita, elle n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les événements. Elle ne supporterait pas de perdre Christophe. Il était à présent sa seule raison de vivre et le seul qui pourrait l'aider à se reconstruire après la mort de Julien. Sébastien lui posa amicalement la main sur l'épaule pour tenter de l'apaiser.

Les autres habitants sortirent ensuite. Les paroissiens s'arrêtèrent un instant sur la place, écoutèrent ce que l'un des hommes leur dit et se dispersèrent. La place de l'église se vida peu à peu.

Ils n'avaient pu entendre les propos de l'homme mais en avait deviné le sens. Pierre reprit la parole en le désignant d'un geste du menton :

– C’est sans doute le chef de la bande.

L’individu était assez jeune, il se tenait droit et une certaine autorité se dégageait de lui. On sentait en lui la petite frappe - pas le genre de type en qui on pouvait avoir confiance. Il se la jouait, en plus. Il leur déplut instantanément. A part son regard incisif et sa joue droite marquée d’une balafre, une certaine fragilité se dégageait de cet homme, malgré tout. Celui qui avait emmené Christophe revint et se tint à deux mètres derrière son chef, jambes légèrement écartées et les mains croisées sur son ventre. C’était apparemment son second ou son garde du corps. Pierre comprenait mieux, maintenant, comment ce type, le plus jeune apparemment, maintenait son autorité sur la bande.

Pierre reprit la parole :

– On laisse les moutons libres mais on leur ordonne de rester chez eux, car ils ont peur et ne tenteront rien. Et on met les meneurs en prison. Ce qui m’inquiète c’est que nous n’en avons vu que deux. Il manque Nicolas, Louis et Lucienne, bien qu’elle soit âgée, c’est une meneuse et elle n’a pas sa langue dans sa poche. Elle a dû leur tenir la dragée haute.

– Je crois que c’est Louis qui est allongé dans la sacristie. Ces ordures n’hésiteraient pas à abattre un prêtre s’il se mettait en travers de leur chemin. Je suis inquiète pour Nicolas ! chuchota Marie qui sentait la colère monter en elle.

– Non le voilà, Marie... Et voilà le mécanicien. Pas bon ça ! cracha Sébastien, lui aussi, pris d’une profonde colère.

Deux hommes entraînèrent Nicolas au milieu de la place et Eric - le garagiste – se précipita pour lui asséna un coup de poing en pleine figure. Puis il le roua de coups que Nicolas ne pu esquiver, ligoté comme il était. Il finit par s’écrouler, reçu encore quelques coups de pieds du

garagiste, mais il avait déjà perdu connaissance. Eric rejoignit un homme qui était à priori le chef de la bande, tandis que deux types trainaient Nicolas vers la gendarmerie.

– Salopard ! Sébastien avait du mal à se calmer, devant autant de lâcheté ! Il se promit de venger Nicolas dès qu’il le pourrait.

– On en a vu assez. Le village est aux mains de cette bande. Rentrons. Va falloir faire des choix et nous organiser, déclara Pierre d’un ton sombre.

Il se recula prudemment, imité par ses deux compagnons.

*

Ils arrivèrent au moulin vers 20 heures. Leurs compagnons commençaient à s’inquiéter, et furent soulagés de les voir déboucher de la forêt, le long du bief.

Pendant le dîner, ils racontèrent ce qu’ils avaient vu, omettant l’épisode de la basse vengeance du garagiste sur Nicolas.

Philippe s’inquiétait de savoir ces brutes ci près de chez eux :

– Nous ne pouvons pas les laisser s’installer, il faut riposter tout de suite. Si on attend, certains villageois rallieront ces salopards, simplement par peur.

– Tu as tout à fait raison, Philippe. Il faut attaquer dès demain, avant qu’ils n’aient eu le temps de s’organiser, répondit Vincent.

- On ne peut attaquer de front, avec nos armes de guerre ! On va tuer des villageois lors de cette attaque ! riposta Francis qui avait repris, manifestement, des forces.
- Que proposes-tu alors ? lui demanda Vincent.
- On essaie d’entrer dans le village sans se faire repérer, on délivre Serge et Christophe et après on voit avec eux. Je crois que nous devons demander du renfort à Jean-Bernard.

Pierre intervint :

- Lors d’une soirée un peu arrosée, Christophe avait parlé d’un souterrain. Il part du mur nord et va jusqu’à la cave de la Mairie. Mais je ne sais pas exactement où est l’entrée et dans quel état est le souterrain aujourd’hui !
- Penses-tu pouvoir quand même le trouver, une fois sur place ? voulut savoir son beau-frère.
- Oui je pense. En plus, il m’avait dit où trouver la clé. Elle est cachée à droite de l’entrée, à trois pas.

Marie dit alors :

- On monte une expédition. On y va à quatre.
- Marie, quand tu dis « on » tu t’inclus dedans ?
- Oui Vincent ! Je veux en être !
- C’était juste pour savoir, s’excusa ce dernier en levant les mains, paumes ouvertes, en un geste d’apaisement.
- J’ai longtemps pratiqué le Taekwondo, je sais me défendre et peux mettre n’importe qui hors combat, affirma-t-elle d’un ton décidé.
- Tu ne l’as jamais dit ! s’étonna Sébastien.

- Comment les autres ont pu t’avoir, alors ? interrogea Sylvain, sans aucune gêne.
- Heu... C’est une bonne question. J’en ai mis un KO avant de me rendre compte qu’ils tenaient Julien avec un couteau sur la gorge. Je n’avais qu’une solution pour le sauver ; les laisser faire et attendre le bon moment. Mais j’avais envie de les anéantir, crois-moi ! Ensuite ils se méfiaient de moi et j’étais constamment ligotée. Bref, je veux faire partie de cette expédition, je veux sauver Christophe. Je sais que c’est avec lui que je pourrais surmonter la perte de Julien, ajouta-t-elle en baissant les yeux.

Un grand silence suivit ses propos. Pierre reprit la parole au bout de quelques secondes :

- Bon voilà ce que l’on va faire : Vincent, Marie, Julie et moi partons dans une heure pour repérer l’entrée du souterrain. Nous y arriverons vers... minuit, dit-il en consultant la pendule murale. Il poursuivit : « Nous prendrons du matériel léger : pistolets mitrailleurs, pistolets et trois grenades chacun, plus deux paires de jumelles. Nous essayons d’atteindre la gendarmerie et libérons les prisonniers. »

Julie qui n’avait encore rien dit, intervint sèchement, contrairement à ses habitudes lorsqu’elle s’adressait à ses parents :

- Mais c’est n’importe quoi, Papa ! On va se faire descendre, c’est tout. Tu crois qu’ils ne s’attendent pas à notre arrivée ? Pourquoi crois-tu qu’ils ont pris le village ? Pour se ravitailler, se réarmer et avoir une base. Leur but est sans doute de se venger, et détruire le moulin. C’est aussi très certainement de nous diviser en deux pour nous fragiliser. Non, il faut attaquer sans leur laisser le temps de s’organiser. Lance-roquette, mitrailleuse et grenades. Comme la première attaque où, grâce à cette stratégie, nous les avons détruits à 90%.

– On va tout détruire là-dedans ! Et tuer tout le monde ! protesta Marie.

– Marie, on ne va pas raser le village, mais il nous faut des armes en conséquence. L'idée de Papa d'entrer par le souterrain pour délivrer Serge et Christophe est bonne. C'est ce qu'on va faire, répliqua Julie, un peu agacée.

Vincent qui connaissait le caractère bien trempé de sa compagne, prit alors la parole :

– Trois ou quatre d'entre nous suffiront pour s'infiltrer sans qu'ils s'en rendent compte. Un lanceur de roquettes et son servant et deux plus légèrement armés. Je te rappelle, Marie, qu'on attaque de nuit et que les villageois sont consignés chez eux. Ils ne sont qu'une dizaine, ils ne peuvent donc pas être tous debout en même temps. On se met en place cette nuit et on attaque au petit jour, entre chien et loup comme dirait Pierre.

Chacun voulut rajouter son point de vue sur l'attaque ou sur son utilité. La discussion s'anima. Ils retrouvaient la fougue des soirées animées du Conseil.

Pierre écouta les idées qui fusaient à travers la pièce et lorsque le flux commença à baisser, leva la main et reprit la parole dès que le silence revint :

– Je pense que nous avons trouvé l'idéal pour l'attaque. Résumons : deux snippers qui restent à l'extérieur, six qui pénètrent le village par le souterrain. On délivre Christophe et Serge, voire davantage et avec eux on affine notre stratégie d'attaque. Il faut deux personnes pour aller demander à Rodrigue des troupes et leur expliquer la situation.

– Je vais y aller avec Simon, proposa Francis.

– Tu devrais plutôt te reposer, on aura besoin de toi cette nuit, là-bas au village, rétorqua Pierre.

Camille se leva pour attirer l'attention générale :

- Mais vous êtes tous complètement dingues ! Il n'est pas question que Francis quitte le moulin dans son état. Je viens de lui extraire une balle quand même !
- Ça va aller Camille. Je me sens en pleine forme. Il faut qu'on en finisse avec cette bande.
- Francis, je suis assez d'accord avec Pierre, dit Sébastien. Si tu t'en sens capable, ce serait bien que vous assuriez tous les deux, Julie et toi, la sécurité de l'équipe depuis l'extérieur du village. On a une bonne vue de la place du village des collines en surplomb. Donc repose-toi en attendant. Désolé chérie, dit-il en se tournant vers son épouse.
- Bon je vois que tout le monde se fiche de ce que je pense, même mon mari... Alors comme vous n'avez plus besoin de moi, salut.

Camille se releva et sortit sans attendre. Sébastien n'eût même pas le temps de terminer un « Mais, chérie ! » qu'elle était déjà partie. Francis reprit en regardant Sébastien :

- Tu as raison, Séb, de toutes les façons, j'avais l'intention d'en être. Mais il va falloir, en plus, que tu arranges les choses avec mon médecin...
- Bon alors c'est moi qui irai avec Simon chercher ceux du Domaine, dit Sylvain en regardant sa mère d'un air déterminé.

Ebahis, ils se firent tous la même remarque : Sylvain avait énormément changé durant ces dernières heures. Ce n'était plus l'adolescent mal dégrossi qui avait débarqué quelques mois plus tôt au moulin, mais un jeune homme déterminé, sans plus aucune timidité. Philippe en était même très fier et heureux et ne cherchait pas à le cacher. Claire donna son aval d'un signe de tête. Elle comprenait que son fils ait envie de participer à part entière, mais elle ne pouvait s'empêcher de trembler en pensant à ceux du moulin qui avaient disparus. La crainte qui la

tenaillait quelques mois plus tôt, de voir ses fils en contact d'homosexuels ne l'effleura pas ce soir-là ; elle avait appris à apprécier Francis et Simon et leur faisait totalement confiance, à présent.

Pierre reprit la parole :

– Bon, alors partez maintenant, il faut que vous soyez revenus dans deux heures, trois, maximum. Vincent, peux-tu désamorcer les grenades sur l'allée principale ?

Il poursuivit sans attendre la réponse :

– Pour aller au village, nous prendrons le chemin par les prés, comme tout à l'heure. Ce sera donc Vincent, Marie, Julie, Francis et moi. En plus de l'armement dont nous avons parlé tout à l'heure nous embarquons le lance-roquettes avec six munitions et deux fusils équipés de lunettes nocturnes longue portée pour Julie et Francis.

– Non Pierre, je ne crois pas que cela soit une bonne idée que tu y ailles, intervint Hélène d'un ton coupant. Pierre lui répondit résolument :

– Cette fois-ci, je dois y aller, Chérie. Sébastien, tu assureras l'intérim. Allons préparer notre barda.

Tout le monde se leva. Clara s'approcha de son père et lui chuchota :

– Papa, tu pourras dire à Nicolas que je pense à lui ?

– Oui chérie, je lui dirai. Si tu as besoin de faire du pain, prends Thierry pour t'aider.

– Ne t'inquiète pas. Je gère.

A minuit quinze, les renforts arrivèrent. Jean-Bernard était du voyage et Vincent en fut ravi. Bien que Francis et Sylvain l'appelassent le gros lard en raison de son embonpoint qui rendait chacun de ses mouvements pesant, Vincent l'avait vu à l'œuvre et avait toute confiance en lui. Ils étaient venus à six, ce qui portait leur équipe d'attaquants à onze. Pierre distribua des cagoules et répéta ce qu'ils savaient sur les forces en présence dans le village. Il donna trois grenades à chacun d'entre eux.

Tous voulaient en finir avec ces types. Ils ne partiraient qu'après s'être assurés d'avoir délivré le village et ses alentours de cette bande de salopards. La tâche n'était pas aisée car ils ne connaissaient rien des habitudes de ces hommes et de leur entraînement. De plus il fallait s'attendre à ce qu'ils soient dans une rage folle et prêts à tout, après la perte de toute la troupe. Ils se partagèrent les charges et prirent le chemin du village, en file indienne. Comme lors du départ pour la première attaque, chacun marchait en silence, se concentrant sur sa tâche. La nuit était belle, les étoiles scintillaient dans un ciel d'encre, seulement éclairé par la lune. Le silence n'était interrompu que par quelques cris d'oiseaux nocturnes et le chant des grillons. Cette sérénité nocturne n'apaisait pas pour autant les esprits des marcheurs.

Marie suivait Pierre. A quarante trois ans, elle était encore une très jolie femme, svelte et en pleine forme physique.

Son esprit vagabondait. Elle avait peur. Ils partaient pour tuer des types bien entraînés à ce genre d'activité. Mais cette peur la galvanisait aussi. Elle savait qu'elle donnerait tout pour

sauver Christophe. Il fallait qu'elle soit remplie de haine envers ces mecs pour réussir. Elle savait aussi qu'elle s'enveloppait de son besoin de venger la mort de Julien.

Elle en avait parcouru du chemin depuis leur départ d'Aix, où ils habitaient tous les deux avec son fils ! Abandonnée par le père de Julien, elle avait dû se débrouiller toute seule pour qu'ils puissent vivre correctement, heureux.

Et puis la crise était arrivée. Ils avaient décidé de fuir le centre ville devenu dangereux. Vivant de rapines et de combines, ils s'en sortaient pas mal jusqu'au jour où ils étaient tombés sur les salauds qui les avaient fait prisonniers. Puis leur délivrance par « ceux du moulin ». Un vrai miracle d'être tombés sur ces gens qui les avaient sauvés puis accueillis. Malheureusement le sort s'acharnait sur eux. Julien en avait perdu la vie.

Aujourd'hui, elle sentait qu'elle pourrait se reconstruire auprès de Christophe. Encore fallait-il qu'ils le libèrent et que tout cela se termine bien !

Elle adorait ceux du moulin, non seulement pour ce qu'ils avaient fait pour elle et son fils, mais surtout parce qu'ils étaient devenus de véritables amis. Mais si Christophe, demain, lui demandait de venir vivre au village, elle accepterait ! L'espoir de cette nouvelle vie à portée de sa main allégea son pas et fit naître un sourire sur ses lèvres.

*

Christophe, de son côté, s'employait à soulager les souffrances de Nicolas. Cette espèce d'enfoiré d'Eric ! Il ne payait rien pour attendre celui-là. Il se promettait de venger le boulanger. Pour l'heure, il passait un linge humide sur les plaies que Nicolas avait au visage. Cette brute lui avait en outre fracturé plusieurs côtes à coups de pieds.

Contre toute attente, leur gardien avait apporté un bol d'eau froide et un chiffon, pas très propre mais peu importait, après que Christophe lui eût demandé.

Dire que ce salaud de Games - *quel nom à la con*, pensa-t-il - n'avait pas hésité à tuer Louis le curé et Lucienne la nonagénaire ! Simplement parce qu'ils lui avaient tenu tête. Et pour l'exemple.

Ce type pensait ainsi tuer dans l'œuf toute forme de résistance de la part des villageois. Combien seraient-ils demain à rejoindre sa bande ? Christophe ne se faisait aucunes illusions, beaucoup d'entre eux plieraient devant la brutalité de ce dernier. Il savait que certains parleraient de ceux du moulin pour avoir la vie sauve et se faire bien voir de cette brute.

Ses amis étaient donc en danger, et il n'avait aucun moyen de les prévenir.

Aurait-il le temps de mieux connaître Marie ? Son cœur se serra à l'idée de toutes ces femmes au moulin et ce dont ces brutes étaient capables. Christophe avait été le témoin de l'assassinat de Bernard, un père de famille d'une cinquantaine d'années. Le colosse l'avait abattu sur ordre de son chef, parce qu'il ne voulait pas qu'ils emmènent sa fille dans leur repaire - la maison du notaire.

Il lui avait tiré une balle dans la tête, tout simplement. Personne n'avait moufté ! La jeune femme s'était ruée sur le colosse en hurlant. Il l'avait stoppée net d'un revers, puis jetée à terre avant de lui passer des bracelets en plastique pour la calmer. Elle fut traînée en larmes vers le bâtiment, où il l'enferma.

*

La maison du notaire qu'ils avaient réquisitionnée était parfaite pour ce qu'ils avaient à faire : close de murs et fermée par un solide portail, elle assurait leur sécurité la nuit à l'intérieur du village. Les deux voitures y étaient également à l'abri.

Games était en train de parler avec Eric, sa dernière recrue. Bien que ce dernier ait tout de suite pactisé avec lui, il ne lui faisait pas confiance car seules la vengeance et la couardise avait poussé le garagiste à se vendre. Games avait l'habitude de ce genre de types, mais ne les aimait pas.

– Parle-moi des amis du Maire.

– Il y a ceux du moulin et ceux du Domaine du Haut. Le moulin est à cinq kilomètres d'ici. Ils se voient souvent et font du troc de marchandises : farine, viande de bœuf et de porc, volailles, armes, etc. Ils s'entraident en cas d'attaque, d'ailleurs vous avez eu raison d'abattre ce salaud de curé, il aurait actionné la cloche pour que les autres débarquent.

– Ils s'alertaient avec la cloche !?

– Oui. Trois coups pour les prévenir. Un coup pour la fin, enfin, je crois.

– René !

Ce dernier passa le seuil de la porte dix secondes plus tard :

– Oui Games.

– Je veux que personne ne puisse faire sonner la cloche. Ils s'en servent pour alerter leurs amis du moulin en cas d'attaque. On le fera peut-être mais plus tard, quand on sera prêts à les recevoir. Je vais y réfléchir.

– Ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

– Ok Eric. Combien sont-ils au moulin ?

Ce dernier n'en savait rien, il n'avait jamais été dans les petits papiers du Maire. Il hésita une fraction de seconde et répondit :

– Huit.

– T'es sûr du nombre ? C'est important !

– Oui, oui. Le vieux - le père de la copine de Nicolas l'a dit un jour devant moi, répondit Eric trop précipitamment car il ne pouvait avouer son ignorance sauf à tirer un trait sur tout ce qu'il pourrait gagner à collaborer avec Games.

– Pourquoi tu ne faisais pas partie de l'expédition contre nous ?

– J'n'avais pas envie d'y aller, et puis il fallait que je reste pour défendre le village.

– Humm... Ceux du moulin viennent souvent ?

– Une fois par semaine, certains d'entre eux débarquent ici.

– Tu connais les gens du Domaine ?

– Non. Leur chef est venu une fois avec le vieux du moulin pour discuter avec le Maire. Il était accompagné d'un aristo, un con qui se prend pour un prince. Lui aurait bien mis les dents en désordre !

Games détestait ce type : une tête de fouine, constamment en train d'essayer de *me la mettre bien profond* ! Bon, lui aussi était comme ça, mais il ne supportait pas qu'on essaie de la lui faire à lui !

Mais, pour l'heure, il avait besoin de cet abruti. Il poursuivit :

– Quoi d'autre ?

– D'après ce que j'ai vu, il y aurait trois ou quatre hommes au moulin, pas plus. Y serait facile de les attaquer !

– Tu connais donc le moulin ?

- J’y suis allé un jour, il y a quatre ans. On est allé braconner avec un pote. Y a un étang sympa. J’pourrais vous y emmener !
- On verra plus tard. Pourquoi en veux-tu au boulanger ? Tu l’aurais tué si on ne t’avait pas arrêté !
- C’est pour apprendre à sa copine, cette petite pute, qui est le plus fort ! C’est une de filles du moulin.
- Ouais... Facile quand l’autre est ligoté. Mais on a un moyen de pression sur les mecs du moulin, du coup.

Eric baissa la tête. Games l’aurait volontiers abattu sur le champs, tant ce type le dégoutait. Il aimait les mecs qui avaient des couilles ! Pas ce genre de faible qui se cachait au milieu d’une foule de types identiques à lui pour frapper et lyncher. Une lopette, quoi ! Y’en a avait plein le monde des connards comme ça, d’ailleurs.

- Ok Eric. Merci. Tu veux nous aider ?
- Oui !
- Bien. On a besoin de toi. Tu vas surveiller les prisonniers cette nuit. Mais attention, tu touches plus à un seul cheveu du boulanger, ni des autres prisonniers d’ailleurs. On va en avoir besoin. Compris ?
- Pas de problème, Games. Tout ce que tu voudras.
- Viens.

Games avait pris la décision de tester ce con. De toutes les façons, il n’aurait pas besoin des prisonniers. Si le garagiste craquait, il s’en débarrasserait, sinon il l’utiliserait un temps, comme beaucoup de types qui avaient fait partie de sa bande. Cela leur permettrait de se reposer et de se concentrer sur d’autres tâches.

Ils se dirigèrent vers la prison. A leur arrivée, le Maire regarda Games avec haine. Puis son regard glissa sur le garagiste :

– Alors Brutus, te voilà promu !

– Tu m'impressionnes pas avec tes provoc' à la con, Christophe ! C'est pas moi qui suis derrière les barreaux. Et devine qui va être ton gardien ? C'est moi ! Alors ferme ta gueule. Et arrête de m'appeler comme ça, ça ne veut rien dire.

– Ah bon ?... sourit Christophe.

Games s'approcha d'Eric et lui chuchota :

– N'oublie pas ce que je t'ai dit.

Il fit signe à son homme de sortir. *Bon test pour cet idiot*, pensa-t-il. Il tourna les talons et sortit.

Après le départ de Games et de ses hommes, Christophe s'adressa au garagiste :

– Ça t'apporte quoi, Eric, de t'accoquiner avec cette bande de sanguinaires ? Ils t'ont promis quelque chose ? Tu as une garantie qu'ils vont bien te traiter ? Tu ne vois pas à qui tu as à faire ? Ils vont tous nous tuer quand ils n'auront plus besoin de nous, toi y compris ! A ta place, je me tiendrais sur mes gardes.

– Ta gueule, Môssieur le Maire ! Et toi, qu'est-ce que tu m'as apporté ? Rien, j'suis pas assez riche ou important à tes yeux. Juste capable de te vendre de l'essence ! Mais aujourd'hui tu es en taule et moi je suis du côté du Pouvoir. Allez... Extinction des feux !

Il éteignit les bougies posées sur le sol avec un méchant sourire, sortit et claqua la porte qu'il ferma à double tour.

*

A cinq cents mètres de là, sur la colline qui dominait le village, sept paires de jumelles scrutaient les rues obscures et les murs d'enceinte visibles de leur poste d'observation.

Les commentaires allaient bon train :

- Ils ont fermé les portes extérieures du village. A priori personne n'est de veille sur les remparts.
- Tu as raison Marie, mais c'est bizarre. L'attaque de ce matin doit pourtant les avoir rendus méfiants !
- J'en ai compté trois dans la maison du notaire, plus les deux qui reviennent de la gendarmerie. Il nous en manque. Il faut trouver les autres.
- Vous avez une idée de leur nombre ? demanda Jean-Bernard.
- Sébastien, qui a repéré les deux 4x4 qui suivaient les deux camions, a dit que les véhicules étaient pleins. Donc entre huit et dix, voire une douzaine de types, lui répondit Francis.
- Bon, quel est le plan ?
- Vincent, Marie et moi allons pénétrer dans le village par le souterrain. Il nous faut deux autres hommes en plus.

– J’en suis, dit Jean-Bernard. Il se tourna vers l’un de ses hommes et lui demanda : « tu viens avec nous ? »

Ce dernier acquiesça d’un signe de tête. Pierre reprit :

– D’accord, mais il faut d’abord retrouver l’entrée. Julie et Francis vont se placer à l’extérieur de façon à nous couvrir. Ils sont totalement autonomes et interviennent quand bon leur semble. On ne s’occupe pas d’eux.

– Vous nous envoyez un signal quand vous êtes en place, prêts pour l’attaque ? interrogea Julie.

– Oui, bien sûr. Vous équipez vos fusils de silencieux ?

– Ça dépend de la distance et du vent, Pierre. Ce n’est pas toujours possible.

– Ok, Francis. Vincent sera muni du lance-roquettes. Vous serez ses servants, décida Pierre en regardant Jean-Bernard. Puis se tournant vers Julie et Francis, il continua :

– Le signal sera trois flashes courts. C’est bon pour vous ?

– Oui, sauf que vous ne saurez pas où nous serons Julie et moi !

– Tu mets ta lampe dans un sac en papier. Le signal se verra sur 360°, intervint l’homme que Jean-Bernard avait désigné un instant plus tôt.

– Bonne idée. Alors on y va. Il est presque deux heures un quart. Cela ne sert à rien d’attendre, car ils ne dormiront pas tous en même temps ! Bonne chance à tous. Faites attention à vous.

Pierre se tut et les regarda les uns après les autres en s’arrêtant sur Francis et Julie.

Ils se séparèrent après avoir vérifié leur équipement, puis chaque groupe se mit en route. L’imminence de l’attaque fit monter le stress et l’inquiétude à leur plus haut niveau. C’était

reparti ! *Quand est-ce que tout ça va finir ?* se demanda Vincent. Il prit Julie par les épaules et l'embrassa.

– Fait attention à toi, chérie.

– Toi surtout ! Tu vas être en plein dedans, Vince. Sur ce coup là, Francis et moi serons les plus en sécurité. A tout à l'heure.

Elle lui posa un baiser sur les lèvres et ils se séparèrent après un dernier regard qui en disait long sur leurs craintes mutuelles.

*

Avançant rapidement sans bruit, l'équipe de Pierre atteignit le mur aveugle d'une maison d'angle, qui faisait office de mur d'enceinte sur cette partie. Du lierre recouvrait une grande partie du mur, et cachait l'entrée secrète du souterrain. Mais il leur fallait sonder les quelques douze mètres du mur. Ils progressaient doucement en faisant le moins de bruit possible. Enfin le bras de Marie s'enfonça dans le lierre. Elle avait trouvé. Elle tira doucement sur le rideau de feuilles. Les branches s'écartèrent laissant apparaître l'entrée du souterrain. Pierre s'approcha, fit face à l'entrée invisible et fit trois pas sur la droite pour trouver la clé de la grille qui fermait le passage. Il mit tout de même un certain temps pour trouver cette fichue clé, qui n'était pas là où elle était sensée être.

Puis il rejoignit ses amis qui l'attendaient à côté de l'entrée et s'enfonça sous le lierre. Il put, alors, allumer sa lampe et vit ainsi la grille à un mètre de lui.

La serrure était parfaitement entretenue et il l'ouvrit sans efforts. Pierre et Marie prirent la tête de la colonne, prêts à tout pour assurer la sécurité de leur groupe. Vincent fermait la marche, précédé de ses « servants » qui ahaient sous la charge des roquettes qu'ils transportaient.

Le tunnel était à l'image de la serrure d'entrée, parfaitement entretenu. Aucune toile d'araignée ne pendait du plafond et le sol était balayé régulièrement. Le tunnel était plongé dans l'obscurité totale. Ils progressaient uniquement à la lueur de la lampe de Pierre. Le halo permettait aux autres d'avancer dans un décor oppressant d'ombres et de lumières mouvantes. Cela faisait penser à Jean-Bernard à un film qu'il avait vu mais dont il ne souvenait pas du titre. Il se demanda s'il retrouverait un jour l'obscurité d'une salle de cinéma !

Ils ne rencontrèrent aucun obstacle. Le tunnel voûté descendait en pente douce. Large d'environ quatre vingt centimètres et haut de deux mètres, il ne permettait pas aux hommes porteurs des roquettes d'avancer très vite, mais il atténuait le bruit de leurs pas et des respirations. Il fallait, quand même, éviter de racler les armes contre les murs, car cela pouvait alerter leurs ennemis. Ils ignoraient où ils allaient déboucher réellement, ce qui les stressait encore davantage.

Il arriva en bas d'un escalier taillé dans la pierre, d'une vingtaine de marches. Les lampes s'allumèrent brièvement durant la montée et la progression reprit.

Après cette volée de marches, ils sentirent enfin la pente s'inverser. Devant, c'était toujours l'obscurité la plus totale. De temps en temps, Pierre éclairait le tunnel loin devant lui. L'inclinaison de la pente s'accroissait et la température remonta de quelques degrés. Ils ralentirent le pas. Pierre n'éclairait plus que devant ses pieds pour diminuer le halo.

Une porte épaisse en bois apparut à quelques mètres d'eux.

Ils se regroupèrent derrière leur chef de file qui avança une main vers la poignée, angoissé à l'idée qu'elle soit fermée à clé. Il éteignit sa lampe et tourna celle-ci. La clenche, parfaitement huilée, fonctionna et la porte s'entrouvrit sans bruit. Les lampes éteintes, ils pénétrèrent dans une cave humide, très légèrement éclairée par des ventaux au ras du plafond qui n'apportaient que peu de clarté, le village étant lui-même plongé dans l'obscurité que seule la lune éclairait de son halot.

Laissant s'habituer leurs yeux à cette faible lumière, ils se dirigèrent vers l'autre porte qui s'ouvrait sur un escalier en pierre d'une dizaine de marches. Arrivés en haut, ils seraient à découvert et en terrain inconnu.

L'escalier débouchait dans la soupente d'un autre escalier, dans la cuisine de la Mairie. Une table imposante en chêne au centre de la pièce brillait légèrement à la clarté des fenêtres, régulièrement encaustiquée depuis des lustres. Leurs semelles en caoutchouc ne faisaient aucun bruit sur les dalles de grès. Le silence était total et pesant. Les imaginations allaient bon train. Personne parmi eux n'avait été entraîné pour ce qu'ils étaient en train de vivre. La peur les tenaillait au ventre, mais ils ne voulaient pas montrer aux autres leur propre angoisse. Les pistolets mitrailleurs prêts à tirer, ils se regroupèrent en silence devant la porte qui devait donner sur le vestibule d'entrée.

*

Marie pensa à son fils. Elle fit une prière silencieuse pour lui. Il lui manquait tellement ! Puis elle se força à se concentrer sur le moment présent. Elle était étonnée de ne pas être davantage apeurée.

Vincent, aussi athée qu'il pouvait l'être, faisait lui aussi une prière silencieuse pour Julie, seule dans la nuit. Il aurait aimé être à ses côtés dans ce nouvel affrontement, pouvoir serrer sa main dans la sienne et lui dire tout l'amour qu'il éprouvait pour elle.

Pierre, toujours tenaillé par la culpabilité, ne souhaitait qu'une chose : éviter un nouveau drame. Il pensa à Hélène en espérant qu'ils retrouvent un jour leur connivence qu'il aimait tant. Il se concentra sur les éventuels bruits derrière la porte. Mais un leitmotiv ne le lâchait pas depuis qu'ils étaient entrés dans le tunnel : *Surtout pas un autre mort.*

Jean-Bernard, quant à lui, maîtrisait ses craintes en observant à la dérobée cette très jolie femme, intelligente et pleine de grâce qu'était Marie. Célibataire ventripotent sans petite amie depuis plusieurs années, Jean-Bernard n'espérait plus, à trente neuf ans, trouver l'âme sœur. C'était juste pour le plaisir des yeux. C'était son genre de femme.

Ses pensées disparurent au léger bruit que fit Pierre en entrouvrant avec précaution la porte. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne derrière, il l'ouvrit en grand. Le vestibule était tout aussi abandonné et sombre que la cuisine.

Derniers instants de calme avant de sortir. C'est là que commenceraient les ennuis, dehors...

Il regarda sa montre, il était trois heures cinq. Ils avaient mis trois quarts d'heure pour arriver jusque là ! Il n'avait pas vu le temps passer. Pierre chuchota :

– La gendarmerie se trouve en face, de l'autre côté de la place. Nous serons à découvert une cinquantaine de pas. Marie et moi, nous y allons en premier. Vous nous couvrez. Soyez prêts. N'hésitez pas à tirer si besoin ! Ok ?

– Pas de problème, répondit Vincent.

Ils sortirent. Leurs ombres se glissèrent rapidement vers la maison tricentenaire qui abritait la gendarmerie depuis six ans.

*

Pierre et Marie se plaquèrent au mur du bâtiment. Le moindre de leurs mouvements était scrupuleusement suivi par Julie qui avait choisi ce secteur pour les couvrir. Elle se trouvait dans un petit bois situé en surplomb et à l'ouest du village, éloigné d'environ cinq ou six cents mètres.

Dans la gendarmerie, une seule pièce était éclairée par des bougies. Il n'y avait personne à l'intérieur. Pierre ouvrit doucement la porte et entra, suivi de près par Marie. A cet instant précis, Eric sortit des WC, les mains occupées à fermer sa braguette et tomba nez à nez sur eux. Ils se regardèrent, étonnés, de longues secondes sans que personne ne bouge.

Le premier à se reprendre fut Eric qui s'exclama :

– Les amis ! Vous venez nous délivrer !

Profitant du moment de stupeur et d'interrogation de Pierre, Eric se précipita et attrapa le pistolet qu'il avait posé sur le bureau. Il commençait à lever son bras pour braquer l'arme sur Pierre lorsque Marie se jeta sur lui.

Elle n'avait jamais eu confiance en ce type, et fut la première à comprendre qu'il bluffait et qu'il allait tirer. Elle attaqua tout de suite. Elle le désarma d'un « NakoTchagi » (elle frappa Eric à la tempe avec son talon dans une rotation élégante du corps). L'attaque étant très rapide, le garagiste ne vit pas le coup arriver. Il lâcha son arme avant de s'écrouler, assommé.

Vincent entra dans la pièce à ce moment, admiratif sur la dextérité avec laquelle Marie s'était débarrassée de leur agresseur. Il avait vu toute l'action par la porte ouverte et s'était alors précipité vers la gendarmerie pour les aider.

Marie ramassa le pistolet, tandis que Pierre et Vincent s'assuraient que le garagiste était seul.

Ils avaient eu de la chance de tomber sur ce dernier, peu expérimenté dans le maniement des armes et le combat rapproché. Vincent trouva des menottes sur le bureau et lui attacha les poignets derrière le dos. Il le bâilla avec du scotch large pour qu'il n'alerte pas les autres.

Jean-Bernard ouvrit la porte qui menait aux cellules de détention, et pénétra prudemment dans le couloir, tenant devant lui un bougeoir.

Il s'avança et fut accueilli avec joie par les prisonniers lorsqu'ils le reconnurent. Les autres arrivèrent et après avoir ouvert les cellules, tous se congratulèrent. Marie s'approcha de Christophe, qu'elle ne quittait pas du regard depuis qu'elle était entrée dans la pièce. Il lui chuchota un « merci » plein de reconnaissance et de bien autres choses encore. Leurs mains se serrèrent.

Nicolas n'était pas en forme, perclus de douleurs et nauséux, ils lui conseillèrent de rester dans le bureau à surveiller Eric qu'ils avaient enfermé dans une cellule. Vincent lui donna deux cachets de LAMALINE - un puissant antalgique - que Camille lui avait confié avec d'autres médicaments et matériel d'urgence. Cela allait calmer ses douleurs dans moins d'une demi-heure.

Ils allèrent dans le bureau pour mettre au point leur attaque. Marie laissa Eric dans le noir en lui souhaitant ironiquement une bonne nuit, puis elle verrouilla la porte qui menait aux

cellules. Serge, le gendarme, prit la clé qu'il conservait toujours dans sa poche, et ouvrit un placard où des armes étaient cachées, derrière une solide grille, elle aussi fermée à clé.

Ceux du moulin ayant leurs propres armes, qui suffisaient amplement, il confia à chacun des deux autres un Sig-Sauer SP 2022 et quatre chargeurs 15 coups et leur montra le maniement simple de l'arme. Il s'équipa d'un pistolet mitrailleur et de son Glock préféré, pistolet non réglementaire dans la gendarmerie, mais qu'il utilisait malgré tout.

Christophe prit alors la parole :

– Ils sont neuf. Leur chef se fait appeler Games. C'est un vrai salopard et les autres lui obéissent au doigt et à l'œil. On sent dans leurs manières une certaine expérience. Ils n'en sont pas à leur premier coup. Ils sont entrés dans le village sans bruit. Je pense qu'ils ont tué le veilleur de la petite porte d'entrée. Après nous avoir fait prisonniers, Serge et moi, ils ont demandé à Louis de rassembler les habitants à l'église, sous prétexte que je devais leur parler et annoncer des choses importantes. Louis leur a sans doute tenu tête avant d'obéir. Ils l'ont abattu quand tout le monde a été réuni.

Sa voix chevrota légèrement car il appréciait beaucoup Louis. Ils étaient amis depuis de longues années.

Serge fit passer la cafetière pleine du café qu'il venait de préparer en prenant le relais de Christophe :

– Ils ne sont pas armés comme il faudrait. Des armes visiblement volées au cours de leurs aventures. Quelques pistolets et revolvers, deux pistolets mitrailleurs et trois fusils de

chasse. Pas vraiment de quoi contrer nos armes de guerre. Mais ils n'en restent pas moins dangereux, parce qu'ils n'hésitent pas une seconde à tirer. Vous êtes combien au total ?

– Onze. Deux snippers en couverture, quatre à l'extérieur pour chercher des veilleurs éventuels, et nous cinq.

– Bon, nous sommes quinze alors, parfait, approuva Serge.

– Ils sont cinq dans la maison du notaire, à priori. Nous ne savons pas où sont les autres.

– Pas grave, Vincent. On va déjà déloger les cinq. On n'a pas le temps de chercher les autres.

Serge avait pris naturellement la tête du groupe. Il se tourna vers Pierre qui approuva d'un hochement, trop content qu'un professionnel prenne le relais. Il lui demanda :

– Je donne le signal à Julie et Francis pour les prévenir que nous sommes prêts à attaquer, d'accord ? Comment procède-t-on ?

– Vincent, tu te mets en face du portail de leur repaire et tu tires dedans. Trouve-toi un coin obscur pour qu'ils ne te voient pas. Ça va tirailler de partout. Vous rechargez séance tenante, et tu tires sur le 4x4 le plus proche de la porte. Puis vous rechargez encore un fois. Nous, on se place de chaque côté du mur et à ton signal, Vincent, on entre et on tire sur tout ce qui bouge. Tu t'appelles comment ? demanda Serge à l'homme du Domaine qui accompagnait Jean-Bernard.

– François.

– Bon. Tu seras avec nous pour l'assaut, d'accord ?

– Pas de problème, répondit-il.

– Ne réfléchissez pas, vous voyez bouger, vous tirez. Gardez vos armes devant vous à hauteur de taille, vous pourrez ainsi tirer plus vite sans viser. Quand vous n'avez plus de

balles dans le chargeur, vous éjectez et vous rechargez. Attention, c'est là que vous serez le plus en danger. Des questions ?

Serge regarda chacun d'eux. Personne ne se manifestant, ils se mirent silencieusement en place. Serge était inquiet concernant les quatre manquants. Il se demandait où ils pouvaient bien être, et à quel moment ils reviendraient ! Il était à droite du portail et scrutait les environs, lorsqu'il crut voir un reflet à l'extérieur du village. Il se dit que c'était l'un de leurs snippers.

Il ne pouvait distinguer d'ici le visage de Julie, dissimulé sous sa cagoule. Elle était concentrée et attendait le signal du début de l'attaque. Elle avait déjà repéré deux des hommes qu'ils traquaient. Au bout ce qui lui semblait une attente interminable, le fameux signal arriva enfin. Trois flashes. *Allez, c'est le moment d'en finir avec ces types.*

Elle fit pivoter son fusil de quelques degrés vers la droite jusqu'à ce que le premier type qu'elle avait situé tout à l'heure, apparaisse dans son viseur. Elle ressentait, comme d'habitude, ce dégoût d'elle-même avant chaque combat, mais cette fois-ci elle lutta contre la nausée. Elle en avait assez de cette bande et était décidée à l'anéantir jusqu'au dernier. Jean était mort à cause de ces salauds !

Le visage de sa cible emplissait le collimateur. Il fumait une cigarette, tranquillement, sûr de lui. Elle appuya sur la queue de détente en pensant : *Ta dernière clope, salaud.* L'arme sursauta sans faire aucun bruit, grâce au silencieux.

*

Une lumière aveuglante jaune orangé jaillit de l'ombre et illumina la place et le coin obscur sous les arcades de la maison de la jeunesse. Puis ce fut un bruit assourdissant qui vint déchirer le silence de la nuit. Les roquettes allemandes avaient vieilli mais fonctionnaient encore parfaitement. La technologie des armes avait évoluée depuis : plus de précision et moins de bruit, mais cela suffisait amplement à leur dessein. Pour rester sous les arcades, Vincent n'avait pas pu se poster à cinq mètres du mur et celui-ci noircit en recevant la flamme du moteur de fusée de la roquette. La porte de la maison du notaire vola en éclats.

Jean-Bernard n'ayant pu se familiariser avec l'instrument avant ce baptême du feu, fut interloqué par la grandeur de la flamme et le vacarme à l'allumage.

Malgré son effroi et sa colère à l'encontre de Vincent qui avait oublié de le mettre en garde, il réagit promptement en enfilant la seconde roquette par l'avant de l'arme.

Lorsque celle-ci vint frapper un des véhicules, une énorme boule orange enflamma la cour. Le 4x4 se souleva de terre d'une cinquantaine de centimètres avant de retomber, disloqué dans un déchirement sonore et d'étincelles.

Puis l'obscurité reprit possession des lieux, zébrée de lueurs de l'incendie qui commençait à s'emparer de l'épave. Ne voyant personne dans la cour, Vincent leva un pouce à l'attention de ses amis.

Serge, Christophe et Marie s'y engouffrèrent, suivis de près de Pierre et François. Les assiégés postés aux fenêtres tirèrent sur eux. Le staccato des armes résonnait dans tous les recoins de ce petit espace.

Vincent décida alors que les roquettes ne servaient plus à rien pour le moment. Il déposa le lanceur à l'ombre des arcades, puis il suivit Jean-Bernard qui se précipitait déjà vers l'hôtel particulier, son arme pointée devant lui.

Vincent aperçu un type qui tirait à la mitraillette sur le groupe, mais n'eut pas le temps de réagir car Jean-Bernard s'affalait devant lui en lâchant un cri. Vincent, après avoir abattu l'homme, se laissa tomber aux côtés de son ami. Il avait pris une balle dans la cuisse et le sang giclait de la blessure. *Merde c'est l'artère qui a été touchée !* Sans réfléchir et réprimant un frisson de dégoût devant tout ce sang, il plaqua son poing dans le creux de l'aîne comme leur avait appris à le faire Camille lors d'un cours de secourisme juste après les événements. Ce « point de compression à distance » arrêta l'hémorragie et lui permit de chercher de quoi faire un garrot.

*

De son point d'observation, Julie avait du mal à distinguer les détails qui lui permettraient de tirer sur leurs ennemis, sans danger pour les siens. D'un œil froid, elle cherchait une cible à travers la fumée et les éclairs. Galvanisée par ses recherches, elle ne ressentait aucuns scrupules à tuer. Le souvenir de Jean la hantait et la poussait dans son combat. Ces types ne s'en sortiraient pas comme ça. Elle allait venger son frère.

Elle se demandait si elle allait rester si froide lorsque tout cela prendrait fin. Jamais elle n'aurait réagi de la sorte, auparavant. Elle avait lu quelque part que la guerre changeait à jamais le soldat qui en revenait. Elle sentait en elle ce changement, au contraire de ses sœurs qui étaient les mêmes qu'avant. Pourquoi elle ? Pourquoi cette hargne, ce désir d'exterminer l'ennemi ?

Elle régla ses jumelles et continua sa recherche tout en ayant la tête ailleurs. Elle s'en voulait toujours d'avoir désigné son frère pour cette mission à hauts risques. Pour qui se prenait-elle !? *Je ne toucherai plus jamais une arme quand tout ça sera fini.*

Elle regrettait de ne lui avoir jamais réellement dit qu'elle l'adorait ! Et aujourd'hui il était trop tard. Son père le répétait souvent : *on ne dit jamais assez « je t'aime », « tu me manques » ou bien encore « je suis bien avec toi »*. On le pense, on remet cela au lendemain, on ne sait pas l'exprimer par pudeur, honte, machisme, bref pour de multiples raisons, et on le regrette ensuite, trop tard.

Là ! Une tête. Le mec visait pour tirer ! Elle prit son fusil, épaula et chercha la fenêtre où le type lui était apparu. Elle ajusta son viseur sur le front du type, il fallait tirer avant lui.

Mais d'abord calmer sa respiration, faire le vide en elle. Expirer doucement, alors que son index se plaçait devant la queue de détente. Juste une petite pression pour ne pas faire bouger l'arme au moment du tir... *PAN...* La tête avait disparu. Elle crut l'avoir raté. Mais le sang tout frais qui dégoulinait sur le chambranle de la fenêtre lui assura que non. Elle ramassa ses jumelles et rampa en arrière pour changer de position, comme tout bon sniper se doit de le faire, avait-elle lu dans un des bouquins de la bibliothèque.

*

Games était allongé mais ne trouvait pas le sommeil. Il repensait à cette terrible attaque où il avait perdu tout ce qu'il avait mis des mois à construire. La rage qui ne le quittait pas depuis qu'il avait vu les deux camions passer sur la route l'empêchait de se reposer.

Demain, il réunirait tout le village sur la place pour trouver des volontaires pour le suivre et se venger. Il tuerait le Maire et ses acolytes avant de partir.

Il fallait monter une expédition contre l'autre propriété pour tous les descendre. Il réfléchissait à un plan qui ne leur laisserait aucune chance lorsqu'il entendit un déchirement immédiatement suivi d'une explosion. Une vive lumière illumina la chambre dans laquelle il était.

Ses yeux s'ouvrirent en grand d'ahurissement. Il fut debout en un instant et se rua vers l'escalier. *ENCORE !* Il n'y croyait pas ! Ils attaquaient ! Mais c'étaient qui ces connards ? Ils étaient pires que lui et sa bande : ils avaient des armes lourdes, ils étaient organisés et ils voulaient les descendre jusqu'au dernier. Un deuxième déchirement se fit entendre. Il vit la cour s'illuminer. *LES VOITURES !*

Arrivé au rez-de-chaussée, alors qu'il commençait à donner des ordres, il fut interrompu par le bruit de tirs de pistolets mitrailleurs.

Vu les armes qu'ils détenaient eux-mêmes, ils n'avaient aucune chance de s'en sortir dans un combat de front. Il hurla aux trois hommes présents dans la pièce de riposter et de tenir le plus longtemps possible. A ce moment l'un d'eux prit une salve de pistolet mitrailleur dans la poitrine et s'écroula.

Se tournant vers René, il lui chuchota : « Vite, on monte au premier, on sortira par l'arrière. »

Ils grimpèrent quatre à quatre les marches et se retrouvèrent dans la pièce qu'il venait de quitter. La chambre était plongée dans l'obscurité. Prudemment, René s'approcha de l'une des fenêtres et l'ouvrit, pendant que Games en faisait autant avec la seconde fenêtre.

De son côté, Francis avait une vue parfaitement dégagée sur le village, mais ne voyait que l'arrière de la maison du notaire. Il apercevait les lueurs des tirs et des explosions survenant de l'autre côté de la bâtisse, sans pouvoir déterminer quel camp prenait le dessus. Frustré d'avoir mal choisi son poste d'observation et de rater toute la bagarre, il tourna légèrement sur lui-même pour soulager son bras qui le faisait souffrir.

Il était parfaitement caché, dissimulé sous une vieille taule ondulée qui trainait par là, invisible dans l'ombre épaisse de cet abri. *Un vrai pro !* Se dit-il, content de lui. Sauf que la vue qu'il avait du village n'était pas géniale...

Un bref éclair blanc à 13h00 par rapport à sa position, interrompit ses pensées. Julie venait de tirer ! Elle était mieux placée que lui. Il allait rester encore dix minutes et changerait d'endroit. Il devait en trouver un où il serait plus utile !

Un autre éclair, mais celui-ci plus furtif et moins illuminé venait d'attirer son attention à l'arrière de la maison. Un reflet sur la vitre d'une fenêtre que quelqu'un venait d'ouvrir au premier étage. Ils essayaient de fuir par l'arrière ! Il ricana intérieurement. Sa position s'avérait finalement stratégique.

La pièce était plongée dans le noir, mais il finit par apercevoir la silhouette d'un homme en plein cadre de la fenêtre, scrutant les environs. Il ajusta son viseur sur la tête du type, expira et tira.

Plus rien ne bougeait dans l'obscurité de la pièce. Il cherchait le moindre mouvement avec sa lunette, lorsqu'il perçut un flash et entendit un coup de feu partir de la fenêtre d'à côté. Il

ressentit en même temps une terrible douleur à l'épaule gauche et fut projeté sur son côté droit.

IL M'A EU !... MERDE !

Il voulu riposter. Il fallait viser et tirer, même à l'aveuglette pour se protéger à tout prix. Mais son corps n'obéissait plus, paralysé et couché sur le côté.

Sa vision s'obscurcit. Les ténèbres l'enveloppaient peu à peu. Sa respiration se fit de plus en plus rapide. Après la brûlure ressentie, il grelottait à présent ; un froid glacial le pénétrait.

C'est comme ça, alors ? Je vais mourir maintenant, sans te revoir. Simon ! NON ! Viens me chercher. Com...ment tu vas me re...trouver dans ce tu...nnel...

Son esprit peu à peu s'engourdissait et vint le moment où toute la douleur disparut. Il ne sentait plus son corps et avait l'impression de flotter. Il sentit son esprit pleurer sans larmes en pensant à l'unique amour de sa vie : Simon.

Pas eu le temps de te dire au revoir...mon am...our j'ai...froid...Simon tu m'entends...Il faut...

Francis mourut au fond de sa cachette, en pensant que son esprit allait rejoindre Simon. Un sourire se figea sur ses lèvres, au moment où il quittait ce monde.

*

René, suivi de Games, s'était replié à l'arrière de la maison. Il avait pris soin de reconnaître ce côté de la bâtisse et ainsi trouver une solution de fuite si quelque chose d'imprévu arrivait. Il était content de montrer à son chef qu'il avait eu raison.

Il ouvrit avec précaution la fenêtre, et au moment où il entendit Games lui dire de ne pas rester au milieu de l'espace ainsi découvert, un éclair jaillit d'un trou noir, loin en face de lui. Ce fut la dernière chose que vit René. Il fut projeté violemment en arrière, un trou rouge au milieu du front et s'écroula. Games avait fait un bon pour se réfugier entre les deux fenêtres. Il avait eu le temps de voir d'où était parti le coup. Il fallait tuer ce type embusqué sans attendre.

Il recula dans le noir, prit le fusil de René, qui était plein de sang, et visa là où il pensait que le sniper était. Il avait eu le temps d'apercevoir l'éclair. Au milieu d'un espace dégagé, une sorte de petit pré où s'amoncelaient des détritrus. Sur la droite de cet espace, se trouvait un monticule dans lequel il avait vu l'éclair. Il tira.

Il y avait de fortes chances que son tir n'atteigne personne, mais cela lui faisait gagner quelques secondes. Sans attendre, il sauta par la fenêtre, grimaçant à l'idée de prendre une balle. Mais rien ne se passa. Soit il l'avait eu, soit l'autre n'avait pas eu le temps de tirer.

Games se réceptionna doucement grâce aux nombreuses heures passées aux gymnases des prisons fréquentées ces dernières années.

Personne ne l'avait remarqué. Il passa par-dessus le mur d'enceinte, et se perdit dans les ruelles sombres.

Il était à nouveau seul. Ces types avaient eu raison de toute son armée ! Il lui fallait tout reconstruire et repartir de zéro. Il prit la direction de la porte Est, là où ils avaient dissimulé une voiture réquisitionnée, juste au cas où. Il sortit du village et se dirigea vers le petit garage d'un pavillon avoisinant. Mais celui-ci était vide. La voiture ne s'y trouvait plus. Voilà où étaient passés les quatre qui manquaient à l'appel. Ils avaient eu la trouille et étaient partis ! Les salauds.

Il ne pouvait revenir vers le centre du village, alors il prit la même décision qu'il avait prise il y avait déjà plus d'un an : partir à pied et s'adapter à l'environnement pour trouver de quoi

survivre. Il repartirait de zéro mais il se jura à cet instant de revenir dans la région pour se venger. Il les tuerait jusqu'au dernier. Il avait le temps.

Chapitre 12

Lorsqu'ils furent certains qu'il n'y avait plus personne susceptible de leur tirer dessus, et après avoir fait le tour des pièces, ils s'aperçurent qu'il manquait le chef de la bande, le fameux « Games » et quatre de ses hommes. Son *lieutenant*, le colosse, était mort. Cela préoccupait Christophe et Pierre.

Ils ne pouvaient envoyer de messages au moulin ; la cloche ayant été démontée. Ils transportèrent Jean-Bernard à la mairie. Son état était apparemment sérieux. Il fallait l'emmener au plus vite auprès de Camille. Ils attendaient, en espérant un retour prompt, de Francis, Julie et les quatre autres. Nicolas se proposa pour conduire Jean-Bernard au moulin. Pierre accepta. Il partirait avec eux. Julie arriva en même temps que les quatre qui étaient restés à l'extérieur. Au bout de dix minutes d'attente, une véritable inquiétude gagna tout le monde car Francis manquait à l'appel. Pierre demanda :

– Personne ne l'a vu durant le combat ?

– J'ai vu un éclair à l'opposé de ma position. Je pense que c'était lui qui tirait. Je vais aller le chercher. Je devrais reconnaître l'endroit. On doit le trouver rapidement car il est peut-être blessé, s'inquiéta Julie.

– On y va tous. On se sépare en deux groupes et on fait le tour du village pour se retrouver de l'autre côté. Attention, il manque quatre ou cinq types ! Pendant ce temps là, Pierre et Nicolas emmènent Jean-Bernard au moulin.

Serge avait retrouvé le ton du gradé habitué à donner des ordres. Personne ne discuta. Pierre lui posa la main sur l'épaule et le remercia. « C'est nous qui vous remercions ! Vous nous avez sauvés. Jamais je n'oublierai ça. » lui répondit le gendarme.

Pierre était très inquiet, cette absence n'augurait rien de bon. Qu'allait-il dire à Simon, en attendant le retour des autres ?

Ils installèrent Jean-Bernard, à moitié inconscient, à l'arrière d'une fourgonnette, allongé sur un matelas. Nicolas resta auprès de lui, tandis que Pierre prenait le volant. Les autres se mettaient en route pour retrouver Francis. Il était cinq heures du matin.

Il conduisait aussi vite que lui permettait l'état de Jean-Bernard. Il évitait les nids de poule et s'évertuait à une conduite souple.

Nicolas ne se sentait pas bien non plus. De nouveau nauséeux, sa migraine l'avait repris. Il laissa passer une bonne quinzaine de minutes en silence et parlant aussi fort qu'il pouvait sans que cela déclenche une tempête dans son crâne, dit à Pierre :

- Je ne sais pas comment va m'accueillir Clara, avec la tête que j'ai !
- Ne t'inquiète pas. Elle sera ravie de te voir ! Va falloir que Camille t'examine, aussi.

Le silence s'installa pendant le retour. Arrivés au portail, Pierre klaxonna trois fois comme convenu. Les veilleurs les avaient déjà repérés depuis un moment et leur donnèrent le signal d'entrer.

Sébastien eut un mauvais pressentiment. Cette voiture venant du village, qui connaissait le code pour entrer, était un mauvais présage. Sans parler de ses craintes à Simon, il lui demanda

de rester sur la terrasse et descendit réveiller Camille pour lui dire qu'on allait sans doute avoir besoin d'elle.

Tous deux attendaient donc la camionnette sur le perron. Sébastien avait exigé de ceux qui étaient réveillés, qu'ils restent à l'intérieur par sécurité. Sébastien alla ouvrir la porte du sas et Pierre vint se garer à côté de Camille. Dès l'arrêt de l'estafette, il descendit, embrassa sa fille et lui dit :

- Chérie, Jean-Bernard a besoin de tes soins, il a reçu une balle dans la cuisse. Vincent a arrêté l'hémorragie mais son état est apparemment sérieux. Et après, tu devras ausculter Nicolas, il est en mauvais état, lui aussi.
- Mettons le sur la civière et portons-le à l'infirmerie. Pas d'autres bobos ? demanda-t-elle faussement décontractée et essayant de déchiffrer l'expression bizarre de son père.

Ce dernier éluda la question sur le même ton : « Non, non, ça c'est bien passé. » Ce n'était pas le moment, selon lui, de parler de l'absence de Francis. Il ouvrit les portes arrière de l'estafette. Camille fut bouleversée de voir la figure tuméfiée de Nicolas.

Pierre et Sébastien descendirent Jean-Bernard à l'infirmerie. La tâche n'était pas simple vu le poids de ce dernier. Marie et Sylvain, réveillés par le coup de klaxon de Pierre, vinrent leur donner un coup de main. Sébastien dévisageait son beau-père depuis qu'il était descendu du véhicule : quelque chose clochait. Il craignait le pire mais attendit que Camille soit entrée dans l'infirmerie pour demander :

- Où sont les autres, Pierre ? Que s'est-il passé ?

– Francis a disparu. Après l’attaque, au moment où nous nous sommes regroupés, il manquait à l’appel. Ils sont en train de le chercher. Nous n’avons plus qu’à attendre... J’ai peur, Séb, répondit-il en fuyant le regard de son gendre, accablé.

Camille sortit de l’infirmerie et demanda à son père de trouver un volontaire parmi les donneurs universels qu’elle avait répertoriés parmi eux, car Jean-Bernard avait besoin d’une transfusion. « J’aurai besoin de Maman, également pour m’aider à l’opérer. » Ajout-t-elle.

– Séb, tu peux faire ça pour moi, je vais aller parler à Simon. Où est-il ? voulut savoir Pierre.

– Oui, bien sûr. Il est là-haut, sur la terrasse, dit-il en levant le menton.

Alors que son père remontait l’escalier du souterrain, Camille interrogea son mari du regard. Il lui expliqua en deux mots la situation et partit en quête d’un donneur et d’Hélène.

*

Malgré sa fatigue et la douleur qu’il éprouvait à prévenir Simon du drame qu’il présentait, Pierre monta les étages lourdement et le trouva en train de scruter les environs.

– Bonjour Simon.

– Bonjour Pierre. Que se passe-t-il ? Où sont les autres ?

– Ils arrivent. Nous avons réussi à libérer nos amis. Simon... Francis et Julie étaient en poste à l’extérieur du village comme snipers. Après l’attaque, seule Julie nous a rejoint. Les

autres sont partis à la recherche de Francis. Il se peut qu'il soit blessé, quelque part autour du village.

Simon s'était recroquevillé, entourant ses épaules de ses bras d'un geste curieusement féminin. Il se laissa glisser au sol, appuyé au mur, comme sonné.

– Je ne sais pas comment l'expliquer, Pierre, mais cette nuit j'ai ressenti un grand vide en moi. Je crois que Francis ne reviendra pas. Je crois qu'il est m...

Il ne termina pas sa phrase. De grosses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues.

– Attendons les autres avant d'envisager le pire.

Il ne pouvait avouer à Simon qu'il partageait son sentiment. Ce dernier lui manquerait terriblement, car ils étaient très proches ; leur amitié s'étant approfondie au fil du temps. Il se sentait usé par les événements qu'ils avaient traversés ces derniers jours. Pour la première fois depuis cette journée où ils s'étaient tous retrouvés au moulin, Pierre douta de ses convictions, de l'utilité de tout cela. C'était reculer pour mieux sauter ! Ils allaient tous y passer, petit à petit, inexorablement. Il traversait sa première crise de doute.

Il savait qu'il devait impérativement se reprendre et montrer l'exemple, afin de garder le groupe soudé et motivé.

Il avait besoin de s'appuyer sur quelqu'un pour se reposer un instant et reconstruire sa force d'avant les événements. Mais qui ?

Il s'assit à côté de Simon, passa son bras sur son épaule en un geste amical et protecteur. Il les avait toujours considérés comme ses enfants, ces deux-là. Ils avaient vécu tellement de choses ensemble !

Une heure passa en silence ; chacun enfermé dans ses pensées, dans sa douleur. Julien, Jean et maintenant Francis.

Clara vint les rejoindre, avec une tasse de café bien chaud pour chacun d'eux. Elle les invita à descendre se réchauffer, elle prendrait le relai. Sébastien avait informé tout le monde, en bas.

*

Clara aimait cette heure paisible et si belle, lorsque les premiers rayons du soleil dispersent les ombres de la nuit. La nature s'éveille et se pare de ses couleurs, ses bruits et ses odeurs de jour. Mais ce matin, Clara n'était pas touchée par toute cette beauté. Alors qu'ils avaient réussi à recréer un cocon, à maintenir une vie « normale », la venue de cette bande avait tout gâché. Jean était mort, et d'après ce que Nicolas lui avait dit, Francis l'était sans doute aussi à cette heure !

Elle était pourtant trop choquée pour pleurer. Tous ces événements, qui se précipitaient, lui brouillaient l'esprit. Elle avait dit à Nicolas d'aller se reposer après qu'il eût consulté sa sœur. Trois côtes cassées, le nez fracturé, des hématomes par dizaine sur le corps, ce salaud de garagiste était une véritable pourriture !

*

Plus le temps passait et moins Simon avait d'espoir de revoir son compagnon en vie. Il s'était réfugié dans leur chambre car il ne pouvait plus supporter les regards de ses amis. Bien sûr, ils compatissaient et souffraient tout autant que lui, mais il préférait rester seul.

Seul avec ses souvenirs. Tous ces moments de bonheur ne pouvaient pas être détruits comme ça ! L'espoir est à la fois terrible et merveilleux. Il est la lueur qui nous fait croire que tout va s'arranger et nous permet de repousser, pour un moment, l'irréversible. Il est là jusqu'au dernier instant.

Cet « instant » arrivait. Simon entendait le camion du village s'approcher. Dans quelques minutes il allait savoir. Dans quelques minutes sa vie exploserait de joie ou de désespoir. Bien qu'il eût envie de fuir et fermer les yeux sur la réalité, il se leva le cœur battant et le regard vide et, tel un condamné à mort, se mit en marche vers son destin.

Chapitre 13

Printemps 2017

Un an s'était passé depuis la mort de Jean et de Francis. Ils avaient fini par retrouver ce dernier au fond de son tunnel de fortune. Julie qui connaissait bien les habitudes de Francis, devina sa cachette en apercevant ce tunnel de tôle ondulée. Une grande peine envahit la bande lorsqu'elle souleva le morceau de métal pour y découvrir le corps rigide et sans vie de Francis. La balle qui l'avait tué était entrée par le creux de la clavicule, sectionnant l'artère sous-clavière. Il n'avait pas dû souffrir et était certainement mort rapidement, se vidant de son sang en quelques instants.

C'est avec beaucoup de délicatesse et d'émotion qu'ils l'avaient installé dans le camion afin de ramener sa dépouille au moulin. Un grand silence envahit le moulin à leur arrivée.

La mort de Francis, juste après celles de Jean et de Julien toucha très durement ceux du moulin. Ils avaient prit une telle place au sein du groupe durant ces mois de vie monacale qu'il faudrait longtemps avant que les plaies ne cicatrisent.

Le coup fut terrible pour Simon qui perdit connaissance à la vue du corps de Francis. Ils le portèrent dans le salon et l'installèrent sur un divan. Au déjeuner, Pierre lui proposa de s'installer dans la chambre de Jean. Mais Simon décida de rester dans « leur » chambre.

Ils enterrèrent Jean et Francis sur l'île, auprès de Julien dans la clairière aménagée en cimetière. Leurs tombes étaient fleuries et entretenues régulièrement. C'est Christophe qui s'était chargé des oraisons funèbres. Il remplaçait ainsi Louis dans son Ministère, pour les éloges des défunts. Etaient présents également Rodrigue, Serge et Nicolas.

Hélène et Pierre se remettaient difficilement de la perte de leur fils. Heureusement, Gabriel égaillait de ses rires et de ses gazouillements la maison. C'était un bébé facile, gai qui allégeait l'atmosphère parfois pesante du moulin. Il était agréable et souriant avec tout le monde et faisait de rapides progrès, ayant constamment quelqu'un autour de lui et notamment Hélène et Claire.

Ces dernières tricotaient, reprisaient et brodaient. Tout le monde en profitait : de la simple et ennuyeuse reprise de chaussettes, à la création de pulls et autres vestes d'intérieur, les femmes rivalisaient de talent et de créativité.

L'activité « tricot » avait commencé après que Camille eût un jour lancé, au petit déjeuner : « Il y a plein de laine à tricoter au magasin, Papa. C'est pour nous inciter à l'ouvrage ? ».

Tous les regards s'étaient alors tournés vers Pierre qui avaient répondu : « J'ai pensé que peut-être... Un jour... ».

Julie et Vincent s'étaient mariés civilement au village, en même temps que Marie et Christophe.

Cette dernière vivait en alternance une semaine au village et une au moulin. Elle assurait sa tâche de maraîchère pour les deux sites. Deux champs étaient à ce jour exploités, l'un fournissant du blé et l'autre du maïs pour moitié et divers légumes pour la partie la plus proche du village. Le nombre d'agressions avait beaucoup baissé, seuls trois vols avaient eu lieu ces deux derniers mois.

Sylvain passait beaucoup de temps avec Simon, avec qui il s'était lié d'une réelle amitié. Grâce à lui, Simon reprenait petit à petit des forces et retrouvait une raison de vivre. Tous deux prenaient des cours de tir à l'arbalète auprès de Julie. Devant les progrès de ses élèves, elle les avait emmené à la chasse, seulement armés d'arbalètes et de carreaux – ces petites flèches spécialement conçues pour ce type d'arme.

Ils appréciaient la difficile approche du gibier. La distance idéale de tir était d'environ quarante à cinquante mètres. Ce qui les obligeait à développer l'art de l'approche. Pierre avait acheté deux de ces armes, identiques, et un nombre important de carreaux. Ils pouvaient donc s'en donner à cœur joie.

La campagne pullulait littéralement de gibier ! Cerfs, sangliers, chevreuils, lièvres et lapins mais aussi renards, belettes, et gibier à plumes envahissaient l'espace, n'étant plus chassés par l'homme. Vincent et Sébastien affirmaient avoir entendu lors d'une nuit de veille, les hurlements de loups.

*

Julie se souviendrait toute sa vie de ce matin brumeux où elle se mouvait le plus discrètement possible, suivant la trace d'un chevreuil. A chaque pas, une brindille écrasée pouvait trahir sa présence. La nature avait une bonne odeur de champignon, la brume était opaque, le silence total.

C'était ces matins-là qu'appréciait le plus Jean. Aussi décida-t-elle ce jour-là, de lui dédier ce moment de grande plénitude.

Cela faisait bientôt deux heures qu'elle avait repéré l'animal et le pistait. Mais depuis un moment, il donnait des signes d'inquiétude. Elle était certaine que ce n'était pas elle qu'il « sentait ». Autre chose perturbait l'animal.

Elle devait redoubler de prudence, étant partie seule. Le chevreuil était en train de manger des jeunes branches d'un petit chêne en s'arrêtant parfois et tournant vivement la tête vers la droite. Il scrutait le fond de la clairière dans laquelle il se trouvait. Julie s'était placée à une cinquantaine de mètres de lui, et se donnait encore quelques instants pour profiter de cette image. Sa tenue de chasse et son expérience la rendaient invisible.

Un grondement suivi du bruit sourd et puissant de course d'un gros animal, fit s'enfuir le cervidé. Les buissons furent rudement secoués pour laisser le passage à ... un ours !

L'animal courrait la gueule grande ouverte sur des dents puissantes, en grognant.

Le chevreuil passa à moins de dix mètres de Julie, lui lançant un regard rapide, avant de s'enfuir. L'ours se dirigeait droit sur elle.

Paralysée par une peur qu'elle n'avait jamais ressentie, elle ne put bouger un doigt. A la fois surprise de voir un ours sauvage vivre dans les bois de la propriété et effrayée par la masse de l'animal et sa fureur, elle resta où elle était, heureusement cachée dans les buissons, pensant qu'elle allait se faire dévorée.

Cette paralysie et le fait qu'elle soit sous le vent de la bête lui sauvèrent la vie. L'ours passa sur sa droite, poursuivant le chevreuil plus lesté et rapide que lui.

Julie laissa passer plusieurs minutes, et après s'être assurée que l'énorme animal s'éloignait. Certaine de s'en être sortie, elle se laissa glisser le long d'un tronc d'arbre, et s'autorisa à expirer enfin. Elle peinait pour retrouver une respiration et un rythme cardiaque normaux.

Armée seulement d'une arbalète et d'un pistolet qu'elle n'aurait jamais eu le temps de sortir de son étui de hanche, elle n'aurait rien pu faire en cas d'attaque directe de l'ours.

Depuis cet épisode, la crainte de tomber sur une bête sauvage accompagnait ceux du moulin à chaque sortie.

*

Au village, l'ambiance avait perdu de sa convivialité depuis l'attaque de la bande. La disparition de Louis et de Lucienne, qui avaient été les liens qui unissaient les villageois entre eux, était toujours durement ressentie. Eric le garagiste avait été banni. Il savait que s'il revenait dans la région, il serait immédiatement abattu, aussi ne le revit-on jamais.

Christophe avait réuni tout le monde à la salle des fêtes et avait demandé aux villageois survivants de faire la paix entre eux. Ils devaient comprendre que la peur et le souci de protéger les leurs des représailles promises avaient poussé certains d'entre eux à obéir.

Il continua son discours en leur demandant de tout faire pour retrouver la cohésion d'avant, chacun ayant besoin des autres.

Cela avait redonné envie d'essayer à la plupart, mais ce n'était plus comme avant. On sentait une certaine méfiance dans leurs rangs.

Nicolas avait demandé Clara en mariage, mais celle-ci avait refusé, se sentant trop jeune et n'étant pas prête à prendre une telle décision. Là aussi, l'ambiance s'était réfrigérée, et une quinzaine de jours étaient passés depuis leur dernier rendez-vous, sans qu'ils se voient. Clara se concentrait sur ses tâches : la boulangerie, l'apprentissage du tir au fusil et l'entretien des

cours d'eau du moulin. Nicolas était un garçon adorable, plein d'entrain et aux petits soins pour elle, mais elle ne se voyait pas mariée. Bien sûr, elle risquait de le perdre. Si leur relation perdurait malgré ce désaccord, alors peut-être qu'ils finiraient ensemble. Elle s'en remettait au destin.

Et puis elle avait d'autres choses à penser. Ses parents avaient besoin d'elle, ils essayaient de cacher leur tristesse, mais elle sentait bien leur désarroi. Ses sœurs étaient d'accord avec elle ; on ne se remet pas de la perte d'un enfant. L'injustice et le sentiment de ne pas avoir fait ce qu'il fallait pour éviter cela ne disparaît pas avec le temps. Elle ne pouvait ressentir le moindre bonheur en ce moment. Trop tôt.

Les garçons s'occupaient toujours de la basse-cour avec brio. Grâce à eux, à la chasse et à la production de bovins et de porcs du fermier du village, jamais la viande n'avait manqué. Marie avait réussi à tripler sa production en installant au village des serres, où elle avait davantage de main-d'œuvre. Les stocks de blé, notamment, étaient quasiment épuisés. Ils avaient tenu deux ans sur le stock que Pierre avait emmagasiné. Les deux champs étaient surveillés jour et nuit par quatre hommes du village. Le nombre d'alertes et attaques diverses baissait.

Pierre et Sébastien savaient que l'attention des veilleurs n'était plus ce qu'elle était auparavant, mais ils n'y pouvaient rien, et s'y résignaient.

Les clochettes de pêches accrochées au grillage de l'enceinte de sécurité étaient lubrifiées et entretenues pour pallier à cette baisse d'intérêt.

Epilogue

A la demande et l'insistance d'Hélène, je termine le « journal de bord » de Pierre. Cette tâche est très délicate et pénible pour moi, mais je le dois à cette famille qui nous a tant donné, à Francis et moi.

*

Le jour était levé. Les oiseaux chantaient à tue-tête, mais c'est un rayon de soleil qui vint perturber le sommeil de Thierry. Il ouvrit un œil et bondit sur ses pieds en se maudissant de s'être endormi durant son quart. Nous avions, en effet, décidé de réduire les veilles à deux heures par vacation avec un seul veilleur. S'approchant du mur, il scruta les environs. Le sas était fermé et il n'y avait personne aux alentours ! Il remercia la providence et reconnu sa bêtise. Il regarda sa montre. Il lui restait à peine un quart d'heure avant de pouvoir descendre prendre son petit déjeuner.

C'est à ce moment précis qu'il entendit le premier son de la cloche du village. Ses poils se hérissèrent en entendant l'alerte. Notre vigilance s'était un peu relâchée du fait de l'espacement des attaques ces derniers temps.

Mais ce jour-là, la cloche ne s'arrêta pas au troisième coup. Elle sonnait à la volée d'un rythme effréné comme pour réveiller tout le voisinage.

Thierry, paniqué, s'engouffra dans l'escalier pour réveiller tout le monde ; redoutant une catastrophe majeure.

Nous étions déjà debout et, déjà, quasiment tous dans le salon. Nous débattions sur la raison d'un tel vacarme ; les plus optimistes annonçant la fin de la crise. Quant aux autres, plus nombreux et dont je faisais partie, nous craignions une attaque de grande envergure.

Après s'être assuré que tout le monde était réveillé et prêt, chacun rejoignit sa position d'attaque. Pierre se sentant fatigué, délégua la responsabilité du moulin à Sébastien. A la demande de ce dernier, Vincent, Julie et moi nous préparâmes à faire une incursion au village.

Nous ressentions chez certains d'entre nous un ras-le-bol évident. Nous avions trop donné. Nous voulions retrouver le monde que nous avions connu, avant.

Cela ne finirait donc jamais !? Combien de fois avais-je entendu cette phrase dans la bouche de mes compagnons ?

Une voiture approchait à vive allure en klaxonnant sans arrêt. Je vis les visages de mes compagnons se déridier. Dans leurs regards perçait l'espoir. Nous n'étions pas assez vieux, les uns et les autres, pour avoir connu la libération de la guerre de 39-40, mais nous ressentîmes ce bonheur immense qu'avaient dû vivre nos aieuls à ce moment-là.

Un tel vacarme ne pouvait qu'annoncer une bonne nouvelle !

Enfin, la voiture de gendarmerie, que nous n'avions pas vue depuis deux ans, déboucha tous feux allumés dans l'allée. On ne voyait plus que le gyrophare qui représentait notre délivrance, la fin de nos ennuis !

Serge stoppa à la porte du sas et descendit de son véhicule. Il avait revêtu son uniforme de parade. Il salua militairement « ceux du moulin » et se dirigea vers la porte d'entrée, affichant un grand sourire et porteur, sans aucun doute, d'une grande nouvelle !

*

Pierre sortit et s'avança vers Serge avec, dans son regard, un bonheur que je lui avais déjà vu à quelques reprises durant ces nombreux mois de vie recluse, mais éteint depuis la mort de Jean. Il est vrai que nous avons vécu ici des instants de pur bonheur mais aussi de grands malheurs.

Il fit trois pas vers son ami et trébucha, du moins le croyais-je avant de le voir s'écrouler aux pieds de Serge. Ma première pensée fut : oh le pauvre, c'est la honte.

Camille comprit avant tout le monde ce qui se passait. Elle poussa un cri et se précipita vers son père. Elle atterrit à ses côtés. Je la vis se pencher sur lui, écouter sa respiration puis chercher son pouls.

Elle arracha alors le devant de la chemise de Pierre et commença un massage cardiaque.

Tous se figèrent. Je garderai toute ma vie cette image gravée au plus profond de moi-même. Je sentis Clara me frôler, porteuse d'une bouteille d'oxygène et d'un masque. Je vis le regard épouvanté de Julie, ses mains cachant son cri que j'entendis à peine.

Vincent soutenait Hélène et criait quelque chose. La scène était ponctuée de la lumière bleutée du gyrophare.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi. Puis Sébastien s'est approché de sa femme, s'est agenouillé auprès d'elle et lui a passé un bras autour de ses épaules.

Son visage, baigné de larmes, s'est alors tourné vers lui, Camille s'est assise, les bras entre les jambes et a pleuré, secouée de sanglots.

Le cœur de mon ami, de celui que je considérais comme mon père adoptif avait lâché sur cette dernière montée d'adrénaline, cette ultime grande émotion. La fin de son combat.

Pierre, j'espère que tu as compris ce qui se passait à cet instant. J'espère de tout mon cœur que tu as su. Tu as réussi la mission que tu t'étais fixée : sauver un maximum de ceux que tu aimais.

Quelques jours après ton décès, j'ai aperçu Hélène qui feuilletait ce manuscrit. Ton manuscrit. Je me suis approché d'elle et c'est alors qu'elle m'a demandé de finir le livre de ta vie.

★

Il a fallu plus d'un an pour que le pays se relève. Géré tout d'abord par un gouvernement provisoire qui a dû organiser le redémarrage de toutes les administrations, des services de secours, de la police et de l'armée. Nous ne nous étions pas rendus compte de l'ampleur des dégâts, perdus dans notre petit coin, oubliés de tous. Cette crise aura fait un nombre considérable de morts. On parle de millions de morts à travers le monde. Tous ces gens jetés sur les routes d'Europe, la peur au ventre, sans de quoi vivre et livrés à eux-mêmes, se sont entretués pour survivre.

Ailleurs, sur le théâtre des opérations, les nations avaient envoyé leurs armées, qui se sont anéanties mutuellement. Serge nous tient au courant en fonction des bribes d'information qu'il obtient.

Nous saurons plus tard, beaucoup plus tard, ce qui s'est réellement passé. Ou peut-être jamais. Secret d'Etat oblige...

Après un conflit d'une telle ampleur, on ne vit plus comme avant. Les gens s'emploient à se reconstruire, ils cherchent leurs disparus. Certains feront fortune en anticipant ou créant la demande qui ne peut être que croissante. Beaucoup vivront misérablement.

Ainsi, même « ceux du moulin » ont dû se séparer. Jamais je n'aurais pensé que nous étions si soudés ! Le départ des uns et des autres était à chaque fois un déchirement.

Il m'arrive parfois de regretter profondément ces temps de crise, ces années vécues en totale autarcie. Une expérience humaine tellement forte, en grande partie grâce à toi, Pierre.

*

Au dernier Conseil, tenu à sa demande, Hélène s'est levée et après avoir essuyé une larme, a exprimé son espoir de voir tout le monde rester vivre au moulin.

Voici ce qu'il en est aujourd'hui :

- Sébastien et Camille ont décidé de rentrer à Paris, et d'essayer de reconstruire leur vie là-bas. Le petit Gabriel restera au moulin le temps qu'il faudra pour sécuriser les villes. Ses parents viennent aussi souvent que possible passer le

week-end. Ils nous racontent les ruines dans lesquelles les gens vivent cette lente renaissance.

- Vincent et Julie ont suivi l'exemple de leurs aînés et sont repartis. Je sens que Julie n'est pas heureuse. Elle ne s'est jamais remise de cette période, trop ancrée en elle. Elle a changé et n'a jamais réussi à se reconstruire. C'est ce que je ressens, intimement.

- Clara ne s'est toujours pas décidée sur son avenir. Elle revoit Nicolas et leur petite affaire a l'air de pas trop mal se passer. Je pense qu'elle restera ici. Elle se débrouille très bien en boulangerie, et a dernièrement découvert l'art de la viennoiserie.

- Claire, Philippe et leurs enfants ont accepté de rester au moulin. Sylvain et Thierry vont créer une société d'élevage de volailles et de lapins. Philippe sera leur comptable et conseil.

- Marie et Christophe se sont installés au village. Marie vient souvent au moulin, et y reste plusieurs jours d'affilés. Elle commence à revivre grâce à son nouveau mari.

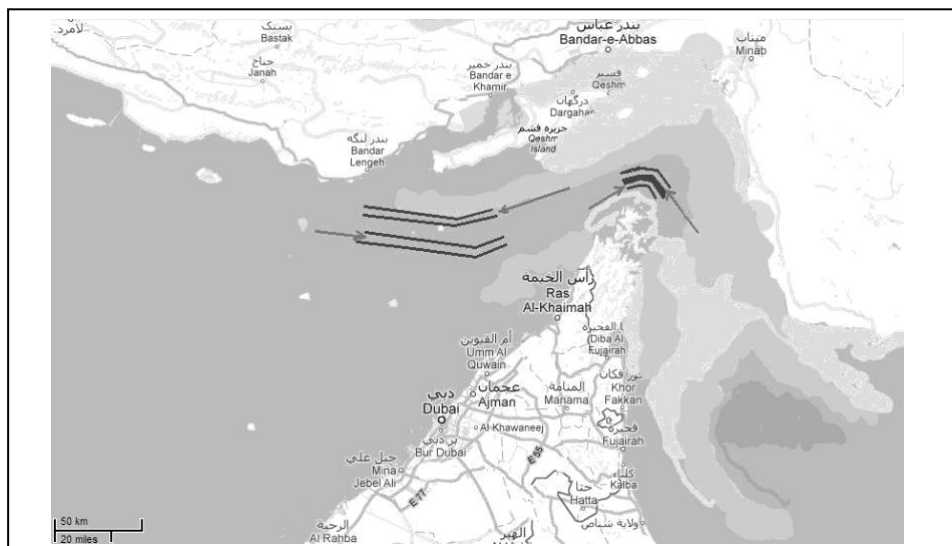
En ce qui me concerne, j'ai décidé de rester, car ma vie est ici. Trop de souvenirs, trop d'amour me retiennent en ces murs. Mon Francis est là, quelque part. Je le sens.

Je te sens.

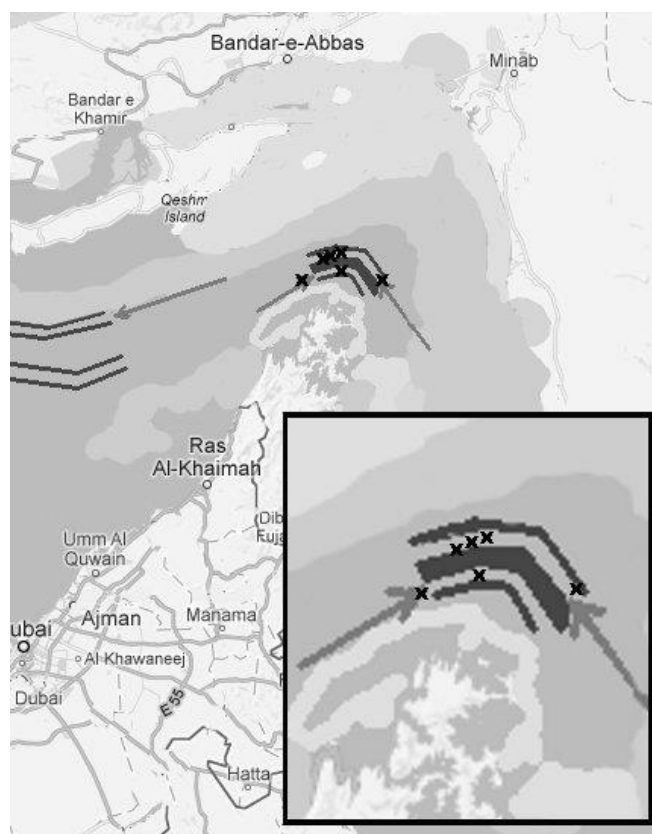
Merci à toi, Pierre.

Vous me manquez terriblement tous les deux.

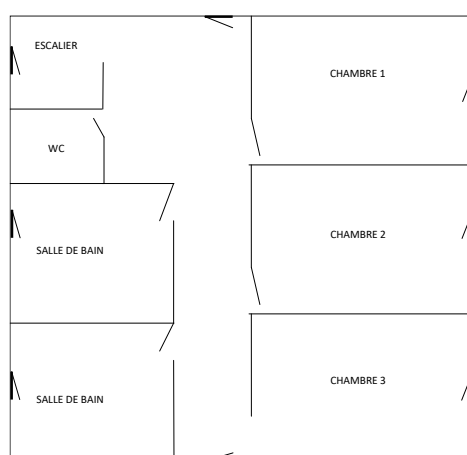
Simon.



Rail du Détroit d'Ormuz



Situation Détroit d'Ormuz jeudi 12h00 GMT



Aménagement des étages (du 2^{ème} au 4^{ème})

